PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

MAR 3 - 1936

REVUE DE PARIS

15 FÉVRIER 1936

ANDRÉ MAUROIS.	*Hommage au Roi George V.* .	721
ROLAND DE MARÈS.	*La Crise politique en Espagne.*	725
KAY BOYLE.	*Avant-hier.* — III	737
PIERRE D'ESPEZEL.	*Le Palais-Royal au XVIIe siècle.*	762
ROBERT DEBRÉ.	*Tuberculose et Hérédité*	797
MARTHE DE FELS.	*Jean Racine* (fin)	814
MARGUERITE YOURCENAR.	*Comment Wang-Fo fut sauvé.* .	848
LOUISE DE HOMPESCH.	*Journal d'Amour* (fin)	860
ALBERT SCHINZ.	*Le Livre français aux États-Unis.*	893
CHRISTIAN DE CATERS.	*Aux Antilles.*	906
FRANÇOIS LEUWEN.	*La Situation politique*	918
PAUL ALFASSA.	*Photographies*	924
RAYMOND LOUIS.	*Indices de reprise?*	931
ALBERT FLAMENT.	*Tableaux de Paris et de Londres.*	936

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 Frs.

43e ANNÉE *NUMÉRO 4*

La REVUE DE PARIS il y a cent ans

(Première REVUE DE PARIS)

Dans la *Revue de Paris* de février 1836 un Allemand, Édouard Gans, évoque salon de madame Récamier :

Madame Recamier reçoit ordinairement vers quatre heures de l'après-midi. On trouve presque toujours occupée de quelque broderie ou de quelque autre ouvrage de femm Son salon ne pourrait pas renfermer plus de trente personnes, et il ne se trouve au gran complet que dans des soirées priées, à peu près deux fois par mois. Elle possède au pl haut degré le don si rare d'écouter et de recueillir ce qui se dit autour d'elle, de s'empar des opinions contradictoires qu'elle entend discuter, et de s'enrichir de toutes les idé neuves et élevées qui se répandent dans son salon...

... Mais quel est cet homme assis à l'écart sur le canapé, au-dessous du tableau Corinne? *Il a déjà passé, il est vrai, la fleur de l'âge; mais il est aussi fort, aussi vigou reux, que tous ceux qui se trouvent ici. Ses cheveux gris n'indiquent aucune décadenc et dans son regard ardent brille le feu de la jeunesse. Quelquefois il ne mêle pas un mot cette conversation qui bourdonne autour de lui, et n'était le mouvement de ses yeux, l étrangers qui le voient pour la première fois le prendraient pour un solitaire muet, o pour un esprit qui écoute. Mais si parfois la conversation vient à tomber sur la Bretagn sur l'ancien état de la France, ou sur les choses qui se préparent, voilà que cet homm jusqu'alors silencieux, se lève et tous les autres se taisent, comme par instinct. Cet homm qui tout à coup s'empare ainsi de la parole, c'est Chateaubriand.*

... De qui parle Chateaubriand? D'un homme illustre qui est mort, de Benjamin Constant. Ecoutez comme il le loue, comme il le place, pour la finesse d'esprit à côté d Voltaire; comme il attaque l'Académie, qui lui a préféré le grand Viennet, *l'auteur d l'*Épître aux Chiffonniers, *Dès ce moment, Chateaubriand reste souverain maître de la parole; bientôt il en vient aux événements de notre époque. On parle des lois sur la presse, et il faudrait voir cet homme dont toute la vie a été un hommage rendu à la liberté de la presse comme il est éloquent quand il agite cette question, comme il s'écrie, en marchant à travers le salon :* E pure si muove! *Puis soudain il s'arrête, et le voilà de nouveau silencieux, les regards fixés sur sa petite canne. On se retourne pour le voir, mais il a disparu. A cinq heures, il s'en va sans rien dire.*

... Mais dans le salon de madame Récamier ne vient-il point de dames? mademoiselle Clarke y apparaît quelquefois. C'est une Anglaise qui depuis plusieurs années demeure avec sa mère à Paris. Elle parle français avec une telle facilité qu'on la prendrait très bien pour une Française. Elle habite aussi l'Abbaye-aux-Bois. Autour d'elle se rassemblent quelquefois une partie de la société qui compose le cercle de madame Récamier, et de plus une société intime, qui, par son caractère d'esprit et d'érudition, mériterait une description particulière.

Voulez-vous voir M. Sainte-Beuve, M. le président Pasquier qui porte sur son visage les soucis du procès d'avril et du procès Fieschi; M. Fauriel qu'une dame appelle le plus Allemand des Français; M. Guizard, M. de Kergorlay, les deux MM. Ampère, tous deux professeurs et tous deux célèbres; M. de Tourgueneff, à qui la Russie permet quelquefois de voir à Paris son frère exilé; tâchez de vous faire présenter chez madame Récamier. Un peu avant six heures, tout le monde s'en va; mais l'aspect de cette société, le charme qui l'environne, l'impression qu'elle produit, vous donnent un nouveau courage, une nouvelle force d'action, et si une fois vous avez pris place au milieu de ce cercle attrayant, il vous sera difficile de vous en arracher.

Diesel

SMM

135 rue de la Convention. Paris

EMPRUNT du DÉPARTEMENT de la SEINE
5 1/2 0/0 A LOTS
DE 900 MILLIONS DE FRANCS

Le département de la Seine vient de procéder avec succès à l'émission d'un emprunt d'un montant nominal de 900 millions de francs, destiné à la fois à l'exécution de grands travaux dans la région parisienne et à la consolidation des bons à court terme au moyen desquels il a fait face, durant les dernières années, à une partie des dépenses occasionnées par les allocations de chômage.

Pour la première fois, le département de la Seine recourt à un emprunt à lots, forme d'appel au crédit particulièrement appréciée par le public. Les obligations seront d'un capital nominal de 1 000 francs, elles seront assorties d'un intérêt annuel de 55 francs payable semestriellement les 1er février et 1er août, exempté d'impôts à l'exception de la taxe de transmission obligatoirement laissée à la charge des porteurs. L'emprunt est également exempt du prélèvement de 10 p. 100 institué par le décret-loi du 16 juillet 1935. Il est amortissable en trente ans au maximum. Chaque année, 2 700 000 francs seront répartis entre les porteurs sous forme de lots, par voie de tirages semestriels les 20 juin et 20 décembre, comportant chacun, notamment, un lot de 1 million. Tous les lots sont exempts d'impôts et du prélèvement de 10 p. 100.

Le prix d'émission est fixé à 960 francs, payable à la souscription. L'émission publique a commencé le 3 février 1936. Les obligations sont créées jouissance 1er février 1936.

A chaque tirage semestriel :

1 lot de	1 000 000
1 —	100 000
1 —	50 000
10 —	10 000
20 —	5 000
33 lots pour	1 350 000

Par an : 66 lots pour 2 700 000 francs.

L'ARGUS de la PRESSE
"VOIT TOUT"
Fondé en 1879
LES PLUS ANCIENS BUREAUX D'ARTICLES DE JOURNAUX
37, Rue Bergère, PARIS (IXe)
Lit et dépouille par jour
20.000 *Journaux ou Revues du Monde entier*
Collectionne : LES ARCHIVES DE LA PRESSE
Edite : **L'Argus de l'Officiel**
contenant tous les votes des Hommes politiques
L'Argus recherche articles et tous documents passés, présents, futur

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues chez MM. PERDRIX ET BURN *34, rue Richer, Paris 9e.* -:- Téléph. Prov. 88-54.

VENTE au Palais de Justice à Paris, le jeudi 5 mars 1936, à 14h.
EN UN LOT
GRANDE PROPRIÉTÉ DE RAPPORT
sis à PARIS (4e Arrondissement)
8 et 10 RUE DES BLANCS-MANTEAUX
RUE DES FRANCS-BOURGEOIS, Nos 51 et 53
et RUE DES GUILLEMITES, Nos 14 et 16
Contce après retranchts 1270 m. env. Mise à prix : 500.000 francs
S'adresser à Me Jacques HÉBERT, avoué à Paris, 55, Quai des Grands-Augustins.

MAISON de Rapport à PARIS (17e) **R. St-Senoch, 3**
Cce : 263 m. 50 Rev. brut : 114.660 fr. env. Prêt C. F. M. à P. 1.200.000. Adj. Ch. Not. Paris 10 Mars 1936.
S'adr. Me MICHELEZ not. 128, Bd de Courcelles.

BANQUE DE FRANCE

L'assemblée générale des actionnaires s'est tenue le 30 janvier sous la présidence de M. J. Tannery, gouverneur, qui a donné lecture, au nom du Conseil général, du compte rendu des opérations pour l'exercice 1935.

Après avoir souligné qu'en dépit de difficultés exceptionnelles, la crise économique ne s'était pas aggravée en 1935, et qu'au contraire, un mouvement de reprise partielle s'était dessiné, M. Tannery a exposé les variations des différents postes du bilan de l'Institut d'émission.

L'encaisse-or, qui s'était accrue de plus de 5 milliards en 1934, a subi, au cours de l'exercice, des prélèvements importants qui ont atteint 16 milliards et la proportion de cette encaisse, par rapport au total des engagements à vue, s'élevait, le 24 décembre dernier à 71,44 p. 100.

Les sorties d'or massives ont rendu indispensable le renchérissement des conditions d'escompte; pour la deuxième fois, au cours de son histoire, la Banque a été amenée, en 1935, à procéder à onze variations du loyer officiel de l'argent.

Le portefeuille d'escompte a subi des variations assez considérables; il s'est maintenu, jusqu'au 17 mai, à un chiffre inférieur en moyenne à 4 milliards et a subi, en trois semaines, une augmentation rapide qui l'a porté, le 7 juin, à 8 milliards.

Après une progression lente mais continue, il a atteint, à la fin du mois de novembre, le chiffre maximum de l'année : près de 11 milliards; il s'élève, au bilan de fin d'année, à 9 735 millions.

Les versements à l'État, au titre d'impôts généraux ou spéciaux et de redevances, ainsi qu'à la Caisse autonome, ont atteint, pour l'année, le total de 149 millions de francs.

Le dividende net de l'exercice 1935 a absorbé 388 930 000 francs; il a été de 201 fr. 557 pour les actions soumises à l'impôt de 17 p. 100 lors du paiement du dividende du premier semestre et de 18 p. 100 lors du paiement du dividende du second semestre, et de 215 francs pour les actions soumises à l'impôt de 12 p. 100.

M. Baugnies a présenté, en son nom et au nom du Collège de Censure, le rapport des Censeurs.

L'assemblée générale a réélu Censeur : M. Louis de Marchéville; Régents : MM. le baron Édouard de Rothschild, François de Wendel et Louis Blanc.

FICHET

La première marque du monde

COFFRES-FORTS de toutes puissances

SERRURES et VERROUS

de Sûreté

Magasins de Vente : 43, rue de Richelieu — PARIS-1er

Succursales et Agents dans toutes les grandes villes

LA NATIONALE

Compagnie anonyme d'Assurances sur la Vie

Entreprise privée, régie par la loi du 17 mars 1905

ANCIENNEMENT COMPAGNIE ROYALE D'ASSURANCES SUR LA VIE
FONDÉE EN 1830 – CAPITAL SOCIAL 75 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL : 2, Rue Pillet-Will, PARIS

Depuis son origine jusqu'au 1er Janvier 1936, ses opérations ont porté

11 milliards 342 millions de francs
de Capitaux assurés

176 millions 647.000 francs
de Rentes Viagères

ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS — MIXTES
ASSURANCES MIXTES COMPLÈTES
AVEC PARTICIPATION DANS LES BÉNÉFICES
ET COUVERTURE DU RISQUE D'INVALIDITÉ
ASSURANCES FAMILIALES, D'ÉDUCATION ET DE DOT

Rentes Viagères

Pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite, la Re
Viagère est le remède le plus efficace à la cherté de la vie
constitue le plus sûr des placements.

Les garanties les plus importante
Les tarifs les plus avantageu

Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Pa
ou chez les Agents Généraux en Province.

Imprimerie BRODARD ET TAUPIN, Coulommiers-Paris.

HOMMAGE AU ROI GEORGE V

La mort du roi George V vient d'être l'occasion, dans tout l'Empire Britannique, de démonstrations unanimes de loyalisme. Les chefs des trois partis ont, à la Chambre des Communes, rendu hommage à l'impartialité du souverain et dit la reconnaissance que lui doit l'Angleterre. Nous avons ici même, il y a quelques mois, à propos du Jubilé, décrit le rôle qu'attribuent à la Couronne les usages constitutionnels. Il nous suffira aujourd'hui de montrer brièvement comment le roi George a, pendant vingt-cinq ans, joué ce rôle et pourquoi il a été, malgré son volontaire effacement, avec simplicité et discrétion, un grand roi.

***

Que demande l'Angleterre à son souverain? Avant tout, d'être, comme disait Kipling, « un homme dans un monde d'hommes », un Anglais partageant les sentiments, les goûts et les répulsions de l'Anglais moyen, un roi assez humain pour qu'il soit possible de l'aimer. Le roi George, marin de carrière, grand amateur de sports, gentilhomme campagnard et fermier, se trouvait par tous ces traits proche de son peuple. Plus que la reine Victoria et que le roi Édouard VII, il fut un souverain insulaire et impérial. Il avait dans sa jeunesse visité l'Empire; il retourna aux Indes pour son couronnement; puis, hors quelques rares voyages, ne quitta plus guère le royaume.

Copyright 1936 *Revue de Paris.*

Alors que l'anglais de son père était encore teinté de germanisme par quelques rauques intonations, l'anglais du roi George frappait les plus exigeants par sa particulière pureté. Comme ses sujets, il avait horreur de l'emphase. La conversation qu'il tint, à Noël, par radio, avec des citoyens du Canada, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, du Cap, enfin de l'Empire tout entier, fut remarquable par le naturel du ton : « Je parle non à l'Empire, dit-il en commençant, mais à chacun de vous. » La phrase souligne cette horreur de l'abstraction, profondément britannique, qui explique pourquoi les Anglais, malgré quelques expériences malheureuses au XVIIe et au XVIIIe siècles, sont demeurés si fidèles à la monarchie. Le loyalisme envers un chef visible, concret, est un sentiment plus intelligible pour eux que le dévouement à « des principes immortels » ou le respect d'une constitution écrite.

Que demande l'Angleterre à un souverain? Elle souhaite qu'il soit un exemple vivant. Or les moralistes les plus sévères, les puritains des sectes dissidentes, ne trouvaient guère, dans la vie du roi George, matière à critique. La reine et lui donnèrent toujours le spectacle d'une vie conjugale heureuse. Comme au temps de la reine Victoria, des millions d'êtres simples prirent plaisir à participer aux joies et aux douleurs d'une famille qui ressemblait aux meilleures des familles anglaises. Tout ce que l'on savait des habitudes et des actions du roi ajoutait à l'affection et au respect. On connaissait le soin minutieux qu'il apportait à son travail et le courage avec lequel, depuis sa maladie, il avait voulu, malgré son état de fatigue, reprendre sa tâche. Sa bonté, qui transparaissait à travers son sourire, allait jusqu'aux attentions personnelles les plus délicates. Harold Nicolson, dans sa *Vie de lord Carnock*, raconte comment, lorsque ce dernier prit sa retraite et se trouva soudain, avec mélancolie, à l'écart des affaires, le roi lui demanda de venir chaque jour à Buckingham Palace et de lui servir de secrétaire, cela en réalité non pour faire travailler ce vieillard, mais pour donner à un grand fonctionnaire qui avait si longtemps et si bien dirigé le Foreign Office l'occasion de voir les dépêches et une chance de conserver quelque contact avec une tâche qui avait rempli sa vie. De tels traits, dans la vie de George V, sont nombreux.

Que demande l'Angleterre à son souverain? Elle attend encore de lui qu'il soit, entre les partis, un arbitre. Elle a reconnu, après de longues expériences, que la lutte des partis est utile parce qu'elle seule assure, dans un peuple, la survie de l'esprit critique faute duquel les gouvernements les plus sages iraient à la complaisance et à la tyrannie. Mais quelques siècles de régime parlementaire ont enseigné à ce pays qu'il importe, en certains cas, qu'une autorité respectée par tous modère les partisans et leur rappelle que, s'ils peuvent être en désaccord sur le choix des moyens, ils doivent se proposer un but commun qui est le salut de la nation. C'est au roi qu'il appartient d'intervenir « quand les voyageurs, devenus fous, attaquent leur propre diligence ». Aucun souverain n'a eu plus souvent à le faire que le roi George, arrivé au trône en un temps de grands bouleversements.

Dès son avènement, il dut imposer la paix politique à la Chambre des Lords et gagna cette première partie. Il essayait d'arbitrer la querelle irlandaise quand la guerre éclata. Pendant la guerre, plusieurs fois, il appuya de tout son poids des solutions sages, mais qui déplaisaient à beaucoup d'Anglais, comme le commandement unique. Depuis le Statut de Westminster, il était le seul lien entre les Dominions et la métropole, donc arbitre impérial autant que royal. Enfin, en 1931, ce fut lui qui, voyant le crédit du pays en danger, suggéra la formation d'un cabinet d'union nationale et sauva ainsi l'économie anglaise. Il faut attribuer le succès constant de ces interventions pour une part à l'adresse du roi et au respect qu'il avait su inspirer, pour une part aussi au loyalisme des chefs de parti qui, tous, travaillistes, libéraux ou conservateurs, ont tenu à maintenir la Couronne au-dessus des controverses et ont assuré au souverain, au cours des négociations, le secret absolu qui lui était nécessaire.

Enfin l'Angleterre demande à son souverain d'être, en un régime où les hommes au pouvoir changent tous les quatre ou cinq ans, un élément de continuité. Cela en deux sens. Parce qu'il descend d'une ancienne lignée et que les droits de sa famille ne sont plus contestés, il a dans le pays l'autorité dont jouissaient jadis, dans une vieille affaire de famille, les descendants de ceux qui l'avaient fondée. Parce qu'il reste au

pouvoir alors que la fortune des scrutins fait et défait les ministères, il devient assez vite l'homme du royaume qui connaît le mieux les affaires passées. Il ne lui appartient pas de prendre les décisions; c'est là le rôle du Premier Ministre. Mais le roi peut dire à celui-ci : « Vous souvenez-vous des difficultés qu'a rencontrées, dans un cas similaire, il y a dix ans, un de vos prédécesseurs? J'ai à ce moment suivi ses démarches; voici les erreurs qu'il avait commises; voici la méthode qui a été efficace. Vous étiez alors un homme d'opposition. Peut-être n'avez-vous pas connu tous les faits. Demandez ce dossier; je suis certain qu'il vous sera utile. » Après vingt-cinq ans de règne, George V avait acquis une expérience que ne possédait aucun autre homme d'Angleterre (sauf peut-être sir Maurice Hankey, secrétaire permanent du Cabinet et du Comité de Défense impériale), et la valeur de cette expérience était doublée par le tact et la modestie de celui qui en offrait les leçons.

La monarchie parlementaire, forme de gouvernement admirable si le monarque en comprend le jeu et les limites, pourrait devenir sous un roi imprudent ou têtu, une source de conflits dangereux. Si elle a connu en Angleterre, depuis un siècle, un si prodigieux succès, cela est dû à trois grands souverains : Victoria, Édouard VII, George V. Tout, dans les premiers actes et dans les premiers discours d'Édouard VIII, donne à penser qu'il se fait de son rôle la même idée que ses ancêtres.

ANDRÉ MAUROIS

LA CRISE POLITIQUE EN ESPAGNE

La dissolution des Cortès et la décision de procéder à de nouvelles élections le 16 février marquent un grand tournant — peut-être même un tournant décisif — dans l'histoire de la jeune République espagnole. On est en droit de constater que depuis la fondation du régime démocratique, il y a cinq ans, l'Espagne vit dans un état presque permanent de crise politique. L'instabilité gouvernementale que connaissait ce pays à l'époque encore relativement récente de la monarchie — exception faite pour la période de la dictature du général Primo de Rivera, laquelle dictature changea d'ailleurs trois fois de caractère et de dénomination — s'est singulièrement aggravée avec l'ordre républicain, en raison surtout d'une activité parlementaire désordonnée et de la lutte de plus en plus violente dans le pays des partis d'extrême gauche organisés en formations de combat.

Jadis, le système dit de rotation avait pour conséquence de faire alterner au pouvoir les conservateurs et les libéraux. Mais il y avait à cette époque, en Espagne, un certain rythme dans l'évolution régulière des situations politiques les plus complexes. Le roi Alphonse XIII, qui n'hésitait pas à user largement des prérogatives de la Couronne, s'entendait fort bien à contrôler et, au besoin, à retarder ou à précipiter cette évolution au mieux des intérêts de la monarchie. C'était le

temps où il suffisait d'une simple pression exercée par les « juntes » militaires pour déterminer un changement complet du personnel gouvernemental. Le directoire du général Primo de Rivera mit fin à un système dont le résultat le plus certain était de paralyser le gouvernement animé des meilleures intentions dans ses efforts de redressement et de faire obstacle à tout véritable progrès politique, économique et social. Pourtant, la dictature du général Primo de Rivera, qui ne devait être, au début, qu'un régime provisoire ayant surtout pour mission de déblayer le terrain en vue de la fondation d'un ordre constitutionnel et national nouveau et parfaitement sain, à l'abri des remous des partis, s'épuisa à son tour dans des expériences plus ou moins inspirées des doctrines et des méthodes du fascisme italien, alors que ces doctrines et ces méthodes, propres au cas italien, ne pouvaient raisonnablement s'appliquer aux conditions générales d'existence et à la mentalité très spéciale du peuple espagnol.

C'est ainsi que, par les efforts d'une coalition spontanée des éléments les plus disparates, allant de certains conservateurs et libéraux modérés aux socialistes et aux syndicalistes imprégnés du plus farouche esprit révolutionnaire, en passant par les progressistes, les radicaux, les démocrates et les républicains de toutes nuances, l'Espagne se réveilla un matin en République. Le roi s'était effacé, le trône s'était écroulé, la révolution s'était accomplie sans aucune des tragiques convulsions populaires qui accompagnent presque toujours les bouleversements politiques. On a pu dire, à l'époque, que la révolution espagnole était une remarquable révolution pacifique, sagement ordonnée, sans honteuses violences, sans douloureux sacrifices de vies humaines, et qu'on pouvait citer en exemple aux peuples des temps nouveaux. Pourtant, à l'expérience cette révolution ne s'est pas révélée moins cruelle que les autres, car si, de l'autre côté des Pyrénées, la République n'a pas connu à sa naissance les heures tragiques des luttes sanglantes, elle a grandi, ensuite, au milieu des pires agitations, des tentatives répétées de coups de force, des affreuses convulsions de toute guerre civile.

***

Les lecteurs de la *Revue de Paris* connaissent par une étude très précise de M. Joseph Chapiro sur l'évolution de la République espagnole[1] les circonstances et les conditions dans lesquelles a été établi et s'est développé, sous l'influence toute-puissante de théoriciens sincèrement convaincus de l'excellence de leurs doctrines, un régime dont le défaut fut surtout de ne tenir aucun compte des réalités inéluctables du monde vivant et de heurter de front les aspirations, les sentiments profonds d'un peuple que la monarchie alphonsienne avait pu froisser et décourager, mais qui, dans son vaste ensemble, demeurait attaché à ses plus respectables traditions religieuses, morales et sociales. Toutes les difficultés avec lesquelles la République espagnole se trouve aux prises et qui s'avèrent si redoutables pour son avenir proviennent de là. Sous l'influence prépondérante des socialistes pendant les premiers temps de la République, les professeurs à formules rigides et les politiciens à systèmes, uniquement préoccupés d'assurer les meilleures chances à l'idéologie des partis de gauche, ont doté l'Espagne d'une Constitution qui n'est pas à la mesure du pays.

Aussi la réaction de celui-ci ne se fit-elle pas attendre. Aux élections de novembre-décembre 1933, la poussée vers la droite fut si forte que la plupart des partis qui avaient le plus efficacement contribué à fonder la République se trouvèrent réduits à l'effacement ou à l'impuissance, tandis que les partis foncièrement antisocialistes et qui n'étaient pas encore ralliés au régime républicain, qui avaient, au contraire, de multiples contacts avec les droites conservatrices et monarchistes, prenaient la première place aux Cortès. Il en résulta une situation de fait qui imposait la politique de concentration et de coalition comme une nécessité absolue si l'on voulait établir à la direction des affaires un gouvernement viable. M. Alexandre Lerroux, dont la tactique très personnelle avait déjà réussi à user et à disloquer l'ancien bloc des gauches et qui ne faisait aucun mystère de son intention d'orienter le

1. *Revue de Paris* du 1er mai 1934.

parti radical, pivot de toute majorité parlementaire, vers la collaboration avec les partis modérés, n'hésita pas à sacrifier l'unité du radicalisme, dont il était jusque-là le chef incontesté, à son désir de s'assurer le soutien des agrariens et des élus du parti populaire catholique. Lorsque ces deux partis, sans renier leurs doctrines ni modifier leurs programmes, se rallièrent en principe au régime républicain, en ayant soin, d'ailleurs, de mettre au premier plan de leurs revendications la révision des dispositions de la Constitution relatives au statut religieux et la mise au point de la réforme agraire, l'évolution de la République espagnole se précisa rapidement dans le sens d'une réaction énergique contre les tendances socialistes et systématiquement anticléricales qui avaient prévalu dans l'organisation et la consolidation du régime.

Un gouvernement radical ne pouvant vivre que grâce à l'appui des agrariens et des populaires catholiques et obligé, par là même, de se soumettre aux exigences de M. Gil Robles, homme jeune et énergique, remarquable animateur d'un mouvement de rénovation politique et sociale ayant des racines profondes dans les masses paysannes; des Cortès où le flux et le reflux des groupes d'une majorité très disparate multipliaient les risques de crise; des partis d'extrême-gauche totalement paralysés au Parlement, mais réagissant violemment dans le pays en organisant des grèves et des mouvements insurrectionnels dans les centres industriels, en exploitant à des fins révolutionnaires tous les malaises financiers, économiques et sociaux, voilà ce qui explique, en premier lieu, et indépendamment d'autres causes purement occasionnelles, l'instabilité gouvernementale dont l'Espagne a tant souffert au cours des deux dernières années et qui aboutit actuellement à ce qui peut être une crise de régime.

***

Rien n'est plus édifiant que de jeter un regard d'ensemble sur les neuf crises ministérielles — sans compter les remaniements partiels plus ou moins importants — qui se sont produites à Madrid au cours des vingt-quatre derniers mois et qui ont fini par user les forces vives des partis constituant

l'armature politique de la République. Lorsque le cabinet Martinez Barrio démissionna le 15 décembre 1933, au lendemain des élections qui avaient abouti à un éclatant succès pour les droites, M. Alexandre Lerroux forma un premier ministère radical homogène, lequel, après un remaniement partiel au mois de janvier 1934, dut se retirer le 25 avril suivant, à la suite des incidents provoqués par la promulgation de la loi d'amnistie, loi dont bénéficiaient même les militaires compromis dans le mouvement du 10 août 1932. Le président de la République, M. Alcala Zamora, n'avait signé la loi votée par les Cortès sous la pression des droites qu'en formulant des réserves et en indiquant qu'il ne sanctionnait ladite loi qu'à seule fin d'éviter des complications politiques, la composition des Cortès ne permettant pas d'envisager à ce moment la formation d'un autre cabinet. C'était la première manifestation de la volonté du chef de l'État de réagir contre l'influence trop grande des droites, attitude que M. Alcala Zamora n'a cessé d'accentuer jusqu'au conflit avec M. Gil Robles qui a abouti, au début du mois de janvier de cette année, à la dissolution des Cortès. On voulut voir dans les réserves formulées par le président de la République un blâme à l'adresse du président du conseil et une initiative du chef de l'État que l'on considérait, à tort ou à raison, comme ne pouvant se concilier que difficilement avec la règle constitutionnelle. Le geste était d'ailleurs assez dans la manière personnelle de M. Alcala Zamora qui, l'année précédente, avait obligé M. Azaña à se retirer du pouvoir bien que celui-ci n'eût pas été mis en minorité au Parlement.

M. Samper, qui avait été ministre du Commerce dans le cabinet démissionnaire, forma alors un autre ministère radical, dont la tâche, particulièrement délicate, était de couvrir le chef de l'État devant le Parlement et de défendre le régime républicain tout en continuant à gouverner avec le soutien des modérés et des droites. Ce fut le ministère Samper qui dut résoudre le conflit qui avait surgi entre le pouvoir central de Madrid et la Généralité de Catalogne à propos de la question des contrats de culture que le Parlement catalan prétendait régler au seul profit des fermiers et au désavantage des propriétaires fonciers, dont le droit de propriété se trouvait grave-

ment atteint dans des cas déterminés. Le tribunal des garanties constitutionnelles ayant annulé la loi votée par le Parlement catalan, auquel le jugement contestait le droit de légiférer en matière civile, ce Parlement vota une deuxième fois la même loi en décidant qu'elle serait mise en vigueur en dépit de l'opposition du pouvoir central de Madrid. M. Samper fit courageusement face à la menace en demandant aux Cortès des pouvoirs spéciaux en vue de régler la situation dans le sens du maintien de la souveraineté espagnole pour toutes les questions d'ordre général. Un peu plus tard, il fit d'ailleurs face avec autant de résolution au mouvement régionaliste basque, lorsque se produisit dans les provinces basques une vive agitation au sujet de l'élection, prévue par l'article 10 de la Constitution mais non encore organisée par une loi nécessaire à cet effet, des membres de l'Assemblée chargée de la gestion administrative et politique de la région. Cette affaire prit un grand développement et eut des répercussions dans plusieurs régions, surtout en Catalogne, les autonomistes de toutes nuances s'efforçant de l'exploiter en faveur de leur cause. Au mois de septembre 1934, la découverte d'un grand complot fomenté par les extrémistes vint compliquer davantage encore la situation. Les arrestations opérées à Madrid et dans les Asturies provoquèrent une vive agitation. Le cabinet Samper dut se retirer le 1er octobre, les éléments modérés de la majorité lui reprochant de ne pas réprimer avec toute la vigueur nécessaire les menées des extrémistes et de laisser le champ libre dans le pays à une coalition révolutionnaire allant des socialistes aux syndicalistes et aux anarchistes.

M. Alexandre Lerroux rentra alors en scène. Le 4 octobre 1934, il forma un gouvernement ayant un caractère assez nouveau. Le parti radical était toujours à la base de la combinaison, avec influence prépondérante, mais on voyait apparaître pour la première fois au pouvoir, aux côtés des radicaux de la nuance Lerroux, des représentants de l'Action populaire catholique, des agrariens et des libéraux-démocrates. Ce cabinet Lerroux se composait, en effet, de huit radicaux, de trois députés de la Confédération espagnole des droites autonomes, dont M. Gil Robles est l'animateur, de deux agrariens, d'un libéral-démocrate et d'un indépendant. C'était l'expé-

rience de collaboration permanente et active avec les droites autonomes qui commençait, et déjà le leader du parti populaire catholique était en situation de dicter ses conditions. Les extrémistes de gauche, sous prétexte de protester contre la présence dans le cabinet d'éléments dont les sentiments républicains n'étaient pas sûrs, commencèrent aussitôt une violente campagne d'agitation. Socialistes, syndicalistes et anarchistes passaient de la menace aux actes, et le cabinet Lerroux dut faire preuve de beaucoup de fermeté et de courage politique pour faire face à une situation de caractère révolutionnaire, qui prit bientôt un aspect tragique à Madrid et surtout dans les Asturies, où il y eut de sanglantes tentatives d'établissement d'un pouvoir dit prolétarien. L'ordre fut rétabli et maintenu avec vigueur; la répression fut dure dans les Asturies, mais les partis de droite critiquèrent la clémence dont le gouvernement fit preuve, une fois le calme revenu, à l'égard des émeutiers.

Le ministère Lerroux, qui avait déjà été remanié au mois de janvier, démissionna le 29 mars 1935 et le président de la République, toujours préoccupé de l'influence de plus en plus grande des droites et du rôle de plus en plus important de M. Gil Robles, demanda à M. Lerroux de constituer un gouvernement de coalition élargi vers la gauche. Le leader radical échoua dans cette tentative, et, se conformant à la règle du jeu constitutionnel et parlementaire, il suggéra au chef de l'État l'idée de confier au leader de l'Action populaire, le groupe le plus nombreux aux Cortès, la mission de former un cabinet. M. Alcala Zamora s'y refusa catégoriquement, et ce fut à partir de ce moment que la lutte engagée entre lui et M. Gil Robles prit un caractère particulièrement âpre. Après une tentative de M. Martinez de Velasco pour former un cabinet, on en revint, une fois de plus, à M. Alexandre Lerroux. Celui-ci improvisa, le 3 avril, un gouvernement minoritaire qui dut se retirer dès le 3 mai. Trois jours plus tard, le 6 mai, le leader radical reprenait le pouvoir, mais au lieu de l'élargissement du gouvernement vers la gauche que souhaitait le président de la République, M. Alexandre Lerroux mit sur pied une combinaison dans laquelle M. Gil Robles entrait enfin personnellement, comme ministre de la

guerre, tandis que six autres portefeuilles étaient attribués à ses amis. On put dire à ce moment que le chef de l'Action populaire catholique prenait effectivement le pouvoir à Madrid sous le couvert de M. Lerroux, leader du parti radical.

C'est sous ce ministère que fut déposé aux Cortès le projet de la loi tendant à réformer la Constitution, et l'Espagne semblait enfin avoir trouvé un gouvernement offrant quelques garanties de stabilité. Cet espoir fut bientôt déçu. Des difficultés ayant surgi au sein du cabinet à propos du transfert de certains services publics à la Généralité de Catalogne, la combinaison Lerroux se disloqua le 19 septembre. Le président de la République fit alors appel à M. Chapapriéta, ancien ministre de la monarchie et spécialiste des questions financières. Celui-ci constitua un cabinet s'appuyant sur les radicaux, les agrariens, les populaires catholiques et certains éléments libéraux; mais un mois plus tard, le 29 octobre, M. Chapapriéta dut remanier sa combinaison à la suite de l'affaire Strauss, scandale politico-financier qui avait pour point de départ une extravagante entreprise de « roulette scientifique » dans laquelle des fonctionnaires et des personnalités de l'entourage des ministres radicaux se trouvaient compromis. Cette fois M. Lerroux s'effaça définitivement, et le cabinet Chapapriéta remanié s'effondrait le 9 décembre, lorsque M. Gil Robles, ministre de la guerre, s'opposa avec la plus grande énergie à la politique d'économies à réaliser dans les dépenses de l'État préconisée par le président du conseil en vue d'assurer l'équilibre du budget.

Ce fut, dès lors, le saut dans l'inconnu. N'ayant pas réussi à favoriser l'arrivée au pouvoir d'un cabinet élargi vers la gauche et ne pouvant se résoudre à confier la mission de former le nouveau ministère à M. Gil Robles, M. Alcala Zamora fit appel à un indépendant, M. Portela Valladares, qui établit une combinaison dont la seule tâche devait être de préparer de nouvelles élections. Il était démontré, en effet, qu'avec les Cortès telles qu'elles étaient composées tout gouvernement stable était impossible, à moins d'abandonner les « leviers de commande » au chef de l'Action populaire catholique, et qu'il n'y avait plus d'autre issue que l'appel au pays. Encore M. Portela Valladares dut-il s'y reprendre à deux fois avant

d'atteindre le but assigné à son effort. Démissionnaire le 30 décembre 1935, il reconstitua dès le lendemain son ministère. Son idée première était de gagner trois mois avant de procéder à de nouvelles élections, afin de permettre aux partis républicains de se préparer à la lutte et de ne pas laisser le bénéfice de la situation de fait à M. Gil Robles, lequel dispose dans le pays d'une organisation politique puissante toujours prête à la lutte. Ce fut dans cet esprit que les Cortès furent ajournées par décret jusqu'à la fin du mois de janvier, le gouvernement se réservant de dissoudre à ce moment le Parlement, ce qui eût permis de reporter les élections au mois de mars. En même temps, le budget était assuré par simple voie de décret, mesure dont les partis de droite contestèrent la régularité du point de vue constitutionnel. Les droites engagèrent aussitôt une campagne contre le président de la République et contre le président du conseil, réclamant leur mise en accusation, pour manquement grave à la Constitution, devant le tribunal des garanties constitutionnelles. Le 7 janvier, dans le dessein de couper court à tout débat dangereux sur l'usage fait par le chef de l'État des prérogatives qu'il tient de la Charte fondamentale, M. Portela Valladares précipita les choses en décrétant la dissolution des Cortès et en fixant les élections au 16 février.

***

Tels sont les faits. L'enseignement politique que comporte l'expérience espagnole s'en dégage clairement. Au cours des deux années qui ont suivi les élections de novembre-décembre 1933, l'usure des partis républicains s'est marquée fortement, et M. Gil Robles a su tirer de son premier succès électoral le meilleur parti pour la cause de l'Action populaire catholique. L'événement décisif dans l'évolution de la politique espagnole a été le renversement complet de l'ancienne situation au Parlement. Dans les Cortès élues à la fin de 1933, qui comptaient au total 439 députés au moment de la dissolution, les partis à tendances conservatrices disposaient de 234 voix, le centre républicain de 84 voix et les partis de gauche et d'extrême-gauche de 121 voix. Certes, grâce à la

vigilance républicaine du président de la République, on eut toujours le souci de sauver la face en laissant l'initiative de la manœuvre à M. Alexandre Lerroux et au parti radical, mais, dans la réalité, ce parti et son chef se virent entraînés par la force des choses — surtout après la scission provoquée par la défection de M. Martinez Barrio et des éléments radicaux les plus avancés — à la collaboration de plus en plus étroite avec les agrariens, les populaires catholiques et les libéraux. M. Gil Robles devait ainsi devenir inévitablement le maître de la situation à Madrid. Le jour où il a estimé devoir retirer son appui au gouvernement de coalition dont il faisait partie, tout le système s'est effondré.

On comprend fort bien que cet état de choses ait retenu tout particulièrement l'attention de M. Alcala Zamora, auquel tout le monde reconnaît une haute conscience de ses responsabilités et des devoirs de sa charge. Esprit pondéré, homme d'État de tendances modérées, il fut des premiers à regretter le caractère antireligieux de certaines dispositions de la Constitution. Il a constamment réagi contre l'influence marxiste, et il ne fit rien, comme chef de l'État, pour empêcher ou simplement retarder la désagrégation de l'ancien bloc des gauches. Mais M. Alcala Zamora est un républicain sincère, et il entend défendre le régime dont il est le premier magistrat. La Constitution espagnole octroie au président de la République des pouvoirs étendus. Elle lui reconnaît le droit de nommer et de renvoyer les ministres, qui doivent avoir à la fois la confiance de la majorité du Parlement et la confiance du chef de l'État. C'est ainsi qu'à deux reprises M. Azaña et M. Lerroux durent se démettre de leurs fonctions alors qu'ils n'avaient pas été battus aux Cortès. De même, l'article 81 de la Constitution permet au président de la République de dissoudre deux fois le Parlement pendant la durée de son mandat, à la condition toutefois de justifier la deuxième dissolution dès la réunion des Cortès nouvelles. Si la majorité de la représentation nationale blâme alors son initiative, le président est obligé de renoncer à son mandat. Ces prérogatives, M. Alcala Zamora n'a pas hésité à en faire usage dans des circonstances délicates, et à différentes reprises son attitude a donné lieu à des controverses passionnées. Elle s'explique uniquement pour-

tant par le fait que, redoutant pour l'avenir de la République l'influence de plus en plus prépondérante d'éléments très actifs ralliés assez tard et sans grand enthousiasme au régime, il s'est appliqué à faciliter le renforcement des éléments franchement républicains à la direction des affaires. De là, à chaque crise, ses efforts en faveur d'un élargissement de la majorité vers la gauche; de là également sa volonté tenace de ne pas confier la mission de former un ministère à M. Gil Robles, chef incontesté du groupe le plus nombreux de la majorité parlementaire, sans le concours ou la simple bienveillance duquel aucun gouvernement n'a pu se maintenir à Madrid.

La politique de M. Gil Robles et de son parti comporte-t-elle réellement un danger pour le régime? Seule l'expérience qui reste à faire pourra fixer l'opinion à ce sujet. M. Gil Robles est un homme nouveau, et son cas est tout à fait exceptionnel de l'autre côté des Pyrénées. Venant du journalisme, il est entré jeune dans la politique active, et à une heure où la nécessité de réagir contre les violences révolutionnaires s'imposait à l'esprit de tous les éléments d'ordre. Il avait sur d'autres adversaires des socialistes, des syndicalistes et des anarchistes l'avantage d'apporter un programme de rénovation, de réformes sociales et agraires, de nature à intéresser les masses ouvrières et paysannes. Sa doctrine absolue est celle de la régénération chrétienne de la société. Son programme fait marcher de front la lutte contre le marxisme, la défense des conquêtes sociales des classes laborieuses, en établissant le salaire familial et la propriété familiale, et le développement de la petite propriété. C'est, à proprement parler, un programme de démocratie chrétienne. Il y a une formule de M. Gil Robles qui éclaire assez bien sa pensée et ses tendances; c'est celle par laquelle il proclame qu'il importe peu que les riches soient un peu moins riches si les pauvres sont un peu moins pauvres, mais qu'il faut faire cesser le contraste navrant de l'opulence et de l'extrême misère. Si le chef de l'Action populaire exige avant tout la révision de l'article 26 de la Constitution relatif au statut religieux, et s'il réclame des possibilités de développement pour l'enseignement libre catholique, il semble bien qu'il n'attache qu'une importance très relative à la question du régime. Il est certain

que le mouvement populaire catholique s'est développé en sympathie sur le terrain électoral avec l'action des conservateurs et des monarchistes, mais il n'en est pas moins vrai que le parti de M. Gil Robles s'est rallié, tout comme le parti agrarien, à la République, et que l'un et l'autre ont consenti à être représentés dans un gouvernement républicain, que l'un et l'autre ont soutenu aux Cortès des ministères présidés par un républicain aussi radical que l'est M. Lerroux. Il semble donc bien que la question du régime soit tout à fait secondaire aux yeux de M. Gil Robles et de ses amis, qui concentrent tous leurs efforts sur la réalisation de leur programme essentiellement catholique, social et agraire.

On voit l'importance de l'enjeu des élections du 16 février. La confusion des principes et des programmes est telle qu'il n'est guère possible de se faire une opinion sur les chances respectives des partis qui vont s'affronter. M. Gil Robles manifeste naturellement la plus grande confiance dans le succès de sa cause, et il a cru pouvoir annoncer que les droites auraient 300 députés sur les 450 que compteront les nouvelles Cortès. Par ailleurs, les partis de gauche et d'extrême gauche espèrent regagner, du moins en partie, le terrain qu'ils ont perdu aux élections de 1933. Enfin, le parti radical et, d'une manière générale, les partis du centre républicain paraissent très affaiblis dans le pays par les crises successives de ces deux dernières années. Si l'espoir de M. Gil Robles devait se réaliser, le chef de l'État, M. Alcala Zamora, se trouverait placé dans une situation délicate, car on ne manquerait pas de voir dans une victoire complète des droites un désaveu de sa politique de défense républicaine et de ses initiatives présidentielles. Dans ce cas, la crise de régime pourrait être difficilement évitée. Les épreuves qu'a subies l'Espagne depuis la proclamation de la République ne semblent guère faites pour atténuer les regrets que l'on éprouve dans beaucoup de milieux espagnols, demeurés fidèles à la cause d'Alphonse XIII.

ROLAND DE MARÈS

AVANT-HIER[1]

XI

« Chaque fois que vous entrez dans un restaurant, faites attention de bien regarder autour de vous de tous les côtés, car Ève ne se doute de rien. »

Trois jours après, il arriva qu'au moment où Hannah entrait dans un restaurant qui lui avait paru très simple, sur le port, elle aperçut Martin et Ève assis dans l'embrasure de la fenêtre.

Martin, de profil, ne la voyait pas et lorsqu'Hannah s'arrêta un instant à la porte, elle vit qu'il parlait et qu'un chaud et radieux sourire s'épanouissait sur les lèvres d'Ève. Elle avait même du rouge aux lèvres pour la circonstance, elle penchait la tête et ses yeux souriaient aux choses que lui disait Martin. Hannah remarqua alors à quel point elle avait changé et combien Ève n'était plus la même depuis que Martin était devenu extérieur à sa vie au lieu d'être l'habitude de sa vie. Elle avait fait des frais de toilette : étudié la forme d'un chapeau et la couleur de ses ongles. Elle avait renoncé au goût britannique des fanfreluches et des boutons, enlevé ses colliers d'ambre et fait onduler ses cheveux. Elle écoutait Martin comme on écoute un amoureux, et lui, babillant sans arrêt, laissait refroidir son plat sans y toucher.

Avant de ressortir toute seule dans la rue, Hannah vit ceci : la tante irlandaise tendant sa bonne oreille vers la voix de Martin tout en jouant avec sa fourchette. Il y avait même une émotion sur le visage d'Ève tout comme si elle avait joué un charmant duo d'amour avec un séduisant inconnu. Pour la

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 janvier et 1er février.

première fois Hannah se rendit compte qu'Ève, dans sa jeunesse, avait dû posséder à certains moments une sorte de beauté car maintenant la méfiance avait disparu de son visage, et elle rayonnait. Dans le temps quand les hommes lui faisaient la cour, pensait Hannah, elle a dû être une jolie fille.

Hannah sortit dans la rue et se dirigea sous les palmiers, en se remémorant ce que Martin lui avait raconté d'Ève. Son père aurait voulu la voir casée et heureuse, mais il ne s'était jamais trouvé un homme qui lui parût assez bien pour elle et, peut-être, en réalité n'avait-elle jamais rencontré d'homme qui, par des mots d'amour, fixât cette beauté sur ses traits. Après la mort de ses parents elle avait fui, tremblante, devant les avances d'un avocat écossais et chauve, car, malgré toutes ses bonnes raisons, elle s'était rendu compte qu'il n'en voulait qu'à son héritage. Depuis ce jour, elle ne croyait plus rien de ce que les hommes pouvaient lui dire et l'expression de son visage reflétait toujours le doute et le mépris. Il n'y eut que le neveu irlandais, venu d'Amérique, avec des paroles enfarinées, il n'y eut que celui-là qui sût chasser de son visage cette expression de rancœur.

« Et maintenant, si j'étais une femme courageuse et simple, — songeait Hannah tout en s'éloignant sous les arbres, son chapeau à la main, tête nue dans le soleil, — je serais capable de distinguer le mal du bien. Je ne crois au mal que quand je vois la fureur se refléter sur le visage d'Ève, et c'est moi qui dois être coupable. Quand je vois le regard qu'elle a en ce moment, je me rends compte que cela ne peut pas être bien d'être venue m'interposer entre eux. »

Il n'y a que cette question d'amour qui reste inexplicable.

Hannah marcha longtemps sous les palmiers, près de la mer, aussi bleue que le ciel, qui murmurait à sa droite. Ce n'était pas bien, ce n'était pas mal non plus, elle ne savait comment qualifier sa propre conduite : Que peut-on faire avec l'amour, pensait-elle? De quel côté se trouve-t-il? Si l'amour est un élément comme le temps ou le vent, alors rien ne peut l'arrêter. Les gens vertueux en sont à l'abri car leur force est en eux-mêmes. Il n'y a que les faibles, les débiles qui ont besoin de lui; les forts ont autre chose à faire.

« Ève possédait cette force, pensait-elle, car elle avait toujours considéré ses insupportables rêveries d'amour comme

des orages qu'elle savait fuir résolument. » Elle ne se sentait tranquille que près de la silhouette et du bavardage de Martin : c'était comme une averse dans son jardin, sur son propre terrain : il était jeune, malade, c'était son neveu et il ne pouvait pas sortir de cette limite. Hannah s'attristait au fond d'elle-même de cette faiblesse qu'elle et Martin avaient dans les veines, de ce destin qui les poussait à saisir avidement chaque bouffée d'amour qui était à leur portée.

La pensée des trois chiens qui l'attendaient paisiblement la fit rebrousser chemin vers l'hôtel. C'était l'hôtel le plus luxueux de la jetée-promenade, car Martin n'avait pas voulu descendre ailleurs, et il se trouvait au milieu d'un jardin rempli d'arbres rares et de parterres soignés. Chaque fois qu'elle montait l'allée, elle songeait à ses vêtements usés, sans chic, à ses talons éculés et son chapeau lui paraissait si peu approprié qu'elle continuait à le balancer au bout de son bras. Elle se précipita seule vers l'escalier n'ayant nulle envie de voir sa figure se refléter de tous côtés dans les glaces de l'ascenseur et quand elle pénétra dans la grande chambre qui donnait sur la façade, les chiens bondirent du tapis moelleux et se jetèrent sur elle en essayant d'aboyer son nom.

Elle s'assit sur le lit, au milieu de ses chiens qui avaient mis leurs pattes sur ses genoux, et ses pensées revinrent vers Martin. Elle caressait distraitement les sombres têtes luisantes. S'il était un enfant et un enfant gâté, c'était donc à elle d'avoir de la sagesse pour lui. Mais où se trouve la sagesse? Cette pensée l'effraya tout à coup. Comment vient la sagesse?

Elle regarda avec iraitation la chambre somptueuse avec sa grande salle de bains blanche, son antichambre, agacée d'être installée là avec ses habits râpés et ses trois chiens. Que signifiait cet hôtel sinon une autre goutte de miel tombée des lèvres de Martin, un bluff? N'en avait-il pas trop vu de ces petits hôtels bon marché au cours de sa vie? Et n'était-ce pas un affront pour eux deux que ces domestiques en livrée qui n'avaient jamais vu les chiens rentrer le matin tout mouillés de la rosée des champs de Normandie avec leurs moustaches ruisselantes? Elle regarda ses pieds sur le tapis et se demanda si c'étaient les mêmes os, la même chair qui avaient couru dans l'herbe, qui s'étaient enfoncés dans la terre molle du printemps, qui avaient traversé l'eau en s'arrêtant pen-

dant que les chiens plongeaient la langue dans le ruisseau glacé. Le fond de son lit devait, maintenant, être tapissé d'une courte et épaisse mousse verte et de longues herbes sinueuses, gonflées de perles, devaient flotter dans le courant. Malgré la lourde carapace hérissée des troncs de palmiers qu'elle apercevait par la fenêtre, Hannah se sentait plus proche de la lointaine terre humide de février et du sol détrempé qui, aux endroits plus froids, collait douloureusement aux pieds.

Elle était assise immobile, lissant les longs poils des chiens lorsque Martin rentra vers la fin de l'après-midi. Il tourna rapidement le commutateur et dit :

— Qu'est-ce que vous faites là, dans le noir?

Il avait parlé si longtemps avec Ève qu'il avait la gorge enrouée et ses yeux étaient cernés.

— Qu'est-ce que vous faisiez? Vous dormiez? — dit-il.

Elle s'avança vers lui et il l'embrassa.

— Faites rapidement les valises, — dit-il. — Nous partons.

— Où partons-nous? — dit Hannah. Elle avait gardé les mains jointes et quelque chose au fond d'elle-même semblait trembler de froid.

— Nous retournons à Vence, — dit Martin. — Nous retournons à Vence tous les deux, vous et moi.

Hannah s'empressa à travers la chambre, courant de-ci de-là, ramassant ceci et ça, pliant et aplatissant son peignoir, empilant un objet sur l'autre dans les valises ouvertes.

— Tout est organisé, — dit Martin. Il changeait de chemise en sifflotant. — Tout est fixé pour le mieux. Nous avons mis sur pied le prochain numéro en entier. Nous n'avons plus maintenant que quelques articles à décider. Ève est enthousiaste des papiers de lady Vanta.

« Tout est organisé, — répéta-t-il. Il bondit à travers la chambre et pressa le bouton de la sonnette. — Elle est plus emballée que jamais à l'idée de faire ça. Tout s'est arrangé pour le mieux.

« Si le mal et le bien existent, pensait Hannah en rangeant les belles cravates de Martin dans la valise, alors c'est mal de le féliciter maintenant avec une figure amère et triste au moment où les choses se sont si bien arrangées pour lui.

— Martin, je suis bien contente », dit-elle. Il traversa la chambre et vint presser sa tête contre son épaule. Ses joues

creusées et pâles le trahissaient, mais, quand elle le tint dans ses bras, elle s'interdit de penser aux protestations, aux démentis et aux apaisements que ses lèvres avaient dû proférer pour calmer Ève.

— Ma chérie, nous redeviendrons simples, — murmura-t-il. — Nous allons retourner dans notre maison, reprendre ensemble nos repas. Nous serons simples...

Elle mit ses bras autour de lui, autour de ses larges épaules minces et de ses hanches délicates. Elle le tint tout contre elle, le serrant doucement, le gardant contre elle comme pour lui donner de la force.

— Vous me donnerez de la force, — lui dit-il doucement. Son souffle sortait difficilement de sa bouche ouverte.

— Oui, — dit Hannah, — oui, oui, je serai toujours aux petits soins pour vous. Elle se remit à faire les bagages, gardant un bras autour de la taille de Martin, se hâtant d'une valise à l'autre pour qu'ils puissent partir plus vite.

Quand le garçon arriva à la porte, elle lâcha la taille de Martin et courut chercher ce qui restait dans la salle de bains : les brosses à dents et les pantoufles jaunes de Martin auprès de la baignoire. Martin s'assit lui-même sur le bord du lit et examina la note. Au bout d'un moment, il ouvrit son portefeuille et dit :

« C'est drôle, je n'ai pas assez d'argent pour payer la note ici. »

Hannah sortit de la salle de bains, les mains pleines et le regarda.

— C'est un hôtel très cher, — dit Martin. — Vous ne pouvez pas vous figurer ce qu'ils demandent rien que pour cette stupide chambre par exemple.

Martin se leva et rendit la note au garçon. Puis il lui fit signe de la main :

— Allez-vous-en, — dit-il. — Il faut que j'aille chercher de l'argent à la banque, ou à l'*American Express*, ou ailleurs.

L'homme reprit la note, ferma la porte, et Martin mit son chapeau. Il lissa ses cheveux noirs et se regarda méticuleusement dans la glace :

— C'est bien embêtant. C'est justement ce que je ne voulais pas faire. Il faut que j'aille emprunter de l'argent à Ève, — dit-il.

XII

Elle resta quelque temps dans la chambre sans rien faire, regardant par la fenêtre les branches de palmiers s'entrechoquer, puis, comme la nuit devenait de plus en plus sombre et qu'elle ne pouvait plus distinguer le mouvement de la mer à travers les branches, elle chercha un ouvrage et se mit à repriser une des chaussettes de Martin. Rester inactive à attendre les événements était, pour elle, une chose insupportable; elle était là, les chiens à ses pieds, passant et repassant son aiguille de laine et s'efforçant d'oublier son anxiété. Malgré tout son amour, Martin, comme tous les hommes, réservait la plus grande part de ses préoccupations pour d'autres questions. Elle pouvait bien écouter et coudre et lui préparer ses repas, mais lui, comme il sied à un homme, avait l'esprit ailleurs, jugeant, remplissant son rôle, agissant en vue de ses propres fins.

Mais l'âme de Dilly avait habité en elle et le souvenir de la façon dont il l'avait soignée quand elle était malade, de la tendresse si rare avec laquelle il revenait vers elle après son travail et oubliait sa propre fatigue pour lui baigner le visage, la faire manger, même cette pensée ne lui paraissait plus maintenant qu'un doux élan de pureté dont le peu qui restait avait fondu comme une légère couche de neige lorsque survint la brûlante frénésie de l'amour de Martin. Même le souvenir des lettres de Dilly disant : « Autant vaudrait pour moi la mort, je n'ai plus rien » comme un faible ou comme une femme; elle n'avait pas le temps d'y penser. Tout est fini entre nous, se disait-elle, prenez-en votre parti et laissez-moi tranquille. Ou bien il lui écrivait : « Si vous n'êtes pas heureuse il faut le dire, je ne pourrais pas supporter de vous savoir malheureuse » et cela lui était entré par une oreille et était sorti par l'autre au son des pas de Martin, si c'était lui, revenant de chez Ève dans le hall de l'hôtel.

Elle s'imaginait Dilly allant à Paris, affrontant d'étranges hommes d'affaires et leur demandant un emploi et chaque matin, au réveil, son visage serait un peu plus altéré, sa silhouette serait changée et les lignes de sa bouche durciraient. Dilly changerait puisque chaque année de leur vie commune avait transformé l'expression de son regard et la ligne de ses joues et

son sourire. Il n'éprouverait pas l'ardent besoin de s'approcher de la puissance des autres hommes, de leur célébrité, de leur admiration. Il croyait très bien savoir ce qu'il désirait en fait de succès, car ce serait quelque chose qu'il pourrait saisir entre ses mains.

Elle le revoyait avec tristesse, un homme sombre et pâle dans son pantalon de cycliste en velours côtelé, enfourchant sa bicyclette. Elle le revoyait comme elle l'avait vu chaque matin s'éloigner d'elle en pédalant sur la route, de plus en plus petit, les épaules voûtées par la contrariété, les reins contractés d'irritation. Il avait horreur d'avoir quatre fois par jour la pluie dans la figure et la boue sur ses talons, sa famille l'avait élevé pour quelque chose de mieux que cela. Il voulait posséder des choses à lui : des parfums, de la soie, de belles autos et la maison de campagne qu'il ne pouvait pas avoir lui donnait de l'amertume. Il avait le goût des grands paquebots, des clubs et sa rancune se manifestait parfois contre les chiens comme s'ils y avaient été pour quelque chose.

Elle pensait à Dilly en guettant les pas de Martin dans le hall. Dilly à Paris, dans une ville dont il avait toujours rêvé : elle se représentait la lueur d'envie pour ce que les autres possédaient, une lueur qui devait à présent briller de plus en plus vive dans ses yeux étroits. Lorsqu'il lui était arrivé de pleurer près de lui, il avait su partager sa peine mais toute son imagination se bornait à souhaiter d'avoir une fortune bien à lui et d'en jouir selon ses propres vues. Elle avait beau lui parler d'autres choses, ses paroles tombaient dans le vide.

Il avait voué une telle haine aux betteraves qui poussaient partout, que parfois il les arrachait de colère, mais elle, il l'avait tendrement chérie lorsqu'il la sentait malheureuse. « Je suis une femme sans cœur, pensait-elle en se rappelant la douceur apaisante dont il savait l'entourer lorsqu'elle faisait appel à lui dans la détresse. Je suis une femme sans cœur, — et elle revoyait la façon dont elle l'avait quitté, exaspérée de le voir faire la tête si un peu de terre était restée sur les radis et craquait sous ses dents lorsqu'il les croquait —. Je suis une femme sans cœur, pensait-elle. Je peux bien me l'avouer car je me rends compte de ce que je lui ai fait. » Mais elle ne pouvait supporter la pensée qu'Ève là-bas, avec Martin, parlait d'elle dans le même sens.

Quand elle crut entendre les pas de Martin résonner dans le hall, elle se leva d'un bond et courut devant la glace comme pour effacer toute trace de chagrin de son visage. Il ne l'avait jamais vu pleurer et elle ne voulait pas lui inspirer de la pitié, car la façon qu'il avait de parler de la pluie ou du beau temps ou de n'importe quoi était si particulière en elle-même que cela ranimait son courage. Elle voulait être ferme et calme devant lui, prête à tout ce qu'il lui commanderait de faire.

« Et qu'est-ce que c'est ça, dit la voix de Martin à son oreille, des larmes sur l'oreiller? Est-ce qu'il n'y a pas assez de mijaurées sur la terre pour que vous vous croyiez obligée de pleurnicher? »

Hannah ouvrit les yeux et l'aperçut à la lueur de l'aube qui pénétrait par la fenêtre derrière lui, il souriait et il avait une coiffure de papier jaune et rouge sur la tête. Il lui chatouillait le cou avec un fouet de cotillon en papier gaufré qui tremblait dans sa main et ses habits étaient couverts de confetti.

« J'ai été à un dîner de gala avec danses : un cancan, une chaloupée, un menuet, une valse. Et vous, Niobé, blanche fleur sur le sein pâle de la nuit. Ma chérie, dit-il en s'asseyant au bord du lit, cherchant péniblement ses mots, j'ai été toute la nuit dans une soirée dansante avec Ève. »

Il lui secouait le fouet de papier dans la figure en souriant. « Dans un instant, dit-il, le soleil va entrer dans la chambre, réconfortant et chaud. Voyez-moi (la coiffure de papier glissait de côté sur ses boucles brunes et épaisses), voyez-moi tel que j'étais au début de la soirée en m'en allant tout pimpant et plus pimpant encore en arrivant à l'hôtel d'Eve. Je ne m'en suis fait aucun scrupule. Je n'en avais pas. J'ai dit sans pudeur : « Ève, me voici encore sans argent, encore une fois. Je ne sais pas comment ça se fait. »

— Honte à vous, — dit Ève la généreuse. Et elle éclata de rire. — La vérité, c'est que cela l'a mise en gaieté de me voir revenir après les adieux solennels que je lui avais faits.

— On donne une fête dansante ce soir, un grand chahut. Vous êtes jeune et vous devriez en profiter. Puisque vous avez prolongé votre séjour ici, vous pouvez bien le prolonger encore un peu plus. Je vais vous habiller dans ma robe de nationaliste chinois et vous pourrez venir comme un homme du monde : pour une fois ça vous changera.

— Vous rappelez-vous le temps, — disait Ève en m'habillant tout ce qu'il y a de chic, et la pauvre fille était si joyeuse qu'elle en perdait son bon sens habituel, — vous rappelez-vous, — disait-elle, — quand vous êtes tombé malade à Paris et que vous ne vouliez pas me laisser entrer dans la chambre parce que j'avais dit aux docteurs que vous étiez un pauvre type sans le sou et qu'ils ne tireraient aucun profit d'en passer par toutes vos fantaisies? Et à cause de votre entêtement et de votre sale caractère, ils vous ont fait transporter à l'hôpital où ils vous auraient laissé mourir bel et bien si vous ne m'aviez pas appelée pendant deux jours sans arrêt. Vous n'aviez pas d'argent, mais vous auriez plutôt mangé du pain noir que d'en convenir. Mon neveu, dis-je au docteur, est un indigent. Il vit de ce que le gouvernement lui donne. Tenez-le-vous pour dit. Et vous m'avez jeté à la tête une bouteille d'ergotine (noire comme de l'encre) qui est allée s'écraser sur le mur y laissant une belle tache que j'ai dû payer avec mes sous comme d'habitude, pas les vôtres, mon petit...

— Je m'en souviens bien, — répondis-je, — et je n'oublierai pas non plus que vous êtes venue à l'hôpital à l'heure de la sortie des visiteurs et que vous avez tempêté selon vos nobles habitudes jusqu'à ce que les morts des pièces avoisinantes se dressassent dans leurs linceuls et entendissent.

— J'ai frappé celui qui faisait du chiqué avec le bout de mon parapluie, — dit Ève en étouffant de rire dans son mouchoir. — Ce fut la seconde bouteille de champagne qui lui fit voir les choses sous un jour lugubre.

— Toute sa vie, — dit Martin devenu tendre tout à coup et tout près d'Hannah sur l'oreiller. — Toute sa vie, où qu'elle fût, avec qui que ce fût, on lui a toujours tourné les talons. Quels que fussent les amis qu'elle eût, dès qu'ils la voyaient arriver ils se sauvaient du côté opposé. Elle était toujours de trop pour tout le monde, et personne n'avait de temps à perdre avec elle. Rien que sa façon de marcher vous mettrait hors de vous et ses colères qui éclatent au moment où on s'y attend le moins. Vous ne l'avez connue qu'en passant avec ses manières polies et son sourire timide. Personne n'a jamais eu de temps à lui consacrer, dit Martin doucement, sauf moi pour un court instant.

— En fermant les yeux, — dit Martin, — vous la repré-

sentez-vous descendant d'un train en oubliant ses bagages comme elle le fait toujours partout quand elle voyage? Ou bien la voyez-vous, prenant ses repas toute seule à table, les yeux sortis de la tête si quelqu'un la regarde parce qu'elle se figure qu'on se moque d'elle?

Martin était couché immobile dans les bras d'Hannah, le visage las, les cheveux pleins de confetti.

— En fermant les yeux, — dit-il doucement, — cela vous briserait le cœur de voir la solitude de sa vie...

XIII

Mais maintenant, ils étaient rendus l'un à l'autre. Il s'éveillerait tard, il s'éveillerait renouvelé par le sommeil, et ils partiraient ensemble à travers la montagne.

Pour le moment, il dormait paisiblement auprès d'elle et quand les premières heures du jour eurent assez de force pour pénétrer à travers les fenêtres, elle se glissa hors de ses bras pour fermer vite les grands rideaux avant que la lumière ne tombât sur son visage. En la voyant bouger, les chiens dressèrent la tête et la regardèrent avec circonspection en attendant qu'elle leur fît le signe qui leur permettrait de se lever et de bâiller.

« Et maintenant, pensait Hannah en se coiffant devant la glace, il faut diriger la vie vers plus de simplicité. » Elle se sentait entre les mains un grand pouvoir plein de pureté et son âme était paisible. Elle le sentait en elle fort et immobile comme une présence, silencieux mais réconfortant comme un bon dîner avec de bons vins.

« Assez de discours », pensait-elle. Elle pensait au château qui serait inhospitalier après quatre jours d'absence, dans le noir et dans le froid. Quand le feu serait bien allumé dans le fourneau de la cuisine, elle prendrait la bassinoire de cuivre qui était accrochée dans le vestibule et la remplirait de charbons pour réchauffer le lit. Elle voyait, tout en se peignant, Martin assis près du poêle, à la renverse et lisant à haute voix. Demain va être merveilleux, car demain la vie recommence.

Elle se rappelait nettement un soir où Martin, assis dans la cuisine, lui avait dit : « Et le problème de l'esthétique? Prenons-la donc une fois pour toutes, ici, entre le pouce et l'index

comme une puce qui se sauve. » Et à ce mot, il avait trop penché sa chaise en arrière, ce qui l'avait fait basculer complètement.

« Pourquoi donc riez-vous? avait-il dit en se redressant sur le carrelage. C'est donc si drôle de voir un homme assis par terre? »

Puis il avait passé sa main dans le désordre de ses belles boucles noires et s'était relevé dignement.

« J'ai dû avoir l'air idiot », dit-il en réajustant sa cravate.

« Non, non, s'était écriée Hannah, mais même en ce moment, tout en se coiffant, elle se mit à rire dans la glace. Nous allons revenir, nous allons revenir. — Elle fut obligée de se mordre les lèvres pour s'empêcher de rire. — Nous allons revenir. Je lui ferai un pigeon pour dîner. Je mettrai son argent en sûreté dans une boîte. »

Elle prit un bain, s'habilla et fit les sacs à nouveau. Son estomac criait famine parce qu'elle n'avait rien mangé la veille. Elle pensait à de bons rôtis fumants, enroulés d'un odorant panache et quand elle vit Martin s'agiter comme s'il allait s'éveiller, elle sonna pour avoir le petit déjeuner. Les chiens étaient si affamés qu'ils étaient à bout de patience : ils avaient posé leurs têtes sur ses genoux en la regardant fixement. Elle leur donna du pain et du beurre, puis elle sonna pour en redemander. Le plateau semblait attendre le réveil de Martin lorsque, brusquement, il ouvrit les yeux, s'assit et se mit à manger.

Il était assis, bien éveillé, mais il semblait n'avoir presque rien à lui dire. Peu à peu elle se rendit compte qu'il y avait entre eux quelque chose d'étrange. Le doux flot de paroles qu'il avait épanché dans le cœur d'Hannah en rentrant était la conséquence du vin qu'il avait pris et maintenant il n'avait plus rien à dire.

Il lui demanda s'il faisait beau et pour toute réponse elle ouvrit les fenêtres toutes grandes et laissa le soleil inonder le lit. Mais, malgré cela, son visage restait lointain, ses yeux voilés comme si un poids de mécontentement était tombé sur lui. Il restait indifférent à la violence du soleil et quand elle voulut l'interroger, il lui jeta un long regard glacé qui lui coupa la parole. Il n'avait pas l'air d'un homme qui souffre tout en mangeant son pain à grandes bouchées et en avalant son café, il n'avait pas l'air fatigué non plus. Il n'avait pas l'air d'avoir

du chagrin, mais la folle insouciance, l'enivrement qui émanaient de lui les autres jours s'étaient dissipés. Il semblait ruminer quelque événement qui lui était survenu dans lequel elle n'avait aucune part.

Il s'habilla comme un homme résolument indifférent et qui n'avait pas de temps à perdre avec elle, puis il l'accompagna à l'auto et jeta les sacs à l'intérieur. Les chiens la suivirent pendant qu'il réglait la note de l'hôtel avec l'argent d'Ève, les billets fins comme de la soie étaient entassés l'un sur l'autre dans son portefeuille. Puis il monta dans l'auto et les emmena le long de la jetée-promenade. Entre les troncs barbus des palmiers, la mer étincelait, lisse et sans couleur, sous le soleil éblouissant.

Hannah passa sa main sous son bras pendant qu'il conduisait et elle suivait ses mouvements pendant qu'il dirigeait l'auto hors de la ville, dans la campagne. Maintenant ils étaient rendus l'un à l'autre et elle saurait être patiente. Il lui raconterait ce qu'il avait sur le cœur quand le moment serait venu. Sa patience n'était nullement ébranlée. Plus tard, quand j'aurai vingt-quatre ou vingt-cinq ans, peut-être saurai-je alors manifester mon orgueil.

Maintenant ils étaient rendus l'un à l'autre, mais elle aurait préféré n'importe quoi plutôt que ce masque inflexible et hostile sur sa figure. Ils étaient seuls à présent, le monde s'étant éloigné comme pour les laisser l'un à l'autre, car ils étaient absolument seuls, loin de tout le passé et de la revue qui les reliaient aux autres. Quand elle pensait à cela, elle sentait sa docile tranquillité l'abandonner, mais elle n'osait pas lui dire sa joie de peur de dire quelque chose qu'il aurait pu mal interpréter.

Mais elle pouvait bien chanter, elle pouvait crier sa fierté, elle pouvait lui remplir les oreilles de joie. Quand elle chantait, de longues fossettes apparaissaient sur les joues de Martin, tremblaient puis disparaissaient à nouveau.

Hum-ho, fee-fi-fo, et rum-tum-liddle-dee-oo.

Noue ton tablier ma chérie.

Lave les plats, fais les chambres, mets une branche de pommier dans une cruche d'eau.

Écoute deux fois l'appel magique.

Hum-ho, tiddle-dee-oo...

— Ça me manquera, — dit Martin tout en conduisant. Son profil était grave.

— Ça vous manquera, ça vous manquera, — dit Hannah en riant aux éclats. — Hum-ho, tiddle-dee-oo, ça vous manquera quand?

Puis les mots s'immobilisèrent et cessèrent de danser dans sa tête.

— Qu'est-ce que vous voulez dire Martin?

— Ça me manquera quand je serai mort.

Mais ce n'était pas cela qu'il était sur le point de dire. Elle vit le mensonge glisser le long de sa joue, souiller sa lèvre et disparaître.

« Hum-ho, tiddle-dee-ho, chantonna-t-il, ne faites pas attention à ce que je dis. Je parlais en l'air. — Il reprit le ton d'une conversation banale. — Ève est emballée de lady Vanta, elle lui a écrit en Angleterre pour lui demander ses nouvelles pour la Revue. »

Mais Hannah restait immobile, glacée au fond d'elle-même d'une certitude sans nom.

« Elle préférait, continua-t-il, celle de la dame anglaise qui vit toute seule en Europe sans jamais prendre d'amant. La grande, la forte, la fière qui n'a pas manqué d'occasions, mais qui ne s'est jamais abaissée à cela. »

Mais une pensée froide et terrible restait dans le cœur d'Hannah : — Où allez-vous donc, Martin, où je ne puisse vous accompagner?

Ils allaient loin de toute habitation au cœur d'une vaste étendue désertique. Les pentes rocheuses des collines de ce pays perdu les plongeaient de plus en plus profondément dans leur propre silence. Il n'y avait qu'une route, une seule route à suivre qui tournait et grimpait raide entre les rochers déchiquetés et épars. Plus ils s'élevaient et plus le roc maudit devenait rouge et le sol rougi ensanglantait la rude contrée escarpée.

Martin ne dit plus un mot jusqu'à ce qu'ils aient presque atteint le sommet du col, puis il arrêta l'auto un instant et ils descendirent.

— Ève a des intuitions justes, — dit-il, comme pour prendre sa défense.

— Elle se voit peut-être de cette façon-là, — dit Hannah. — Je veux dire comme la dame de l'histoire de lady Vanta.

— Peut-être est-elle comme ça, — répondit-il.

Il y avait longtemps qu'ils n'avaient posé leurs pieds sur la terre et Hannah sentit à travers son corps le jaillissement de la vie. Le soleil brillait mais au lieu d'être le centre d'une lumière rayonnante il la laissait tomber par plaques brûlantes et limpides sur leurs têtes. La flamme du printemps brûlait sur la lande et les chiens s'étirèrent puis bondirent dans la chaleur. Hannah sentait sous ses pas la chaleur du sol, l'herbe sèche et comme sur le point de flamber : les tiges raides et les petites roses serrées des chardons. Et sur eux, le vent brûlant de midi, comme une nappe de flamme.

Le vent ne leur laissait pas de répit, ramenant leurs boucles dans leurs figures et plaquant leurs habits par derrière. Hannah détourna les yeux du rivage factice avec ses îles indolentes et proches et suivit la direction du vent à travers la campagne déserte. Bondir, glisser dans le vent, plonger comme d'un tremplin dans les forêts aussi profondes que la nuit dans la vallée, descendre dans le vent, s'abattre et s'élever sans fracas et sans effort. A portée de la main les crêtes schisteuses se dressaient sur le ciel et à ses pieds, la terre volcanique se fendait à perte de vue.

Elle se mit à courir, enjambant les rochers et les crevasses du sol desséché, détournant la tête comme pour éviter la vue de la mer caressante qui faisait des grâces au rivage au-dessous d'elle. Elle courait triomphante à travers la campagne et jetait des cris de joie dans le vent chaud en pensant à tous ceux qui étaient passés là sans laisser de nom ou de traces de leur passage; elle aperçut avec plaisir la ligne des pins qui s'avançait furtivement sur les pentes à travers les rochers, se figurant voir les Skrellings dans une autre contrée, et sentant bien que si elle s'était mise à crier en se frappant la poitrine de son épée nue ils prendraient rapidement le large comme ils l'avaient fait devant la fille d'Éric. Son cœur bondissait au souvenir des combats qui s'étaient déroulés dans la lande sauvage : « Moi aussi j'aurais croisé le fer avec vous, aussi intrépide qu'un soldat. » A l'extrémité de la vallée et de la plaine étendues elle voyait s'avancer la mer rampante et fourbe. « Je donnerais l'un de mes yeux pour planer comme un albatros! »

Tout à coup elle fit volte-face et cria le nom de Martin dans la campagne déserte. Son souffle était encore profond et calme

et elle aurait bien marché encore une heure, et grimpé plus haut pour voir la mer sous une plus vaste étendue. Mais dans sa course elle l'avait oublié et quand elle se retourna elle l'aperçut en bas, très loin, assis au bord de la route. Il était si loin, si petit, qu'elle ne pouvait pas distinguer ses traits, mais son cœur battit de remords en voyant qu'il avait l'air d'attendre si tristement qu'elle revînt vers lui. Elle posa sa main sur son front qui était brûlant comme du feu puis elle appela ses chiens et se hâta de redescendre.

XIV

La fin du mois de février était généralement, dans ce climat, la plus belle saison de l'année et lorsqu'ils rentrèrent vers la fin de l'après-midi, la ville leur sembla la bienvenue. Ils aperçurent leur maison encore ensoleillée, haute sur le flanc de la colline avec quelques petits nuages du soir qui commençaient à se rassembler au-dessus du toit. Elle était placée tellement en dehors des autres maisons sur la colline que lorsque le temps était couvert, des masses de nuages passaient continuellement sous les fenêtres et lorsqu'il faisait de la tempête, ils s'amoncelaient par longues traînées déchiquetées comme pour chercher refuge sous les grands piliers blancs de la façade.

— Peut-être que, dès que je serai à la maison, j'aurai envie d'en sortir, — dit Martin dont le visage s'était momentanément apaisé. — Mais pour le moment elle a l'air réconfortante avec ses vitres étincelantes de lumière.

— Il y aura des centaines de lettres pour vous, — dit Hannah. — Quand il fera chaud, vous pourrez vous asseoir près du feu pour les lire. Et demain nous nous lèverons de bonne heure ou bien vous resterez couché, comme vous voudrez, pour faire votre correspondance.

Mais quand elle lui parla de cette façon son visage se rembrunit, comme irrité. Il dirigea l'auto jusqu'aux marches du perron qui conduisait au mur du château. Hannah trouvait étrange qu'il pût garder si longtemps ce qu'il avait dans l'esprit. « Maintenant dites-le, suppliait-elle au fond de son cœur. Maintenant parlez, pour que je sache, dites-moi — il était en train d'arrêter l'auto — ce qu'il y a de changé en vous et comment je peux vous atteindre dans votre solitude. » Mais

Martin descendit de l'auto sans mot dire et monta les marches.

Hannah sortit aussi et les trois chiens bondirent derrière elle.

Une légère mais odorante fraîcheur émanait des pierres et de l'ombre du jardin, mais Hannah était ravie de revoir les mêmes plantes raides et fines qui fleurissaient au pied des murs. Le vent avait soufflé sur les collines dans la campagne, mais ici il n'avait pas fait de dégâts. Les cactus et les yuccas étaient épais et immobiles et comme figés dans une couche de glace.

Martin était maintenant à la porte et il l'appelait.

« Au nom du ciel, revenez sur la terre et dites-moi ce que signifie ce papier bleu », dit-il.

Quand il le lui eut donné, elle le lut à haute voix.

C'était un mot, épinglé sur la porte, d'un homme qui, d'après la signature, se disait huissier et qui les avisait que les notes qui lui avaient été remises en recouvrement, devaient être acquittées sans faute avant vingt-quatre heures, sinon tous les biens de M. Sheehan seraient saisis et confisqués. C'était daté de la veille.

— Des notes? — dit Hannah. — Quelles notes, Martin?

— Des notes, — dit Martin avec irritation. — Des tas de notes. La note du vin, la note du laitier, la note du garage, la note du blanchisseur. Et puis s'ils se mettaient vraiment à faire des difficultés, il y a le loyer.

— Le loyer, — dit Hannah. Lentement, péniblement, elle s'efforçait de comprendre. — Nous n'avons pas payé le loyer? — dit-elle.

— Ève avait pris la maison en décembre et payé un mois d'avance. Nous sommes ici depuis bientôt deux mois et nous n'avons pas payé un centime...

— Mais nous n'avons pas besoin d'un château, — dit Hannah. — Nous n'avons qu'à payer ce que nous devons et à nous en aller...

— Comment pourrions-nous payer ce que nous devons? Je n'ai même pas mille francs sur moi. Et il faut que nous mangions, — répondit-il.

Il mit la clef dans la serrure, poussa la porte et se baissa pour ramasser la pile de lettres qui étaient déposées là.

— Ce que nous pouvons faire, — dit-il, — c'est de ne pas payer un traître sou et de nous en aller quand même.

— Eh bien alors, je vais faire les bagages, — dit Hannah.

— Et pendant que vous ferez les bagages, — dit Martin, — l'huissier et sa séquelle viendront et saisiront l'auto.

— Eh bien, je ne les ferai pas, — dit Hannah. Les chiens étaient à ses côtés et tout à coup elle les prit par le cou. — Martin, et si on me prenait mes chiens!

Il la regarda amèrement.

— Et que deviendront tous les brouillons de mes revues qui sont là? — dit-il. — Et tous les manuscrits qu'on m'a soumis et les dossiers, et mes livres? que deviendront les tableaux d'Ève et mes habits?

— Alors nous reviendrons et nous emballerons tout, — dit Hannah. — Nous reviendrons en pleine nuit, voulez-vous? Nous cacherons l'auto et nous sortirons les choses, une par une.

— Nous ferions mieux de filer tout de suite, — dit Martin. Dans l'intensité du moment il se laissa aller et la prit par le bras. — Ils peuvent arriver ici sur nous d'une minute à l'autre. Nous allons redescendre à Cannes en auto et nous arrangerons les choses dans un café là-bas.

Ils descendirent les marches en courant jusqu'à l'auto, ensemble, en se tenant par la main comme des enfants avec les chiens qui les serraient de près. Une fois sur la longue route blanche dans la lumière du crépuscule, Martin sortit les lettres de ses poches et les posa sur les genoux d'Hannah.

— Décachetez-les, — dit-il, — et lisez-moi les gentilles choses qu'on m'écrit...

La première venait d'Italie dans une enveloppe carrée d'un vert bleuté, de la main d'un poète qui vivait là-bas. Elle contenait cinq ou six pages d'une nouvelle, écrite à la machine sur des feuilles aussi fines que de la pelure d'oignon. Et cela commençait ainsi : « Je sais que le peu de vérité que mes mains fermées d'homme malade peuvent laisser échapper est contenu dans cet écrit... Et je mettrai un sceau sur mon amour et je jetterai le tout dans un coin caché de mon cœur. Là, il croîtra ou il mourra, il s'épanouira ou se fanera, il augmentera ou il disparaîtra, il demeurera ou s'évanouira. Si ce sont des roses, elles s'épanouiront... »

Une admiration, un étrange respect envahissaient les traits de Martin tandis qu'il écoutait et il dit :

« Continuez, continuez, ne vous arrêtez pas là. »

La tête penchée vers elle, il écoutait les moindres mots de

la nouvelle du poète italien et lorsqu'elle fut terminée ils entraient déjà dans les faubourgs de la ville.

« Comment pourrai-je renouveler maintenant le miracle de faire imprimer et paraître les œuvres des autres avec tout ça », commença Martin d'une voix sombre. « Où puis-je mendier, emprunter ou voler les subventions nécessaires? Posez la main sur ma poitrine, ici, sous mon manteau, Hannah, et sentez mon cœur battre. Pendant que vous me lisiez ça, il s'est dilaté si fort que je ne le sentais plus battre contre les côtes. »

Il conduisait sans voir, à travers les rues éclairées et les vitrines étincelantes des magasins dans la direction de la poste. Là il arrêta l'auto et se retourna vers Hannah et elle ne lui avait jamais vu auparavant une telle expression de désespoir.

« Entrez à la poste avec moi », lui dit-il, et elle resta près de lui pendant qu'il écrivait le nom et l'adresse du poète italien qui vivait là-bas, pauvre et seul. Chaque mot que Martin écrivait sur la vulgaire feuille télégraphique semblait jaillir frais et intact de son enthousiasme et le poète, lorsqu'il les recevrait, serait riche maintenant, car ils contenaient tant d'admiration et de ferveur qu'elle en perdait presque le souffle. C'était comme une attestation véridique à la fidélité, à la gloire, à la pompe, à l'inéluctable lever de l'astre selon les prophètes et les textes sacrés. Chaque mot en était si simple et si clair qu'il ne pouvait signifier autre chose que :

« Votre nom restera. »

Quand il eut terminé il le donna à lire à Hannah et ses yeux sombres, inspirés, la scrutaient avec intensité.

« Votre nom restera » et Hannah pensa au jeune poète en Italie, couché sur son lit de souffrance et se lisant ces mots : « Votre nom restera à cause de votre beauté et de votre sagesse. Vous êtes frais et pur comme un enfant. Votre colère est une bénédiction. Votre joie souffle sur la terre aride et les autres poèmes secondaires et les ensemence de riches moissons. La colère du lion est la sagesse de Dieu. Votre nom restera pour ce que vous avez en vous de divin. Vous me dites que vous n'êtes pas pédéraste, mais ce que vous venez d'écrire serait le démenti d'une telle faiblesse. Les hommes faibles trembleront à jamais quand ils verront la passion que contient votre prose. »

Puis il le porta au guichet du télégraphe et donna cent francs pour l'expédition. Même lorsqu'il fut sorti du bureau de poste

avec Hannah et qu'il l'eut conduite sur la promenade qui longeait la mer, sa foi dans le miracle des paroles écrites ou parlées demeura en lui. Ils s'assirent l'un près de l'autre dans un café et le verre de pernod qu'il prit ne fit qu'augmenter encore sa volubilité.

— Peut-on avoir ou acquérir quoi que ce soit dans la vie sans le payer cher? — dit-il. — La poésie, par exemple, ou même l'amour? Le poète, en Italie, le paye de sa santé ébranlée, de ses beaux cheveux qui tombent. Quant à moi, je n'ai jamais eu quoi que ce soit à payer.

Il redemanda un verre de pernod et décacheta du bout du doigt le reste de son courrier. La première contenait un poème avec un nom et une adresse écrits à la machine.

« Si vous tirez jamais une ligne véridique des tristesses de votre expérience, dit Martin, vous lâcherez la grande route une fois de plus pour rejoindre la Via Salaria qui s'élance ferme et pure de la bouche d'un poète à l'oreille d'un autre. C'est un goût fort et amer qui vient de l'océan et des rochers et parmi les poètes, c'est une réalité que ce pacte du sel accompli pendant le sacrifice sanglant et les repas sacrés. On ne le trouve jamais dans les fruits, car les fruits pourrissent et tombent, mais on le trouve dans les racines profondes et dans la chair des poissons. Quant à moi, ajouta-t-il, malgré tout mon amour de la poésie des autres, je n'ai jamais fait aucun sacrifice. »

» Et vous voudriez que je reste là, s'écria-t-il, à écouter les paroles de ce poète d'Italie, ou de n'importe lequel ayant ce goût de sel qui lui chatouille le palais et que je ne le comprenne pas? La musique de certains hommes me ressuscitera quand je serai mort. »

Ses yeux étaient si noirs et si profonds qu'ils semblaient des abîmes et il y avait tant de chagrin sur son visage qu'Hannah étendit la main pour le toucher doucement, craignant que le pacte du sel ne vînt à se rompre et ne tombât de ses yeux.

— Que pouvez-vous souhaiter de mieux que d'être pour les autres comme l'éclosion d'une saison nouvelle? — lui dit-elle. — La saison où les cieux changent d'étoiles et où se transfigure le cœur même des choses.

Mais Martin mit sa main sur son visage et dit :

— Je ne suis rien de tout cela.

Il secoua lentement sa tête baissée d'un côté à l'autre et elle mit son bras autour de lui.

— Comment pouvez-vous être triste, — lui dit-elle, — au moment où tout s'arrange comme vous le vouliez? Il va falloir travailler pour la revue et ça va vous occuper follement. Vous savez que je tape très bien à la machine. Et je peux aussi coller des timbres et des étiquettes sur les enveloppes.

— Si j'ai du courage pour les autres, — dit Martin en se cachant le visage, — je n'en ai pourtant aucun pour moi. Je n'ai plus aucun courage. Je n'aurai la revue, ajouta-t-il, que si tout est fini entre vous et moi.

Hannah resta immobile près de lui écoutant ce que signifiaient ces paroles. Quoi qu'elle ait pu imaginer, elle n'aurait tout de même jamais pensé à ça.

— Est-ce cela qu'Ève vous a dit? — demanda-t-elle au bout d'un instant.

— Elle a dit que quand je romprai avec vous elle me reprendrait avec elle, — dit Martin — et que nous pourrions vivre de nouveau ensemble dès que tout serait fini entre vous et moi.

XV

Ils reprirent chacun un pernod, puis ils se mirent tous deux à rire. Ils étaient tout près l'un de l'autre sur la banquette et ils se mirent à rire très fort tandis qu'un rictus profond marquait leurs visages comme des gens qui seraient subitement devenus fous. Au dehors la pluie tombait et une rafale vint s'écraser en éclaboussures brillantes contre la marquise vitrée du café. Des rafales de vent ébranlaient la terrasse et là-bas, dans la rue, les réverbères étaient inondés et presque tous éteints par la brusque violence de l'averse.

Hannah était assise tout contre Martin et son rire tremblait au fond d'elle. Si elle pouvait seulement arrêter les pensées qui tournoyaient dans sa tête, elle saurait ce qu'il fallait qu'ils fassent à présent. « Hum-ho, tiddle-dee-oo. Noue ton tablier, ma chérie. La porte est grande ouverte, miss Hannah. C'est le moment de t'en aller. Oh, quelle belle idiote j'ai été de le questionner! Où allez-vous donc, Martin, que je ne puisse vous accompagner? C'est toi qui vas t'en aller, miss Hannah, c'est le moment pour toi de décamper. »

« Alors qu'est-ce que vous allez faire », dit-elle tout haut, s'adressant à Martin. Elle était là devant lui, ses dents claquaient comme des dés qui s'entrechoquent et elle haletait désespérément. Allons hop, miss Hannah! Elle savait très bien ce qu'il allait répondre. Il regarderait sa figure souriante et dirait : « Je veux ma revue comme autrefois. »

Mais Martin mit brusquement sa tête sur la table devant tous les gens qui étaient là dans le café. Elle vit qu'il pleurait, et pendant une minute, une sorte d'espoir bondit en elle, mais elle se rendit compte aussitôt que cette façon de répondre était aussi définitive qu'une autre.

« Vous ne voulez tout de même pas me faire mourir de honte ici, dit-elle. — Martin, relevez la tête maintenant car il faut que nous partions et que nous allions manger quelque chose. Vous êtes resté debout toute la nuit dernière, vous avez conduit toute la journée et vous êtes complètement à bout. Donnez-moi la main. Vous avez fait preuve de courage tant de fois pendant la vie que ce n'est pas cette pauvre petite rupture entre nous qui peut vous enlever votre force. »

Et même lorsqu'elle prononça le mot rupture, il n'eut pas un geste pour le contredire. Elle entendait le son de sa propre voix en train de le gronder, de le secouer.

« Allons, venez, nous allons d'abord bien manger, puis nous retournerons au château pour prendre toutes nos affaires. Ce qui arrivera ensuite, nous nous en occuperons plus tard. »

En ce moment, elle pensait à des tas de détails. Elle emplissait son cerveau d'objets, grands et petits, les livres et les tableaux et les lourdes valises et les sacs qu'il allait falloir sortir du château sous des torrents de pluie. Elle pensait intensément à la bouillotte d'eau chaude dans son enveloppe de crochet et aux torchons de cuisine, et à la brosse métallique rouge qui servait à lisser le dos des chiens. Mais en dépit de tout cela un flot d'amertume et de rage montait en elle. Elle sortit du café avec lui, le soutenant quand sa tête tourna près de la porte, lui parlant, mais sans faire allusion à ce qui était maintenant menaçant entre eux. Ce ne fut que lorsque l'amertume du désespoir fut comme un poison sur sa langue que ses mots devinrent hésitants.

Ils se dirigèrent vers une brasserie en face de la gare et s'assirent pour dîner. Martin commanda du homard et du

Pouilly au petit bonheur, machinalement, et comme s'il répétait des mots qu'il aurait un jour entendus quelque part. Il était là près d'elle, faible comme un enfant, écoutant ce qu'elle disait.

« C'est ici que nous avons pris notre premier apéritif ensemble quand vous êtes arrivée », dit-il avec amertume. Mais elle fit semblant de ne pas l'entendre et appela le garçon. Quand on leur eut apporté une carte de la région, elle l'étendit sur la table devant eux. Martin ne la quittait pas des yeux, détaillant avec tendresse chacun de ses traits, puis les rassemblant sous son regard. Et, une par une, les choses qu'ils avaient écrites au poète italien lui revinrent à l'esprit, une par une, elles lui revinrent, comme un message de son cœur, qui lui était aussi bien destiné à elle.

« Votre nom restera, avait-il écrit. Votre nom restera à cause de ceci ou de cela et le reste. »

« Est-ce que les gens peuvent retrouver leur énergie, se demandait-elle avec terreur, lorsqu'ils se sont abandonnés à tant de faiblesse. Peuvent-ils retrouver leur fierté comme une canne qu'on dépose dans un coin? »

La carte était là devant eux et La Moure avait l'air d'être un endroit assez éloigné pour s'y enfuir, caché comme il l'était dans les collines entre Vence et Nice. Ils pourraient s'y rendre cette nuit par des chemins de traverse, l'auto remplie de tout ce qui leur appartenait et prendre une chambre à l'hôtel là-bas.

— L'hôtel vous suffira pendant quelque temps, — dit Hannah. — Il est simple et par conséquent bon marché. Et les amis de lady Vanta habitent tout près de la ville et seront tout près de vous et peut-être lady Vanta viendra-t-elle les voir de temps à autre et de toutes façons.... « Mais parlez donc à la fin, s'écria-t-elle brusquement, car la tristesse lui serrait la gorge et enlevait à sa voix tout ce qui lui restait de tendresse.

Mais en le regardant, elle le vit faible, épuisé, il était à bout et pliait sous le poids du conflit qui était en lui. Ses épaules tombaient et ses mains étaient crispées. « Après tout, est-ce que nous ne sommes pas toutes les deux après lui comme deux sangsues? » pensa-t-elle. « Comme deux femmes vides, accrochées à lui, et nous repaissant de lui jusqu'à la dernière goutte parce que nous avons soif d'un peu de vie? » Les larmes lui vinrent aux yeux et c'est avec douceur qu'elle lui dit : « Par-

lez-moi, maintenant, racontez-moi vos amours, Martin, pour donner une juste proportion aux choses. »

A ces mots, son visage devint pourpre et il reprit un autre verre de vin.

— La fidélité d'un homme commence à être quelque chose, — dit-il, — quand il la donne à plusieurs femmes et l'essaye en plusieurs endroits. Si j'avais mieux gardé ma fidélité pour moi-même, il y aurait peut-être plus à dire sur la question. La première fois que j'ai été fidèle, je l'ai été si totalement que la provision tout entière s'est fanée et desséchée sur place et que les lambeaux s'en sont allés au vent. Où, je n'en ai plus la moindre idée. Il y en eut un peu pour une poétesse américaine qui n'en demandait pas tant. Et un peu plus pour une petite violoniste russe. »

« Je vivais avec elle, continua-t-il, quand Ève vint à Paris pour la première fois. Nous ne pouvions même pas laisser le violon sur le piano sans qu'Ève cassât les cordes. C'était soi-disant le chat qui l'avait fait ou le froid qui les avait fait éclater mais, quoi qu'il en soit, j'ai surpris un beau jour Ève en train de trancher la gorge de la corde du mi avec ses ciseaux à ongles. Quand elles se disputaient, on les aurait entendues à travers tout Paris. Si je me sentais en veine d'écrire, j'avais leurs criailleries dans les oreilles. Comment aurais-je pu écrire tranquillement un poème pendant que ces deux-là se traitaient de tous les noms à la fois? »

Martin ouvrit soudain ses belles mains blanches.

« Mais le fond de tout ceci, dit-il, c'est que j'ai été si souvent près de la mort que cela m'a éloigné des femmes autant qu'on peut l'être. Tout près de la mort, Hannah, au seuil même de la mort, il n'y a personne d'autre, on est complètement seul. Et si l'approche de la mort est comme la mort elle-même, eh bien! je n'ai pas peur d'être seul.

» Je n'ai pas peur de ce que les gens diront de moi car personne ne sera près de moi à cette heure-là. C'est comme un glacier qui arrive sans mouvement, avec des crêtes cornues, comme un glacier plein de créneaux et d'escarpements. J'ai caressé ses cornes. C'est rempli de séracs magnifiques et immaculés qui transpercent les cieux. Et tout le long de ses rives fleurissent à certains mois l'arnica et les fleurs de gentiane qui sont plus intenses et plus éclatantes que toutes

les autres à cause des courants profonds de glace et de mort qui passent dans leurs tiges. Vous imaginez-vous à quel point les mots de blâme et de louange peuvent se réduire à rien dans une telle atmosphère?

» Hannah, dit Martin sans tourner les yeux vers elle, j'aurais voulu revoir un glacier avec vous. Et Venise avec tous ses canaux peut bien sombrer et être oubliée à jamais si je ne peux pas vous la faire connaître. »

Le temps qu'il faisait au dehors l'essoufflait un peu. Ils étaient immobiles l'un près de l'autre regardant les lignes fermes et simples de la main de Martin. Et la ligne de vie intacte qui se creusait profondément jusqu'à l'extrémité comme un sillon de vie.

— Vous ne pouvez pas me quitter cette semaine, Hannah, — dit-il. — Vous ne pouvez pas me quitter tout d'un coup.

Au moment où il disait cela la porte de la brasserie s'ouvrit et fuyant l'averse, les amis de lady Vanta, Duke et Phyllis entrèrent. Ce fut Duke qui les aperçut le premier et qui s'avança vers eux à travers la salle. C'était un homme de quarante-cinq ans, épais, rude, trapu avec une crinière de boucles châtain. Haut en couleur, la panse bombée, avec cette légère claudication qui le faisait rouler en marchant comme un marin en bordée. Et Phyllis suivait, courte et large avec sa grosse poitrine en avant et ses yeux bleu pervenche. Quand elle enleva son capuchon, l'or de ses cheveux semblait plus vif que le soir où ils étaient entrés chez elle avec lady Vanta. A ses boucles courtes et brillantes se mêlaient les fils grisonnants de la maturité.

« Avez-vous des nouvelles de Van? » demandèrent Duke et Phyllis du même souffle et ils éclatèrent de rire parce qu'ils avaient dit la même chose au même moment.

Mais le visage de Martin avait repris le masque impénétrable qu'il avait avec les étrangers et il eut de la peine à se montrer poli quand ils prirent place à leur table. Petit à petit, pourtant, il fut pris dans leur conversation, lentement, comme s'il sortait d'un rêve et qu'il prît peu à peu conscience des objets qui l'environnaient. Ils commandèrent encore du vin et burent pendant qu'au dehors le vent soufflait de plus en plus fort.

« Pour moi, disait Duke, Van n'a rien d'un écrivain, car à mon sens un romancier pose sa plume sur le papier et la laisse

courir. Il se laisse posséder par son récit et il a écrit une nouvelle avant même de savoir où il en est.

» Est-il écrivain celui qui peine, qui souffle, qui prend ce mot, supprime cet autre, et qui se fatigue tellement la cervelle qu'à la fin il n'a plus rien à dire? Ça me rappelle, continua Duke l'histoire qu'on raconte du prêtre qui... »

A mesure que le temps passait, Hannah remarqua que Martin s'était mis à rire et même à échanger des histoires avec Duke. L'Anglais semblait doué d'un surprenant pouvoir de conversation, car il avait été dans la marine et la moitié du temps Martin et lui parlaient en même temps sans s'écouter mutuellement. Mais les joues de Martin s'empourpraient de plaisir et sa voix s'élevait de plus en plus.

Quand il déclara : « Nous avons pensé ma femme et moi aller à La Moure faire un petit séjour à l'hôtel là-bas », les visages de Duke et de Phyllis devinrent rayonnants. — « Oh, et ah », s'écrièrent-ils comme des affamés à la vue de la nourriture. « Quelle chose terrible, pensait Hannah, que le soleil qui attire les gens hors de leur propre pays pour les jeter dans la solitude! » Dans cette région chaque étranger dressait l'oreille au son de la langue anglaise et lorsqu'il se trouvait des gens qui parlaient la même langue ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour se rapprocher les uns des autres.

— Oh, il faut absolument que vous veniez, — s'écria Phyllis, — l'hôtel là-bas n'est qu'un bistrot, mais il est en plein soleil. Duke s'arrêtera pour prévenir le patron que vous allez venir et que vous êtes nos amis.

— Et nous habitons tellement près, — dit-elle. — Nous pourrons parler chiffons Hannah et moi, n'est-ce pas? Quant à la salle de bains, il n'y en a naturellement pas dans l'hôtel, mais vous pourrez venir tous les jours vous servir de la nôtre, si vous voulez?

Quelques instants après, ils sortirent tous dans la rue humide et pleine de vent.

« *Heave ho! Avast!* » La voix puissante de Duke chantait dans la tempête et Martin et Hannah se précipitèrent vers l'auto sous les rafales de pluie.

KAY BOYLE

(Traduction de M. L. SOUPAULT.)

(A suivre.)

LES ORIGINES DU PALAIS-ROYAL

En 1624, le voyageur qui, venant du faubourg du Roule, entrait dans Paris par la porte Saint-Honoré[1] trouvait à sa droite l'enclos et l'église des Quinze-Vingts et, à sa gauche, un vaste terrain triangulaire borné par le rempart de la ville, la rue Saint-Honoré et la rue des Bons-Enfants.

Sur la rue Saint-Honoré, à gauche, une série de maisons que désignaient leurs enseignes : maisons de l'Ours, du Chapeau Rouge et du Cygne, puis une petite vue sur la rue de l'hôtel de Fresnes, jadis de Rambouillet, — il était sis en retrait, au fond d'une vaste cour, — maisons de l'Hermine et du Tripot, maison Lambert, maison des Trois Pucelles, maison du Porcelet ou de la Digue. Venaient ensuite un passage menant à la Cour Orry, une grande vue sur la rue de l' « académie » où Pierre de Hannique, seigneur de Benjamin, faisait l'éducation sportive des fils de bonne maison et, enfin, la rue des Bons-Enfants, de l'autre côté de laquelle était l'hôtel d'Estrées.

Sur le rempart donnaient les jardins de l'hôtel de Fresnes et les pistes d'entraînement de l'académie de Benjamin. Au delà des fossés, le Clos Gergeau montrait des champs, des jardins, des maisonnettes, un marché aux chevaux.

C'est sur ce terrain que Richelieu va travailler, aidé par Jacques Lemercier, son architecte, qui, en 1624, vient d'entamer au Louvre le pavillon de l'Horloge et, en même

1. Elle était, à peu près, à la hauteur de notre rue de l'Échelle.

temps que le Palais-Royal, fera la Sorbonne, continuera le Val-de-Grâce et commencera Saint-Roch.

La disgrâce de La Vieuville, le 13 août 1624, venait à peine de le mettre à la tête du ministère que le Cardinal se décidait à quitter sa maison de la place Royale. Dès le 7 septembre suivant, il achetait à Anne de Beauvillier, veuve de Pierre Forget, seigneur de Fresnes, le vieil hôtel que les Rambouillet lui avaient cédé pour aller s'installer dans l'habitation à la nouvelle mode que la célèbre marquise devait immortaliser.

Quel était, à ce moment, le dessein de Richelieu? Il est probable que, surtout, il voulait se rapprocher du Louvre où ses nouvelles fonctions l'appelaient continuellement. Avait-il déjà conçu le plan du palais et du parc qu'il devait ensuite réaliser? Je ne le crois pas. De 1624 à 1630, il s'occupe seulement de faire aménager une habitation décente à la place de la vétuste demeure des Rambouillet et ces aménagements, qui conservaient des parties de l'ancien édifice, durent être vite menés car, dès le 10 janvier 1626, il payait 1 800 livres à Nicole Duchesne qui avait peint un plafond orné de cartouches d'or et de groupes d'enfants « pour la chambre de monseigneur le cardinal en sa maison à Paris ».

Pendant ces travaux Richelieu, qui habite alors le Petit Luxembourg, où Bassompierre le voit, malade, le 16 mars 1626, ne montre que les désirs habituels d'un propriétaire bourgeois : il achète les immeubles qui le séparent de la rue Saint-Honoré, maisons de l'Hermine, Lambert et du Tripot (1624-1628); il se fait donner par le Roi le rempart et le fossé entre la porte Saint-Honoré et la rue des Bons-Enfants, ce qui arrangera son jardin (1626).

Même lorsqu'enfin, il est installé, en 1629, rien n'annonce encore de grands projets : les terrains qu'il acquiert entre 1624 et 1628 auraient à peine permis de bâtir la première galerie de l'aile gauche du Palais futur et, jusqu'en 1633, il n'en achète pas une toise de plus. Quelques historiens anciens ont bien marqué la nuance : de 1624 à 1633, nous n'avons, au faubourg Saint-Honoré, qu'un *hôtel de Richelieu*.

Mais, en 1631, le Cardinal avait repris un projet abandonné depuis Charles IX. Paris, qui s'étend beaucoup vers l'Ouest, est mal protégé de ce côté par la vieille muraille de Charles V.

Le ministre décide de reporter plus loin l'enceinte et de la rendre plus forte. Le 7 mai de cette année-là, il reçoit du Roi la direction générale des fortifications nouvelles et, le 9 octobre, le Conseil traite avec Pierre Pidou pour l'exécution d'un plan dont l'ampleur même décèle la main du grand homme.

Des Tuileries à la porte Saint-Denis, un front bastionné devait couvrir la ville, percé de quatre portes : au quai de la Conférence, à la rue Saint-Honoré, au faubourg Montmartre, au Marais du Temple; un canal navigable devait suivre l'enceinte, de l'Arsenal aux Tuileries, enfin, le grand égoût à ciel ouvert devait être voûté, de la porte du Temple à Chaillot.

Dès ce moment, il est probable que Richelieu, qui pense à mettre en valeur le nouveau quartier de Paris ainsi créé, fait entrer dans son plan l'arrangement de son propre domaine. Le projet Pidou échoue, son traité est cassé par le Conseil le 31 décembre 1632, mais Richelieu le remplace par un projet nouveau ordonné autour du vaste édifice qu'il décide d'entreprendre : le *Palais-Cardinal.*

Le 20 mars 1633, en effet, nous apprenons par une lettre de Guy Patin à Belin que « le Cardinal quitte sa maison de la rue Saint-Honoré, *où l'on va bastir puissamment*, pour aller demeurer à l'Arsenal ». Et Richelieu reprend aussitôt ses achats de terrain : académie de Benjamin (16 juin 1633), hôtel de Machault, rue des Bons-Enfants (18 juillet), en même temps que le Roi lui donne, au lieu de sa première concession, 4 400 toises de rempart derrière son hôtel (août). Quand, le 23 novembre, un traité avec Charles Froger pour le déplacement de l'enceinte vient remplacer le traité Pidou, le domaine de Richelieu est à peu près constitué dans Paris. Jusqu'à la fin de sa vie, il le complètera par des achats faits, hors le rempart ancien, dans le Clos Gergeau.

Charles Froger, prête-nom d'un sieur Le Barbier, était chargé de reporter le mur de la ville jusqu'à un nouveau front bastionné, de déplacer le marché aux chevaux, de reconstruire la porte Saint-Honoré, de construire la porte Richelieu, « au bout de la rue qui doit être faite le long du clos de monseigneur le cardinal ». Il devait recevoir, en échange, 79 000 livres, les matériaux de démolition et de nombreux terrains libérés.

L'enceinte fut faite, de 1634 à 1647. Elle devait durer à peine quarante ans.

A partir de 1633, le nouveau palais s'élève, à l'Est de l'hôtel de Richelieu. En 1635, la construction des deux galeries de l'aile gauche (à l'Ouest) et d'une partie de l'aile droite (à l'Est) est finie; à l'extrémité de la galerie de l'Est, le Cardinal fait immédiatement établir une petite salle de spectacle. Desgots, jardinier du Roi, est chargé, avec vingt-cinq aides, d'aménager le jardin, pour un forfait de 1 150 livres (27 décembre 1635). En 1636, les travaux sont vivement poussés, la façade et les galeries sont achevées. Sur l'emplacement de la cour Orry commence à s'élever, dans l'aile Est, l'énorme charpente du futur grand théâtre; partout surgissent des bâtiments nouveaux.

Le Cardinal sent que le moment est venu de révéler son dessein : le 1er juin 1636, avec l'agrément de Louis XIII, il lui lègue son palais, à la double condition que l'édifice ne servira qu'aux rois de France *ou à leurs héritiers directs* et que les neveux et héritiers de Richelieu en demeureront à jamais les « capitaines-concierges », habitant les bâtiments construits pour eux à côté du palais, sur des terrains exceptés de la donation.

Il avait d'abord voulu un logis commode en un lieu proche du Roi; quand il a senti que le bien public était intéressé non seulement à la protection mais à l'embellissement de l'Ouest de Paris, il a poussé outre. Il a audacieusement mêlé l'art d'embellir les villes et celui de conduire les hommes. Dans un quartier neuf, régulièrement aménagé, voisin du Louvre, il a disposé une résidence royale élégante où ses descendants devront continuer aux descendants de Louis le Juste le service que leur grand-oncle a, toute sa vie, accompli avec une glorieuse abnégation. Un tel dessein ne montre-t-il pas la grandeur, le réalisme, le souci de continuité qui animèrent toute l'œuvre de Richelieu?

Entre 1636 et 1639 le reste du palais sort de terre. En 1639, tout est terminé. C'est le moment de jeter un coup d'œil sur l'œuvre de Lemercier et du grand Cardinal.

***

Après tant d'incendies, tant de révolutions et, qui pis est, après tant de restaurations, le Palais-Royal n'a pas abandonné le plan que Richelieu et Lemercier lui avaient donné. Comme il y a trois siècles, il présente un vaste quadrilatère, formé d'un bâtiment central et de galeries, qui s'ouvre, par deux cours, sur la rue Saint-Honoré et sur le jardin.

Si, encore aujourd'hui, les axes des deux cours du Palais-Royal ne coïncident pas et si la première est plus étroite, c'est que Richelieu n'a pu acquérir à temps, sur la droite de son palais, les terrains nécessaires; que, par conséquent, il a dû reculer de ce côté son bâtiment.

Au contraire, il ne reste rien, pour ainsi dire, des constructions de Lemercier. Dans la seconde cour, le mur de l'aile de Valois porte encore les cartouches ornés d'ancres et de proues dont il avait décoré tout le rez-de-chaussée du palais, et c'est tout.

Pour connaître le palais de Richelieu, il nous reste la trouble lumière des inventaires et des descriptions et, Dieu merci, les estampes d'Israël Silvestre, de Pérelle et de leurs émules.

Sur la rue Saint-Honoré, le Palais-Cardinal présente une longue façade à deux étages, d'ordre rustique, dont les extrémités, surélevées, forment deux pavillons; au centre, la grande porte, au-dessus de laquelle règne un balcon. L'abord est froid.

L'architecture s'anime un peu dans la première cour. Le corps de bâtiment central égaie son premier étage de grands panneaux décoratifs de pierre; sur son comble, des pots à feu alternent avec des lucarnes sculptées, le fronton central est surmonté d'une horloge. Les ailes répètent la même disposition, sauf l'horloge.

Par un grand portail, on passe dans la deuxième cour, souvent appelée cour d'honneur, plus large que la première et dont l'axe, on l'a vu, est placé un peu plus à l'Est. Sur le corps de logis central et sur les ailes, l'ordonnance est la même : un rez-de-chaussée alternativement percé d'ouvertures arrondies ou quadrangulaires, une mezzanine éclairée de fenêtres carrées, un premier étage où alternent les croisées et les niches

vitrées, un attique où alternent lucarnes quadrangulaires et lucarnes ovales. Pour tout ornement, sur les murs du rez-de-chaussée, ces grands cartouches de proues et d'ancres qui rappellent que Richelieu est, depuis 1626, grand maître et surintendant de la navigation. La façade du corps de bâtiment principal est plate, seul le comble rompu marque une division en trois pavillons. Vers le jardin, la deuxième cour est fermée, non par un bâtiment, mais par un portique fait d'arcades à jour dont la disposition répète celle du rez-de-chaussée des trois autres côtés; ouvert et sans étage, ce portique laisse largement apparaître les arbres, les bassins, les parterres.

Cet agrément est nécessaire. Il faut reconnaître que, pour autant que nous en pouvons juger, le Palais-Cardinal n'est pas très riant. Son peu d'élévation, la prédominance des lignes horizontales accusées par d'épaisses corniches, l'uniformité des élévations et des combles, la parcimonie de l'ornement composent un ensemble régulier, élégant, un peu froid.

Mais le Palais ouvre sur le jardin, qui sauve tout. Immense, il va jusqu'aux rues de Richelieu, des Petits-Champs et des Bons-Enfants — au XVIIIe siècle, Philippe-Égalité pourra en retrancher les rues de Montpensier, de Beaujolais, de Valois et les galeries actuelles. — Deux grands bassins à jets d'eau en marquent l'axe, l'un d'eux, le « rond d'eau » est encadré de seize figures et d'une statue de bronze : un gladiateur de six pieds et demi de haut; des parterres de broderie les entourent; deux allées d'arbres marquent les bords. Vers la rue des Petits-Champs, au fond, un « petit bois » dont les contemporains vantent le charme silencieux. Le parc est, dès lors, ouvert au public.

Les communs du Palais-Cardinal, encore enchevêtrés dans les maisons voisines, s'étendent, autour de plusieurs cours, vers la droite, c'est-à-dire vers l'Est et la rue des Bons-Enfants. Sur la gauche, vers l'Ouest, les bâtiments et les terrains destinés à l'hôtel Richelieu.

Le Cardinal, on l'a vu, en avait commencé la construction, mais, à sa mort, il n'y avait d'achevé de ce côté, entre deux vastes cours, qu'une galerie destinée à sa bibliothèque, parallèle à la rue Saint-Honoré, et un bâtiment de sept

chambres que, dans son testament, Richelieu désigne naturellement sous le nom de « conciergerie » puisque, terminé, il devait devenir l'hôtel des ducs de Richelieu, capitaines-concierges héréditaires du Palais.

La construction du Palais-Cardinal, ne l'oublions pas, n'était qu'une partie d'un vaste programme d'aménagement urbain. Le domaine de Richelieu était bordé, à l'Est et au Sud, par des voies anciennes : rues des Bons-Enfants et Saint-Honoré. Il fit ouvrir, en 1634, à l'Ouest, la rue de Richelieu, que terminait la porte du même nom, à peu près à la hauteur de notre Bourse; au Nord, la rue Neuve-des-Petits-Champs. Sur ses terrains, dès 1636, il réservait une bande, un cadre régulier de sept toises de large qu'il divisait en quarante-cinq parties égales. Dix furent réservées, soit pour donner des entrées au jardin, soit pour construire l'hôtel de Richelieu. Le reste fut mis en vente. Mais, par une singulière restriction, le Cardinal exigeait que la façade de ces maisons fût tournée vers l'extérieur; à l'intérieur, sur le jardin, le mur devait être aveugle!

Les plus anciennes gravures du Palais-Cardinal montrent que l'obligation fut d'abord exécutée, mais la vente des terrains en fut fort retardée : quand Richelieu mourut, plus de la moitié n'avait pas trouvé d'acquéreur. Dès 1650, d'ailleurs, d'autres gravures montrent des maisons largement ouvertes sur le parc mais, en droit, ces ouvertures ne furent jamais que des « jours de souffrance ».

***

L'affectation des bâtiments du Palais-Cardinal au temps de Richelieu n'est pas non plus très commode à établir. Peu importait aux chroniqueurs du temps de savoir où logeaient les serviteurs du grand ministre, peu leur importait même la place de la chambre à coucher ou du cabinet de travail du maître de maison pourvu qu'ils pussent décrire galeries et salles. Nous serons bien obligés d'imiter parfois leur discrétion.

Voyons rapidement le rez-de-chaussée du palais; d'un bout à l'autre, il semble avoir été abandonné au logement des

« officiers »; remarquons cependant que la grande salle de spectacle occupe du haut en bas l'aile Est de la première cour.

Allons chercher le grand escalier : il est placé, assez bizarrement, dans l'angle Est de la deuxième cour. Il a eu mauvaise presse, ce pauvre escalier! Sauval veut bien reconnaître qu'il a surpris tout le monde « par sa grandeur et sa majesté » mais il lui reproche sévèrement de « n'avoir ni égalité de pilastres ni continuation de moulures ». Et comme tout le monde a recopié Sauval, tout le monde a vitupéré Gérard Désargues, auteur malheureux de ce degré d'ailleurs disparu.

C'est encore Sauval qu'il faut consulter pour savoir ce qu'était le grand théâtre. Cette fois, il admire sans réserve cette « longue salle parallélogramme, large de neuf toises en dedans, œuvre que le Cardinal et Mercier s'efforcèrent de rendre la plus admirable de l'Europe », mais, de sa description, il résulte seulement que la salle, en amphithéâtre, pouvait recevoir, sur ses vingt-sept gradins, dans ses huit loges et son double balcon, douze cents spectateurs environ et que le plafond en perspective feignait une longue ordonnance de colonnes corinthiennes portant une haute voûte. Sa « toiture en mansarde couverte de plomb » était un chef-d'œuvre. Lemercier, en un mot, avait « passé l'espérance de tout le monde ». Hélas, nous ne pourrons jamais contrôler la justesse de tant d'éloges : le beau théâtre inauguré en 1641 par la *Mirame* de Richelieu lui-même, l'abri de la troupe de Molière, le berceau en France de l'Opéra a été réduit en cendres, l'an 1763.

Le grand escalier nous a menés tout droit aux loges de la salle de spectacle (aile Est) mais, en prenant à droite, nous trouvons, dans le corps de logis central : sur la cour d'honneur, les appartements réservés au Roi; sur la première cour, le logement de Richelieu. On ne sait pas grand'chose de l'appartement du Roi. Pour celui du Cardinal, nous tirons simplement de l'inventaire après décès qu'il se composait d'une salle de réception tendue de tapisseries et ornée de marbres antiques, de deux autres pièces dont l'une était tendue de blanc, de la chambre, tapissée de verdures et chauffée par une grande cheminée à niche ovale, d'une chambre de bains, de la chapelle.

Ces deux dernières pièces séparaient les deux longues galeries qui régnaient tout le long de l'aile Ouest du Palais-Cardinal, sur les deux cours, de la rue Saint-Honoré au jardin : la Galerie des objets d'art, la Galerie des Illustres. La célébrité de la maison, au XVIIe siècle, est faite par ces deux galeries.

La Galerie des objets d'art que Richelieu destinait à ses collections, emplissait l'aile Ouest de la première cour. Force nous est de nous reporter encore à Sauval pour la connaître, car il n'en reste guère que deux gravures : « Elle étoit, dit Sauval, couronnée d'une voûte à fond d'or peinte en mosaïque et entourée de bustes de marbre, de lambris et de paysages, terminée par une architrave, une frise et une corniche qui régnoient tout autour. La plupart de ces paysages avoient été peints en Italie par d'excellents ouvriers; tous, à la vérité, n'étoient pas d'une égale force, j'y en ai vu pourtant quelques-uns qui méritoient bien d'être considérés attentivement...

« ... La plus superbe partie de ce beau lieu étoit la voûte peinte et conduite par Champaigne : des blancs et noirs, des tableaux, des rostres imités de l'antique et des chiffres du cardinal de Richelieu environnés de lauriers étoient répandus dans cette voûte sur un grand fond d'or feint en mosaïque avec autant d'ordre que d'esprit et composoient ensemble comme une sorte de panégyrique à l'honneur du maître de la maison. Il n'y eut rien dans cette voûte de la main de Champaigne que les tableaux : tout le reste fut exécuté par d'autres.»

Sauval décrit ensuite les scènes allégoriques inventées à la gloire du Cardinal par Philippe de Champaigne : la Félicité, que Mercure et Minerve accompagnent et que l'œil de la Prévoyance éclaire; l'Histoire et la Prévoyance; Apollon Musagète; Junon accompagnée de l'Abondance, de la Vertu héroïque et de la Renommée; le Génie de Richelieu accompagné de sa Prudence et de sa Générosité.

Chose curieuse, la composition de Champaigne que la gravure de Michel Lasne a conservée ne correspond à aucun de ces sujets : on y voit la France mettant ses richesses aux pieds du Grand Armand assis au milieu de la Justice, de la Piété, de la Sagesse... et de la Navigation. Une autre composition, également gravée par Michel Lasne mais due à Vouet, montre Richelieu entouré des quatre vertus cardinales, devant

un décor d'arcades qui n'est autre que le portique du Palais sur le jardin.

On a beau relire la description de ces chefs-d'œuvre de peinture officielle, l'enthousiasme ne vient guère. Il est vrai que notre siècle a un peu perdu le goût de l'allégorie. Nous nous attacherions plutôt au mobilier de la galerie, à ses meubles de prix, aux antiques : bustes et statues de marbre et de bronze, qui mettaient aux pieds du Richelieu de la voûte les dieux et les empereurs païens.

Telle quelle, la galerie ravit le Cardinal, « car on tient qu'il prenoit plaisir quelquefois de faire réciter à Champaigne l'histoire de sa vie que ce peintre avoit représentée »; elle satisfit ses contemporains. C'est évidemment l'essentiel.

Richelieu n'avait pas inventé la fresque-panégyrique et sa galerie, toute parfaite qu'elle parût, avait eu de multiples précédents. La Galerie des Illustres appartenait à un genre moins connu, quoique déjà représenté en France.

La glorification des héros nationaux, tel fut le programme du Cardinal; il fit représenter en pied vingt-cinq personnages français dont la liste est curieuse à relever : Suger, Simon de Montfort, Gaucher de Châtillon, Du Guesclin, Clisson, Boucicaut, Dunois, Jeanne d'Arc, le cardinal d'Amboise, La Trémouille, Gaston de Foix, Bayard, Charles de Cossé, Anne de Montmorency, François de Lorraine, duc de Guise, Montluc, le maréchal de Biron, Lesdiguières, Henri IV, Marie de Médicis, le cardinal de Richelieu, Louis XIII, Anne d'Autriche, Gaston d'Orléans.

Laissons de côté les portraits d'Henri IV, de Louis XIII et de leur famille, obligatoires. Le choix du reste est assez significatif : à part Suger, grand homme d'Église, et Simon de Montfort, héros de croisade, le Moyen Age est représenté par les généraux de la guerre de Cent ans comme la Renaissance par les chefs des guerres d'Italie. Pas un roi Valois, tandis qu'on célèbre deux Guise! La vieille rancune des Bourbons contre la dynastie précédente, que l'histoire des arts et des lettres oublie trop, n'était pas encore éteinte : elle durera jusqu'à la fin de l'Ancien Régime.

On a quelques détails sur les peintres de la galerie. Vouet

avait fait ses bonshommes de chic, on cite son cardinal d'Amboise, son Gaucher de Châtillon : ingénieusement, il avait su montrer qu'il était en effet gaucher. Le consciencieux Champaigne, auteur de Gaston de Foix, de La Trémouille, d'Henri IV, de Marie de Médicis, de Louis XIII, d'Anne d'Autriche, de Gaston d'Orléans — ces quatre derniers lui furent payés, en novembre 1635, 795 livres — s'était au contraire entouré de documents authentiques.

Le goût de l'époque s'exprime à merveille dans le choix des emblèmes et devises composés pour chaque grand homme par Guisse, interprète royal. Je cite ce qui concerne Richelieu, avec les commentaires du recueil de La Colombière : « Trois fleurs de lys au naturel. *Sola mihi redolent* (leur seule senteur m'est agréable). Ce grand Cardinal avoit tant d'amour pour le service de son maître et pour la gloire de l'Estat qu'il ne pouvoit sentir d'autre parfum que celui des Lys. »

« Un cadran exposé au Soleil. *Nec momentum sine linea* (Il n'est pas un moment sans marquer sa ligne). Le cardinal de Richelieu travailloit incessamment pour le service de son maistre...), » etc., etc.

J'en passe : on voit assez le genre. Il devait plaire à Richelieu, familier de la marquise de Rambouillet.

Quarante-deux sculptures ornementales, bustes et figures antiques et modernes, ornaient la galerie. Laissons les Vénus, les Bacchus, voire les César et les Faustine et relevons, parmi les bustes modernes, ceux de quatre Valois : François Ier, Henri II, Charles IX et Henri III; les trois derniers, attribués à Pilon, sont aujourd'hui au Louvre. Faut-il voir dans leur choix un repentir de Richelieu? Non point, car les bustes décoratifs n'ont pas été pris pour le mérite des sujets : ces rois Valois ne voisinent-ils pas avec les plus odieux persécuteurs du Christ, Caligula, Vespasien, Domitien, Vitellius, Commode, Caracalla?

Disons un mot de la chapelle, placée entre les deux galeries, et de ses deux groupes de Bernin : la *Vierge à l'Enfant* et *Saint-Jean Baptiste*; sa principale richesse était l'admirable ensemble d'objets sacrés faits pour Richelieu, nous les retrouverons.

Au retour, dans la galerie allant du Palais vers la rue de

Richelieu, admirons la décoration de la Bibliothèque, composée des portraits de cinquante-huit hommes illustres.

Traversant à nouveau le corps de logis central, nous gagnons l'aile Est de la deuxième cour et l'appartement de la Reine. « Le cardinal de Richelieu, dit encore le précieux Sauval, le commença et le fit peindre par plusieurs... il n'y avoit fait faire qu'un grand cabinet, à la vérité qui n'avoit pas son pareil en France, excepté celui de la Reine à Fontainebleau, quoique pourtant dans les autres pièces, il s'y trouvoit quantité de bonnes choses exécutées par des peintres choisis, entre autres cet Hercule de Lebrun [l'*Hercule domptant les chevaux de Diomède*, l'un des premiers tableaux du peintre, commandé par Richelieu]... »

L'appartement de la Reine s'étendait, le long de l'aile Est, jusqu'au portique du jardin et, par conséquent, au côté du petit théâtre.

Car il y avait un second théâtre dans le Palais-Cardinal, tant le maître du logis était féru d'art dramatique! En 1635, nous l'avons vu au passage, l'aile Ouest étant finie et l'aile Est fort avancée, Richelieu fit aussitôt aménager, à l'extrémité de cette dernière, une petite salle pour cinq à six cents spectateurs, car il ne pouvait attendre l'achèvement du grand théâtre, qui ne put être inauguré qu'en 1641. Cette petite salle décorée par Philippe de Champaigne, fut inaugurée dès l'hiver 1635.

Ainsi nous avons fait le tour de la demeure du Cardinal. Sans doute nous ignorons encore bien des choses : qu'était exactement cette « salle basse sous la chambre de Son Éminence » que l'inventaire après décès nous montre pleine d'objets d'art? où était la Salle des Gardes, que décorèrent Simon François et La Hire? où était le « cabinet de la chambre verte » qui gardait un exemplaire en bronze du fameux buste de Richelieu par Warin? Autant de questions sans réponse.

Ce que nous savons suffit à montrer le caractère du palais que Richelieu avait préparé pour son maître, demeure faite pour la vie extérieure, les réceptions, les cérémonies, en un mot, pour l'exercice du métier de roi, que les peintures mêmes du Palais-Cardinal célébraient encore.

***

Ces vastes salles sont peuplées d'une armée de domestiques et de familiers. Dès le début de son ministère, Richelieu, qui toujours aima le faste et la grandeur, tenait une nombreuse « maison » : une dizaine de premiers officiers, quatre valets de chambre, trois musiciens, cinq cuisiniers, six sommeliers, deux suisses, un cocher, quatorze postillons, cinq muletiers, des gardes, etc.

A la fin de sa vie, cette maison, dont M. de Sourdis est l'intendant général, est devenue une cour. M. Maximin Deloche a fort heureusement retrouvé et publié un *état* des dépenses de 1639 qui nous renseigne précisément. L'énumération est interminable : un maître de chambre, l'abbé de Saint-Mars, évêque d'Auxerre en 1637; un confesseur; quatre secrétaires ordinaires, dont Michel Le Masle, prieur des Roches, qui suivit Richelieu toute sa vie et dont les papiers, légués à l'Hôtel-Dieu avec ses biens, sont si précieux pour l'histoire de son maître; des secrétaires, — souvent infirmiers —, de nuit; trois aumôniers; des écuyers et gentilshommes-servants : ils sont une demi-douzaine; un médecin, Citois, un apothicaire, Perdreau, un chirurgien, Berthereau, un chirurgien « du commun », La Buissonnière; un maître d'hôtel, deux contrôleurs, un argentier; cinq valets de chambre; cinq musiciens ordinaires; des cuisiniers, sous trois chefs, Ledoux, Foullon et Cathelineau, un garde-vaisselle, quatre sommeliers, un pannetier, un garde-linge, deux cochers, quatre postillons, un muletier, des garçons de litière, un suisse de la porte du Palais-Cardinal *et un portier de l'hôtel de Richelieu* — cette distinction précieuse prouve bien le départ que Richelieu avait voulu faire entre son *palais*, destiné au Roi et l'*hôtel* de ses héritiers — des portefaix, garçons des pages, jardiniers, d'innombrables petits employés.

Sur un plan plus élevé, la maison militaire, très augmentée depuis les récents complots et qui compta jusqu'à cinq cents hommes : les cent gardes à cheval, qui, en armes, portent une cuirasse à l'épreuve du mousquet, une épée, un mousqueton et des pistolets et, à l'intérieur, sont vêtus d'une casaque

d'écarlate brodée de soie, d'argent et d'or; les cent mousquetaires à pied. Enfin les pages.

Ces seize jeunes gens de bonne maison confiés à Richelieu étaient élevés par un gouverneur, M. de la Porte, en vue des grandes charges militaires. Ils avaient un maître d'armes, un maître à danser, douze valets, un cuisinier et son servant.

Pour nourrir de pareilles troupes, les intendants de Richelieu, comme il était d'usage dans les grandes maisons, passaient marché avec des boulangers, bouchers, marchands de vin, de poisson ou de volaille qui, chaque jour, à heure fixe, à Paris ou au cours des nombreux déplacements du Cardinal, devaient fournir, au prix marqué, des provisions loyales. Faute de quoi on se fournissait au plus près, à leurs frais.

On a conservé le marché passé, le 16 novembre 1633, pour quatre ans, avec douze pourvoyeurs : marchand de viande et de chandelle, marchand de vin, marchand de bois, boulanger, pâtissier, marchand d'oranges et de citrons, tailleur pour la livrée, tapissier, orfèvre, drapier — c'est Guy Poquelin, de la famille de Molière —, sellier, carrossier. Les quantités sont élevées car, si la table de Richelieu est très frugale, si même son secrétaire Le Masle se contente d'un seul plat, quand le frère du maître, l'archevêque de Lyon, est en visite chez lui, en juin 1626, on ne lui sert pas moins de trente-deux plats par repas, plus quatre salades.

Aussi le Palais-Cardinal est-il doté de plusieurs cuisines, donnant sur une cour où abordent les voitures des fournisseurs. Dans la plus grande flambent deux cheminées : l'une, si vaste qu'on y peut tourner à l'aise, abrite trois crémaillères, l'autre, au milieu, chauffe la grande marmite à bouillon, la « nourrissière » où l'on puise pour toutes les sauces. Au mur, près de la grande table de bois munie d'un billot, brille une abondante batterie de cuisine, un arsenal de couteaux et de tranchoirs. Une fontaine d'eau potable, une autre « pour lavasser », coulent continuellement. C'est la cuisine de Gargantua. Pourtant Richelieu ressemble si peu à un héros de Rabelais!

***

Couché d'ordinaire vers onze heures, nous dit Aubéry, il ne dort guère que trois ou quatre heures dans son grand lit,

à la ruelle duquel pend toujours la belle carte d'Europe de Bertius. Le premier somme passé, il se fait apporter de la lumière, son portefeuille et écrit ou dicte au secrétaire qui couche tout exprès dans sa chambre. Il se rendort à six heures et se lève entre sept et huit.

Sa prière faite, il fait entrer les secrétaires et leur dicte les dépêches minutées la nuit, puis il s'habille, reçoit les ministres et travaille avec eux jusque vers dix ou onze heures. Il entend la messe — il disait la sienne aux grandes fêtes et à toutes celles de la Vierge et communiait tous les dimanches, de grand matin — et, avant le dîner, il fait quelques tours au jardin ou dans sa galerie, d'ordinaire avec ses familiers, parfois seul. Il mange sobrement : deux plats et une salade à chaque repas. Après le dîner, l'entretien se prolonge avec les familiers, Citois, Boisrobert, l'abbé Mulot, ou les invités, puis Richelieu se donne aux affaires, aux audiences. Sur le soir, avant souper, nouvelle promenade. Après quoi, il s'accorde trève et demeure avec ses intimes. On lui fait parfois un peu de musique; enfin il passe la soirée parmi des « distractions honnêtes... gardant toujours cette maxime de ne se retirer point, pour se coucher, sur une matière trop triste ou trop gaie ».

La compagnie partie, Richelieu fait sa prière à genoux, à la ruelle de son lit, pendant une demi-heure, puis il entre en son repos.

Cet ordinaire emploi de son temps ne tient pas compte de quelques-uns des plaisirs favoris du Cardinal.

D'abord le théâtre. Nous avons vu que, dans son palais, le Cardinal avait fait place à deux salles de spectacle, la première avait été prête en même temps que la chapelle. Cette petite salle fut inaugurée, pendant l'hiver 1634-1635, par un ballet mythologique donné en l'honneur de Mademoiselle, fille de Gaston d'Orléans. « Pour ce ballet que l'on pouvoit appeler une danse de pygmées, raconte l'héroïne dans ses *Mémoires*, l'on composa une bande de petites filles, princesses et autres de qualité et de tous les seigneurs qui étoient de même taille que nous... Il y avoit, entre autres, une entrée où l'on apportoit dans des cages des oiseaux qu'on laissoit voler ensuite dans la salle... Il arriva qu'un de ces oiseaux s'embarrassa dans les godrons de la fraise de mademoiselle

de Brezé, nièce du Cardinal, qui étoit de notre troupe. Elle se mit à pleurer avec tant de véhémence qu'elle fit redoubler le rire que cet accident imprévu avoit causé à toute l'assemblée. Jugez par là de l'âge des dames de ce ballet! »

Ce n'était là que bagatelle de Cour et Richelieu s'intéressait bien plus profondément à l'art théâtral sans que, M. Batiffol l'a montré, il faille faire de ce goût une passion folle.

Le 4 mars 1635, la petite salle du Palais-Cardinal était vraiment inaugurée, par la « première » de la *Comédie des Tuileries*, écrite sur les plans du Cardinal par Rotrou, Boisrobert, Colletet, l'Estoile et Corneille. Le 16 avril, on la redonnait, devant Monsieur — Gaston d'Orléans —. A la fin de 1636 ou au début de 1637, c'est le *Cid* qu'on joue; le 8 janvier 1637, *la Grande Pastorale*, devant le Roi et la Reine; le 22 février, une tragi-comédie, *l'Aveugle de Smyrne*, à la confection de laquelle Richelieu s'était également intéressé, jouée devant le Roi, la Reine, Monsieur, Mademoiselle, le prince de Condé, le duc d'Enghien, Bernard de Saxe-Weimar, le duc de la Force, obtenait un assez médiocre succès.

En 1639, deux représentations célèbrent la naissance si longtemps espérée du futur Louis XIV : le ballet de *la Félicité publique*, où Louis XIII lui-même dansa, et, peu après, la tragi-comédie de Scudéry, *l'Amour tyrannique*, joué par des enfants. Parmi les acteurs figurait la petite Jacqueline Pascal, sœur du grand Pascal. Leur père avait été exilé. Jacqueline n'avait que treize ans et pourtant son aisance, sa gentillesse avaient été remarquées par Richelieu. La représentation finie, elle s'approcha du Cardinal et lui récita son petit placet :

Ne vous étonnez pas, incomparable Armand,
Si j'ai mal contenté vos yeux et vos oreilles;
Mon esprit, agité de frayeurs sans pareilles,
Interdit à mon corps et voix et mouvement.
Mais, pour me rendre ici capable de vous plaire,
Rappelez de l'exil mon misérable père :
C'est le bien que j'attends d'une unique bonté;
Sauvez cet innocent d'un péril manifeste.
Ainsi vous me rendrez l'entière liberté
De l'esprit et du corps, de la voix et du geste.

Richelieu, conquis, embrassa l'enfant et lui dit : « Allez, je vous accorde tout ce que vous demandez. Écrivez à votre père qu'il revienne en toute sûreté. »

Pour la saison de 1640, on sait seulement que la *Roxane* de Desmarets de Saint-Sorlin et probablement *Horace* furent représentés.

L'année suivante, l'avant-dernière de Richelieu, la grande salle était inaugurée solennellement par la représentation, en l'honneur de la Reine, de *Mirame*, autre œuvre de Saint-Sorlin pour laquelle Richelieu se sentait des entrailles de père. La pièce, attendue avec impatience depuis des mois, fut jouée, avec un éclat splendide, — Pellisson assure qu'elle aurait coûté deux ou trois cent mille écus, ce qui est bien incroyable — devant quatorze cents personnes de la plus haute volée.

Richelieu se montra-t-il aussi « auteur » que l'assurent Pellisson et l'abbé Arnaud? Il est possible. En ce cas, ce devait être un bien curieux spectacle que de voir le grand homme, transporté quand on applaudissait, faire signe qu'on allait entendre mieux encore. Mais ni Arnaud ni, je crois, Pellisson, n'assistaient à la représentation.

Le Roi partit sitôt la pièce finie mais la Reine, demeurée, vit s'approcher M. de Valençay, évêque de Chartres, lequel, en habit court, lui présenta la collation, suivi d'officiers portant vingt bassins de vermeil chargés de citrons doux, de confitures et d'oranges de la Chine. Enfin les toiles du théâtre s'ouvrirent à nouveau pour montrer une salle de bal où l'on dansa dès que la Reine eut pris place sous un dais. « Son Éminence, qui étoit à un pas derrière elle, avoit un manteau long de taffetas couleur de feu sur une simarre d'étoffe noire, avec le collet et le bord d'entbas fourrés d'hermine. »

En janvier 1641 encore, pour le mariage de mademoiselle de Brezé — que toute petite nous avons vu danser le ballet, — avec le duc d'Enghien, le futur Grand Condé, un autre ballet, *la Prospérité des armes de la France*, est donné devant Leurs Majestés et toute la Cour.

Puis c'est l'affaire de Cinq-Mars, la maladie, le retour à Paris. Richelieu, le 15 novembre 1642, fait essayer sur son théâtre *Europe*, une allégorie dramatique à la gloire de la poli-

tique du Roi et de son ministre qu'il avait dictée à Saint-Sorlin, lequel « faisoit les vers ». La « première » n'eut jamais lieu : l'état de Richelieu s'était aggravé subitement le 28; le 4 décembre, il n'était plus.

Richelieu fut aussi un grand collectionneur.

Au passage, nous avons vu dans son Palais nombre de pièces décoratives. Mais le Cardinal avait l'âme d'un amateur et, pour le servir, le fidèle Le Masle, prieur des Roches, allait souvent à Rome ou à Florence pour conclure des achats. Il était assisté de tout un petit monde de rabatteurs et de courtiers : l'abbé Mondini, Piémontais, « grand mercadant à troquer, acheter, vendre et revendre », assure Guy Patin, Lopez, dit le « seigneur Hébréo », Frangipani, gentilhomme romain et maréchal de camp français, les banquiers Sérantoni et Cantarini, d'autres encore.

Par leurs soins, le Palais-Cardinal s'enrichit de cent quatre-vingt-onze sculptures, de deux cent cinquante tableaux : il était dans la destinée de cette maison de voir passer cent chefs-d'œuvre, la collection de Richelieu, la galerie du Régent, la galerie de Louis-Philippe et de n'en retenir aucun. Le Louvre garde aujourd'hui la *Sainte Anne* de Vinci, que Richelieu avait achetée en 1629 en Italie, *la Famille de la Vierge* d'Andréa del Sarto, *les Pèlerins d'Emmaüs* de Véronèse, *Enée et Anchise* de Spada, deux *Bacchanales* de Poussin, le *Saint Sébastien* de Louis Carrache. Le reste, œuvres de Raphaël, de Titien, de Giovanni Bellini, de Corrège, du Guide, du Lorrain, de Rubens, court le monde ou a disparu.

C'est aussi bien au goût de la collection qu'à la piété qu'il faut attribuer la composition de la fameuse « chapelle » de Richelieu. Les ornements sacrés qu'il commanda étaient en même temps des joyaux et des objets d'art.

On ne connaît plus que par inventaire ces splendeurs, que Richelieu avait léguées au Roi avec le Palais-Cardinal et que la Révolution et l'émeute de 1831 à l'archevêché de Paris détruisirent : les deux chandeliers et les burettes d'or émaillé, incrustées de diamants comme la croix, de vingt pouces de haut, qui portait un Christ d'or; les *Heures*; le calice et la patène, estimés quarante-neuf mille deux cent onze livres; le

ciboire de diamants et de rubis; le goupillon de deux mille sept cent deux livres, etc.

Richelieu, homme de goût, ne portait au doigt qu'un seul diamant.

Dernier chapitre de la collection : les livres, que le grand Cardinal ne recherchait pas avec moins de passion. Sa bibliothèque comptait neuf cents manuscrits, de nombreux textes orientaux, de beaux livres français à miniatures. Les imprimés étaient également remarquables. Sous leur reliure rouge armoriée, ils ont passé d'abord à la Sorbonne puis à la Bibliothèque nationale.

***

Seul des maîtres successifs du Palais qu'il construisit, Richelieu put y mourir, le 4 décembre 1642. Six mois après son ministre, le 14 mai 1643, Louis XIII mourait à son tour. Anne d'Autriche, devenue régente — Louis XIV avait quatre ans — était à la fois délivrée des deux mentors qui l'avaient tenue de si court.

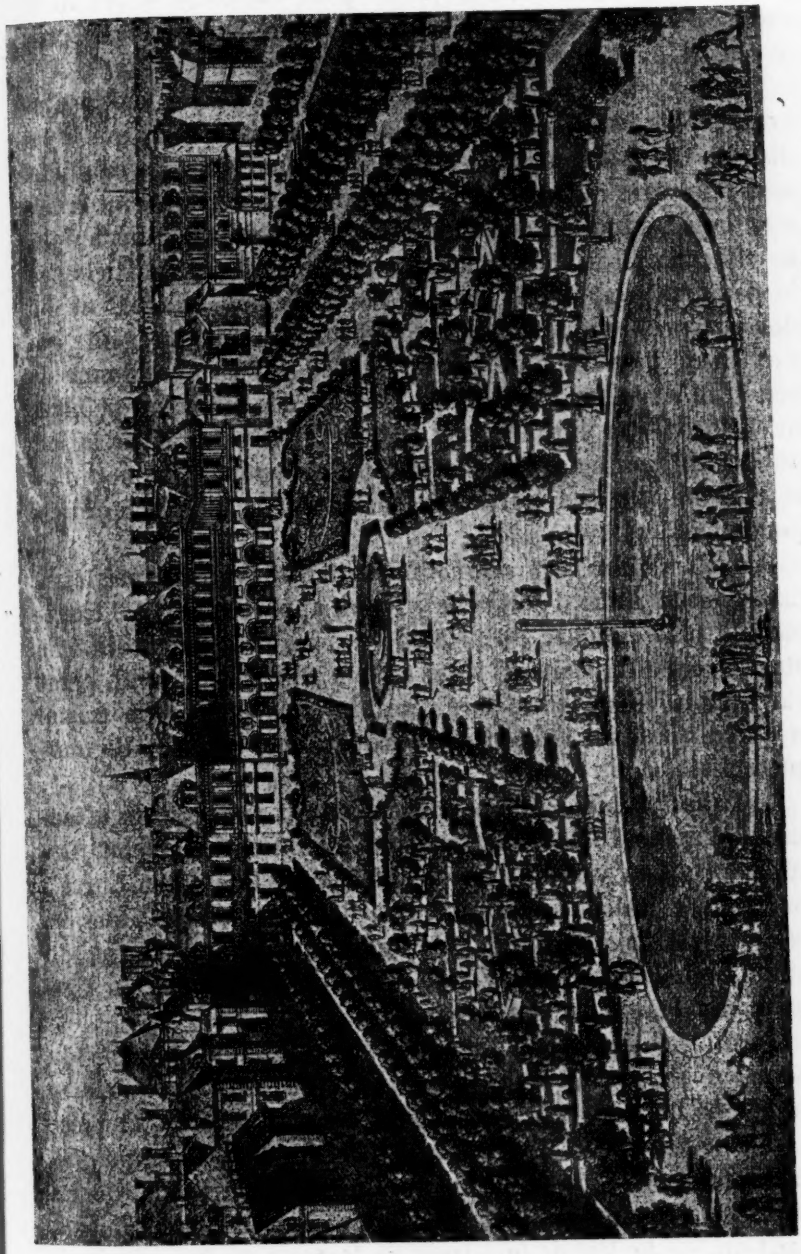
Rentrant à Paris le 7 octobre, elle abandonna le Louvre, qu'elle trouvait aussi triste qu'il était sûr, pour le palais neuf qui, longtemps encore, portera le nom du grand Cardinal.

Elle avait gardé Lemercier comme architecte. Sur ses ordres, il essaya d'améliorer les abords du Palais. En particulier, il acheva de démolir l'hôtel de Sillery que Richelieu avait acheté et ouvrit ainsi devant l'entrée principale une petite place où l'on éleva un corps de garde. La Fronde allait montrer que ce n'était pas un meuble inutile.

C'est à peu près tout pour l'extérieur du Palais; les appartements furent plus profondément modifiés.

Ces transformations étaient inévitables. Richelieu avait élevé le palais idéal d'un roi de France en y gardant un appartement pour lui. Anne voulait loger à côté d'elle ses deux fils, dont le Roi, et son premier ministre. Ce n'était pas du tout la même chose. Ajoutons que, tout ami des femmes qu'il fût, Richelieu devait savoir moins bien qu'Anne d'Autriche ce que devait être l'appartement d'une grande dame et d'une jolie femme, car la Reine l'était encore.

Elle commença par refaire l'aile Est que Richelieu avait



VUE CAVALIÈRE DU PALAIS-ROYAL PRISE DU CÔTÉ DES JARDINS, VERS 1650.

fait aménager pour elle, ou plutôt pour « la Reine ». Si l'on en croit Sauval — et il faut bien l'en croire sur parole, — elle y réussit parfaitement :

« L'appartement de la Reine, dit-il, est de beaucoup plus grand, plus commode, plus galant et plus superbe que celui du Roi. Cette longue suite de salles, de chambres, de cabinets, sans les autres membres et départements superflus, font croire que dans toute l'Europe il ne se peut rien voir de plus ample, de si accompli ni de si majestueux. Le cardinal de Richelieu le commença et le fit peindre par plusieurs, mais il ne lui donna pas l'étendue que nous admirons; ce fut la régente qui s'avisa de l'agrandir et, quant au dedans, en abandonna la conduite à Vouet, qui passoit pour un des meilleurs peintres de l'Europe, et lui-même le croyoit si bien qu'il ne faisoit aucune difficulté de s'en vanter. La Reine donc et Vouet aussi se proposèrent de rendre ce département le plus riche qu'ils pourroient ».

Richelieu, dans cette aile comme ailleurs, avait surtout laissé des galeries. Anne d'Autriche y fit un appartement. A l'extrémité la plus éloignée du bruit de la rue, près du jardin, elle plaça la salle du Conseil. Nous savons que son plafond, peint par Simon Vouet, tout doré, portait trois lustres de cristal et que Macé était l'auteur du parquet, chef-d'œuvre de marqueterie.

Le Grand Cabinet fait par Richelieu fut respecté, en attendant qu'après 1652 on le transportât à Fontainebleau. Les tableaux qu'on y réunit formaient comme le « Salon Carré » du Palais; c'étaient les plus beaux de la collection : le Vinci, *les Pèlerins d'Emmaüs* de Paul Véronèse, *la Fuite en Égypte* du Guide, *la Famille de la Vierge* d'Andréa del Sarto, un Carrache, un Raphaël, deux Poussin.

L'oratoire de la Reine, distinct de la grande chapelle du Palais, avait retenu tous ses soins. Nous savons qu'elle y passait de longues heures, qu'elle y recevait. C'était la pièce la mieux décorée. Des œuvres de Philippe de Champaigne, de Simon Vouet, de Dorigny, de Corneille, de Stella, de La Hire, *la Fuite en Égypte* de Bourdon — son meilleur tableau, disait-on, — *la Vie de la Vierge* de Poërson le décoraient. Il était éclairé par une seule fenêtre dont le vitrail de cristal

était enchâssé d'argent : les experts, ces croque-morts, nous assurent qu'il y en avait plus de vingt marcs.

La « Chambre grise » est restée fameuse grâce aux mémoires du temps : elle est cent fois mentionnée par madame de Motteville, par le cardinal de Retz. Tendue de la couleur que la Reine portait pour le deuil de Louis XIII, elle était son refuge habituel.

Le Bain, nous assure Sauval, était « véritablement petit, mais fort enjoué »; de toutes parts ce n'étaient « que fleurs, ornements, chiffres, paysages, couchés sur un fond d'or ». Nous sommes un peu mieux armés pour juger cette pièce grâce au *Livre de diverses grotesques peintes dans le Cabinet des Bains de la Reine Régente au Palais-Royal par Simon Vouet, peintre du Roy*, et gravés par Michel Dorigny, qui parut en 1657. Les ornements, librement inspirés de modèles italiens, ont une grâce, une richesse, une aisance qui frappent : ces rinceaux où les fleurs et les fruits se mêlent aux animaux et à de beaux corps de femmes, encadrent des cartouches au monogramme de la Reine. Vouet avait eu comme collaborateurs Louis pour les fleurs et Belin pour les paysages.

Afin de mieux goûter le jardin qu'elle aimait, la Reine « s'avisa de conduire un balcon le long des principales pièces qui regardent de front sur le jardin et de le faire aller en retour jusqu'au bout de la galerie ». Ce beau balcon, qui courait donc sur le portique, entre la deuxième cour et le jardin, fut l'œuvre d'Étienne Doyat, qu'on appelait maître Étienne de Nevers. On voit citer avec admiration par les contemporains ce beau travail de fer forgé; la fleur de lis en était le principal motif.

Tel était l'appartement de la Reine. Celui du Roi demeura tel que le Cardinal l'avait fait. De plus, il fallut loger le frère cadet de Louis XIV, Philippe, alors duc d'Anjou avant d'être duc d'Orléans. Ce fut aux dépens de la Galerie des objets d'art de Richelieu, dont Sauval pleure la perte : « Mais tant de belles choses ne sont plus et ont disparu à nos yeux depuis qu'on a désolé ce portique afin d'y pratiquer un appartement pour le duc d'Anjou qui ne lui a presque pas servi et même n'est encore que commencé et, qui pis est, ne sera jamais ni commode ni achevé. »

Il fallut même loger Mazarin. Il habitait l'hôtel Tubeuf, que la rue des Petits-Champs séparait du jardin du Palais-Royal — c'est l'hôtel dont l'administrateur de la Bibliothèque nationale occupe aujourd'hui une aile —. Les affaires l'appelaient continuellement près de la Reine. La boue du jardin, la crainte d'attentats — la Fronde montrera bientôt que cette crainte n'était pas vaine — voilà des raisons suffisantes pour l'installation de Mazarin au Palais. Elles n'ont pas suffi à cette peste de Palatine. Elle veut que la Reine ait épousé Mazarin. La preuve? un corridor « secret » qu'a vu la grosse Allemande et qu'elle semble seule à avoir vu, d'ailleurs. Un corridor secret! Voilà qui vaut tous les contrats de mariage!

En tout cas, à la fin de 1644 Mazarin était installé dans la partie Ouest du corps de logis central, tout près de l'appartement du Roi. Avec lui étaient venus ses officiers et ses serviteurs, qu'on établit dans les combles, ses gardes et ses écuries qui se casèrent au rez-de-chaussée.

Voilà donc logés en même temps et sans gêne dans le Palais-Royal une Reine, ses deux fils — dont le Roi — et un premier ministre. Il faut avouer que Richelieu avait vu grand et juste.

Sur l'ameublement du palais à cette époque, nous sommes mal renseignés. On a signalé avec indignation qu'à la mort de Richelieu, Mazarin avait « attribué au Roi » les plus belles sculptures de sa collection. Il n'y a pas lieu de s'indigner. Ces sculptures ornementales étaient immeubles par destination et le testament permettait de les conserver au palais, elles y demeurèrent.

Mais où était placé le buste de Louis XIV enfant commandé à Jacques Sarrazin pour le Palais-Royal? Quel était le mobilier de la Reine? celui de Mazarin? Nous n'en savons rien.

Si j'ajoute que les seize statues qui entouraient le bassin du jardin furent transportées à Fontainebleau probablement dès le début du nouveau règne; si je mentionne la modification du grand théâtre faite par Mazarin pour la représentation de l'*Orfeo* (1647), j'aurai tout dit, je crois, des bâtiments du Palais-Royal au temps où la Régente l'habitait.

Anne se plaisait en son jardin et s'y tenait volontiers, tantôt sur la terrasse et tantôt dans les allées, pendant de longues heures, même la nuit. On la voit aussi, au balcon de la rue Saint-Honoré, assister à un feu d'artifice. On lui offre, le mardi gras de l'an 1646, les débuts de l'Opéra en France, dans la petite salle de spectacle du palais. En 1645, elle donne de grandes fêtes pour le mariage de Vladislas II, roi de Pologne, avec Marie-Louise de Gonzague, fille du duc de Nevers.

Le mariage avait dû être célébré dans l'église Notre-Dame par l'évêque de Varmie, l'archevêque de Paris, Gondi, ayant accepté cet arrangement, mais son neveu et coadjuteur, Jean-François-Paul de Gondi, se sentit tout à coup l'âme d'un champion des droits et dignités de l'église de Paris. Sous peine de nullité, il interdit à l'évêque polonais de célébrer à Notre-Dame et même il l'obligea à lui demander la permission d'officier en la chapelle du Palais-Royal.

La cour se consola facilement par trois jours de bals, soupers, comédies françaises et italiennes. Dans la grande salle de spectacle, un buffet avait été dressé sur la scène; après la collation, la table fut levée et Louis XIV — il avait alors sept ans — « avec la grâce qui reluit dans toutes ses actions, prit par la main la reine de Pologne et la mena sur le théâtre où Sa Majesté mena le bransle qui fut rempli de la plupart des princes, princesses, seigneurs et dames du bal. Le bransle fini, le Roi, avec la même grâce et son port majestueux, conduisit cette Reine en son siège et, estant retournée sur le théâtre, Sa Majesté s'assit avec M. le duc d'Anjou, son frère, pour voir danser les courantes, qui furent commencées par le duc d'Enghien, aussi doux à la danse que rude dans les combats; le Roi y dansa pour la seconde fois et prit M. le duc d'Anjou avec une telle adresse que chacun fut ravi de voir tant de gentillesse en ces deux jeunes princes ».

Car le jeune Roi grandissait et, si l'on en croit madame de Maintenon — bien placée il est vrai pour recevoir des confidences, — il grandissait sans beaucoup de soins. Le jardin du Palais-Royal peut au moins attester qu'à défaut de latin et de grec, le futur Roi-Soleil fut instruit en toutes bonnes disciplines corporelles. Derrière le portique de la deuxième cour, sa mère avait fait établir une « carrière », une piste où il

courait la bague; sur les côtés du jardin, le long des murs de clôture, régnait un jeu de mail; dans le petit bois du fond on organisait des chasses en miniature : le 4 novembre 1649, jour de la Saint-Hubert, le Roi y courut le lièvre, puis un cerf et même força un sanglier. Mazarin suivait la chasse à cheval, ayant sur sa selle le jeune duc d'Anjou. On finit par un combat entre un taureau et des chiens, dans une cour des communs.

Ce n'est pas ici qu'il convient d'écrire une histoire de la Fronde, mais il faut dire que le Palais-Royal en est le centre, puisqu'il garde la Reine, le Roi, la Cour. Et même il les garde si mal que la Régente et le Roi sont vainqueurs dès qu'ils ont quitté ce palais-souricière, non sans peine : gardée à vue par l'émeute, la famille royale, à deux reprises, dut littéralement s'évader. « L'incomparable Armand » n'avait pas prévu cela, quand il construisait cette maison trop ouverte, mais Louis XIV avait compris. Il céda le Palais-Royal à sa tante Henriette de France, veuve de Charles Ier d'Angleterre, et à sa cousine Henriette-Anne. Pendant le peu de temps où il demeura dans sa capitale, c'est le Louvre, triste et sûr, qu'il habita. Quand, enfin, il voulut travailler à l'aise, il s'en fut à cinq lieues de Paris : c'est le souvenir du Palais-Royal qui a créé Versailles.

***

Le 31 mars 1661, Monsieur, frère du roi Louis XIV, épousait, dans la chapelle du Palais-Royal, sa cousine germaine Henriette-Anne d'Angleterre, qui avait été élevée dans le Palais-Royal, depuis 1652. La cérémonie se fit, à cause de querelles de protocole, « dans la plus stricte intimité ». Il y avait là, cependant, le Roi, la Reine mère, la Reine, la reine d'Angleterre, mère de l'épousée, mesdemoiselles d'Orléans, filles de Gaston, et le prince de Condé.

Le Palais-Royal fut assigné comme résidence aux nouveaux époux, mais il continuait d'appartenir au Roi et les travaux, jusqu'en 1692, furent faits par les soins de la Direction des Bâtiments. On tire de ses comptes quelques mentions utiles, vers 1662-1663 : plafond de Noël Coypel pour la chambre de « Mademoiselle », la future épouse de Charles II d'Espagne,

peintures d'Errard pour la chambre de Monsieur, de Paul Goujon dit La Barronnière pour son appartement, stucs des Marsy pour l'appartement de Madame : Monsieur fit remettre en état une partie des appartements de parade et les chambres de la famille.

Les grands appartements avaient remplacé, dans l'aile Ouest de la première cour, la Galerie des objets d'art de Richelieu, qu'Anne d'Autriche, on s'en souvient, avait commencé de couper pour y loger Monsieur. La Galerie des Illustres fut, au contraire, restaurée.

La chambre du duc était dans le corps de logis central, vers l'Ouest, du côté de l'appartement du Roi installé par Richelieu. L'appartement de Madame, dans le même corps, vers l'Est.

La mort prématurée d'Henriette, en 1670, a permis aux faiseurs d'inventaires de nous dire quel mobilier garnissait le palais. Les meubles étaient fort riches, les tableaux nombreux : *la Famille royale d'Angleterre* de Van Dyck, trois *Portraits* de Titien, dont celui de l'*Arétin*, le *Portrait de Tintoret* par lui-même, *Mazarin* par Mignard, un *Portrait d'homme* par Giorgione, une *Vierge* de Pérugin, une *Marie de Médicis* de Pourbus, un *Jupiter en Amour* de Quentin Metsys, un *Jugement de Pâris* de Véronèse, un *Cupidon* du Guide, des œuvres de l'Albane, de Pierre de Cortone, de Paul Bril, etc.

Les tapisseries étaient magnifiques : l'*Histoire d'Artémise*, tenture des Gobelins de sept pièces, était tendue « dans la grande galerie cintrée », comme l'*Histoire de Saint Paul*, de sept pièces; une tapisserie de Flandre, l'*Histoire de Tancrède et Clorinde*, était « dans le grand cabinet derrière la chambre » de Monsieur; le garde-meubles conservait l'*Histoire de Scipion* (7 pièces, Bruxelles), l'*Enlèvement d'Hélène* (6 pièces, Bruxelles).

Le temps de la première duchesse d'Orléans fut l'un des plus brillants du Palais-Royal. Monsieur aimait à quitter Versailles pour Paris, à être chez lui, à tenir sa cour. Henriette séduisait, animait, entraînait tout, du Roi qui l'aima au poète crotté : « Madame, a écrit Sainte-Beuve, marque le plus beau ou du moins le plus gracieux moment de la cour de Louis XIV. »

Ce moment dura huit ans. Le 29 juin 1670, à Saint-Cloud, Henriette mourait, au milieu de l'atterrement universel.

Les princes ont des devoirs d'État. L'année suivante, Monsieur était remarié avec la princesse Palatine.

Nous les retrouverons tout à l'heure. Il faut auparavant reprendre l'histoire de l'hôtel avorté des Richelieu, alors nommé Palais-Brion, au coin des rues Saint-Honoré et Richelieu. La succession du Cardinal était très lourde. Le jeune duc de Richelieu, son neveu, avait dû arrêter les travaux de l'hôtel, où il ne résidait pas, en attendant que le Parlement l'autorisât à le vendre. Les bâtiments construits servirent à d'autres.

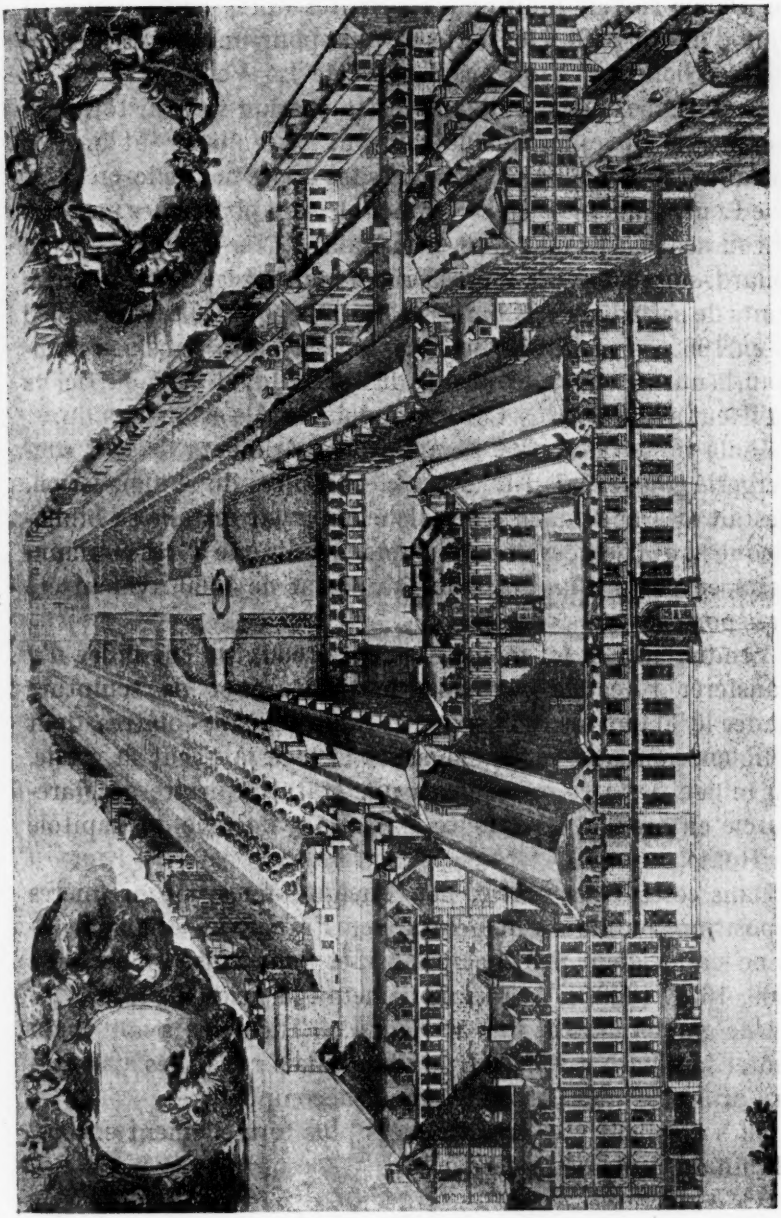
Ce Palais-Brion semble avoir beaucoup embarrassé les historiens. Pour moi, son histoire paraît assez claire.

Certains auteurs affirment qu'Anne d'Autriche avait donné cet hôtel au duc de Damville, comte de Brion, en 1655. Ce n'est pas possible, puisqu'il demeura aux Richelieu jusqu'en 1660, date à laquelle le Conseil du Roi l'acquit, pour le compte de Louis XIV. Cependant, le 15 mai 1655, Brion y donne une fête où paraissent le Roi, la Reine et Mazarin. C'est que, probablement, une fois abandonné le projet de construction de l'hôtel Richelieu, le jeune duc loua les bâtiments existants, — ce que le Cardinal appelait dans son testament, nous avons dit pourquoi, « la conciergerie », — partie à Brion, partie sans doute au Roi. En effet Louis XIV, réinstallé au Louvre, n'avait pas tout à fait abandonné le Palais-Royal. Il donna dans le jardin, en 1656, une série de brillants carrousels.

Madame de Motteville a narré longuement, entre autres, la course de bagues : « Le Roi vint s'habiller dans le Palais-Brion, qui est un petit bâtiment que le duc de Damville, autrefois appelé Brion, avoit fait bâtir dans le jardin du Palais-Royal, quand il y avoit logé et *qui avoit servi au Roi, quand il logeoit dans cette maison, à faire des repas et des collations familières.* »

Ainsi, Louis s'était servi du Palais-Brion comme de garçonnière. Une fois installé au Louvre, il continua. Enfin, habitué à la maison, il l'acheta quand les Richelieu furent autorisés à le vendre.

Les lecteurs du *Vicomte de Bragelonne* se rappelleront certainement pourquoi le jeune Louis XIV qui, avant le mariage



VUE CAVALIÈRE DU PALAIS-ROYAL PRISE DU CÔTÉ DE LA FAÇADE FAUBOURG SAINT-HONORÉ, VERS 1665.

de son frère, venait souvent déjà voir sa tante et sa cousine au Palais-Royal, multiplia ses visites après cette union. Il vint d'abord pour Henriette et puis pour une de ses demoiselles d'honneur, Françoise-Louise de La Vallière.

Les origines et les suites de cette passion sont historiques, comme les querelles qu'elle souleva. La Vallière fut bientôt installée au Palais-Brion, acheté, sans doute pour elle, en 1660, que Louis « alla lui-même voir meubler des plus riches meubles qui fussent en France », où il installa, au rez-de-chaussée, un billard, son jeu favori. C'est là que naquirent les deux premiers fruits de cette liaison, Charles et Philippe, que Colbert, en 1663 et en 1665, accueillit à leur naissance et porta dans son manteau, la nuit, à travers les jardins du Palais Royal, aux nourriciers qu'il leur avait trouvés. Colbert-Scapin, le rôle est inattendu.

Voilà donc quel était l'emploi des bâtiments de la « conciergerie du Palais-Royal », c'est-à-dire du Palais-Brion. Restait la grande galerie où Richelieu avait installé sa bibliothèque et qui demeurait sans emploi depuis que livres et manuscrits, en vertu d'un arrêt du Parlement de 1660, avaient été transportés à la Sorbonne.

Vendue au Roi au même moment (1660), on eut l'idée d'y transférer l'Académie royale de peinture et de sculpture fondée le 30 janvier 1648, avec ses tableaux et ses plâtres, dont Félibien, nommé « garde-magasin » et logé là, reçut la garde. Au milieu de la cour, on plaça une statue équestre de Marc-Aurèle en bronze, sans doute le moulage de celle du Capitole de Rome.

Dans cette cour eurent lieu quelques-unes des premières expositions publiques de peinture en France, les « Salons » — ils ne s'appelaient pas encore ainsi, et pour cause — de 1667, 1669, 1671, 1673. L'Académie demeura là jusqu'en 1692.

Une garçonnière et une académie où Richelieu avait voulu l'hôtel familial en flanc-garde d'un palais royal, les volontés du Cardinal étaient singulièrement accomplies!

Elles devaient être transgressées plus formellement encore, à la fin de la vie de Monsieur.

Au début de leur mariage, le duc et la nouvelle duchesse d'Orléans, qui ne sont pas chez eux au Palais-Royal, n'y font

pas grands travaux. Ils se contentent d'y tenir leur petite cour, le plus souvent possible pour Monsieur, le plus rarement qu'elle peut pour Madame.

De 1670 à 1692 on ne trouve guère à signaler que le bouleversement du jardin, qui est rétabli sur un dessin de Le Nôtre, en 1674, et reçoit, un peu plus tard, quelques statues, œuvres de Lerambert et de Ruyster, que Louis XIV fait amener de Versailles. A la même date, des réparations au théâtre, aussitôt après la mort de Molière (1673), et l'installation au Palais-Royal d'un somptueux appartement pour le chevalier de Lorraine, favori de Monsieur. Il y mourra en 1702.

Mais la vie du palais et celle de la duchesse d'Orléans allaient être bouleversées par un grand événement, le mariage du jeune prince d'Orléans, Philippe, le futur Régent, avec la fille bâtarde du Roi, Mademoiselle de Blois.

On sait que la deuxième « Madame » n'était pas faite pour réconcilier son époux avec le beau sexe. Elle-même ne se regardait jamais dans un miroir « parce que, disait-elle à Olympe Mancini, comtesse de Soissons, j'ai trop d'amour-propre pour aimer à me voir laide comme je suis ». En un mot, par un agréable contraste avec un époux trop efféminé, c'était un homme manqué.

Franche et bonne mais farouche, fantasque, susceptible et colère, elle avait l'orgueil de sa naissance, le souci continuel de faire respecter son rang; avec cela détestant la Cour, Paris et n'aimant rien tant que la chasse, les forêts, ses chiens et son interminable correspondance avec ses parents d'Allemagne.

Ce mariage forcé de son fils fut pour l'orgueilleuse princesse un véritable coup de massue. La principale « compensation » offerte, ce don du Palais-Royal qu'elle détestait, n'était guère de nature à la consoler.

On se rappelle les termes de la donation et du testament de Richelieu : le Cardinal donne au Roi le Palais-Cardinal, à la condition qu'il « demeurera à jamais inaliénable à la Couronne, sans même pouvoir être donné à aucun prince, seigneur ou autre personne pour y loger sa vie durante, ou à temps, l'intention du Cardinal étant qu'il ne serve que pour le logement de Sa Majesté..., ses successeurs, roys de France, ou de l'héritier de la Couronne seulement et non autre ».

Le texte était formel et liait le Roi. Mais le testament de Louis XIII avait été annulé, celui de Louis XIV devait l'être, le testament de Richelieu ne connut pas un meilleur sort. Déjà l'hôtel Richelieu s'était, par la volonté des siens et du Parlement, évanoui; le reste ne tint pas davantage. On avait conseillé au Roi divers subterfuges juridiques pour pallier le don qu'il entendait faire; il n'usa d'aucun d'eux et affirma simplement sa volonté.

Par lettres patentes de février 1692, il donnait en apanage à son frère, pour lui et ses descendants mâles, le Palais-Royal entier et la place au devant sauf le corps de garde et « la partie de la place qui se trouvoit comprise dans le grand dessin faite pour les bastimens » du Louvre. Cette donation englobait tout l'ancien Palais-Brion.

Le mardi gras, le duc de Chartres, que sa mère avait giflé publiquement peu après qu'il lui eut annoncé son mariage, épousait à Versailles mademoiselle de Blois.

Peu après Louis XIV venait à Paris pour voir au Palais-Royal son frère, sa belle-sœur, et surtout les appartements de sa fille. Il arriva au Palais sur les trois heures et demie, fit une visite d'une demi-heure et repartit en chaise pour Versailles, au milieu des acclamations du populaire — à l'étonnement général, il était « demeuré près d'une heure et demie à Paris! » — Cependant le Dauphin, les princes, la Cour demeuraient au Palais où l'Opéra, le jeu, un souper, un bal, les retinrent jusqu'à deux heures du matin.

Aussitôt qu'il fut propriétaire du Palais-Royal, Monsieur en fit dresser le plan et classer les titres de propriété. Il est même probable que, ce mariage étant arrêté depuis longtemps entre son frère et lui — les premières ouvertures, faites par le chevalier de Lorraine, dataient de 1688, — il avait, dès avant la cérémonie, fait commencer les travaux qu'il entendait exécuter puisque le Roi, dans la visite qu'il fit, au carême 1692, put voir, dit la relation du *Mercure de France*, « les nouveaux appartements auxquels Son Altesse Royale fait travailler dans l'endroit où estoient les Académies »...

Quoi qu'il en soit, ces travaux, commandés par Monsieur et non, comme on l'a dit parfois, par Louis XIV, furent faits,

peut-être sur un dessin de Jules Hardouin Mansart, mais les archives sont muettes sur ce point, et, en tout cas, sous la direction de d'Orbay ou de L'Espine.

L'Académie de peinture avait été transportée au Louvre et la Galerie de la bibliothèque de Richelieu, qu'elle occupait, fut rhabillée. Elle présentait sur la première cour un rez-de-chaussée assez élevé et aveugle, un premier étage percé de fenêtres alternativement rectangulaires et arrondies. On remit toutes les ouvertures du premier en croisées et le grand mur nu du rez-de-chaussée, qui était si commode pour les expositions, fut percé de portes et de fenêtres encadrées d'arcatures régulières.

A cette galerie ancienne, on ajouta, en retour sur la rue de Richelieu et à angle droit, la *Galerie neuve*, que Coypel décora, de 1694 à 1705, de l'histoire d'*Énée*. La Galerie de la Bibliothèque et la galerie neuve formaient ainsi un angle ouvert sur le parc, où l'on traça un petit jardin privé, « jardin de propreté » ou « jardin des Princes ».

Quand ces travaux furent finis on eut les dispositions intérieures suivantes.

Les petits appartements du duc et de la duchesse d'Orléans occupaient toute l'aile Ouest du Palais-Royal, de la rue Saint-Honoré au jardin : l'ancienne Galerie des objets d'art était divisée, les appartements contournaient la chapelle et empiétaient sur la galerie des Illustres. Les grands appartements prenaient l'ancienne Galerie de la Bibliothèque et la Galerie neuve ou Galerie d'Énée. Les appartements du duc et de la duchesse de Chartres étaient dans le corps central de logis. Ils comprenaient une grande salle des gardes, la chambre du duc, précédée de son antichambre, un cabinet de boiseries, la chambre de la duchesse et son antichambre, un petit cabinet et une grande galerie.

L'inventaire après décès de 1701 décrit l'ameublement de Monsieur et de Madame, le *Mercure* de mars 1692, celui du duc et de la duchesse de Chartres. Tirons-en quelques traits.

Madame occupe deux antichambres, une petite galerie, un grand cabinet sur la rue Saint-Honoré. — sans doute celui d'où elle entendit un jour les propos du populaire sur la Maintenon qu'elle relate dans ses lettres, — et une chambre

Il faut signaler, dans la chambre, le bureau de marqueterie à fond noir sur lequel l'infatigable épistolière devait, à Paris, gribouiller tout le jour. Elle a un superbe lit à l'impériale couvert de satin blanc.

Au contraire, le lit de Monsieur est simple et virginal, tout de coutil, avec des couvertures de laine blanche, la tenture de sa chambre étant de damas violet et blanc. Mais la galerie et les cabinets voisins sont pleins d'objets d'art : pendule, tableaux, surtout hollandais, porcelaines de Chine : le « lachinage » est alors à la mode.

La chambre du duc de Chartres, tendue d'une tapisserie d'après Jules Romain, *l'Histoire de Scipion*, avait un ameublement de velours feu, brodé d'or. Celle de sa femme, aux murs couverts de velours cramoisi brodé d'or, avait un meuble également brodé d'or. La grande galerie de cet appartement présentait des tapisseries d'après Poussin.

Les grands appartements étaient plus magnifiques encore : antichambre tendue de cuir doré de Flandre; salle d'audience où, les jours de fête, on place un dais aux armes ducales, meublée de consoles dorées, de fauteuils et de pliants de tapisseries, éclairée par des girandoles de cristal; salle du lit de parade, aux tables de lapis et de bronze doré ou de marqueterie de marbre, aux cabinets de Chine; salon meublé de cabinets d'ébène; galerie neuve enfin, où Antoine Coypel a exposé en quatorze compositions l'histoire d'Énée, où est placée la collection de tableaux, où les cabinets de Chine, les consoles et les tables de marqueterie de marbre chargées de bronzes, les tentures, les sièges de velours composent un ensemble d'une étonnante richesse.

Il faut songer que Monsieur possédait, par exemple, environ cinquante tentures de tapisserie, c'est-à-dire trois à quatre cents pièces; que, avant l'édit qui envoyait l'orfèvrerie à la fonte, il a eu, après le Roi, la plus belle argenterie du royaume; qu'il a mis à la mode les surtouts de table et qu'enfin, malgré les édits, sa vaisselle d'argent valait encore au poids, à sa mort, cent mille livres.

Quant aux pierreries, leur énumération pourrait prendre place dans les *Mille et une nuits* : une vingtaine de gros diamants isolés; près de trois cents parures de diamants :

boucles, nœuds, croix de chevalier; cinquante parures de rubis; une centaine de parures de perles; une cinquantaine de parures d'émeraudes et des saphirs... de quoi transformer en châsse le Monsieur de la fin du règne que décrit Saint-Simon :

« Un petit homme ventru, monté sur des échasses tant ses souliers étaient hauts, toujours paré comme une femme, plein de bagues, de bracelets, de pierreries partout avec une longue perruque tout étalée en devant, noire et poudrée, et des rubans partout où il en pouvait mettre, plein de toutes sortes de parfums, et en toutes choses la propreté même. On l'accusait de mettre imperceptiblement du rouge... »

Il est l'animateur de Versailles et, fort naturellement, le centre du Palais-Royal, car il ne faut guère compter sur la Palatine. Grâce à lui, l'opéra, les fêtes, les bals, les loteries de magnifiques bijoux, composaient des programmes éblouissants : « C'étoit, dit encore Saint-Simon, c'étoit lui qui jetoit à la Cour les amusements, l'âme, les plaisirs, et quand il la quittoit tout y sembloit sans vie et sans action... Il aimoit le grand monde, il avoit une affabilité et une honnêteté qui lui en attiroient foule... Il donnoit chez lui une entière liberté sans que le respect et le plus grand air de cour en souffrît aucune diminution. Il avoit appris et bien retenu de la Reine sa mère l'art de la tenir. Aussi la vouloit-il pleine, et il y réussissoit. Par ce maintien la foule étoit toujours au Palais-Royal. »

Le 9 juin 1701, cet arbitre des élégances était enlevé à la Cour par une apoplexie survenue à Saint-Cloud après qu'il se fut violemment querellé avec Louis XIV au sujet de la conduite du duc de Chartres.

Ce tableau du Palais-Royal sous Monsieur ne serait pas complet sans un mot sur le jardin et sur le théâtre.

La vogue du jardin commence alors, pour durer cent cinquante ans. Vers 1660, le Palais-Royal est une promenade beaucoup moins à la mode que les Tuileries ou le Luxembourg. Vingt ans après, la roue a tourné en sa faveur. A la fin du siècle, il est déjà peuplé de promeneurs et de *nouvellistes*.

En ce temps où la presse est à peu près composée de la *Gazette de France, du Journal des Savants* et du *Mercure de*

France, un de ces hommes « qui savent tous les jours les plus fraîches nouvelles » est sûr de trouver un auditoire, une popularité. Dans une étude célèbre, M. Funck-Brentano a montré l'importance des nouvellistes. Dès 1690, il est au Palais-Royal des présidents de cercle qui pérorent et, au besoin, un siècle avant Camille Desmoulins, haranguent la foule, debout sur une chaise.

Et voici les premiers « cafés ». François Fosca, dans sa charmante *Histoire des cafés de Paris*, place presque au début de sa série chronologique le sieur Audiger qui, vers 1670, obtint un brevet de « limonadier-marchand d'eaux-de-vie » et établit au Palais-Royal une boutique dont le succès fut immédiat.

Le théâtre construit par Richelieu abrite successivement, sous le règne de Monsieur, Molière et Lulli.

Molière, de retour à Paris en 1658, a joué pendant deux ans au Louvre. Le 21 janvier 1661, le Roi l'installe au Palais-Royal où il donne d'abord les dernières pièces de Corneille. Il améliore les accès du théâtre et construit sur le cul-de-sac qui part de la rue Saint-Honoré un escalier droit dont chaque palier donne accès à un étage. Dans la salle, il fait refaire un plafond pour la représentation de *Psyché* (1671), il établit des loges au balcon, il crée au fond un parterre debout, il réserve la place d'un orchestre. Sur la scène, il élève le niveau pour loger la machinerie, augmente la profondeur, établit une charpente pour les trucs des pièces à grand spectacle.

Il serait hors de propos d'énumérer ici les créations et le répertoire de Molière pendant ces douze années, les plus fécondes de sa vie. Rappelons-nous seulement que c'est sur la scène du Palais-Royal que, jouant, pour la troisième fois, le *Malade imaginaire*, il fut pris de l'accès qui l'emporta (17 février 1673).

Après Molière cette salle prédestinée abrita Lulli qui y établit l'Académie royale de musique en 1673 et, jusqu'à sa mort, y donna tous ses ouvrages.

Le palais ducal, l'Opéra, les cafés, la promenade, les nouvellistes : le cadre définitif du Palais-Royal est constitué.

PIERRE D'ESPEZEL

TUBERCULOSE ET HÉRÉDITÉ

« Le phtisique naît d'un phtisique. » La doctrine hippocratique, exprimée par cet aphorisme, règne encore aujourd'hui. Malgré tant de travaux probants, de recherches attentives et de découvertes incontestables, l'idée que la tuberculose est un mal héréditaire est encore vivace. Bien plus, des expériences toute récentes de bactériologie ont paru donner à la vieille théorie, au moment où elle allait succomber sous les coups des médecins et des biologistes, un regain de jeunesse et de vigueur.

Comme beaucoup de grands problèmes de la médecine, celui de l'hérédité de la tuberculose se pose devant chaque génération, qui croit le résoudre; et puis la génération suivante l'examine à nouveau, y applique d'autres techniques d'investigation, d'autres méthodes d'examen, une forme différente de pensée et finit par donner une réponse, que l'avenir ne trouvera pas entièrement satisfaisante. Et cependant, au cours de cette évolution, peu à peu des faits bien nets sont mis en évidence, certaines constatations sont reliées les unes aux autres et la lumière se lève.

Pour la discussion que nous envisageons ici, deux notions simples doivent être rappelées; tout d'abord, la fréquence de la tuberculose dans les familles de tuberculeux, notamment chez les enfants de tuberculeux, est indéniable. Les Anciens y voyaient une preuve d'hérédité; nous pensons qu'il n'est pas de meilleur argument en faveur de la contagion. D'autre part, les adultes des pays civilisés sont peu sensibles à la contagion tuberculeuse, un grand nombre d'entre eux vivent

impunément au contact des phtisiques. Nos aînés trouvaient là un argument contre le rôle de la contagion et en faveur de l'origine héréditaire du mal. A nos yeux, rien de tel : ce fait bien connu traduit simplement la résistance vis-à-vis de l'infection, que possède le sujet adulte, immunisé par une légère contamination antérieure. Ces deux exemples nous prouvent bien qu'il faut dissocier, dans l'exposé de cette question, les réalités évidentes des interprétations contestables qu'on en peut donner. La tâche n'est pas toujours aisée. L'histoire des idées sur le problème de l'hérédité tuberculeuse serait intéressante à conter, mais mieux vaut montrer ici comment se pose la question pour les médecins d'aujourd'hui.

C'est Villemin, expérimentateur génial, qui en 1865 démontra que la « matière tuberculeuse » était inoculable à l'animal ou, en d'autres termes, que la tuberculose était une maladie infectieuse au sens où nous l'entendons à présent. La tuberculose, considérée depuis l'antiquité comme un tempérament, une constitution, une « diathèse » transmise héréditairement devait, si Villemin avait raison, être assimilée aux maladies contagieuses. La résistance aux idées de Villemin fût violente et tenace; on ne voulait pas que la tuberculose fut rapprochée de la rougeole ou de la fièvre typhoïde. Beaucoup parmi les maîtres de son époque restèrent fidèles au dogme de l'hérédité de la tuberculose, qu'ils acceptaient comme une vérité, dont l'évidence absolue ne supportait pas la discussion.

Dans le même temps, Pasteur fondait la médecine moderne et montrait le rôle des bactéries dans l'infection; en 1882, Robert Koch découvrait le bacille tuberculeux. Depuis cette époque, la tuberculose est considérée par tous comme une maladie microbienne, dont le germe est identifiée. Doit-on en conclure que l'hérédité tuberculeuse n'est plus à envisager? Nullement. Mais il faut alors concevoir l'hérédité tuberculeuse d'une façon différente.

Le bacille pourrait parfaitement être transmis des parents à l'enfant : de l'organisme de la mère infectée, le bacille parviendrait dans celui de l'enfant, qu'elle porte dans son sein. Telle serait une première sorte d'hérédité, celle que L. Landouzy, d'un mot imagé, proposait d'appeler l'*hérédité de graine*.

Cette tuberculose, qui serait acquise par l'enfant pendant la vie intra-utérine, il est préférable de la nommer *tuberculose congénitale.*

D'autre part, pour qu'un microbe puisse vivre dans un organisme vivant, il faut que celui-ci se prête à son développement, offre à la végétation bactérienne un sol favorable. Alors se pose une question : si certains sujets deviennent tuberculeux et d'autres point, est-ce parce que l'un a été contaminé et pas l'autre, ou bien ne serait-ce pas parce que les constitutions de ces deux sujets sont différentes? Et ces constitutions, n'est-ce pas l'hérédité qui en est responsable? On pourrait alors envisager une *hérédité de prédisposition ou de résistance à la maladie.*

Enfin le tuberculeux au lieu d'engendrer des sujets normaux ne procrée-t-il pas des êtres, qui portent la trace navrante des souffrances de l'organisme paternel ou maternel? Telle serait l'*hérédo-dystrophie tuberculeuse.*

On voit que pour étudier le problème de l'hérédité de la tuberculose, nous devons aujourd'hui envisager successivement d'une part l'hérédité de graine avec la transmission du germe et, d'autre part, deux autres modes d'hérédité, l'hérédité de prédisposition et l'hérédo-dystrophie, qui représentent ensemble un second type, l'*hérédité de terrain,* opposée à l'*hérédité de graine.*

L'École française, reprenant, avec Grancher, Küss et leurs successeurs, les idées de Villemin, accumulant les observations cliniques et les protocoles d'autopsie, analysant avec perspicacité des faits bien étudiés, eut le grand mérite de mettre en évidence le rôle de la contagion, qui, dans la famille des tuberculeux, atteint l'enfant dès les premières années de sa vie. Ensuite les médecins indiquèrent comment l'on peut saisir le début clinique de la tuberculose humaine et démontrèrent enfin que la tuberculose est une maladie acquise par l'individu et non pas reçue par lui en héritage. Grâce à ce travail des cliniciens, il parut bientôt que l'hérédité de graine était si exceptionnelle qu'on devait la négliger. Un nouvel effort visa l'hérédité de terrain et l'on se rendit compte que nos aînés avaient exagéré la fréquence des troubles du développement chez les enfants de phtisiques. On vit

surtout que les médecins de jadis, méconnaissant la contamination de l'enfant au foyer familial, avaient pris pour un stigmate héréditaire ce qui n'était que la conséquence d'une tuberculose acquise.

La critique des différentes sortes d'hérédité tuberculeuse fut si vigoureuse, que l'on en vint à les nier complètement. La position prise par un certain nombre de médecins (par exemple Léon Bernard, nous-même avec Marcel Lelong) est fondée sur l'observation clinique de très nombreux enfants, issus de parents phtisiques et soigneusement mis à l'abri de tout contact tuberculeux dès le moment de leur naissance. Notre affirmation est absolue. On peut l'exprimer ainsi : à part quelques faits très rares, qui ne sont que des curiosités médicales, l'hérédité tuberculeuse n'existe pas, il n'y a ni hérédité de graine, ni hérédité de terrain.

Le moment est venu de nous demander impartialement si nous ne sommes pas allés trop loin, si notre opinion doit être modifiée. Nous ne le croyons pas, mais, avant de soutenir notre thèse, nous devons exposer objectivement les différents éléments du problème.

***

Sous le nom de tuberculose héréditaire ou congénitale on doit entendre le passage, dans l'organisme du nouveau-né, soit du bacille de Koch, soit de substances ou de propriétés spécifiques. Cette définition large répond aux deux groupes de faits bien différents dont nous avons parlé.

1° D'une part, l'hérédité de graine, c'est-à-dire la transmission du bacille tuberculeux lui-même, quelle que soit sa forme. Il peut s'agir du passage de fortes doses de bacilles, rapidement pathogènes; c'est la tuberculose congénitale avérée, dont l'extrême rareté est un fait bien démontré; ou bien du passage de doses minimes (contagion intra-utérine paucibacillaire) non immédiatement pathogènes (tuberculose congénitale latente); ou enfin de la transmission de formes spéciales, jusqu'à aujourd'hui mal connues, de bacilles tuberculeux;

2° D'autre part, l'hérédité de terrain. Le terrain est modifié

soit par le passage dans le corps du fœtus de propriétés humorales maternelles (hérédité humorale), soit par des altérations des cellules germinales elles-mêmes, paternelle ou maternelle.

*
* *

Hérédité de graine. — Sans doute, le nouveau-né peut être porteur de bacilles tuberculeux dès sa venue au monde. Mais il convient de préciser le mécanisme de cette infection congénitale et surtout il est capital d'apprécier sa fréquence.

Tout d'abord, il faut savoir qu'on s'accorde pour nier la possibilité de l'hérédité infectieuse vraie. Celle-ci serait réalisée par l'infection directe de l'embryon, l'une ou l'autre des deux cellules germinales, la cellule mâle ou la cellule femelle étant parasitée par le microbe de la tuberculose. Jamais on n'a pu démontrer ni même supposer que la contamination puisse être due au spermatozoïde; quant à la cellule-femelle, si elle peut être envahie par le bacille de la tuberculose — et cette éventualité est indéniable — il n'est pas admissible qu'elle soit alors apte à la fécondation. En vérité on n'a jamais trouvé de lésions tuberculeuses ni de bacilles de Koch dans le corps d'un fœtus avant le quatrième mois, c'est-à-dire antérieurement à l'établissement de la circulation placentaire ou, si l'on veut, avant le moment où le bacille a pu venir du corps de la mère. La tuberculose congénitale est donc bien liée à la contamination transplacentaire du fœtus. Comment cette contamination est-elle possible?

Dans l'organisme d'une femme enceinte tuberculeuse, le bacille est susceptible de quitter les tissus malades et, entraîné par le torrent circulatoire, de parvenir au placenta. Cet organe particulier, qui est intermédiaire en quelque sorte entre le corps de la mère et celui de l'enfant qu'elle porte, peut être infecté par le bacille. De là, celui-ci pénétrera dans le système circulatoire du fœtus. Voyons les étapes successives de ce cheminement.

Depuis longtemps on sait que le sang d'un tuberculeux, d'un sujet atteint de tuberculose pulmonaire chronique (pour prendre comme exemple le cas de beaucoup le plus habituel), peut charrier des bacilles tuberculeux. A la vérité la présence

du bacille tuberculeux dans le sang est, en de pareilles circonstances, assez exceptionnelle. Le fait est remarquable. Le sang traverse le poumon pour s'y oxygéner, il est là au contact de lésions tuberculeuses, riches en bacilles; cependant le sang n'en entraîne que fort peu et rarement. Tout récemment on a cru, grâce à l'emploi de meilleures techniques d'ensemencement, déceler plus souvent le bacille de Koch dans le sang des tuberculeux. Une critique un peu serrée des résultats publiés a montré que la bacillémie (ou présence du bacille dans le sang) n'avait ni la fréquence ni l'abondance, que voulaient lui attribuer certains auteurs. La bacillémie n'en existe pas moins et surtout dans la tuberculose aiguë. En tout état de cause, la migration d'unités bacillaires dans le sang, capables de contaminer l'enfant pendant la vie intra-utérine, est indéniable. Mais si la présence du bacille de Koch dans le sang de la femme enceinte est une condition nécessaire pour l'infection fœtale, elle n'en est pas la condition suffisante : il faut encore que le placenta se laisse traverser. Quelles sont les conditions de la perméabilité du placenta?

Tout d'abord le placenta, lui-même, peut être atteint et présenter des lésions tuberculeuses. Pour que l'enfant soit viable, ces lésions ne sauraient être que fort discrètes. Elles ne sont pas visibles à l'œil nu. Il faut, pour les découvrir, avoir recours à des examens histologiques minutieux et multiplier les coupes. Dans l'un des trois cas de cette espèce qu'il a publiés, un auteur allemand employa six mois à de patientes recherches microscopiques pour découvrir un seul follicule tuberculeux. De plus, l'existence de lésions infimes de tuberculose dans le placenta n'entraîne pas forcément la contamination du fœtus en vertu de dispositifs anatomiques, qu'il serait inopportun d'exposer ici. Malgré tout, la contamination du fœtus par un placenta légèrement infecté doit être admise. On a même pu se demander si le placenta parfaitement sain ne pourrait laisser passer les bacilles, charriés par le sang maternel. En effet, à une certaine phase du développement, le système circulatoire de la mère, qui irrigue le placenta, n'est séparé du système circulatoire de l'enfant que par une fine membrane. Pour être perméable aux bacilles, point n'est besoin que cette membrane soit percée; même intacte et

continue, elle se laisse franchir par les globules blancs du sang, et ceux-ci peuvent être vecteurs de bacilles.

Ainsi les conditions d'une contamination intra-utérine de l'enfant sont établies. Est-ce que celle-ci est fréquente? Pour répondre à cette question il faut envisager deux éventualités : ou bien les microbes ont germé dans l'organisme de l'enfant, celui-ci est devenu véritablement un tuberculeux dans la vie intra-utérine. Mais alors l'enfant succombera soit avant de naître, soit après quelques semaines, quelques mois tout au plus d'une vie lamentable. De pareils faits sont connus, ils sont fort rares. Ils ne nous retiendront pas plus longtemps.

Dans une seconde alternative, plus intéressante à considérer, on a supposé que l'enfant a pu recevoir quelques très rares germes tuberculeux, pendant qu'il était dans le sein de sa mère; mais ce germe, inoculé en quantité infime, n'a guère végété, il a mené dans l'organisme du nouveau-né et du petit enfant une vie ralentie; mais qu'à un moment donné, sous des influences variées, il se développe, alors la tuberculose apparaîtra évidente.

On voit combien cette dernière conception est importante à retenir. On pourrait en effet, grâce à elle, comprendre la fréquence singulière de la tuberculose chez les sujets issus de tuberculeux (ou tout au moins de femmes tuberculeuses) et l'éclosion soudaine, au cours de l'enfance et de l'adolescence, de la maladie cachée jusqu'alors. C'est cette contamination intra-utérine paucibacillaire, c'est cette tuberculose congénitale, latente et occulte pendant des années, qui expliquerait la tuberculose familiale et résoudrait, somme toute, le problème de l'hérédité tuberculeuse. Mais que vaut cette interprétation? Il faut, on le sait, se méfier singulièrement en médecine des hypothèses plaisantes et ne point se laisser entraîner par elles avant d'en avoir éprouvé la solidité. Ici l'étude objective des faits arrête bien vite l'imagination dans sa course : qu'un petit enfant issu d'une femme tuberculeuse et — faut-il insister sur ce point? — rigoureusement séparé de sa mère aussitôt qu'il est né, vienne à succomber des suites d'une maladie, d'un accident intercurrent et que l'on procède avec une inlassable patience à l'étude bactériologique de ses

organes, on ne trouvera point de lésions tuberculeuses, on ne découvrira pas de bacilles dans son corps. Les exceptions à cette règle sont si rares qu'on peut et qu'on doit les négliger. D'autre part — nous reviendrons, pour y insister encore, sur ce fait fondamental — si l'enfant, issu d'une mère tuberculeuse et séparé d'elle dès sa venue au monde, est élevé en milieu sain, jamais on ne voit éclore chez lui le moindre symptôme de tuberculose, jamais on ne décèle chez lui la plus légère sensibilité à la tuberculine, qui caractérise, on le sait, tout sujet hébergeant, même de la façon la plus secrète, un bacille tuberculeux. L'étude du petit enfant, isolé du milieu tuberculeux, où il est né, est une des expériences les plus saisissantes que l'on puisse faire sur l'homme, expérience belle par la netteté de ses conclusions et profitable au sujet, qui en est l'objet. Elle est venue s'ajouter à tant de constatations cliniques, anatomiques, bactériologiques et a entraîné, à un moment donné, la conviction de tous. Elle a conduit à cette assertion formelle : habituellement pas de passage de la « graine tuberculeuse » de la mère à l'enfant; la tuberculose congénitale transplacentaire est rarissime, l'hérédité de graine ne compte pas.

Telle est la première des conclusions généralement acceptée, ou plutôt telle était la conclusion, qui se dégageait des faits, lorsque des études bactériologiques toutes récentes sont venues placer le problème de l'hérédité de graine sur un plan différent.

Jusqu'à ces dernières années on ne connaissait du germe tuberculeux que la forme découverte et cultivée par Koch, celle d'un bacille granuleux, ayant des propriétés tinctoriales, des qualités de culture bien particulières, et enfin des caractères de virulence très spéciaux, en particulier la capacité de produire chez le cobaye une maladie tuberculeuse toujours mortelle. Or voici que, reprenant les recherches oubliées d'un biologiste brésilien, Fontès, et d'un auteur français, H. Vaudremer, plusieurs expérimentateurs, et non des moindres parmi nos savants, A. Calmette avec MM. Valtis et Nègre, E. Sergent avec M. H. Durand, MM. F. Arloing et Dufourt, puis d'autres comme M. Courmont, en sont venus à penser que le bacille tuberculeux peut affecter dans certaines circonstances une forme particulière différente de la forme habi-

tuellement connue; il est alors très menu, invisible au microscope, capable de traverser les filtres de porcelaine, il devient difficile à cultiver sur nos milieux usuels, bref il prend alors les caractères attribués à une catégorie de germes, dont nous connaissons les effets, mais que nous ne pouvons ni voir, ni cultiver. Ces « inframicrobes » sont responsables de nombreuses maladies, depuis la rougeole jusqu'à l'encéphalite épidémique. Le germe tuberculeux parcourrait donc un cycle évolutif et pourrait dans certaines conditions, *in vivo* comme *in vitro*, abandonner la forme visible, usuelle, cultivable et pathogène pour l'animal, pour prendre, plus ou moins passagèrement, le caractère d' « inframicrobe » ou, comme on l'appelle d' « infravirus » ou encore d' « ultravirus », quitte à retrouver ensuite éventuellement sa forme bacillaire primitive. Or, toujours d'après ces auteurs, si le bacille de Koch cultivable, visible et virulent est rare dans le sang des tuberculeux, dans le placenta de la femme enceinte, dans le corps du nouveau-né issu d'une tuberculeuse, l' « ultravirus », l' « inframicrobe » s'y trouve aisément. Pour tout dire, en un mot, l'hérédité de graine représentée par la transmission transplacentaire de l'ultravirus tuberculeux serait aussi fréquente que la tuberculose bacillaire congénitale est exceptionnelle. Telle est la thèse nouvelle, qui prétend concilier l'opinion traditionnelle avec la bactériologie contemporaine.

A vrai dire, la thèse nous paraît fragile. Malgré la haute autorité des chercheurs qui l'ont édifiée, et en gardant pour l'originalité de leurs vues et la qualité de leur travail la plus grande estime, en conservant au souvenir du grand savant et du grand homme de bien que fut A. Calmette le respect le plus admiratif, on doit indiquer les faiblesses de cette théorie, que plusieurs partisans de la première heure abandonnent du reste aujourd'hui. En effet, comment déceler cet ultravirus dans le sang, dans les organes? On ne peut le voir directement. Sur les milieux de culture, il ne pousse pas ou pousse si mal qu'il y succombe après un court développement. Il faut, pour le mettre en évidence, inoculer le cobaye. Que voit-on alors? L'animal maigrit quelque peu, ses ganglions grossissent légèrement, très légèrement le plus souvent, et lorsqu'on sacrifie l'animal, en regardant avec une patience

inlassable pendant de longues heures, on arrive à voir sur le frottis d'un de ces ganglions examiné au microscope une ou deux formes bacillaires, ayant les caractères d'un bacille de Koch. Sans doute nous schématisons ainsi quelque peu, mais l'essentiel de cet exposé n'en reste pas moins véridique. N'en résulte-t-il pas qu'il est dangereux d'échafauder sur une constatation de ce genre toute la doctrine dont nous donnions plus haut le développement, si plaisant pour l'esprit? Une forme bacillaire dans un ganglion de cobaye peut être due à la présence de bacilles d'origines diverses; il est difficile d'affirmer sa vraie nature. A cette remarque, les partisans de l'ultravirus tuberculeux pourraient trouver une réponse, qui elle-même soulèverait de notre part des objections. Nous ne saurions entrer ici dans une telle discussion. Indiquons seulement, pour conclure, que l'hypothèse de l'« ultravirus tuberculeux », parasitant fréquemment le nouveau-né d'une femme phtisique, n'est bien, à nos yeux, qu'une hypothèse et est loin de représenter une vérité démontrée.

Quoi qu'il en soit, quel est le rôle de cette sorte particulière d'hérédité de graine aux yeux mêmes de ses partisans? Il est tout à fait limité. Avec une prudence, qui ne surprend pas de la part de chercheurs aussi avisés, ceux-ci affirment que l'observation clinique garde tous ses droits et que, dans l'immense majorité des cas, tout se passe comme si cette transmission de l'ultravirus, ne jouait aucun rôle. L'ultravirus ne cultive pas chez le nourrisson, il disparaît sans laisser aucune trace perceptible. La seule action qui lui est imputée serait, dans certains cas beaucoup plus exceptionnels qu'on ne l'a dit, la suivante : il causerait la mort rapide de certains enfants issus de femmes tuberculeuses. Ceux-ci, séparés par précaution de leur mère, peuvent mourir de cachexie progressive après quelques semaines. Nous avions vu ces faits rares, mais indéniables, jadis avec M. Léon Bernard et avions qualifié ces morts d'« inexpliquées », car l'autopsie de ces enfants ne montre pas de lésions visibles. Est-ce que la constatation dans le corps de ces sujets de quelques exceptionnelles formes bacillaires, dont la toxicité n'est point démontrée, apporte un éclaircissement valable? Nous n'en sommes pas sûrs. De pareilles morts s'observent dans les collectivités de nouveau-

nés, issus de femmes non tuberculeuses et ne se voient jamais si le nouveau-né, venu au monde viable, est mis au sein de sa mère, même tuberculeuse. Il faut, croyons-nous, chercher ailleurs que dans la tuberculose la cause de ces décès précoces.

Pour les enfants issus de femmes tuberculeuses qui survivent — et ils forment la très grande majorité — dans un chapitre suivant nous montrerons comment ils se comportent. On verra que l'étude d'enfants issus de parents tuberculeux, bien mis à l'abri de la contagion, plaide contre toute infection congénitale, qu'elle soit due à une forme ou à une autre du bacille tuberculeux. Chez eux tout se passe comme si cette infection n'existait point. Mais avant d'en venir à cette démonstration, il nous faut examiner l'autre élément du problème. Après l'hérédité de graine, envisageons l'hérédité de terrain.

***

Hérédité de terrain. — C'est, disions-nous plus haut, grâce à Landouzy, collaborant avec certains de ses élèves notamment M. Læderich, que la doctrine de l'hérédité de terrain a vraiment pris corps, gagnant en quelque sorte les positions que perdait, dans le même temps, la doctrine de l'hérédité de graine. Ces auteurs ont assemblé, coordonné avec soin les arguments favorables à leur théorie et ont esquissé une intéressante vérification expérimentale. Ils ont admis une hérédité dystrophiante et fait place, à côté d'elle, à une hérédité de prédisposition ou de résistance à la maladie.

A l'hérédité dystrophiante seraient liées les morts avant terme des enfants issus de tuberculeux, les morts survenant peu de temps après la naissance. Dès leur venue au monde, les enfants issus de tuberculeux présenteraient une débilité, qui les rendrait souvent incapables de vivre. S'ils réussissent à vivre, ils se développeraient mal, resteraient chétifs, débiles; pendant l'adolescence ils seraient pâles, lymphatiques, chlorotiques, auraient une poitrine frêle, exiguë, des membres grêles, des os longs et fluets, des muscles mous, un poids insuffisant. La puberté apparaîtrait chez eux avec retard et dévoilerait des dystrophies restées latentes jusque-là, comme certaines malformations cardiaques ou des ptoses viscérales.

Certains auteurs, comme V. Hutinel, disaient : « Les rejetons de phtisiques ont souvent un habitus extérieur et une conformation, qui constituent une véritable tare organique et qui sont pour eux comme un certificat d'origine. » Pour Mosny, la tuberculose ne compromet pas seulement l'existence de l'individu qu'elle frappe, mais « marque irrévocablement sa descendance de tares indélébiles ».

Enfin, l'enfant issu de tuberculeux naîtrait dans un état de réceptivité très grande vis-à-vis du bacille de Koch : s'il ne naît pas tuberculeux, disait-on, il nait éminemment tuberculisable. Comment expliquer autrement, toujours suivant la pensée de ces auteurs, cette « transmission » de la tuberculose de génération en génération, qui frappe certaines familles comme un fléau implacable? Inversement chez ces sujets, dont les parents ont lutté et résisté plus ou moins longtemps à la maladie, la résistance pourrait être accrue; les enfants de tuberculeux deviennent bien tuberculeux, avance-t-on, mais chez eux la maladie évolue d'une façon latente, d'une manière torpide et donne lieu à des manifestations bénignes, curables, comme la scrofule ou la tuberculose fibreuse du poumon. Ainsi s'expliquerait l'atténuation progressive de la tuberculose parmi les peuples de vieille civilisation et, au contraire, sa gravité pour les peuplades primitives, qui ne posséderaient point cette hérédorésistance.

Que répondre à ce corps de doctrine? Ceci tout d'abord, nous l'avons indiqué, mais il faut le répéter : les partisans de la théorie de l'hérédité dystrophiante ont attribué à la tuberculose des géniteurs toute une série de troubles, de vices du développement, de malformations, qui n'ont rien de commun avec l'infection tuberculeuse. Une étude critique, attentive et comparée des faits a peu à peu fait sortir de ce cadre les éléments disparates, qu'on y avait placés. Quant à la prédisposition héréditaire, elle est simplement l'interprétation fallacieuse d'une observation exacte. Si l'enfant, né dans une famille de tuberculeux, est plus souvent tuberculeux qu'un autre, c'est précisément parce qu'il vit dans un milieu où les contaminations bacillaires sont plus aisées, plus fréquentes, plus massives. Au reste n'est-elle pas bien incertaine, cette prédisposition, puisqu'on invoque tout aussi bien une résis-

tance acquise par l'hérédité? Or rien ne prouve que les formes bénignes de tuberculose soient liées à des conditions particulières de terrain et mieux vaut avouer que leur étiologie n'apparaît pas très claire.

***

Si l'on veut examiner d'une façon plus précise ce que représente l'hérédité de terrain, on se rend compte que l'on aborde un problème complexe de biologie générale, celui de la transmission des caractères acquis et l'on est conduit à envisager la question sous deux aspects : l'imprégnation humorale transplacentaire et l'hérédité vraie ou hérédité cellulaire.

Examinons d'abord l'imprégnation humorale transplacentaire. Les recherches contemporaines tendent à montrer que, pendant la vie intra-utérine, le fœtus est imprégné de substances, qui circulent dans les humeurs maternelles et lui parviennent par l'intermédiaire du placenta. Certaines de ces substances sont protectrices, ce sont les immunisines. Fait capital, on sait que les effets de cette imprégnation humorale cessent rapidement après la naissance. L'imprégnation humorale passagère du nouveau-né par les immunisines maternelles explique la résistance transitoire du tout petit enfant vis-à-vis de la rougeole, de la variole et de bien d'autres maladies infectieuses. Mais ce phénomène passif et passager est sans influence ultérieure et durable sur l'enfant; or, certaines substances ou propriétés du sang maternel sont parfaitement décelables chez les enfants de tuberculeuses et ce ne sont nullement des immunisines. De plus ces propriétés disparaissent toujours du sang de l'enfant bientôt après la naissance, avant le troisième mois et cette disparition a lieu de la même façon, que l'enfant soit bien portant ou qu'il soit malade, qu'il devienne ultérieurement tuberculeux ou non, qu'il doive vivre ou bientôt mourir. Ce phénomène n'a aucune influence sur la destinée de l'enfant, n'empêche nullement sa contamination. L'enfant perd cet héritage maternel assez promptement et prend sa personnalité biologique et humorale plusieurs semaines, trois mois environ, après sa naissance.

Tout en retenant comme ayant un certain intérêt, l'impré-

gnation humorale transplacentaire, on ne peut aujourd'hui, pour ce qui concerne la tuberculose, lui attribuer une grande importance. Elle concerne exclusivement l'enfant de mère tuberculeuse; or, en fait, rien dans les premières semaines de la vie ne distingue, et rien ne distinguera plus tard, l'enfant né d'une mère tuberculeuse de celui qui est né d'un père tuberculeux.

***

C'est pour la fin de cet exposé que nous avons retenu l'hérédité proprement dite, l'hérédité vraie, l'hérédité cellulaire. Chaque enfant dérive d'une cellule paternelle et d'une cellule maternelle. C'est par l'hérédité cellulaire que se transmettent les caractères organiques des parents : ressemblance de certains traits, couleur de la peau, des yeux, des cheveux, forme et taille du corps, aptitudes intellectuelles, les particularités de race, de famille, les diathèses constitutionnelles, les tares sanguines ou nerveuses, etc... Mais ces caractères ne se transmettent d'une génération à l'autre que dans la mesure où ils sont devenus des caractères dominants, au sens donné par Mendel. Sinon, caractères récessifs, ils disparaissent, et la loi d'hérédité, facteur de fixité, a sa contre-partie dans la loi des variations. Les cellules faisant partie d'un organisme infecté, bouleversé par la maladie tuberculeuse, peuvent-elles être modifiées? Telle serait, s'il en était ainsi, l'hérédité tuberculeuse proprement dite. L'individu tuberculeux transmettrait alors à ses descendants, par ses cellules germinales, son caractère tuberculisé ou tuberculisable? Ce caractère momentanément acquis par une génération pourrait devenir un caractère dominant et transmissible? Rien ne le prouve, tout au contraire.

Sans doute les hommes ne sont pas égaux devant la maladie. Qu'il s'agisse de la tuberculose ou de la diphtérie, l'infection trouve devant elle une résistance plus ou moins vigoureuse. Nul ne saurait méconnaître cette vérité évidente. Bien des recherches, et de valeur fort inégale, ont été orientées vers l'étude des différences qu'on voit à cet égard entre les races humaines. Qu'ont-elles démontré de net pour ce qui concerne

la tuberculose? Ont-elles pu faire abstraction des conditions de vie, des modes d'infection variables avec les groupes humains? Certes, dans nos pays tous les hommes sont atteints à un moment de leur vie par le bacille de la tuberculose, les uns résistent, d'autres fléchissent et certains succombent : chaque génération continue sa route en abandonnant ses morts le long du chemin qu'elle parcourt. L'attitude, impossible à prévoir, que tel homme prendra vis-à-vis de l'infection tuberculeuse, bien des facteurs la déterminent : la qualité, la quantité, la voie d'entrée des bacilles infectants, la fréquence et la masse des surinfections, les conditions de vie et d'hygiène, qui aident ou desservent l'organisme dans sa lutte, et puis aussi — nul ne le nie — ce lourd héritage de qualités ancestrales, qui pèse sur tous les êtres. Est-ce que dans ce large ensemble, le fait d'avoir eu des parents tuberculeux joue le moindre rôle? Rien ne vient le démontrer.

Si bien qu'après avoir envisagé le problème sous des aspects différents et ramené celui-ci à son élément essentiel, l'hérédité cellulaire, nous ne pouvons rien retenir de positif en faveur de l'hérédité de terrain, pas plus que de l'étude de la transmission des germes nous n'avons pu dégager un argument péremptoire en faveur de l'hérédité de graine.

Les auteurs, dont l'attitude négative — ne retenant ni l'hérédité de graine, ni l'hérédité de terrain — paraissait peut-être trop absolue, restent donc solidement sur les positions qu'ils ont prises. Ils ajoutent à leur démonstration critique l'exposé simple et clair de l'avenir réservé à l'enfant, issu de parents tuberculeux et mis à l'abri de toute contagion. C'est en résumant les résultats de cette observation clinique que nous devons terminer.

Grancher, appliquant à la tuberculose les doctrines de Pasteur, dont le triomphe venait de modifier à la fois nos conceptions en médecine et nos modes d'action en hygiène, prescrivit de séparer les enfants de leurs parents tuberculeux. Son œuvre excellente continue sous nos yeux une tâche bienfaisante. Le même principe, appliqué par Léon Bernard et par nous-même avec Marcel Lelong aux nourrissons ou plus exactement aux nouveau-nés, donne des résultats aussi satisfaisants. En soustrayant, dès qu'il naît, l'enfant de tuber-

culeux à la contagion qui le menace, on lui évite les plus graves périls. Cette œuvre utile permet en même temps une belle expérience de médecine humaine. Des milliers d'enfants de tuberculeux, soigneusement mis à l'abri de la contagion, ont été suivis pendant de longues années : certains d'entre eux ont atteint aujourd'hui leur quinzième année. Depuis l'instant de leur naissance jusqu'à leur adolescence, ils ont été minutieusement observés. Que montre cette étude?

Tout d'abord il ne fut jamais possible de constater la moindre influence de la tuberculose paternelle. En second lieu, nous l'avons dit, quelques enfants portés par une mère phtisique naissent avant le terme, ou bien viennent au monde chétifs, débiles, certains succombent même dans les premières semaines. Mais que l'on songe aux conditions où ils se sont développés avant leur naissance! Une femme, épuisée par une maladie des plus sévères, dont elle meurt souvent quelques semaines après l'accouchement, minée par la fièvre, ne mangeant plus guère, dormant à peine, accablée sous le poids des souffrances et des malaises les plus pénibles, comment donnerait-elle le jour à un être vigoureux? Ce n'est point une prétendue hérédité tuberculeuse qu'il faut envisager ici, mais toutes les conséquences de l'affreuse déchéance organique d'une femme, dont l'enfant va pâtir.

Si cette lamentable et exceptionnelle éventualité n'est pas réalisée, le clinicien constate que les enfants, éloignés soigneusement de la contagion tuberculeuse dès la naissance, s'élèvent comme des enfants normaux. Ils présentent une croissance et un développement réguliers, une courbe de poids normale, un aspect physique prospère et sont absolument comparables à des enfants bien portants, issus de parents sains. Ces enfants n'ont pas une aptitude plus grande à contracter les maladies contagieuses ou les affections particulières au jeune âge (rachitisme, troubles digestifs). Leur morbidité, leur mortalité générale n'est pas plus élevée que celle de n'importe quel groupe d'enfants, nés de parents normaux.

S'il est bien préservé de la contagion, l'enfant issu de parents tuberculeux ne devient pas tuberculeux. Lorsque par malheur la contagion tuberculeuse l'atteint, la tuberculose n'offre chez

lui aucun caractère spécial et peut affecter toutes les modalités, présenter tous les degrés de bénignité ou de gravité.

***

On le voit, à condition de reléguer à leur rang les faits exceptionnels, de laisser dans le domaine de l'hypothèse les données qui n'ont pas fait leur preuve, d'éliminer l'erreur fondamentale due à la fréquence de la contagion familiale précoce, à condition aussi de ne point oublier les caractères essentiels de l'hérédité cellulaire, on ne saurait attribuer à l'hérédité tuberculeuse un rôle important dans la transmission et la diffusion du fléau. Au contraire, plus on étudie les faits, mieux on trouve à l'origine de chaque cas de tuberculose une contagion bien définie. Ce sont les modalités de cette contagion, la façon dont chaque homme, — enfant, adolescent, adulte — se comporte après la contamination, qui offrent au chercheur le champ d'études le plus fructueux et à l'hygiéniste les meilleures indications pour son action protectrice. Cela est si vrai que les partisans de l'hérédité tuberculeuse sont conduits à se comporter comme si leur doctrine était fausse. Ils commettraient la plus grande faute en laissant exposés à une contagion redoutable les enfants menacés, sous le prétexte que l'hérédité est le facteur étiologique essentiel. Pour ceux qui nient l'hérédité tuberculeuse, il n'est certes pas déplaisant que leur opinion soit génératrice d'actions bienfaisantes, mais ils la défendent vigoureusement, non pas certes parce qu'elle est consolante, mais parce qu'elle leur paraît juste.

ROBERT DEBRÉ

JEAN RACINE[1]

III

ET VOUS, FEMMES DE FRANCE...

Et vous, femmes de France, qui de vos mains subtiles et patientes aménagez l'histoire de nos mœurs, éducatrices du cœur sous les maximes de raison, inlassables gardiennes de toute source tarissante, ailes vivantes parmi nous comme le thème dans le chant, de quelles secrètes réminiscences, plus pressantes et plus vives que des pressentiments, n'accompagnerez-vous pas le songe du poète?

Le drame, chez Racine, n'est à première vue qu'un rituel de grâce et de convenance. Qu'on y regarde de plus près, on y découvrira de bien troublantes intrusions. Et toujours cet élément de trouble et d'inquiétude emprunte son mystère à la complicité de l'être féminin.

En même temps qu'elle institue son pur débat, l'âme française, par la femme, assigne au drame ses limites : celles de la bienséance et de la discrétion. Il n'est aucune tragédie, aussi monstrueuse fût-elle, qui ne se puisse ramener au cadre d'une société réfléchie, policée par les femmes et de longtemps astreinte aux exigences du goût. Servitude poussée jusqu'à ce point extrême où la notion d'ordre se confond avec celle de grandeur.

Dans un équilibre aussi parfaitement réalisé, c'est miracle de suivre les métamorphoses qui s'opèrent sous la plume de

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er février.

Racine, « poète tragique » sans lyrisme, pour adapter au tempérament de sa race une matière aussi étrangère que celle des grands thèmes antiques.

N'est-il pas étrange de retrouver Esther et Athalie transplantées sur une scène française? Quoi de plus opposé à notre génie que ces histoires farouches de l'incertaine tribu juive? Qu'il y a loin des foudres de Yaweh à la douce et tiède lumière d'Ile-de-France! Je ne vois qu'épouvante et châtiment sur cette terre cruelle de l'Ancien Testament, souillée de meurtres et de vices, désertée de toute tendresse. Les amulettes et les chaînes, les diadèmes et les glaives peuvent céder au commandement d'un Dieu; sous les mousselines et les voiles, les mains des filles de Sion demeurent tachées de sang, leurs yeux continuent d'implorer la vengeance.

Certes, un tel éclat dans les âmes peut être une sorte de provocation poétique. Racine s'emparera du drame dans sa nudité, c'est-à-dire dans sa fatalité. Il le dépouillera de sa terreur et le rendra par là même plus sensible. En un mot, il l'humanisera... Sous la douce clarté racinienne, les voix perdent de leur âpreté et de leur confusion; le grand peuple maudit, soudainement s'ennoblit; il parle avec décence un tout autre langage, fait de lucide précision, et, dans ce langage décisif où nulle poussière errante ne s'attarde, je ne reconnais plus les cris rauques du nomade arraché aux bienfaits de la terre.

C'est que Racine fait œuvre essentiellement française : œuvre de mesure et d'harmonie. Il se doit de n'étonner ni de déplaire, mais de séduire. A la société la plus policée son chant doit, avant tout, être « agréable », dans le sens propre du mot où l'employait Bossuet, quand il disait, contant l'histoire univers elle, que les fumées d'Abel furent « agréables » au Créateur.

Qu'est-ce, aux lèvres barbares, que ce parler nouveau?

> Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce,
> Qui me charme toujours et jamais ne me lasse.

Bien plus que d'Assuérus, n'est-ce pas la voix du Maître de Versailles?

> Oui, vos moindres discours ont des grâces secrètes :
> Une noble pudeur à tout ce que vous faites

Donne un prix que n'ont point ni la pourpre ni l'or.
Quel climat renfermait un si rare trésor?
Dans quel sein vertueux avez-vous pris naissance,
Et quelle main si sage éleva votre enfance?

Ah! que ce langage est bien d'essence française! Et qu'il est pardonnable au poète d'y céder avec complaisance... jusqu'à cette défaillance extrême qui, dans le drame sacré, introduisait soudain la musique même : « par la coutume qu'avaient plusieurs prophètes d'entrer dans leurs saints transports au son des instruments, témoin cette troupe de prophètes qui vinrent au-devant de Saül avec des harpes et des lyres qu'on portait devant eux »!

De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs,
Promenons nos désirs.
Sur l'avenir, insensé qui se fie!
De nos ans passagers le nombre est incertain.
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie,
Qui sait si nous serons demain?

Par la grâce française, le farouche accent des filles de Sion ne sait plus exprimer qu'insouciance et fraîcheur. Et s'il faut s'élever jusqu'à la malédiction, la bouche qui la profère emprunte encore à notre langue je ne sais quelle vertu d'innocence.

Que reste-t-il du grand anathème sacré de la Bible :

« Descends, assieds-toi dans la poussière,
Vierge, fille de Babylone;
Assieds-toi par terre sans trône,
Fille des Chaldéens;
Car on ne t'appellera pas
La délicate, la voluptueuse.
Prends la meule, et mouds de la farine;
Ôte ton voile;
Relève les pans de ta robe, mets à nu tes jambes;
Pour passer les fleuves,
Que ta nudité soit découverte, qu'on voie ta honte! »

Une pure modulation, comme une plainte de colombe, domine toute la réponse française :

O promesse! O menace! O ténébreux mystère!
Que de mots, que de biens sont prédits tour à tour!
Comment peut-on avec tant de colère,
Accorder tant d'amour?

Ainsi pourraient s'exprimer les « demoiselles de Saint-Cyr, rassemblées de tous les endroits du royaume » autour de celui qui leur devait enseigner l'art du bien-parler et du bien-vivre.

Esther et Athalie servent à « polir l'esprit » de ces demoiselles et à « leur former le jugement »; et il est bon aussi « de les défaire de quantité de mauvaises prononciations qu'elles pourraient avoir apportées de leurs provinces ». C'est à la source la plus claire que ces filles de France doivent s'abreuver. Pour mieux sauvegarder le sentiment natal, Racine toujours s'efforcera, en sollicitant au besoin les textes, d'imposer au drame biblique un masque purifié par la noblesse et la pudeur françaises.

Qu'importe donc si, pour faire œuvre de son siècle, il lui faut renoncer à élever la voix au même ton que ses héros! Les affabulations de l'Écriture Sainte ne sont pour lui qu'un thème à transposer. Aucune gêne à répudier les chiens sauvages, les chacals et les hyènes des terres chaldéennes, quand il s'agit d'instruire d'elles-mêmes de jeunes Françaises, dont l'enfance provinciale, aux veillées de famille, ne fut jamais troublée que par la douce plainte humaine des chats-huants et des hulottes...

***

L'influence des tragiques grecs sur la tragédie racinienne n'est pas moins superficielle. Là encore, Racine transforme une vérité antique en vérité contemporaine.

Eschyle ne s'adresse pas, comme Racine, à une élite raffinée, nourrie de la plus pure culture intellectuelle, mais à un monde de travailleurs accourus des campagnes, à une jeunesse avide de fêtes en plein air. Et pour frapper l'imagination de cette foule unanime par un spectacle inoubliable, les héros eschyliens s'avancent sur la scène, couverts de masques imposants, encadrés de tout un appareil de luxe et de grandeur. Que ces fastes sont loin de nos divertissements classiques, où la réalité psychologique ne doit être offusquée par nul éclat physique!

Bien plus encore que dans sa projection extérieure, le théâtre eschylien, dans son développement diffère profon-

dément du théâtre racinien. Eschyle ne se complaît qu'au voisinage des dieux; ses héros surhumains sont inflexibles et magnifiques; leur volonté sauvage de sublime les enchaîne à une sorte de fatalité où s'abolit toute réaction sentimentale. Ce sont des monstres faits pour exalter la mort plus que la vie. Leur fréquentation eût pu tenter Corneille. On comprend qu'à tant d'âpreté, Racine ait préféré le sens humain d'Euripide.

Les dieux, qui occupent le théâtre d'Eschyle, ne font plus qu'encadrer, pour Euripide, l'évolution des humains. Le héros désormais cède à la faiblesse. Un accent réel déchire parfois les cœurs. Alceste, reine, se montre femme, quand pitoyable parmi ses familiers, à travers le voile de ses larmes, elle enveloppe d'un long regard défaillant tous les objets aimés qu'elle ne peut se résoudre à laisser.

Si quelque outrance encore, chez Euripide, blesse le goût d'un Jean Racine, ce ne peut être que dans l'ordre psychologique. Que Phèdre en vienne à accuser elle-même Hippolyte, n'est-ce pas insensé de la part d'une princesse qui, par ailleurs « a des sentiments si nobles et si vertueux »?... « Cette bassesse, nous dit Racine, m'a paru plus convenable à une nourrice. » Un poète du grand siècle ne permettrait à aucune héroïne de déroger à son rang.

Plus française encore est cette conception de la liberté individuelle par quoi le drame racinien s'oppose au drame d'Euripide. Le déterminisme du tragique grec le dispense d'éclairer, dans toute sa complexité, l'intime débat humain dont il retient la seule conclusion. Par là même la vie, dont il traduit le cours d'un seul et large mouvement, perd en fidélité ce qu'elle gagne en relief. Dès les premières scènes d'Euripide, nous entrons sans explication dans l'action, et voici que ses héros, frappés d'une fatalité inéluctable, s'avancent hors d'eux-mêmes sans s'attarder jamais à comprendre l'enchaînement de leurs passions. Les personnages de Racine semblent moins résignés à leur sort. Pour respirer plus librement, sous ce climat français où le cartésianisme a développé le goût de l'analyse et la passion de la clarté, ils mettent leur âme à nu. Que ce besoin de s'expliquer est donc français, et ce désir de rendre les autres solidaires de sa faute!

Aux flancs de la Phèdre racinienne regardez l'hydre du tourment dérouler ses anneaux. Dans cette courbe merveilleusement flexible d'une féminité qui se cherche et s'avoue en ses moindres replis, je cherche vainement un mouvement de l'âme qui ne soit safisfait. A travers tant de nuances règne une subtile harmonie, l'incessante et douloureuse incantation d'une femme broyée par l'acceptation du sacrifice.

Grâces au Ciel, mes mains ne sont point criminelles;
Plût aux Dieux que mon cœur fût innocent comme elles!

Et ce cœur, ah! ce cœur de Française par tant d'épreuves enrichi, à ce degré d'usure et de sagesse où l'effusion de l'être se résout dans le mouvement purement physique d'une ineffable modulation, voici qu'il recherche, pour sa libération, l'aide complice des sons, plus que des mots :

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée!...

Un sursaut de conscience et de lucidité rejette parfois la dormeuse dans la réalité :

J'aime... A ce nom fatal, je tremble, je frissonne.

Et l'immédiate réalité se hausse jusqu'à l'état le plus sacré :

Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue.
. . . . . .
Des victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée.
. . . . . .
Même au pied des autels que je faisais fumer,
J'offrais tout à ce Dieu que je n'osais nommer.
. . . . . .
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée,
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

Mais toujours la raison continue à casquer cette tête éperdue. D'où la tristesse de toutes défaillances et, dans une clarté nostalgique, de magnifiques rappels de fierté :

Je voulais en mourant prendre soin de ma gloire!...

Après quoi, l'être tout dépouillé et restitué à la simplicité du souffle originel, ne peut que retourner à sa faiblesse :

Le voici. Vers mon cœur tout mon sang se retire,
J'oublie, en le voyant, ce que je viens lui dire.

Eh quoi! reine glorieuse qui perpétuez « le plus beau sang de la Grèce et des Dieux », avez-vous pris à nos façons françaises cette prédilection d'être simplement femme?

Quand vous me haïriez, je ne m'en plaindrais pas.
. . . . . .
A votre inimitié j'ai pris soin de m'offrir.
. . . . . .
En public, en secret, contre vous déclarée,
. . . . . .
Jamais femme ne fut plus digne de pitié.

O Phèdre! dans cette acceptation consciente de votre mal, que je reconnais bien la libre et fière démarche d'une femme d'Occident, tour à tour orgueilleuse et craintive, défaillante et rebelle, librement enchaînée, et si grande toujours de se vouloir si faible!

Que de soins m'eût coûtés cette tête charmante!
. . . . . .
C'est peu de t'avoir fui, cruel, je t'ai chassé.
J'ai voulu te paraître odieuse, inhumaine,
Pour mieux te résister, j'ai recherché ta haine.
. . . . . .
Tu me haïssais plus, je ne t'aimais pas moins.
Tes malheurs te prêtaient encor de nouveaux charmes.
. . . . . .
Et sous un front serein déguisant mes alarmes,
Il fallait bien souvent me priver de mes larmes.

Ainsi, jusqu'à l'épuisement complet du don de soi, la Phèdre racinienne consume, sur la scène, les magnifiques clartés d'un cœur de femme portant très haut l'honneur d'être vivante. Incurable et multiple, c'est toute la solitude pathétique de nos femmes qu'elle exprime. Seule la mort pourra délier un tel faisceau de forces malheureuses. Et voici qu'à l'approche de cette libération, le grand être vivifié par tous les souffles

de l'esprit va retrouver son masque d'innocence. « Et son âme déjà sur ses lèvres errante » atteste l'inconscience au cœur de toute femme :

> J'ai voulu, devant vous, exposant mes remords,
> Par un chemin plus lent descendre chez les morts.
> . . . . . .
> Et la mort, à mes yeux dérobant la clarté,
> Rend au jour qu'ils souillaient toute sa pureté.

Tel est, pour le poète français, le témoignage de cette femme altière et misérable qui n'est « ni tout à fait coupable, ni tout à fait innocente ». N'est-ce pas ce qui la rend, à nos yeux, infiniment classique? Si Euripide entrevoit Phèdre, sous ses voiles de prêtresse, comme une victime soumise du destin, Racine cherche en elle-même, sous sa loi propre, la femme toute nue dans sa grande vérité première.

***

Bien plus générale est cette portée psychologique du drame dans la version française. Dépouillée de tout accoutrement mythologique, de tout enchaînement cultuel, de toute invocation magique, l'action humaine retourne à l'état libre, c'est-à-dire à l'état d'innocence. Pour exalter l'esprit humain, il n'est point besoin de la nourriture des dieux, le vin des mortels suffit.

C'est donc hors de tout cadre fatidique que la tragédie racinienne se développe. Sans éclat, sans relief extérieur, mais toute refermée sur son luxe intérieur comme sur un jeu de lustres, elle ressemble à ces hautes demeures seigneuriales, aux persiennes mi-closes sous leur revêtement de vigne vierge, où, d'un grand songe de douceur et de civilité, la venue d'un jeune prince en bel habit de cour va tirer le miracle des passions endormies.

A l'image de ces belles maisons solitaires et graves, je retrouve cette femme de France entrevue par Racine :

> Belle, sans ornements, dans le simple appareil
> D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil...

Que veux-tu? Je ne sais si cette négligence,
Les ombres, les flambeaux, les cris et le silence,
Relevaient de ses yeux les timides douceurs...

Femme, sous ce merveilleux équilibre de grâce et de réserve, elle enclôt en elle seule un monde assez inattendu de puissance divine pour qu'on puisse vers elle tourner quelque piété. Que cette flamme vienne à faiblir et c'est le sens même de l'honneur, chez l'homme de société, qui vient à régresser.

Au fait, la femme du théâtre racinien n'est pas seulement une amoureuse, c'est une femme d'action, comme celle qui s'affirme au centre de la société du XVIIe siècle. Mêlée à la vie de l'homme, elle partage son destin avec un indéfectible attachement. Mesurée en toute chose, elle impose le respect par son abnégation morale, par la sûreté de son jugement et par sa mystérieuse connaissance de l'esprit et du cœur. Sa générosité, son indulgence, son intuition et son tact, qui sont en elle comme une seconde nature, lui permettent toujours de policer les mœurs de la communauté française, d'y maintenir le niveau de notre civilisation.

Louis XIV ne priait-il par la maréchale de Schomberg d'accepter le titre de Dame d'honneur de la reine « afin de rendre à la Cour la dignité et la grandeur qu'on commençait à n'y plus voir »?

Le fond de chevalerie du Moyen âge, affiné par la Renaissance, a préparé ces grandes traditions qui font si large place au rôle de la femme, pour son exquise délicatesse et ce reflet de l'âme qu'elle met en toutes choses. Élevant le niveau social de chaque famille française, la femme, pour le poète épris d'action, devait apparaître une des figures les plus décisives du drame, en même temps qu'un thème de noblesse réservé aux plus hautes stylisations.

C'est au foyer d'abord, comme épouse et comme mère, qu'elle trouve son expression décorative. La sublime Andromaque, dans sa pathétique tendresse et d'épouse et de mère, élève sur notre scène la plus majestueuse figure de femme intégralement fidèle.

Oh! pureté magnifique de cette chair de veuve, frémissante à jamais au seul nom d'un seul homme, et dont le cœur de

mère ne consent à survivre que par fidélité!... Que ces bras désertés gardent pour nous de fraîcheur!...

> Captive, toujours triste, importune à soi-même,
> Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime?
> Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés?

Nous avons tous connu, dans nos familles, loin des villes, quelque muette sœur de cette amante sous les voiles, grande urne funéraire à jamais chaude des cendres qu'elle enferme. Et nous savons combien ce drame est émouvant, où s'ensevelit la beauté d'une femme. Un jour peut-être un cœur viril puisera sa force la plus secrète au souvenir de cette abnégation de mère, et ses plus rudes exploits tireront leur douceur de cet écho lointain d'une voix de femme sacrifiée :

> Je ne l'ai pas encore embrassé d'aujourd'hui.

Astyanax sans défense ne possède « que les pleurs de sa mère et que son innocence », mais plus précieux que toute force matérielle sera pour lui son patrimoine de piété filiale.

Aux heures où l'espoir fait taire en elle la détresse, Andromaque ne songe qu'à préparer, pour son fils, un destin digne du nom de l'homme qu'elle aima :

> Est-ce là cette ardeur tant promise à sa cendre?
> . . . . . .
> Fais connaître à mon fils les héros de sa race;
> . . . . . .
> Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté,
> . . . . . .
> Parle-lui tous les jours des vertus de son père,
> Et quelquefois aussi parle-lui de sa mère...

Cette passion si pleine et si constante exprime bien l'ardeur d'une mère française à vouloir perpétuer dans son sang les plus hautes vertus de sa race.

Nul mieux que Racine n'a su faire affleurer dans le drame une telle vraisemblance morale. Sans éclats, sans déchaînements d'aucune sorte, la réalité intérieure s'impose avec une telle force qu'elle ne laisse plus de place à aucune nécessité extérieure.

***

Douce, grave Andromaque, à vous-même muette, il nous fallait, pour mesurer le prix d'un tel oubli de soi, le contraste d'Hermione en proie à son démon. Auprès du cours silencieux d'un large fleuve de nos plaines, c'est le grondement des eaux sauvages en un lieu plus abrupt. Véhémente et sincère, et comme ivre d'elle-même, cette amoureuse sans pudeur ni réserve ne peut que s'adonner au mouvement qui l'emporte :

Je crains de me connaître en l'état où je suis,
. . . . . .
Ah! je l'ai trop aimé pour ne le point haïr.
. . . . . .
Je n'ai point du silence affecté le mystère :
Je croyais sans péril pouvoir être sincère.
Je n'ai pour lui parler consulté que mon cœur.

Dans l'intégrité même de sa passion, Hermione est pour nous belle de vérité :

Je ne t'ai point aimé, cruel? Qu'ai-je donc fait?
. . . . . .
Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces;
. . . . . .
Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait fidèle?
. . . . . .
Et même en ce moment où ta bouche cruelle
Vient si tranquillement m'annoncer le trépas,
Ingrat, je doute encor si je ne t'aime pas.
. . . . . .
Vous ne me répondez point? Perfide, je le vois,
Tu comptes les moments que tu perds avec moi!
. . . . . .
Porte au pied des autels ce cœur qui m'abandonne,
Va, cours. Mais crains encor d'y retrouver Hermione!
. . . . . .

De la vie au néant, portée d'un même tumulte, une âme trop prompte, comme la flamme, finit par se neutraliser :

Errante et sans desseins, je cours dans ce palais.
Ah! ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais?
. . . . . .

Mais sous cette instabilité apparente et dans cette confusion même, le cœur toujours garde pour nous le charme ineffable de sa faiblesse.

. . . . . .

Et prête à me venger je lui fais déjà grâce...

Hermione, Roxane, Phèdre sont de même famille racinienne. A les regarder de près, je trouve dans leurs yeux une même exigence, aussitôt reconnue.

Filles intactes des provinces les plus closes de France, fièrement défendues par la puissance de leurs songes, elles ont nourri leur âme d'impatience et les grands vents d'automne ont, au fond de nos parcs, hanté leurs confidences. Sous le désordre de leurs sens, j'entends monter l'éternelle plainte de l'âme solitaire aux lieux empreints d'humanité.

De tout autre lignée est l'harmonieuse Bérénice, inaccessible à la violence au point d'ignorer les mots même de haine ou de vengeance. Femme dans tout ce que ce mot a de plus chaste, de plus tendre, à l'abri de son âme comme d'une aile frémissante, elle est toute confiance, toute loyauté et toute pureté. Avec douceur, avec mesure, comme une fille de clair lignage aux vrais pays de Loire, elle ne cherche substance que dans l'essentiel et l'absolu. Dans le silence de son cœur, elle aime. Sans artifice, sans trouble vain, docile et grave, de cette gravité des êtres sûrs et libres qui ont leur foi juré, elle ne connaît d'autre magie que le nom de l'aimé; elle ne connaît d'autre délice que l'honneur d'être aimante. Comme l'une des plus pures héroïnes de Shakespeare, elle s'appelle « Fidèle »...

Sa torture est l'absence :

Au plaisir de vous voir mon âme accoutumée
Ne vit plus que pour vous...

Sa mort, c'est la séparation :

Pour jamais! Ah Seigneur, songez-vous en vous-même
Combien ce mot cruel est affreux quand on aime?
Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous?
Que le jour recommence et que le jour finisse
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,
Sans que de tout le jour je puisse voir Titus?

A vos lèvres, Bérénice, laissez-nous emprunter le plus beau cri de femme qui se soit fait entendre, sous les plus purs vocables de notre langue :

Pourquoi m'enviez-vous l'air que vous respirez?...

Oh douceur! Est-il au monde plus pure plainte d'amante blessée?

J'aimais, Seigneur, j'aimais, je voulais être aimée.

. . . . . .

Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice :

. . . . . .

Hélas! et qu'ai-je fait que de vous trop aimer?

. . . . . .

A ces hauteurs de l'âme où l'héroïsme est inconscient, s'il faut se sacrifier à la raison d'État, c'est Bérénice elle-même qui trouvera la force d'assister un autre cœur :

Vous êtes Empereur, Seigneur, et vous pleurez!

. . . . . .

Votre cœur s'est troublé, j'ai vu couler vos larmes...

. . . . . .

Ah! cruel! par pitié, montrez-moi moins d'amour!

Et puis, voici enfin la parole sublime aux lèvres de la femme :

Je vivrai, je suivrai vos ordres absolus...

***

Bérénice, Iphigénie, Junie perpétuent jusqu'à nous, à travers l'œuvre de Racine, ces pures figures françaises dont s'honoraient les cours d'amour et les romans de chevalerie. L'orgueilleuse Agrippine appartient à la race des femmes dominatrices, intolérantes, dont l'audace virile et l'appétit d'action, toujours fouettés par l'ambition, ont joué un rôle important dans notre histoire politique. Leur nom est bien connu des Annalistes : la marquise de Verneuil, Maria Mancini, madame de Maintenon ont exercé cette intervention dans la conduite des choses de l'État; d'autres y ont prétendu, comme la princesse de Condé, les duchesses de Longueville et de Bouillon, « ces trois belles » qui, d'après Mazarin, « met-

taient en France plus de confusion qu'il n'y en eut jamais dans Babel ».

L'influence politique de nos femmes à la Cour du XVIIe siècle ne pouvait échapper à l'étude d'un auteur dramatique; mais cette influence, moins intime, se prêtait moins aux conflits d'âmes dont l'art délicat d'un Racine fait sa pâture. D'un point de vue purement humain, pour le poète épris de féminité, le cas d'une Agrippine offrait moins de ressource que celui des grandes amoureuses, captives du mystère où leur cœur s'ensevelit.

Et même sous les traits historiques de la Romaine, c'est encore une Française que Racine nous montre, inspiratrice et animatrice plus qu'actrice, habile à exercer le pouvoir de l'esprit et soucieuse avant tout d'influence indirecte, par son emprise morale sur les dirigeants et les grands serviteurs de l'État.

. . . . . Invisible et présente,
J'étais, de ce grand corps, l'âme toute puissante.

***

C'est donc à vous, femmes de France, que l'esthétique racinienne doit son plus sûr affinement intérieur, ses exigences les plus secrètes et son intime cruauté, sans quoi l'œuvre d'art demeurerait toujours suspecte de complaisance et de facilité. La conception purement psychologique, que lui impose l'étude de ses sujets, confère au théâtre de Racine je ne sais quelle qualité suprême, où se reconnaît l'ultime dépouillement des formes d'art les plus humaines.

Le mouvement d'une âme surprise en ses silences suffit à occuper le champ d'action du drame racinien. Et quand cette âme, par surcroît, est de complexité française, l'intuition du poète peut se donner libre cours pour faire œuvre vivante de recréation.

J'entendrai des regards que vous croirez muets...

En fait, le spectacle extérieur importe si peu à Racine, qu'il s'efforce, à dessein, d'en appauvrir la trame. De leurs vête-

ments mêmes, aussi légers soient-ils, il semble que ses héroïnes ne soient jamais assez dépouillées pour bien faire apparaître tout le mystère de leur nudité. Et dans ce dénûment parfait où se complaît la langue même du poète, c'est toute la révélation du génie français à son degré extrême de civilisation.

. . . . . .

La charmante Aricie a-t-elle su vous plaire?...

. . . . . .

Qu'on ne s'étonne pas si, restituant d'abord aux femmes ce qu'il leur emprunta, le théâtre racinien, dans sa structure, est plus nerveux que musculaire. Mais là s'arrête ce mimétisme. Dans la conduite de son action dramatique, l'ancien disciple de Port-Royal garde pleine maîtrise. Au-dessus des sursauts de la passion humaine, la raison laisse toujours entendre sa voix apaisante, comme une longue phrase de plain-chant au-dessus des évolutions du chœur liturgique.

Sauvez tant de vertus, de grâces, de beauté
Ou renoncez, Seigneur, à toute humanité...

Et peut-être, dans cette ambiguïté même, l'homme d'extrême civilisation que fut Racine a-t-il trouvé sa plus sensuelle complaisance. Car on peut dire de notre poète, comme des femmes qu'il peignit, qu'il n'est ni tout à fait chrétien, ni tout à fait païen.

. . . . . .

Et la chaste Diane, et l'auguste Junon,
Et tous les dieux enfin, témoins de mes tendresses,
Garantiront la foi de mes saintes promesses...

IV

MESURE DU GÉNIE FRANÇAIS

S'il n'avait pour patrie la langue même qui l'a nourri, le poète souvent demeurerait un nomade, un étranger qui ne fait choix d'aucune terre, parce que toutes terres à son rêve sont loisibles.

Jean Racine, lui, n'a pas eu à choisir : il a été choisi.

Dans les premières années de sa vie, la France a pris soin de modeler son esprit et d'imprégner son âme. Comme elle a fait de Vauban son architecte et de Poussin son peintre, elle a fait de Racine son poète.

Elle lui a enseigné le goût de l'humain dans ce qu'il a de plus précieux, c'est-à-dire de plus héroïque et de plus sage, de plus exigeant et de plus spontané : émouvante alliance de la raison et de l'instinct. En lui apprenant à respirer français, elle lui a enseigné ce sens harmonieux de la mesure où s'équilibrent toutes vertus de notre race.

Attaché à la terre par toutes ses ascendances familiales, Racine enfant a respiré malgré lui cette subtile essence que libère, aux soirs des longues journées d'été, l'âme attiédie de nos vieux murs, de nos jardins et de nos parcs. Il s'est nourri du miel le plus clair et le plus discrètement parfumé, pris aux plus fines espèces du terroir. Son art plus tard, à son insu, distillera le suc de nos plus pures traditions.

Quoi d'étonnant dès lors à ce que nous ressentions la douce clarté de cet art comme le voyageur du Poussin qui, de l'obscurité touffue des grands bois, passe à la nudité lumineuse d'une clairière? A l'orée même de la forêt, ce n'est pas un coin de terre anonyme qui nous accueille, mais, tout bruissant d'ailes familières, un tendre herbage reconnu, dont le murmure spirituel évoque déjà pour nous la qualité propre d'une heure française, sous la délicatesse du ciel des Gaules.

Pour exprimer aussi inconsciemment l'ambiance d'un milieu natal, peut-être faut-il n'avoir jamais cessé d'en pratiquer la loi sociale. A cette époque où l'art saurait le moins s'abstraire du commerce humain, un poète ne cherche pas à s'isoler pour flatter son tourment personnel, approfondir un songe étranger ou tenter la ressource d'une expression nouvelle; soumise aux exigences de la communauté, à qui chacun doit sacrifier sa rêverie propre ou sa folie, la poésie apparaît moins comme une fin en soi que comme un moyen : la vocation qui l'introduit ne lui ouvre d'autres sentiers que ceux consacrés par l'usage.

C'est donc par une sorte de libre soumission que Racine a, sans effort, réalisé cette abnégation suprême d'être, en son temps, le poète le plus proche de tous, et par là même le plus

accessible à tous, exempt de toute singularité comme de tout mystère, châtié de tout accent trop personnel, parfaitement limpide et naturel et vrai : à jamais inactuel.... Pour mieux refléter l'âme française, il semble qu'il lui veuille proposer un miroir purifié de toute haleine indiscrète.

***

La France de Racine, sous son vêtement de grâce et de pudeur, est une France héroïque, fermement éprise de vérité. Il n'est rien de facile dans ses grandes et douces manières, miracle de maîtrise, dont la réserve même l'enveloppe comme d'un pur ornement de beauté... Secrètement victorieuse, d'une victoire sans cesse acquise et renouvelée, elle tire de ses luttes intimes sa plus troublante aisance. Car l'héroïsme dont je parle est une sorte d'insistance dans la simplicité, une égale montée dans l'invisible effort, une claire et fervente présence à tous les carrefours de cette voie sacrée où la continuité de l'épreuve semble ordonnée et réglée, aménagée par étapes successives, sans éclats et sans heurts, sans déchirements excessifs, sans autre trace de sacrifices que celle d'une muette ardeur.

Ah! quels dieux me seraient plus cruels que moi-même?...

Cette volonté toujours mesurée à la dignité de l'être humain, cette volonté toujours voilée d'une infinie douceur, est peut-être ce qui se reflète de plus français dans l'art de notre poète. Et le bonheur d'un tel aveu suffirait à nous expliquer l'enchantement de son art.

Oui, de cette France heureuse et sage entre ses vallonnements délicats et ses grands morceaux de terre laborieuse, est bien né le thème racinien : thème de grâce et de force secrète... D'où cette somme de délices que nous vaut la lecture d'une œuvre de Racine; et cet étrange souffle de fraîcheur qui restitue notre âme à ses plus pures réminiscences.

Je songe au mythe de l'enfant traversant le miracle des roses : ses mains ne sont pas atteintes par les ronces, ses pieds ne laissent nulle trace et cependant l'être merveilleux a passé

là, la nature en témoigne par sa gravité... Ainsi Racine traverse une âme française.

Toi qui connais mon cœur depuis que je respire...

***

Devant le mystère d'une telle délectation, nous serions tentés de croire aux rencontres fortuites, aux surprises heureuses que favorise la marche inconsciente du poète : en réalité, rien n'est plus étudié, plus éprouvé, plus savamment traité que ces longues périodes harmonieuses où se compose le philtre racinien. Un art sans faiblesse et sans complaisance, dont la maîtrise déconcerte, révèle ici toute la constance et la sûreté du prestigieux effort de volonté. Sur les plus troubles confins de l'imagination, la claire logique française exerce toujours son droit d'éminente souveraineté. Et c'est bien là la véritable garantie de cet art, pour une société comme celle du grand siècle, toujours si prompte à dénoncer les libertés de l'instinct.

Dans la forme même, Racine sait s'interdire tout écart d'expression où pourrait l'engager une trop vive intuition créatrice. Sa prosodie trouve licence dans les mesures permises, et, comme la chasteté est le suprême attrait du voluptueux, l'abnégation est le plus sûr délice de l'écrivain formé à Port-Royal. Aussi largement doué qu'il soit, les sollicitations de l'inconscient lui demeurent suspectes. Je cherche en vain, dans toute son œuvre poétique, une image imprévue dont la visitation nous émeuve plus que l'analyse d'une passion; une étincelle de génie vierge qui nous révèle un monde d'inconnu; ou, plus simplement encore, un mouvement irraisonné de l'être qui ne cède qu'au plaisir.

Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin...

Quel sacrifice individuel aux exigences du siècle! Quelle fidélité aux convenances d'une élite ambitieuse d'entourer son Monarque du cortège des plus hautes disciplines humaines!

Sur le même plan humain, je veux dire social, Molière apporte un pareil soin à éviter toute dissidence. Son *Misan-*

thrope lui-même, tout sacrifié qu'il soit à la communauté, lui doit encore emprunter son langage. Un solitaire dont l'expression, pour être vraie, serait trop singulière, attenterait au bon goût.

Comment s'étonner, dès lors, qu'une telle contrainte rétrécisse le champ de la confidence humaine? La lutte intime de l'homme contre les forces élémentaires, l'angoisse journalière entre le tourment métaphysique et la servitude matérielle, la révolte organique contre l'avilissement physique, autant de thèmes interdits aux hommes d'un monde raffiné qui ne doit attester que l'aisance et la sérénité sous les munificences de la lumière royale. Pour traiter même, avec noblesse, la pure matière psychologique que lui réserve un choix restreint de conflits d'âmes, l'art d'un Racine doit faire preuve d'une singulière discrétion personnelle.

Il y a en effet, pour un homme du siècle, quelque indécence à étaler son moi. Depuis Malherbe, la littérature française s'intéresse bien plus aux propos d'ordre général qu'aux aveux personnels. On ne chante plus pour soi, ni sans raison, mais pour servir logiquement un dessein volontaire de l'esprit. Et c'est la véritable cause de déchéance du lyrisme français.

Une telle conception incline l'écrivain à rechercher ses principales ressources dans l'histoire; car seule l'histoire, édulcorée par les ans, atteint d'elle-même, en sa neutralité, l'intransigeance du sublime. Pour évoquer de hautes figures déjà toutes stylisées, l'artiste est dispensé de se personnifier lui-même; il parle la langue des héros; se revêt de leur masque; abdique toute perception intime. Et s'il veut, par surcroît, faire œuvre de son temps, il ne lui reste plus qu'à faire revivre la légende au souffle nouveau d'une âme collective, tout imprégnée d'esprit du siècle. Plus il aura montré souci d'humanité, plus il aura fait œuvre proprement française.

Nous faudra-t-il, sur cette phrase, prendre mesure du grand Corneille, pour qui la vérité n'avait d'attrait hors l'héroïsme? Ma piété hésite à le faire, et pourtant, que trouver de ma race dans l'accent métallique de ces personnages théâtraux, toujours sacrifiés au dogmatisme moral ou à l'emphase spirituelle? Auguste pardonne à Cinna, à Maxime; Pauline sacrifie son amour à sa foi; Rodrigue et Chimène se soumettent aux

premières injonctions de la piété filiale... Où est la vie toute nue, l'inconscience et l'authenticité de la vie, la fatale certitude de la vie parmi tous ces martyrs? Je cherche en vain la vérité d'un pur mouvement humain, l'élan parfait de beaux adolescents prêts à la lutte, à l'ambition, à l'injustice... ou à l'amour; je ne trouve que des êtres exemplaires, haussés sur leurs maximes, et qui n'appartiennent déjà plus à la terre, illuminés qu'ils sont par leur destin comme par une torche.

Pour alléger, pour atténuer et nuancer cette religion étroite du sublime, à une époque où la grandeur humaine cherche sa mesure dans des concepts géométriques, Racine nous apparaît soudain comme un être miséricordieux et familier, charmant de grâce et d'indulgence, qui vient rendre à la vie ce que Corneille lui a durement enlevé.

Laissez parler, Seigneur, des bouches plus timides...

Ce n'est plus aux guerriers qu'il s'adresse, mais à des êtres plus complexes, silencieux et sensibles, véridique et curieux jusqu'au respect des moindres défaillances : aux artistes et aux femmes.

Certes, je ne veux pas dire que son audience ne soit universelle, mais par une sorte d'insinuation voluptueuse, par un extraordinaire mélange de tact et d'intuition, Racine touche plus particulièrement les faibles, ceux qui s'attachent de plus près aux réalités du cœur.

. . . . . .

Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur?
Une pitié secrète et m'afflige et m'étonne...

Il entre ainsi de plain-pied dans le mystère le plus irréductible de la vie; il interroge avec douceur une fatalité humaine aussi terrible qu'innocente. Avec lui, nous suspectons d'incompréhension, de pauvreté peut-être, le stoïcisme cornélien, cette volonté hautaine, immobile et fermée qui n'admet pas la moindre défection. Et que son rêve en nous se prolonge secrètement, ce ne seront plus des personnages exceptionnels qui fouleront la terre française, mais, pareils à nous-mêmes, des êtres de chair et de sang, accessibles à toute faiblesse et dont la vertu même se pare de je ne sais quel

charme humain, comme le sourire spirituel des grandes figures ailées de notre race, au seuil des cathédrales gothiques ou sur les tapisseries d'Anjou...

J'ai vu, j'ai vu couler des larmes véritables...

***

Le goût de l'humain, poussé jusqu'au dépouillement le plus extrême, ne pouvait manquer d'enseigner le mépris de toute affabulation extérieure. Qu'est-il besoin, pour faire affleurer la vérité psychologique, d'intrigues compliquées ni d'actes invraisemblables où des âmes intrépides ont beau jeu d'affirmer leur « raison souveraine »? Libre à Corneille d'éprouver aussi facilement ses héros, qu'il souhaite de montrer inaccessibles aux passions. Racine recherche avant toute chose l'unité, parce qu'il n'entend rien distraire de l'intime débat qu'il expose au public. Corneille, à ses héros, peut imposer le masque; Racine, longuement, tient un visage à nu pour l'offrir plus sensible à notre clairvoyance. A la faveur d'une telle nudité, on croit surprendre le souffle même de la vie. Les yeux se cernent; les narines palpitent; la bouche se détend dans un sourire; la réalité intérieure se révèle avec une évidence telle, que rien n'en saurait détourner l'esprit. Suspendue au mystère de cet approfondissement, j'en subis l'attirance; j'implore, j'encourage, j'interroge l'auteur

Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer.

Songeant à l'âme transparente de Bérénice, je songe à cette phrase d'une préface de Racine : « Toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien. »

Entre toutes hantises d'Espagne, d'Italie ou de l'antiquité grecque, l'homme du Beauvaisis s'avance, dans sa simplicité native, avec son seul souci de vérité humaine, et le miracle aussitôt s'accomplit dans les salons royaux. Il lui a suffi de paraître pour convertir chacun à ce qu'il a de plus français.

Pour moi, je t'avouerai, sitôt que je t'ai vue,
Je ne résistai point, je me rendis à toi;
Mes sens furent charmés, ma raison fut vaincue,
Et mon cœur tout entier se rangea sous ta loi.

Ces vers de jeunesse que le poète met dans la bouche de Parthénice, traduisent pour moi l'impression du spectateur devant la Muse racinienne... Toutes voix s'apaisent au profit d'une seule reconnue, qui se fait douce et persuasive. Et cette voix, familière jusqu'à l'indiscrétion, s'attarde longuement aux plus lointains refuges de mon être. Elle me semble claire et fidèle dans sa parfaite consonance. Puis soudain elle insiste, devient irrésistible, et laisse au fond de mon âme, toujours surprise, l'écho d'un chant, toujours reconnu... C'est l'ineffable confidence au plus intime de moi-même, c'est la troublante insinuation qui passe toute confidence, le murmure même de ma race aux conques les plus pures... J'entends monter, dans la douceur d'un jour voilé, comme une éternelle réminiscence, tout ce chant de l'esprit qui s'appelle la France... C'est la province enclose dans son ardeur muette, un roucoulement de grâce et de pudeur, un goût d'aisance et de clarté à la mesure des eaux vives, et sous un ciel plus fier que l'aile la plus tendre, le beau royaume de sagesse aux confins bleuissants...

Pour faire entendre une voix si proche, qu'est-il besoin d'un appareil de fables et d'événements extraordinaires? Un théâtre d'âmes, tout occupé d'intime vraisemblance, et qui de sa nudité même tire tout éclairage, tel est le rêve de Racine, réaliste français.

Ce n'est pas au goût de ses contemporains qu'il offrirait une Iphigénie transformée en biche, ou immolée publiquement : « Quelle apparence que j'eusse souillé la scène par le meurtre horrible d'une personne aussi vertueuse et aussi aimable qu'il fallait représenter Iphigénie? Et quelle apparence encore de dénouer ma tragédie par le secours d'une déesse et d'une machine et par une métamorphose qui pouvait bien trouver quelque créance du temps d'Euripide, mais qui serait trop absurde et trop incroyable parmi nous? »

Le miracle est qu'un tel besoin de dépouillement puisse échapper au risque de sécheresse et d'abstraction. Tout intellectuel que soit son art, Racine est trop poète pour se désincarner. « J'ai tâché, dit-il dans sa préface de *Phèdre*, de conserver la vraisemblance de l'histoire, sans rien perdre des ornements de la fable qui fournit extrêmement à la poésie. »

Je consens que mes yeux soient toujours abusés....

C'est en ceci qu'il établit une sorte de politique du goût français, également averti des trahisons de la sensibilité et des appauvrissements de la raison. Nul n'a mieux témoigné de la maîtrise d'une âme française, instamment repliée sur elle-même, et dont l'exquise retenue s'exerce sans paresse entre le choix et le refus, entre l'abandon et la contrainte... Clairvoyance, décence, qui ne tarissent rien de l'impulsion divine. L'âme toute suspendue aux lèvres de la raison, ivre de son propre parfum sous l'extrême menace de l'événement, trouve sa délectation suprême dans la fréquentation du risque.

***

Théâtre de l'inceste, a-t-on dit, parce qu'il porte le débat entre trop d'affinités, ne repoussant, pour la mieux vaincre, aucune inclination humaine.

Les liaisons en sont terribles; les conflits d'autant plus aigus qu'ils se suffisent à eux-mêmes. L'âme, à elle-même en pâture livrée, se consume d'elle-même, comme sur sa tige errante l'incessante création de la flamme. C'est la complexité troublante de la vie réduite à sa plus pure substance.

Tant de soins, tant de pleurs, tant d'ardeurs inquiètes...

Les sentiments, issus d'un même mouvement, s'opposent et se poursuivent dans une étrange parenté. La joie succède à la détresse; l'impatience à la prudence; l'inconstance à la foi; la faiblesse à la force; la cruauté à la douceur; la certitude et la bonté à la confusion :

J'aimais jusqu'à ses pleurs que je faisais couler...

Ah! combien féminine dans sa mobilité est l'œuvre éternelle de Racine!

Forte d'une telle nécessité intérieure, elle peut se passer de tout déploiement extérieur de passions. L'intrigue est supportée seulement par deux ou trois personnages. Les relations entre eux tirent plus de grandeur d'être plus naturelles. « Andromaque ne connaît pas d'autre mari qu'Hector ni

d'autre fils qu'Astyanax », nous dit Racine, avec une fierté d'artiste que dissimule mal son souci avoué de moraliste.

Allons sur son tombeau consulter mon époux...

« Je doute, ajoute-t-il, que les larmes d'Andromaque eussent fait sur l'esprit de mes spectateurs l'impression qu'elles y ont faite, si elles avaient coulé pour un autre fils que celui d'Hector. » Mais ce n'est là que révérence faite à son époque par un auteur fort honnête homme et toujours solidaire de la société qu'il convie à ses jeux.

L'important est que Racine soit bien conscient de l'exigence secrète de son art, quand il le veut irréductible à tout ce qui n'est point l'ordre intérieur, et, dans cet ordre, l'essentiel.

Sa récompense est que, sans nulle concession à l'emphase, il ait pu frapper d'absolu l'œuvre la plus immédiate, la plus humblement actuelle que puisse inspirer une société humaine.

A ce degré de fatalité, la réussite, presque anonyme, d'une œuvre d'art emprunte au sort je ne sais quoi de sacré. Les personnages mêmes, tout imprégnés de nos faiblesses, nous apparaissent incorruptibles. Sur le plan propre à ce théâtre, il n'est rien de plus émouvant que l'inexorable pureté des héros raciniens. Libres et serfs tout à la fois, ils obéissent à une logique inéluctable où l'aiguillon de l'âme vaut plus que l'événement. Ils sont un peu comme cette fille de France, dont une lettre de jeunesse du poète nous a conservé l'histoire : « Une jeune fille d'Uzès, qui logeait assez près de chez nous, s'empoisonna hier elle-même et prit une grosse poignée d'arsenic, pour se venger de son père qui l'avait querellée fort rudement. Elle eut le temps de se confesser et ne mourut que deux heures après. On croyait qu'elle était grosse et que la honte l'avait portée à cette furieuse résolution. Mais on l'ouvrit tout entière, et jamais fille ne fut plus fille. Telle est l'humeur des gens de ce pays. »

Seigneur! c'est un exil que mes pleurs vous demandent...

Fallait-il cette note de fatalité pour restituer, malgré lui, au poète français ce que son sens social lui interdit : le goût du divin?... Sans doute la mesure du génie français n'est-elle pas si stricte qu'elle ne laisse poindre, par instants, l'incurable

nostalgie du lyrisme. Chez Racine, soudain, c'est le souffle même de l'humain qui nous verse au miracle...

De tant de cruauté, de tant de douceur, je cherchais vainement à déchiffrer l'énigme. Enfin, vous abdiquez, logique, et je subis l'enchantement, les yeux mi-clos, toute à la délectation de cette musique intérieure qui opère en moi comme un sortilège... Qu'ai-je besoin de comprendre, puisque je suis charmée? Qu'ai-je besoin de douter, si je suis libérée?... Les lois, les règles, les préceptes, tout s'efface et s'annule : de tout l'art racinien, il ne reste plus qu'une essence merveilleuse, intimement mêlée à notre âme... et soudain, malgré nous, cette révélation sublime de noblesse où la vie concilie

Les soins de sa grandeur et ceux de son amour.

Le mystère d'une telle élucidation échappera toujours aux peuples épris de seule vie physique. Juliette cherche à connaître son destin sous la splendide confusion d'une nuit étoilée; Iphigénie ne livre son cœur timide et fier que dans la claire nudité d'une chambre sans relief.

... Discrétion et mesure du génie français.

V

DÉLICE DU LANGAGE

Un goût de s'exprimer qui trouve en soi-même son plaisir; une joie toute sensuelle de se prêter à la modulation secrète du langage; une effusion intime de tout l'être dans la coulée verbale, et la confiance faite, pour l'invention du thème, au pouvoir créateur du mot dès sa naissance : l'intuition enfin de cette incantation lointaine, où l'assonance aux allitérations s'enchaîne avec partialité... Voilà, chez un Racine, des signes authentiques d'une vocation lyrique irrévélée.

. . . . . .

Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle.

. . . . . .

Dans l'Orient désert quel devint mon ennui!
Je demeurai longtemps errant dans Césarée,
Lieux charmants où mon cœur vous avait adorée.

Je vous redemandais à vos tristes États.
Je cherchais en pleurant les traces de vos pas.
. . . . . .
Quel climat, quel désert a donc pu vous cacher?
. . . . . .
En vain sur les autels ma main brûlait l'encens.
. . . . . .
Muet, chargé de soins et les larmes aux yeux,
. . . . . .
Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,
. . . . . .
J'ai pour elle cent fois rendu grâces aux dieux
D'avoir choisi mon père au fond de l'Idumée.
. . . . . .
Tu vis mon désespoir; et tu m'as vu depuis
Traîner de mers en mers ma chaîne et mes ennuis.
. . . . . .
J'ai mendié la mort chez des peuples cruels
Qui n'apaisaient leurs dieux que du sang des mortels.
. . . . . .
Si ta haine m'envie un supplice si doux,
. . . . . .
Ne pourrais-je, en fuyant un indigne repos,
D'un sang plus glorieux teindre mes javelots?

Parfois, évoluant au jeu de l'inconscient, la suggestion se fait visuelle; tout en demeurant, semble-t-il, immatérielle à force d'être inactuelle, et par là même fidèle à son essence spirituelle :

Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent!
Quelle importune main, en formant tous ces nœuds
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux?
Tout m'afflige et me nuit et conspire à me nuire.
. . . . . .
Cette nuit je l'ai vue arriver en ces lieux,
Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes
Qui brillaient au travers des flambeaux et des armes.
. . . . . .
Ses femmes autour d'elle à toute heure empressées
Sauront la détourner de ses tristes pensées.
. . . . . .
Si vous voulez partir, la voile est préparée.
. . . . . .
Tous les temples ouverts fument en votre nom.
. . . . . .

Pour goûter la fraîcheur du vers racinien, il faudrait d'abord mesurer toute la nouveauté de son art.

***

Malherbe avait cherché sans doute à épurer la langue, qu'il voulait « désitalianiser »; à la libérer de ses archaïsmes; à la châtier de ses vulgarités, de ces expressions qu'il jugeait « basses et plus que plébé ». Mais à vouloir traiter le mot trop « religieusement », c'est-à-dire trop isolément de la source humaine dont il procède, il avait poussé l'intolérance jusqu'à stériliser malgré lui le vocabulaire poétique. Ses exigences de casuiste conféraient au vers une sécheresse tout intellectuelle, en le privant du libre mouvement où naît inconsciemment le chant. La hantise formelle conduisait à l'automatisme. « Une heure avant que de mourir », le grand écrivain devait réprimander sa garde pour l'usage d'un mot « qui n'était pas bien français ».

Un tel despotisme ne pouvait manquer de susciter la réaction d'artistes plus sensibles, soucieux de se convaincre que l'on ne devient pas poète par la seule « étude des règles », mais par une dévotion plus mystérieuse, une résonance plus intime qui échappe à tout enseignement, comme à toute contrainte.

Cette résonance intime, je ne la trouve pas chez Corneille.

La poésie pour lui est œuvre théâtrale, faite du large mouvement extérieur que soutient la seule force des idées. Sa langue volontaire n'exerce point, sensuellement, cette fonction intégrale où s'allient toutes les insinuations. Dans aucune de ses œuvres dramatiques, je ne le vois disposer ses mots, comme des notes, en vue d'une harmonie générale, mais bien plutôt comme des nombres, en vue d'une opération de l'esprit. A nul chant intérieur il ne demande l'amorce de son explication. S'il reconnaît « qu'un chant a quelquefois plus de grâce » que l'expression logique, il l'entend au sens littéral, se hâtant de conclure en faveur du chant mécanique : « Cet ornement, dit-il, est redevenu nécessaire pour remplir les oreilles de l'auditeur, cependant que les machines descendent. » On ne peut mieux condamner le vers dans son domaine sensible. A d'autres d'approfondir l'insondable mystère du pouvoir verbal; lui n'a souci que de valeurs morales, et tout entier tendu vers sa pro-

jection d'héroïsme, il ne recherche d'autre état de grâce que cette lucide fermeté de jugement propice aux larges expressions du sentiment viril. Pour accentuer l'ampleur de son action, il lui suffit de la probité de quelques grandes images et du relief des antithèses.

Cette plénitude dans la forme et cette autorité dans le mouvement confèrent à la nudité de ses phrases une sereine aisance. Elles portent la marque puissante de son altière personnalité, inaccessible aux complaisances. Corneille est trop distrait de soi-même et trop grisé d'austérité pour s'attarder au raffinement des assonances intérieures. La tentation chez lui serait visuelle plus qu'auditive; et même dans l'ordre plastique, il rechercherait la ligne plus que le ton. Dessinateur plus que peintre, il semble qu'à grands traits de fusain il veuille guider et soutenir l'idée dans sa force contenue, dans son dépouillement majestueux. C'est sous ce seul aspect qu'il faut le considérer comme un rénovateur de la langue française. Il l'assainit dans son action, il ne l'affine point dans sa substance sensible.

Animé d'un plus libre mouvement, le singulier génie de La Fontaine verse au fleuve de notre langue la fraîcheur de ses eaux capricieuses. Voici la logique mise à mal comme nymphe d'églogue. La phrase échappe au vers dans une troublante confusion, et l'impatience du désir fait jaillir le mot de sa source avec un ineffable plaisir. Certes, nous sommes loin de la perfection sans joie de Malherbe; de l'héroïsme sans émoi de Corneille. La Fontaine est tout délice. Sans l'égarer jamais, parce qu'il est né français, sa licence l'entraîne, souriant et grisé, à des détours imprévus du poète classique. Dans un intime commerce avec la vie toute nue, il puise le meilleur de son art, et cette grâce, entre toutes, d'enrichir notre langue d'une sève nouvelle. Avec quel insouci divin, quelle aisance naturelle le verrons-nous s'affranchir de toute contrainte rituelle, qu'il s'agisse de métrique, de grammaire ou d'orthographe! Avec quel instinct princier l'entendrons-nous préférer l'inutile à l'utile!

C'est l'image de ceux qui bâillent aux chimères.

Et tout lui sera bon, jusqu'à ses négligences, pour rendre plus ailés ses vers. Combien d'hiatus, charmants sous sa

plume, nous émeuvent secrètement parce qu'ils sauvegardent à nos lèvres ce que Vaugelas appelait « la vraie façon ordinaire de parler d'une nation ».

Au vrai, La Fontaine ne connaît d'autre inspiration que son libre penchant. Plaise à sa fantaisie de faire rimer « Parnasse » avec « grâce », de passer familièrement du vers de douze pieds au vers de deux pieds, de faire droit à l'image la moins noble : aucun fâcheux ne s'aviserait de lui demander des comptes, car son rôle, en lisière du royaume des beaux esprits, et par la grâce même de son adorable insouciance, est de restituer au génie français sa saveur originelle, dans la langue naturelle à tous les Français.

Si La Fontaine fait chanter les eaux vives de France, il appartient à Boileau d'en régenter le cours.

Inaccessible à toute perception lyrique, hostile à tout écart de l'imagination et tenant pour suspecte en elle-même « l'inspiration », ce poète de la raison, par sa rigueur logique et son goût de la propriété, a du moins contribué, comme écrivain, à fixer notre langue dans sa fonction abstraite. Pour lui l'instrument se suffit presque. Aucune joie de créateur, mais une austère vigilance, une sévère application aux enchaînements d'un art tout dogmatique. Aucune surprise de l'inconscient, mais une constante progression analytique, une sorte d'articulation osseuse qui ne garde trace d'aucune substance charnelle.

L'idée elle-même, si elle ne brille à ses yeux d'une parfaite nécessité, ne le satisfait qu'à moitié, tant il éprouve de haine pour la rencontre fortuite. L'image n'a droit qu'au rôle des « utilités » et la phrase, pour lui, sans jamais naître de source où trouver en elle-même un inexplicable plaisir, résulte strictement d'une série d'épreuves. Avec toute la circonspection, toute la parcimonie d'un bon Français, disputant de grammaire comme d'espèces monétaires, il épelle le mot qu'il faudrait laisser vivre; il émonde, échenille et redresse la langue, qu'il voudrait nette de toutes imperfections comme de toutes vertus parasitaires. Et c'est une longue, implacable recherche de clarté qui, par des méthodes presque scientifiques, tend à accroître la valeur de ce qu'elle appauvrit, comme la matière minérale aux mains de l'opticien. Aucun écrivain du grand

siècle n'aura été, hélas! plus représentatif de l'esprit français, dans ce qu'il a de passionnément logique et de désespérément intellectuel.

C'est sous cette loi géométrique que va s'exercer, captive et libre, la pure divination de l'art racinien.

***

A vingt ans, dans sa virginité littéraire, Racine s'emploie inconsciemment à renouveler l'usage poétique d'une langue dont l'étude ne fut pour lui jamais distincte de celle du cœur humain. Et telle il l'entendit, à Port-Royal ou à Uzès, se modeler, vivante et souple, à toutes les inflexions de l'âme, telle il la veut sauvegarder pour son propre délice.

La tâche est rude pour qui prétend concilier sa vérité intime et son respect des rites. Les lois sont formelles, elles sont impératives. Il faudra transformer des valeurs conventionnelles en valeurs réelles; sacrifier des formes surannées, fanées par l'usage, à des formes nouvelles, pleines et mouvantes; faire affleurer, dans une simplicité voulue, un monde mystérieux où la parole humaine garde son recul divin; instituer enfin un vivant équilibre où l'ordre et la décence s'accordent au mouvement.

Chose étrange! c'est Racine, l'enfant tendre et soumis, le bon élève studieux, d'esprit si respectueux, qui par la grâce du langage le plus imprescriptible, va libérer la poésie française sous l'entrave même de ses lois, la tirer du sommeil et de la surdité, l'assouplir, l'animer, lui révéler enfin toute sa disponibilité pour d'imprévisibles alliances.

Pour tant d'audace et de prudence, soyez loué, Racine!...

Muer en un monde sensible un monde d'inertie; infiltrer le miracle de la vie dans l'œuvre de raison; aviver d'un éclat intérieur l'abîme des passions, et restituer enfin au chant l'office d'élargir les chances de l'esprit : autant de choses essentielles réalisées par Racine, avec une facilité surprenante, à l'heure la plus ingrate pour la poésie et sans rompre l'obédience envers la loi du siècle.

Pour s'acquitter aussi harmonieusement d'une telle mission, il semble qu'il n'ait eu qu'à prêter l'oreille au murmure fami-

lier de tant de voix lointaines, écoutées en province, dont le chant unanime lui devait enseigner le plus essentiel de la chose française.

Son vocabulaire, pour plus de sûreté, est le plus pauvre que l'on connaisse. Des mots simples, fidèles, pris à l'usage du temps; aucune recherche savante, aucun artifice de rhéteur : l'exigence et le tact poussés à ce point d'exquise certitude où la culture d'elle-même se récuse, se dépouille et s'élude. Jamais la moindre propension littéraire dans ses phrases nues et claires, qui pourraient être reprises à des lèvres vivantes. On y chercherait en vain le substantif précieux ou rare, qui provoque la surprise.

Je respirais, Œnone, et depuis son absence
Mes jours moins agités coulaient dans l'innocence.
. . . . . .
Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux
Depuis que le sommeil n'est entré dans mes yeux.
. . . . . .
Quel caprice vous rend ennemi de vous-même?
. . . . . .
On vous nomme, et ce nom le rappelle à la vie.
. . . . . .
Que charmés l'un de l'autre ils retournent à Sparte.
. . . . . .

Rien, de cette langue divine, n'est étranger au pur dialecte de mon pays; et cependant, combien le mot prend de saveur nouvelle, quand c'est Racine qui l'emprunte : il se revêt soudain d'une grâce confidentielle, m'émeut d'un trouble indicible où participe tout mon être. J'oublie sa signification intellectuelle pour m'attarder seulement à sa douceur sensuelle. J'écoute chanter en moi son étrange pouvoir comme une obscure prescience. Il est d'une fraîcheur toujours nouvelle, car il renaît toujours du cœur.

Voilà comme, occupé de mon nouvel amour,
Mes yeux, sans se fermer, ont attendu le jour...

Ah oui! délice du langage ramené à sa source!... Est-il plus sûre récompense d'une naissance française, que cette complicité dans l'audition du thème racinien? Sans parure, sans faste, assistée de sa seule dignité, et par on ne sait quels

signes à l'avance révélée, la mélodie chemine simplement, avec une sorte d'aisance naturelle; attentive aux plus secrètes répugnances de l'âme, elle se dérobe à maintes sollicitations, évite toute querelle inutile, et continue de témoigner d'elle-même, sans marquer nulle gêne des lois rigides qui l'enserrent :

Il ne manque à son front que le bandeau royal...

A la faveur d'une telle révérence, il semble que la note, par plus de contrainte purifiée, veuille enfin s'élever jusqu'à ces lieux très hauts, où la parole humaine trouve son prolongement divin dans une sorte d'accent sacré.

. . . . . .
Les dieux m'en sont témoins, ces dieux qui dans mon flanc
Ont allumé le feu fatal à tout mon sang.
. . . . . .
Ces flambeaux, ce bûcher, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,
Cette foule de rois. . . . . .
Tous ces yeux qu'on voyait venir de toutes parts
Confondre sur lui seul ses avides regards.
. . . . . .
Terrible et plein du dieu qui l'agite sans doute
Ce fils qu'une Amazone a porté dans son flanc.
. . . . . .
Sa voix s'est fait entendre avec un cri terrible.
J'ai couru. Le désordre était dans ses discours.
. . . . . .
Je respire à la fois l'inceste et l'imposture
. . . . . .
Dans Rome les autels fumaient de sacrifices
. . . . . .
Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte
. . . . . .
Tandis que l'Orient dans le lit de sa Reine
Voit passer un esclave au sortir de nos chaînes,
. . . . . .
Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache.
Un désordre éternel règne dans son esprit,
. . . . . .
Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler...
. . . . . .
Mon âme chez les morts descendra la première.
. . . . . .

Je respire inlassablement l'essence inhabituelle de ces grands vers français. Ils recréent en moi le goût, si peu classique, de l'insaisissable. Ils me proposent l'ineffable ambiance de leur ambiguïté.

Même sous ses accents les plus sacrés, la musique racinienne réalise ce miracle d'une si intime pertinence, que chaque note en particulier semble s'adresser directement à moi; solliciter ma complaisance et mon sourire; me restituer mes peines et mes joies; me révéler enfin toute l'innocence et l'unité de la vie. Ah! que cette mélodie pour moi est donc française! De son abîme de pureté elle monte à moi comme l'eau d'une source, comme l'eau lustrale du Loiret, en ce lieu ombragé où elle sourd, avec une telle ivresse du ciel de France que je lève moi-même le front vers un chant de ramier... O douceur, ô fraîcheur reconnue! Je puis fermer les yeux dans ce domaine familier...

> Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
> Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive...

Il semble que Racine ait lui-même cédé à la musique de son chant.

> . . . . . .
> On sait qu'elle est charmante, et de si belles mains
> Semblent vous demander l'empire des humains...
> . . . . . .

Il ressentait profondément cette joie inépuisable du son, par où la bouche humaine parvient à captiver, du mystère de l'âme, le plus inexprimable et le plus fugitif. Il ne montrait jamais tant d'émotion que lorsqu'il récitait des vers. « J'ai bien peur, écrivait-il au père Bonhours, que vous ne trouviez sur le papier bien des fautes que ma prononciation vous avait enlevées. Mais j'espère que vous les excuserez un peu, et que l'amitié que vous avez pour moi aidera peut-être autant à vous éblouir que ma déclamation ne l'a pu faire. »

Il n'y avait pas que le père Bonhours qui fût « ébloui ». Les princes à Versailles, les plus raffinés des courtisans, des écrivains comme Boileau, La Fontaine et Molière, des prélats même, pourvu qu'ils fussent français, recherchaient avec une sorte de joie sensuelle le plaisir d'écouter l'Enchanteur qui,

de sa belle voix souple et nuancée d'Ile-de-France, transformait l'atmosphère en un climat délicieux. Dangeau note que Louis XIV, dans l'insomnie, priait que l'on mandât Racine « pour lui faire la lecture ». Et plus complet était son apaisement quand c'était du Racine que lui chantait Racine.

Assure, me dit-il, le repos de ton Roi...

Savait-il bien, l'orgueilleux Monarque, jusqu'à quel point il s'assurait ainsi de nourriture propre au royaume?... Pour qui n'est point de pur lignage français, la voix d'un Jean Racine ne saurait être toute perceptible. Une langue sans éclat, sans relief, réduite aux signes les plus neutres de l'expression française et que sa discrétion même force aux vertus les plus essentielles, est par trop allusive pour combler des oreilles étrangères. Elle exige l'initiation de la naissance et de la race. Elle réserve sa fraîcheur à des âmes complices. Elle est intraduisible.

C'est dire, une fois de plus, combien l'art racinien se confond avec notre civilisation. Il nous pénètre et nous ravit de notre propre souffle. Nous lui ouvrons nos cœurs avec une telle aisance, qu'il nous advient, perdus dans une rêverie heureuse, d'oublier qu'il puisse être d'autre façon de vivre que française...

MARTHE DE FELS

COMMENT WANG-FO FUT SAUVÉ

Le récit que nous publions ici est une adaptation libre d'une ancienne légende chinoise.

Le vieux peintre Wang-Fô et son disciple Ling erraient le long des routes du royaume de Han.

Ils avançaient lentement, car Wang-Fô s'arrêtait la nuit pour contempler les astres, le jour pour regarder les libellules. Ils étaient peu chargés, car Wang-Fô aimait l'image des choses, et non les choses elles-mêmes, et nul objet au monde ne lui semblait digne d'être acquis, sauf des pinceaux, des pots de laque et d'encre de Chine, des rouleaux de soie et de papier de riz. Ils étaient pauvres, car Wang-Fô troquait ses peintures contre une ration de bouillie de millet, et dédaignait les pièces d'or. Son disciple Ling, pliant sous le poids d'un sac plein d'esquisses, courbait respectueusement le dos comme s'il portait la voûte céleste, car ce sac, aux yeux de Ling, était était rempli de cimes sous la neige, de nuages au printemps, et du visage de la lune d'été.

Ling n'était pas né pour courir les routes à la suite d'un vieil homme qui maraudait l'aurore et captait le crépuscule. Son père était changeur d'or; sa mère était l'unique enfant d'un marchand de jade qui lui avait légué ses biens en la maudissant, parce qu'elle n'était pas un fils. Le cœur de Ling était timide, car il avait grandi dans une maison d'où la richesse éliminait les hasards. Il craignait surtout les fourmis rouges, les orages, la pauvreté, et l'horrible pitié que lui inspirait la

vue des morts. Quand il eut quinze ans, son père lui choisit une épouse, et la prit très belle, car l'idée des joies qu'il procurait à son fils le consolait d'avoir atteint l'âge où la nuit sert à dormir. L'épouse de Ling était frêle comme un roseau, enfantine comme le lait, douce comme la salive, salée comme les larmes. Après les noces, les parents de Ling poussèrent la discrétion jusqu'à mourir, et leur fils resta seul dans sa maison peinte de cinabre, en présence de sa jeune femme qui souriait toujours, et d'un poirier qui donnait des fleurs roses. Ling aima cette femme au cœur limpide comme on aime un miroir qui ne se ternirait pas, un talisman qui rassurerait toujours. Il fréquentait les maisons de thé pour obéir à la mode, et ne favorisait que modérément les acrobates et les danseuses.

Un soir, dans une taverne, il eut Wang-Fô pour voisin de table. Le vieil homme avait bu pour se mettre en état de mieux peindre un ivrogne; sa tête penchait de côté comme s'il s'efforçait de mesurer la distance qui séparait sa main de sa tasse. Le vin agitait la langue de ce contemplateur taciturne : Wang-Fô parlait comme si le silence était le mur, et les mots des couleurs destinées à le couvrir. Grâce à lui, Ling aperçut la beauté des faces de buveurs estompées par la vapeur des boissons chaudes, la splendeur brune des viandes dorées par les coups de langue du feu, et la douce nuance rose des taches de vin parsemant les serviettes comme des pétales fanés. Un coup de vent souleva le rideau de la porte; l'averse entra dans la chambre : Wang-Fô se pencha pour faire admirer à Ling la zébrure livide de l'éclair, et Ling émerveillé cessa d'avoir peur de l'orage.

Ling paya l'écot du vieux peintre : comme Wang-Fô était sans argent et sans hôte, il lui offrit humblement un gîte. Ils firent route ensemble; Ling tenait une lanterne; sa lueur projetait dans les flaques des feux inattendus. Ce soir-là, Ling apprit avec surprise que les murs de sa maison n'étaient pas rouges, comme il l'avait cru, mais qu'ils avaient la couleur d'une orange prête à pourrir. Dans la cour, Wang-Fô remarqua la forme délicate d'un arbuste auquel personne n'avait prêté attention jusque-là, et le compara à une jeune femme qui laisse sécher ses cheveux. Dans le couloir, il suivit avec ravissement la marche hésitante d'une fourmi rouge le long des

crevasses de la muraille, et l'horreur de Ling pour ces bestioles s'évanouit. Alors, comprenant que Wang-Fô venait de lui faire cadeau d'une âme neuve, dont nul auparavant n'avait soupçonné l'existence, Ling coucha respectueusement le vieil homme ivre dans la chambre où ses père et mère étaient morts.

Depuis des années, Wang-Fô rêvait de faire le portrait d'une princesse des temps anciens, jouant du luth sous un saule. Aucune femme n'était assez irréelle pour lui servir de modèle, mais Ling pouvait le faire, puisqu'il n'était pas une femme. Puis Wang-Fô parla de peindre un jeune prince d'autrefois tirant de l'arc au pied d'un grand cèdre. Aucun jeune homme du temps présent n'était assez irréel pour lui servir de modèle, mais Ling fit poser sa propre femme sous le poirier du jardin. Ensuite, Wang-Fô la peignit en costume de fée parmi les nuages du couchant, et la jeune femme délaissée pleura, car c'était un présage de mort. Depuis que Ling lui préférait les portraits que Wang-Fô faisait d'elle, ses yeux se fanaient comme deux fleurs qu'on aurait laissé tomber. Un matin, on la trouva pendue aux branches du poirier rose; les bouts de l'écharpe qui l'étranglait flottaient mêlés à sa chevelure; elle paraissait plus mince encore que d'habitude, et pure comme l'idée qu'on se fait du malheur. Wang-Fô la peignit une dernière fois, car il aimait cette teinte verte que la pourriture donne aux morts. Son disciple Ling broyait les couleurs, et cette besogne exigeait tant d'application qu'il oubliait de verser des larmes.

Ling vendit successivement ses esclaves, ses jades, et les poissons de sa fontaine pour procurer au maître des pots d'encre pourpre qui venait d'Occident. Quand la maison fut vide, ils la quittèrent, et Ling ferma derrière lui la porte de son passé. Wang-Fô était las d'une ville où les visages n'avaient plus à lui apprendre aucun secret de laideur ou de beauté, et le maître et le disciple vagabondèrent ensemble sur les routes du royaume de Han.

Leur réputation les précédait dans les rues étroites des villages, au pied des châteaux forts, et sous le porche des temples où les pèlerins inquiets se réfugient au crépuscule. On disait que Wang-Fô avait le pouvoir de donner la vie à ses figures par une dernière touche de couleur qu'il ajoutait à

eurs yeux. Les fermiers venaient le supplier de leur peindre un chien de garde, et les seigneurs voulaient de lui des images de soldats. Les prêtres honoraient Wang-Fô comme un sage; le peuple le craignait comme un sorcier. Wang-Fô se réjouissait de ces différences d'opinions qui lui permettaient d'étudier autour de lui des expressions d'épouvante, de colère, ou de vénération.

Ling mendiait la nourriture, et profitait des extases du maître pour lui masser les pieds. A l'aube, quand le vieil homme dormait encore, il partait à la chasse de paysages timides dissimulés derrière des bouquets de roseaux. Le soir, quand le maître découragé jetait ses pinceaux sur le sol, il les ramassait. Lorsque Wang-Fô était triste et parlait de son grand âge, Ling lui montrait en souriant le tronc magnifique d'un vieux chêne. Lorsque Wang-Fô était gai et racontait des plaisanteries, Ling faisait humblement semblant de l'écouter.

Un jour, au soleil couchant, ils atteignirent les faubourgs de la ville impériale, et Ling chercha pour Wang-Fô une auberge où passer la nuit. Le vieux s'enveloppa dans des loques, et Ling se coucha contre lui pour le réchauffer, car le printemps commençait à peine de naître, et les petites heures du matin étaient encore glacées. A l'aube, on entendit dans la cour les hennissements des petits chevaux de la Garde mongole, les chuchotements effrayés de l'hôte, et des commandements criés en langue barbare. Ling frémit, se souvenant qu'il avait volé la veille un gâteau de riz pour le repas du maître. Ne doutant pas qu'on ne vînt l'arrêter, il se demanda qui aiderait demain Wang-Fô à passer le gué du prochain fleuve.

Les soldats entrèrent dans la chambre, et explorèrent le sol avec des lanternes. Les flammes filtrant à travers des cerceaux de couleur jetaient des lueurs rouges ou bleues sous leurs casques de cuir. La corde de leur arc vibrait sur leur épaule, et les plus féroces poussaient tout à coup des rugissements sans raison. Ils posèrent lourdement la main sur l'épaule de Wang-Fô, et le vieil homme, réveillé à coups de fouet, ne put s'empêcher de remarquer que leurs manches n'étaient pas assorties à la nuance de leur manteau.

Soutenu par son disciple, Wang-Fô suivit les soldats en trébuchant le long des routes caillouteuses. La foule s'attroupait pour huer les prisonniers, et à toutes les questions de Wang-Fô, les soldats répondaient par un rire sauvage. Ses mains ligotées souffraient, et Ling désespéré regardait son maître en souriant, ce qui était pour lui une façon plus tendre de pleurer.

Ils arrivèrent sur le seuil du palais impérial, dont les murs violets se dressaient en plein jour comme un pan de crépuscule. Chacune de ses mille portes tournait sur elle-même en donnant une note de musique, et leur agencement était tel qu'on parcourait toute la gamme en traversant le palais de l'est au couchant. Les soldats firent franchir à Wang-Fô d'innombrables salles carrées ou circulaires, dont la forme symbolisait les saisons, les points cardinaux, le mâle et la femelle, la longévité, les prérogatives du pouvoir. Tout se concertait pour donner l'idée d'une puissance et d'une subtilité surhumaines, et l'on sentait que les moindres décrets prononcés là devaient être définitifs et terribles comme le sourire des morts. Enfin, l'air se raréfia; le silence devint si profond qu'un supplicié même n'eût pas osé crier. Un eunuque souleva une tenture; les soldats tremblèrent comme des femmes, et la petite troupe entra dans la salle où rêvait le Fils du Ciel.

C'était une salle dépourvue de murs, soutenue par d'épaisses colonnes bleues. Un jardin s'épanouissait de l'autre côté des fûts de pierre, et chaque fleur contenue dans ses pelouses appartenait à une espère rare apportée d'au delà les océans. Mais aucune n'avait de parfum, de peur que la méditation du Dragon céleste ne fût troublée par les bonnes odeurs. Par respect pour le silence où baignaient ses pensées, aucun oiseau n'avait été admis à l'intérieur de l'enceinte, et on en avait même chassé les abeilles. Un mur énorme séparait le jardin du reste du monde, afin que le vent, qui passe sur les chiens crevés et les cadavres des champs de bataille, ne pût se permettre de frôler la manche de l'Empereur.

Le Maître Céleste était assis sur un trône de jade, et ses mains étaient ridées comme celles d'un vieillard, bien qu'il eût à peine vingt ans. Sa robe était bleue pour figurer l'hiver, et verte pour figurer le printemps. Son visage était beau, mais

impassible comme un miroir placé trop haut qui ne refléterait que les astres, et le terrible ciel. Il avait à sa droite son ministre des Plaisirs tristes, et à sa gauche son conseiller des Divertissements cruels. Comme ses courtisans rangés au pied des colonnes tendaient l'oreille pour recueillir le moindre souffle sorti de ses lèvres, il avait pris l'habitude de parler toujours à voix basse.

— Dragon Céleste, — dit Wang-Fô prosterné, — je suis vieux, je suis pauvre, je suis faible. Tu es comme l'été; je suis comme l'hiver. Tu as dix mille vies. Je n'en ai qu'une, et qui va finir. Que t'ai-je fait? On a lié mes mains, qui ne t'ont jamais nui.

— Tu me demandes ce que tu m'as fait, vieux Wang-Fô? — dit l'Empereur.

Sa voix était si mélodieuse qu'elle donnait envie de pleurer. Il leva sa main droite, que les reflets du pavement de jade faisaient paraître verte comme une plante sous-marine, et Wang-Fô émerveillé par la longueur de ces doigts minces chercha dans sa mémoire s'il n'avait pas fait de ce jeune homme, ou de l'un de ses ancêtres, un portrait médiocre qui mériterait la mort. Mais c'était peu probable, car Wang-Fô jusqu'ici n'avait guère fréquenté les empereurs, leur préférant les portefaix.

— Tu me demandes ce que tu m'as fait, vieux Wang-Fô? — reprit l'Empereur, en se penchant légèrement vers le vieil homme prosterné. — Je vais te le dire. Mais comme le venin d'autrui ne peut pénétrer en nous que par les issues les plus subtiles, pour te mettre en présence de tes torts, je dois te raconter toute ma vie. Mon père avait rassemblé une collection de tes peintures dans la chambre la plus secrète du palais, car il était d'avis que les personnages des tableaux doivent être soustraits à la vue des profanes, en présence de qui ils ne peuvent baisser les yeux. C'est dans ces salles que j'ai été élevé, vieux Wang-Fô, car on avait fait autour de moi la solitude pour me permettre d'y grandir. Afin de m'éviter toutes souillures, on avait écarté de moi le flot trouble des vivants, et il n'était permis à personne de passer devant mon seuil, de peur que l'ombre de cet homme ou de cette femme ne s'étendît jusqu'à moi. Les quelques vieux serviteurs qu'on

m'avait réservé se montraient le moins possible : les heures tournaient en cercle; les couleurs de tes peintures fixées sur les murailles s'avivaient avec l'aube et pâlissaient avec le crépuscule. Assis sur un tapis dont je savais par cœur les dessins, laissant pendre mes doigts entre mes genoux de soie jaune, je m'imaginais ce que serait mon avenir. Je me représentais le monde, le pays de Han au milieu, pareil à la paume creuse et monotone de la main que sillonnent les lignes fatales des cinq fleuves. Tout autour, la mer où naissent les monstres, et plus loin encore, les montagnes qui supportent le ciel. Et pour m'aider à me représenter toutes ces choses, je me servais de tes peintures. Tu m'as fait croire que l'océan ressemblait à la vaste nappe d'eau étalée sur tes toiles, si bleue qu'une larme en y tombant ne peut que se changer en saphir; que les femmes s'épanouissaient et se refermaient comme des fleurs, pareilles aux créatures qui s'avancent, languissamment poussées par la brise, dans les allées de tes jardins; et que les jeunes guerriers à la taille mince qui veillent sur mes frontières étaient eux-mêmes des flèches qui un jour me transperceraient le cœur. A seize ans, j'ai vu tomber les barrières qui me séparaient du monde. J'ai commandé ma litière : secoué sur des routes dont je ne prévoyais ni les cailloux, ni la fange, j'ai parcouru les provinces de l'Empire sans trouver tes jardins pleins de femmes semblables à des lucioles, tes femmes dont le corps est lui-même un jardin. La boue des rivages m'a dégoûté des océans; la vermine des villages m'a fait oublier la beauté des rizières; la chair des femmes vivantes me répugne comme la viande morte qui pend aux crocs des bouchers, et le rire épais de mes soldats me soulève le cœur. Le sang même des écorchés vifs est moins rouge que la moindre grenade figurée sur tes toiles; et je n'ai rencontré nulle part sur le visage humain cette majesté que confère aux moindres de tes mendiants ou de tes courtisanes le seul fait d'être en vie. Tu m'as menti, Wang-Fô, vieil imposteur : le monde n'est qu'un amas de lignes confuses, jetées sur le vide par un peintre en démence, et sans cesse effacées par nos larmes. Le royaume de Han n'est pas le plus beau de tous les royaumes, et je ne suis pas l'Empereur. Le seul Empire sur lequel il vaille la peine de régner est celui où tu pénètres, vieux Wang,

par le chemin des mille courbes et des dix mille couleurs. Toi seul règnes en paix sur des montagnes couvertes d'une neige qui ne peut fondre, et sur des champs de narcisses qui ne peuvent pas mourir. Et c'est pourquoi, Wang-Fô, j'ai cherché quel supplice te serait réservé, à toi dont les sortilèges m'ont dégoûté de ce que je possède, et donné le désir de ce que je ne posséderai pas. Et puisque c'est par les portes magiques de tes prunelles que tu pénètres dans ton royaume, j'ai décidé qu'on t'arracherait les yeux. Et puisque tes mains sont les deux routes aux dix embranchements qui te mènent au cœur de ton empire, je viens de décider qu'on te couperait les mains. M'as-tu compris, vieux Wang-Fô?

En entendant ces paroles, le disciple Ling arracha de sa ceinture un couteau ébréché, et se précipita pour tuer l'Empereur. Deux gardes le saisirent. Le Fils du Ciel sourit, et ajouta dans un soupir :

— Et je te hais aussi, vieux Wang-Fô, parce que tu as su te faire aimer. Tuez ce chien.

Ling fit un bond en avant pour éviter que son sang ne vînt tacher la robe du maître. Wang-Fô n'eut pas le temps de lui dire adieu. Un des eunuques leva son sabre, et la tête de Ling se détacha de sa nuque, pareille à une fleur coupée. Les serviteurs emportèrent ses restes, et Wang-Fô désespéré admira la belle tache écarlate que le sang de Ling faisait sur le pavement de jade.

L'Empereur fit un signe, et deux eunuques essuyèrent les yeux de Wang-Fô.

— Écoute, vieux Wang-Fô, — dit l'Empereur, — et sèche tes larmes, car ce n'est pas le moment de pleurer. Tes yeux doivent rester clairs, afin que le peu de lumière qui leur reste ne soit pas brouillé par tes pleurs. Car ce n'est pas seulement par vengeance que je souhaite ta mort; ce n'est pas seulement par cruauté que j'aime à te voir souffrir. J'ai d'autres projets, vieux Wang-Fô. Je possède dans mes collections une toile admirable, où tu as peint jadis un grand paysage calme. Les montagnes, l'estuaire des fleuves et la mer se répètent sur la surface de cette toile, infiniment rapetissés sans doute, mais avec une évidence qui surpasse celle des objets eux-mêmes, comme les reflets qui se condensent dans les miroirs concaves,

Mais ce tableau est inachevé, Wang-Fô, et ton chef-d'œuvre est à l'état d'ébauche. Sans doute, au moment où tu peignais, assis dans une vallée déserte, un oiseau blessé vint à passer, ou un enfant, qui poursuivait cet oiseau. Et le sang de l'oiseau, et la bouche de l'enfant t'ont fait oublier les paupières bleues des flots. Tu n'as pas terminé de franger la bordure du manteau de la mer, ni de peigner les cheveux des rochers. Wang-Fô, je veux que tu consacres les dernières heures de lumière qui te restent à finir ce tableau, qui alors sera pareil à un miroir sur lequel un mourant a exhalé son dernier souffle. Nul doute que tes mains, si près de tomber, ne trembleront sur cette toile, et l'infini pénétrera dans ton œuvre par ces hachures du malheur. Et nul doute que tes yeux, si près de se fermer, ne découvriront des accords de couleurs à la limite des sens humains. Tel est mon projet, vieux Wang-Fô, et je puis te forcer à l'accomplir. Si tu refuses, avant de t'aveugler, je ferai brûler toutes tes œuvres, et tu seras alors pareil à un père dont on a massacré les fils, et détruit les espérances de prospérité. Mais crois plutôt, si tu veux, que l'ordre que je donne n'est qu'un effet de ma bonté, car je sais que la toile est la seule maîtresse que tu aies jamais caressée. Et t'offrir des pinceaux, des couleurs et de l'encre pour occuper tes dernières heures, c'est faire l'aumône d'une fille de joie à un homme qu'on va mettre à mort.

Sur un signe du petit doigt de l'Empereur, les deux eunuques apportèrent respectueusement le tableau inachevé où Wang-Fô avait tracé l'image de la mer et du ciel. Wang-Fô essuya ses larmes, et sourit, car ce petit tableau lui rappelait sa jeunesse. Tout y attestait une fraîcheur d'âme à laquelle Wang-Fô ne pouvait plus prétendre, mais il y manquait cependant quelque chose, car à l'époque où Wang l'avait peint, il n'avait pas encore assez contemplé de montagnes, ni de rochers baignant dans la mer leurs flancs nus, et ne s'était pas assez saturé de la tristesse du crépuscule. Oubliant l'avenir et le présent, Wang-Fô choisit un des pinceaux que lui présentait un esclave, et se mit à étendre sur la mer inachevée de larges caresses bleues. Un eunuque agenouillé à ses pieds broyait les couleurs; il s'acquittait assez mal de cette besogne, et plus que jamais Wang-Fô regretta son disciple Ling.

Wang-Fô se mit à teinter de rose le bout de l'aile d'un nuage qui frôlait une montagne. Puis il ajouta à la surface de la mer de petites rides frémissantes qui ne faisaient que rendre plus profond le sentiment de sa sérénité. Le pavé de jade devenait singulièrement humide, mais Wang-Fô absorbé dans sa peinture ne s'apercevait pas qu'il travaillait les pieds dans l'eau.

Il s'attaqua ensuite au personnage du marinier penché sur ses rames, petite forme humaine perdue au fond du paysage, environnée de toutes parts par la majestueuse mélancolie de l'immensité. Des traits se dessinèrent sur ce visage presque imperceptible, et Wang-Fô remarqua que cette figure ressemblait à Ling.

De l'eau couvrait maintenant toute la surface du pavement de jade. Une lumière glauque envahit la salle. Les colonnes perdant leur forme commencèrent à ressembler bizarrement à des rochers. Le Fils du Ciel eut bientôt de l'eau jusqu'aux genoux, et les courtisans de l'eau jusqu'au ventre. Mais aucun d'eux n'osait bouger, puisque l'Empereur ne remuait pas. Wang-Fô peignait toujours sans paraître s'apercevoir que sa barbe trempait dans l'eau.

Le frêle canot du pêcheur grossissait sous les coups de pinceaux du peintre, occupait maintenant tout le premier plan de la toile. Le bruit sourd des avirons s'éleva soudain dans la distance, haletant et doux comme un battement d'aile. Le bruit se rapprocha, emplit toute la salle sans perdre sa douceur, puis s'arrêta, et des gouttes d'eau tremblaient, immobiles, suspendues aux rames du pêcheur. Depuis longtemps, le fer rouge destiné aux yeux de Wang-Fô s'était éteint sur le brasier du bourreau. L'eau atteignait maintenant au niveau du cœur impérial. Les courtisans étaient dans l'eau jusqu'aux épaules. Immobilisés par l'étiquette, ils se soulevaient doucement sur la pointe des pieds. Le silence était si profond qu'on eût entendu tomber une larme.

C'était bien Ling. Il avait sa vieille robe de tous les jours, et sa manche droite gardait encore les traces d'un accroc qu'il n'avait pas eu le temps de réparer, le matin, avant l'arrivée des soldats. Mais il portait autour du cou une étrange écharpe rouge.

Wang lui dit doucement en continuant à peindre :

— Je te croyais mort.

— Vous vivant, — dit respectueusement Ling, — comment aurais-je pu mourir?

Et il aida le maître à monter en barque. Le plafond de jade se reflétait à la surface de l'eau, de sorte que Ling paraissait naviguer à l'intérieur d'une grotte. Les nattes des courtisans submergés ondulaient sur l'eau comme des serpents, et la tête pâle de l'Empereur flottait comme un lotus.

— Regarde, mon disciple, — dit mélancoliquement Wang-Fô. — Ces malheureux vont périr, si ce n'est déjà fait. Je ne me doutais pas qu'il y avait assez d'eau dans la mer pour noyer un empereur. Que faire?

— Ne crains rien, maître, — repartit le disciple. — Bientôt, ils se trouveront à sec, et ne se souviendront même pas que leurs manches aient jamais été mouillées. L'Empereur seul gardera au cœur un peu d'amertume marine. Ces gens ne sont pas faits pour se noyer à l'intérieur d'un cadre.

Et il ajouta :

— La mer est belle, le vent bon, les oiseaux marins font leurs nids. C'est le moment de partir, mon maître, pour le pays qui s'étend de l'autre côté de l'immensité.

— Partons, — dit le vieux peintre.

Wang-Fô se saisit du gouvernail, et Ling se pencha sur les rames. Le bruit sourd des avirons emplit de nouveau toute la salle, pathétique et profond comme le battement d'un cœur. Le niveau de l'eau diminuait insensiblement autour des grands rochers verticaux qui redevenaient des colonnes. Bientôt, quelques rares flaques brillèrent seules dans les dépressions du pavement de jade. Les robes des courtisans étaient sèches, mais l'Empereur gardait quelques flocons d'écume dans la frange de son manteau.

Le tableau achevé par Wang-Fô était resté fixé contre la muraille. Une barque en occupait tout le premier plan. Elle s'éloignait peu à peu, laissant derrière elle un mince sillage qui se refermait sur la mer immobile. Déjà, on ne distinguait plus le visage des deux hommes assis dans le canot. Mais on apercevait encore l'écharpe rouge de Ling, et la barbe blanche de Wang-Fô flottait au vent.

Le doux battement des rames s'affaiblit, se perdit dans l'éloignement comme une musique qui s'en va. L'Empereur penché en avant, la main sur les yeux, regardait le canot noyé dans une buée d'or glisser lentement vers l'horizon. L'esquif de Wang-Fô n'était plus qu'un point imperceptible sur la mer silencieuse. Enfin, l'ombre d'une falaise tomba sur lui; la barque vira autour d'un rocher qui fermait l'entrée du large; le sillage s'effaça dans l'immensité déserte, et le peintre Wang-Fô et son disciple Ling disparurent sur cette mer de cristal que Wang-Fô venait d'inventer.

MARGUERITE YOURCENAR

JOURNAL D'AMOUR[1]

Le 24 et le 25. — J'attendis vainement que mon père parlât enfin de ta lettre; il semble s'être proposé de ne dire mot. Le soir seulement il me demanda si j'avais écrit aujourd'hui, parce qu'il avait vu un gros paquet à l'adresse d'A... Je pouvais bien jurer que non, car ma lettre est partie avant-hier.

— Oh, c'est donc Marton, Lisette, ou comme vous voudrez l'appeler. Toutes les femmes de ma maison ont la rage des Français.

Le 4. — Le général Dalwigk arriva avec notre convention pour le pays de Berg. Il est excessivement mécontent de Robens et de ses airs; son impertinence a pensé faire échouer le projet tout entier. Goldstein, de son côté, écrit continuellement à mon père que, grâce à ses négociations auprès des Autrichiens, les Français dans huit jours quitteront entièrement la rive droite, qu'il ne faut donc pas traiter avec ces... Oh! combien tout cela m'ennuie! Et toujours ces propos de guerre avec la Prusse, d'expédition vers Hanovre. Il y a de quoi en mourir.

Le général Dalwigk me rapporta mon bout de lettre. Il ne t'a point rencontré. Cela m'est assez indifférent, tu dois avoir reçu des nouvelles depuis. Il est bien mécontent de l'allure de nos affaires et de notre Régence. Il a raison. Il m'a beaucoup parlé des jolies femmes de Wetzlaer. Ah! mon ami, si je

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 décembre 1935, 1er, 15 janvier et 15 février 1936.

ne mourais de peur de me couvrir de ridicule, je t'avouerais que j'éprouve quelque chose qui ressemble à la jalousie. Souvent je me rappelle mon bonheur. Tu as sûrement fait un choix depuis, il serait ridicule d'en douter, car croire à la constance d'un homme aimable est plus ridicule encore que d'y prétendre, et malgré ma philosophie, quand je m'arrête à l'idée qu'une autre jouit à présent de ce bonheur que je regrette, au souvenir duquel je sacrifie le présent et l'avenir, qu'une autre reçoit les même caresses et peut-être les mêmes serments, ah mon ami! je hais la vie, je la déteste, je m'abhorre, mais je finis cependant toujours par me dire que j'ai tort, qu'ainsi va le monde et qu'il ne faut pas s'attendre à mieux. Mais ce portrait dont parle M. de Greuben! Si tu l'avais sacrifié à quelque femme! Me serait-il possible de te pardonner cette perfidie?

Le 5. — J'écrivis beaucoup pour mon père. Il me trouva seule un moment.

— A propos, Louise, dans sa dernière lettre le général Klein se qualifie de votre *époux* dans certaine phrase que je ne veux point vous répéter. Lui en avez-vous donné les droits?

Cette question faite sans que je m'y attende le moins du monde devait m'embarrasser cruellement. Mais le mot d'*époux* me força à sourire; toi qui l'as en horreur, comment aurais-tu pu l'écrire?

— Mon père, à coup sûr vous avez mal lu, cela est impossible; ce sera *amour* ou quelque chose de semblable.

— Regardez vous-même, Louise, je ne crois pas m'être trompé.

On vint, la conversation fut interrompue. Hélas, il n'est que trop vrai que tes lettres et ta conduite prennent une tournure vraiment matrimoniale, car tu me négliges, tu n'as plus l'air de m'aimer. Mon père craint l'*excès* de ta passion. Ah s'il savait combien de raisons tu m'as données d'en craindre le refroidissement! Qu'importe! Tu peux m'affliger, tu ne me feras pas changer, le général Klein n'aura jamais de successeur.

Du 13 frimaire. — Ah! mon ami, j'avais donc bien tort de te bouder. Ta charmante lettre me dédommage bien de tout

ce que j'ai souffert. Et cependant l'avouerai-je? il me reste au fond du cœur un abattement, une amertume que je ne puis te déguiser. Je ne songe pas sans effroi qu'on a pu te faire un crime de notre liaison, je ne songe pas sans crainte à mes relations de famille. Ah! n'y pensons plus; j'ose espérer encore, et si ton cœur me reste, puissé-je n'être pas heureuse? Toi seul, mon ami, un mot de ton écriture, la seule idée que tu penses peut-être à moi en ce moment, ton souvenir même si tu ne m'aimais plus ou si une séparation forcée... — mais je m'égare. Continuons mon journal puisque tu parais le désirer. Je t'ai laissé au 6 frimaire. Depuis, M. de Bentinck partit pour Munich après m'avoir fait des déclarations sans fin, et comme les sots même ont leur politique, il y mit une certaine dissimulation, ne se hasarda qu'avec une prudence qui m'eût fait rire en tout autre temps. Enfin, comme je n'avais l'air de ne voir ni d'entendre, il s'impatienta et me demanda si j'avais quelques commissions à lui donner pour M. d'Oberndorff qu'il comptait trouver à Munich.

— Je n'ai dans ce pays-là rien qui m'intéresse.

— Rien?

— Absolument rien. Dans ma patrie et parmi mes compatriotes, je ne connais personne dont le souvenir pût me flatter. C'est ce que je vous prie de dire et de ne point oublier vous-même.

Nous nous séparâmes du plus beau froid et l'on me plaisanta beaucoup de mes rigueurs.

Le 12. — Mon père reçut des détails sur les vexations dont le général d'Hautpoul ne fait pas mystère, à la vérité, mais qui sont incroyables. Il s'est fait payer son départ par les habitants du pays de Berg et les habitants de l'autre rive l'ont payé pour rester de ce côté-ci. Il exige qu'on paye encore une fois la complaisance qu'il a de s'en aller. Mon père se fâcha, déclama contre les Français, querella M. Broegelman que le général d'Hautpoul lui avait député et finit par se mettre au lit avec la fièvre et la migraine.

Le 25. — Mon père m'annonça que le jeune Oberndorff vient de succéder à toutes les charges de son père, ce qui lui

donne à Neubourg à peu près la même existence que celle dont mon père jouit ici. Je lui ai répondu que la fortune, en les rapprochant, n'en ferait que mieux ressortir l'éternelle différence que la nature a mis entre eux. Mon père comprit le compliment et se tut.

Mais bientôt ce fut à mon tour de me taire. On parla du commissaire Dalbon et on le vanta extrêmement. Or je l'ai malheureusement pris en guignon dès le premier instant de notre connaissance. Son air niais, ses grands éclats de rire, sa voix de stentor m'ont déplu souverainement. Il m'a beaucoup parlé de ses aïeux, de *quinze cent mille livres de rente* qu'il avait perdues à la Révolution; quoique mes études statistiques se bornent à peu de choses, je crois connaître assez bien la France pour être assurée que les princes du sang seuls avaient de ces fortunes-là; peut-être encore quelques fermiers généraux; mais le citoyen Dalbon n'a pas assez l'air de la bonne compagnie pour avoir pu être aussi riche. Tous ses contes m'ont dégoûtée et aujourd'hui je pris la liberté de contrarier un peu mon père dans ses éloges. Il m'en sut mauvais gré, me dit que Dalbon est le seul Français qui se soit bien conduit en Allemagne, que tel autre qui parle mieux que lui vertus et sentiments, a bien moins de délicatesse réelle, etc. Cette phrase m'a fait une peine véritable; il y avait là un air de reprocher mon attachement.

Le 26. — Je reçus cette lettre fatale que je t'ai envoyée. L'effet de la foudre eût été moins terrible et moins prompt. Je n'eus pas plus tôt jeté les yeux sur cet écrit, que toutes les douces illusions dont je me berce depuis deux ans s'évanouirent. Je me vis à cent lieues de ce que je croyais être. Je me trouvai avilie, j'eus horreur de moi-même.

Le 3 pluviôse fut encore un jour affreux pour moi. En cherchant de tes lettres dans ma cassette, je trouvai celle du jeune infortuné auquel je coûtai la vie. Grands Dieux! Tous les événements de ma vie se rassemblent à la fois pour m'accabler. Aujourd'hui même il y a quatre ans qu'un amour malheureux l'arracha à ses parents, à ses espérances. A dix-neuf ans! Le hasard qui me montrait sa lettre lorsque j'y pensais le moins, et le jour même, me frappa singulièrement. Je n'ai point voulu

son malheur, je l'ai cependant causé. Je dois m'en punir. Eh! n'ai-je pas assez d'égarement à venger sur moi! Et cependant en ce moment même, je t'aime avec une passion, un délire, que rien ne peut exprimer. Plus je me vois coupable et plus je sens combien je te dois de reconnaissance de m'avoir pardonné et de m'avoir épargné peut-être de nouvelles fautes. Car, sans toi, sans ton idée, me serais-je arrêtée dans cette carrière dont le commencement déjà a coûté du sang, des larmes, — du sang, le pourrai-je expier?

Le 5, le 6, le 7. — Une fièvre violente me retint au lit. Ton image et l'ombre du Chevalier me poursuivaient sans cesse. Je formai le projet d'avouer tout à mon père et de lui demander la permission d'aller pleurer dans un couvent le malheur de ne t'avoir pas connu plus tôt.

Le 9. — Je m'armai de courage. Décidée à tout avouer, à tout supporter avec fermeté, je cherchai l'occasion de trouver mon père seul. Mais j'étais loin de prévoir la scène qui m'attendait.

Dès qu'il me vit, il m'annonça le retour de mon frère Charles. Il est revenu de Saint-Domingue en Angleterre après avoir fait le tour de l'Amérique septentrionale. Il paraît vouloir venir au plus tôt se fixer auprès de nous. Cela embarrasse extrêmement mon père qui le croyait mort et enterré ou du moins établi à jamais en Amérique. Mon père comptait déjà marier Guillaume, lui remettre une partie de ses biens et de ses charges et passer le reste de sa vie avec lui. Voilà son plan détruit. Il en sait mauvais gré à Charles et comme il n'ignore point que je fus liée avec lui, ce fut moi qu'il accabla de reproches au sujet de mon frère. J'étais si étonnée que d'un quart d'heure je ne songeai pas à ouvrir la bouche. Mon silence l'impatienta, il gronda plus fort et finit enfin par jurer et pester contre tous ses enfants, Guillaume excepté. Il est bien singulier que cette tempête rendit le calme à mon âme. D'abord toutes mes idées avaient été bouleversées, à présent je vis que des aveux, dictés par le sentiment, seraient hors de tout propos là où le sentiment n'existe pas. Je crus avoir un devoir de moins à remplir, je me crus dispensée d'instruire mon père, je me sentis soulagée d'un poids énorme. Et à quel but irai-je lui

conter ce que peut-être il *feint* seulement d'ignorer? Et s'il l'ignore en effet, je ne ferais donc que l'irriter davantage contre Charles qu'il hait déjà tant! Mon père prendrait des mesures violentes à son égard, ma famille, jusqu'ici si respectée, serait entachée, Charles serait malheureux — et tout serait le fruit d'un moment d'exaltation que j'ai pris pour de la vertu, mais qui pourrait bien n'être que le besoin de confier mes peines —. Non, je souffrirai seule. Je resterai isolée, n'osant ouvrir mon cœur à personne, n'ayant ni conseil, ni soutien.

Le 11. — Mon père continua à me parler sans cesse du chagrin que lui donnent ses enfants.

— Aucun d'eux, disait-il, n'a voulu m'en croire, ils ont tous voulu aller à leur manière, ne suivre que leur tête, heurtant les convenances et la raison.

Vint ensuite une diatribe contre les Français. Il finit par dire :

— Ce sont tous des gens sans honneur, sans principes, des voleurs de grand chemin.

— Tous! mon père, il est sûrement des exceptions et parmi eux il existe des hommes dont la morale ferait rougir nos prétendus philosophes. Voyez comme les Allemands se sont conduits! Ils ont trahi leur patrie et ceux qui voulaient la défendre, l'ont lâchement abandonnée.

Il me répondit que c'était là une suite naturelle des principes révolutionnaires dont la propagation avait corrompu et dépravé les trois quarts du genre humain.

Le 13. — Le soir je reçus ton n° 2. Je te reconnais bien à la tournure délicate que tu donnes au procédé le plus généreux. Il n'appartient qu'à toi de pardonner d'une manière aussi flatteuse. Tu me réconcilies avec moi-même. Combien ne te dois-je pas? Ma vie entière pourra-t-elle m'acquitter envers toi? Oh qu'il m'est doux de songer que je vais te devoir une nouvelle existence! Mes craintes, mes incertitudes ont disparu, je forme de nouveau des projets de bonheur, de vertu. Tout cela est un bienfait de mon ami, pourrais-je l'accepter? Ton extrême indulgence me rassure; à ma place une femme ordinaire désespérerait d'elle-même, ce n'est pas à moi à

l'imiter. Si je n'ai pas toujours eu toutes les vertus de mon sexe, au moins n'en eus-je jamais les défauts ni la pusillanimité; et personne ne m'a refusé les qualités essentielles dont l'assemblage forme ce qu'on appelle communément un homme d'honneur. Fière encore, m'estimant encore moi-même, je veux vivre pour toi. Ah! j'ose le croire, je suffirai à ton bonheur, mieux qu'une de ces femmes prétenduement vertueuses dont l'indolente tranquillité est plutôt apathie que raison. Et peut-être n'est-il pas indigne de mon ami de prouver qu'une femme autrefois coupable a retrouvé dans tes bras l'amour et la vertu. Toi seul pouvais fixer son cœur. Toi seul pouvais la rendre estimable. Combien je te sais gré de me rendre le courage! Quelle terrible doctrine que celle des moralistes qui vous disent de sang-froid qu'on ne peut revenir sur ses pas, que dès qu'on s'est égaré une fois, il ne reste plus qu'à s'égarer toute la vie! Fût-ce là une vérité, elle serait désespérante, j'aime mieux t'en croire.

Mais songe combien je dois t'aimer! Combien ces procédés invariables, cette raison calme qui évite jusqu'à l'air de la générosité pour ne pas humilier mon amour-propre, combien tout cela doit m'attacher à toi!

Le 14. — Je revis mon père plus tôt que de coutume; il m'avait fait appeler à son bureau. J'étais à peine entrée qu'il me foudroya d'une diatribe violente contre Charles. Son esprit révolutionnaire avait égaré tous ses autres enfants, il les avait corrompus, dépravés, etc. La vérité de ce reproche qui était mieux fondé et mieux adressé que mon père ne s'en doutait lui-même, me pénétra. Je fondis en larmes. Toute l'horreur de ma destinée se présentait à mes yeux sous un aspect plus effrayant que jamais. J'étais près de me trouver mal. Mon père n'avait pas cru m'accabler; il eut pitié de moi, il me donna le temps de me remettre, et me voyant toujours en pleurs, finit enfin par me renvoyer. L'après-dîner, il m'employa. C'est à Ferdinand qu'il me fit écrire et je ne comprends pas encore comment je ne suis pas morte avant d'achever cette terrible lettre. Pour te mettre au fait, il faut prendre les choses de plus haut. Mon père s'étant plaint du silence, de l'oubli, de l'entêtement de mes frères, j'engageai Ferdinand

à lui écrire et à se raccommoder avec lui. Cet avis-là était sûrement désintéressé, car mon père se rapprocherait probablement de moi à mesure qu'il s'éloignerait de mes frères; et mon avis fut suivi. Ferdinand écrivit, mais malheureusement il persiste à rester au service, et mon père veut absolument qu'il prononce ses vœux à Malte depuis que mon oncle y est Grand Maître. Cette contradiction gâta tout l'effet de la lettre et mon père s'emporta contre ses enfants dont l'un, dit-il, joue le rôle d'aventurier en Angleterre et l'autre veut déshonorer sa famille en se jetant à la tête d'un Français. Cette phrase, à la vérité, ne me fut pas répétée aujourd'hui, mais je l'ai entendue assez souvent pour m'en souvenir et l'on me donna bien assez à entendre que l'on est aussi mécontent de moi que des autres. Mon frère demande entre autres à mon père quels sont ses projets au cas que vous gardiez la rive gauche et s'il retournerait à ses terres. Voici ce qu'il répond et ce que je dus écrire :

« Très certainement je ne vivrai pas avec les Républicains modernes; s'il ne me restait pas un coin de terre à l'abri de leur *immoralité féroce*, je préférerais me rendre moi-même à Malte pour y finir mes jours, — fût-ce même à l'hôpital du Grand Maître. » Cette phrase me fit une peine infinie. Mon père avait déjà souvent parlé du projet de vendre tous ses biens si vous gardez le pays de Juliers, pour aller s'établir ailleurs. Jamais il ne s'en expliqua avec autant de précision qu'aujourd'hui.

Il a donc bien peur que ses enfants en partagent également!

Dans le reste de sa lettre il parlait de sa tendre sollicitude pour le bonheur de mes frères qui tous avaient une fortune indépendante, qui tous pouvaient encore l'augmenter en suivant la route qu'il leur avait tracée, etc., etc. Ensuite des détails de famille et, jusqu'à la fin, pas un mot de moi. Sa lettre avait cependant plutôt l'air d'un testament que d'une épître; il songeait à tout, parlait de tout; moi seule j'en fus oubliée. Je sentis vivement combien mon père négligeait sa fille en s'occupant avec tant d'intérêt du bonheur de ses fils! Et combien il hait Charles! C'est donc nous deux qui sommes étrangers à son cœur! Ces réflexions et la scène de ce matin firent de nouveau couler mes larmes. Tu me diras que je suis une impitoyable pleureuse. Dépend-il de moi, lorsque ma sensibi-

lité est attaquée par tant d'endroits, de la renfermer toujours dans le plus secret de mon âme?

Enfin, à la dernière phrase, on parla de moi; la voici, cette phrase qui pensa m'étouffer: « Madame d'Hompesch est aveugle et sourde, Louise m'édifie par les soins qu'elle prend de sa vieille maman. Je désire qu'elle continue ainsi, et je voudrais qu'en restant auprès de sa mère, elle se montrât toujours digne de sa famille et de *sa nation. Ce n'est qu'alors que je pourrai la bénir en mourant.* » Cette phrase, qui dit tant de choses, m'atterra. Les pleurs inondaient le papier, je n'y voyais plus, je ne savais ce que j'écrivais; je pensai étouffer. Mon père me regarda froidement, remarqua les fautes d'orthographe et continua à dicter. Cette froideur extrême acheva de me mettre au désespoir. Quel arrêt mon père vient de prononcer! Et comme s'il craignait que mes frères puissent avoir plus d'indulgence que lui, il semble encore leur recommander de veiller sur moi après sa mort. Non pas de veiller à mon bonheur, il ne s'occupe pas de mon sort; mais de veiller à ce que l'unique vœu de mon cœur ne soit point exaucé. Cette dernière phrase par singularité était même écrite *en allemand* et dans sa tournure semblait annoncer que tout sentiment qui ne serait pas *germanisé* me priverait à jamais de ses bontés paternelles. Grands Dieux! Voilà donc où se bornent toutes les promesses dont on m'amusa lorsque tu vins nous voir l'été dernier! On craignait sans doute que tu n'usasses du pouvoir que te donnaient les circonstances. A mesure que tu t'éloignais, cette tendresse pour moi diminuait plus vite encore qu'elle n'avait paru. Voilà donc le sort qu'on me destine! Probablement qu'après avoir *édifié* mon père de mes soins pour ma belle-mère, il compte que je *l'amuserai* de mes soins pour les enfants de tel de ses fils qu'il lui plaira d'instituer son héritier. Je ne m'en sens pas la vocation. Ah! tous les devoirs sont doux lorsque le sentiment les impose, mais ainsi! Et puis-je me soumettre à ce qu'on exige de moi pour me voir plus tard à la merci de mes frères que je connais peu et sur l'amitié desquels je ne puis compter, ou bien m'abandonner à la tyrannie de Charles! Quelle horreur!

Et je ne vois pas le moyen d'en échapper. Il y a à peu près deux mois que je demandai à mon père une autre prébende, au cas que, la rive gauche vous restant, mon chapitre de Neuss

serait supprimé. Il me répondit que ces établissements coûtent plus d'argent que l'on ne peut destiner aux filles, que ma place était dans la maison paternelle, et que, s'il venait à mourir, je pouvais m'en rapporter à mes frères qui sont honnêtes. Dans le temps je ne réfléchis point à ce propos, je l'attribuai à l'espoir qu'avait encore mon père à la restitution de la rive gauche. A présent toutes ces idées vinrent m'assiéger à la fois. Quel avenir, quels sacrifices on exige de moi!

Il y a malheureusement à Dusseldorf un général dont on est très mécontent; mon père en prit occasion de jeter le blâme sur tous les généraux français indistinctement. Il me dit « qu'il aimerait mieux mourir que de vivre un seul jour avec le moins mauvais d'entre eux ». C'était s'expliquer assez clairement. Je ne puis m'abuser plus longtemps. Mes espérances sont détruites, l'avenir ne m'offre que la mort. Elle seule peut terminer une longue suite de malheurs, et jusque-là, grands Dieux, combien n'aurai-je pas à souffrir! Je suis bien jeune encore et j'ai trop appris que l'on ne meurt pas de chagrin. Au reste, ce désespoir se calmera peut-être; la certitude d'avoir réparé mes fautes en remplissant des devoirs pénibles me rendra au moins le repos de l'âme. Ton souvenir, ton amitié, si tu daignes me la conserver, me consoleront de n'oser plus prétendre à ton amour. Épouse une femme bien digne de toi! Mais, dans ses bras, n'oublie pas entièrement une infortunée qui ne vivra que pour adorer ton image. Je ne puis être à toi, il m'est donc nécessaire de te savoir à une autre pour n'avoir point à me reprocher de t'avoir trompé de fausses espérances. Je te le répète, je sais que tu ne perds rien en faisant un autre choix. Hélas, tu ne peux qu'y gagner.

Le 24 détruisit encore la seule espérance qui eût pu me rester. Tu n'as pas encore parlé directement à mon père; j'aurais pu croire que sa politique l'eût engagé à feindre avec toi, et dès lors il eût été lié. Une conversation assez comique m'a prouvé le contraire.

Mademoiselle de Trotti a épousé Franchemont[1] qui a divorcé d'avec une Française. On en causa.

1. Membre de la Commission intermédiaire.

— On est bien malheureux de devoir ménager ces gens-là pendant la guerre, mais à la paix qui voudrait s'exposer à pareille infamie?

Je fus pénétrée de ce propos qu'on m'avait adressé. Je croirais encore que tout cela fut l'ouvrage du hasard, mais mon père n'est pas homme à s'en remettre à lui.

Tu connais peut-être l'histoire du comte Belderburch; sa femme, après dix ans de mariage, changea de religion pour divorcer et épouser un protestant. Le pauvre ex-mari est catholique, ne peut se remarier pendant la vie de son infidèle. Il est cependant amoureux à Bonn et vise au mariage. C'est à moi qu'on avait conté cette belle histoire.

— Eh! que ne devient-il protestant, demandai-je avec impatience.

— Il en forme le projet, me répondit-on, mais sa belle est catholique et ne veut pas changer de religion.

Je voyais que l'on ne me parlait ainsi que par réflexion et pour me donner une leçon. Je voulus au moins me la faire donner jusqu'à la fin.

— Mais elle n'a pas besoin de changer de religion; il fut toujours permis à une catholique d'épouser un protestant.

— Oh oui, dit-on, mais non pas un protestant qui a divorcé. Elle perdrait tout droit de succession.

— Même si elle attendait l'âge où elle pourrait disposer d'elle-même?

— Très certainement. Et qui pourrait être assez vil, assez peu réfléchi pour changer de religion par amour, et abjurer le culte auquel l'on fut attaché dès sa naissance; cette action-là est toujours déshonorante.

La leçon était trop bien appliquée pour n'être pas sentie, mais je fis bonne mine à mauvais jeu. De fait, je suis au désespoir que mon père soit mieux instruit de tes affaires que je ne le croyais. Ce qui m'étonne, c'est qu'il ait songé à faire arme de la religion, lui qui ne crut jamais à rien!

Moi aussi, je crois qu'on a tort d'abjurer le culte qu'on professe; c'est un ridicule à mon avis; il ne faut pas attacher assez d'importance à ces démonstrations pour les croire nécessaires. Ah si j'étais libre! Je serais dans tes bras sans songer à tout

ce fatras, et je verrais un peu si toutes les sectes du monde parviendraient à m'en arracher.

Le 27. — On m'arracha une dent. Je ne fus point tentée de m'écrier avec le philosophe : « La douleur n'est point un mal ». Apparemment, M. Épictète n'avait pas comme moi une demi-douzaine d'instruments travaillant dans sa mâchoire lorsqu'il accoucha ce mot si vanté.

Voilà au moins un mal de guéri, mes dents ne me feront plus enrager. J'en prends grand soin; mon ami en vantait la blancheur. Hélas, je ne suis plus rien pour lui, mais je voudrais être toujours pourvue des agréments auxquels il paraissait attacher le plus de prix, et il me semble que de belles dents sont nécessaires pour ne pas lui déplaire. J'ai passé toute la matinée sur la sellette en opérations, je pensais aux belles dents du général et j'endurais en patience.

Ma mère m'a beaucoup grondée d'avoir fait venir le dentiste de Barmen, parce que cela coûte de l'argent. J'ai souffert tout l'hiver comme une damnée, j'aime mieux en être pour mes quatre louis. J'ai répondu un peu sèchement à la maman. Après tout, on me donne une pension si médiocre qu'en vérité on n'a guère le droit de me tourmenter encore sur la nature de mes dépenses. J'aime mieux avoir de jolies dents que de jolis habits; affaire de goût. L'un peut venir, l'autre ne revient jamais. Et ma mère surtout, qui ne me donne pas une obole, n'a pas le droit de gronder. Mon père ne me donne pas même ma légitime. Voilà bien de quoi crier sur mes dépenses. Mais je suis bien bête de me fâcher. Qu'elle caresse les beaux yeux de sa cassette! Il restera bien encore assez dans la mienne pour donner aux malheureux. Oh! que ne suis-je riche! Je parcourrais les chaumières, j'essuierais les pleurs de l'infortune, on me bénirait! Et j'oublierais peut-être qu'autrefois mes erreurs ont fait des malheureux.

Le 28. — J'eus du plaisir. J'ai distribué des cadeaux. En vérité, les avares n'entendent pas leurs intérêts, ni les dissipateurs non plus; leur vain luxe les prive des jouissances réelles.

J'ai été malade toute la journée, je suis faible, abattue.

Et mon âme souffre plus encore que le physique. La dent arrachée m'a fourni le prétexte de rester chez moi, j'en suis bien aise. De trois ou quatre jours, je ne pourrai sortir. On me plaint de cette solitude, moi je m'en applaudis. Je fus seule dans ma chambre toute la journée. Cette chambre a un peu l'air d'un grenier. J'ai pensé à ceux qui n'ont, par état, pas d'autre habitation. Moi, il me faut désormais si peu d'espace pour vivre et mourir! Qu'importe où et comment je traîne mon existence!

Personne n'a songé à moi. Ils s'amusent tous à leur manière sans s'inquiéter de ce que je deviens. Ah! malgré mes chagrins, ils sont moins heureux que moi; leurs cœurs sont fermés au sentiment.

Le 30. — Mimi me parlait de l'histoire de ma vie. En vérité je n'aurais pu flétrir sa pensée du récit de mes malheurs. Je respectais son innocence, sa candeur. Il m'en a coûté de mentir à mon amie, je me le reprochais secrètement. Mais pouvais-je lui dire combien une première faute entraîne? Je me contentai de lui conter avec vérité l'histoire du Chevalier et la tienne. Ah! non, son cœur, si neuf encore, est fait pour ignorer le reste. Il est donc vrai que l'innocence virginale impose à tout le monde et même aux femmes une sorte de respect! Si jamais un œil profane osait parcourir ces pages, on rirait de cette réflexion. Elle est cependant avérée. Il faut être dépravé à l'excès pour oser parler du mal et du malheur à qui ne le connaît point, pour oser souiller une imagination encore pure. Ah! mon frère n'a respecté aucune de ces obligations, sans amour, sans cette ivresse qui porte avec elle l'excuse des torts qu'elle fait commettre! Cette scène cruelle est souvent présente à ma pensée... Son libertinage raisonné sur lequel le cœur et les sens ont conservé peu d'influence, n'en est que plus dangereux. Il s'applaudissait d'être le premier...; je voudrais mourir[1].

Mon amie et Ark cherchèrent à me faire envisager l'avenir avec espoir. De combien d'illusions ils voulaient me bercer! Ils ne m'ont point entraînée à leur opinion : je pourrais

1. Tout ce passage comporte des phrases raturées et rendues illisibles.

battre ceux qui me parlent encore de bonheur. J'ai trop bien pesé les obstacles, je me connais, je me rends justice — cela seul suffirait déjà à me prouver que je ne puis jamais être heureuse, quand même ce concours affligeant de circonstances désagréables pourrait cesser un jour.

J'ai vu que mon père comparait entre mon amie et moi. Ses regards m'en ont dit assez là-dessus. Et en effet, quelle différence! Mimi, dans toute la fleur de l'adolescence et de la santé, attachant encore du prix à sa figure et aux prestiges de l'élégance. Moi, déjà sur le retour, vieillie par le malheur et par l'affaiblissement de ma santé, ne m'intéressant plus à rien, et, loin de chercher à plaire, m'enlaidissant encore par principe. Mon père avait l'air de me reprocher mon bonnet de nuit et ma vieille robe de toile. Rien ne pourrait m'engager cependant à quitter cet ajustement de vieille femme. Si je pouvais encore attacher du prix à la parure, à la beauté, aux moyens de plaire, je justifierais en effet l'idée de légèreté qu'on s'est formée sur mon compte.

Et pourtant, je n'ai pu m'empêcher moi-même de *comparer*. Est-ce là celle qui inspirait à tous les hommes des désirs, à toutes les femmes de la jalousie? Combien j'étais alors brillante et recherchée! Quelle différence! En me regardant au miroir, je me demandais s'il était possible que cette figure livide eût été jolie il n'y a pas trois ans encore! Et voilà la suite inévitable des erreurs. Celle que la nature forma pour donner et connaître le bonheur, pour plaire et aimer, n'est plus à ses propres yeux et à ceux du public, qu'un objet tout au plus de pitié. O vous! encore brillantes de jeunesse, d'innocence et d'attraits! que ne puis-je vous avertir des malheurs qui vous attendent là même où vous ne soupçonnez que la gloire de captiver ou le bonheur de rendre heureux!

Pourquoi s'occupe-t-on si peu du soin de guider les premiers pas de la jeunesse? Ils influent cependant bien plus sur la vie entière que les années de l'enfance. On suppose trop légèrement qu'une jeune personne bien née, élevée avec soin, ne peut que haïr le vice; mais il se cache sous tant de formes séduisantes! Et on ne lui a jamais parlé du prestige flatteur dont il sait s'entourer. Elle ne le connaît pas, elle se perd sans le savoir. Si on le lui eût fait connaître, si on lui eût parlé

d'abord avec vérité des suites de l'erreur, et non pas avec ces menaces vagues qui n'inquiètent guère puisqu'elle ne peut les comprendre, peut-être eût-elle toujours été heureuse et respectée.

Le 8. — Il nous vint beaucoup de monde de Dusseldorf. J'étais tranquillement assise, le coude sur la table, à rêver à l'impression que ma dernière lettre avait pu causer à mon ami, lorsque mon père entra chez moi d'un air sombre. Depuis deux mois, il n'avait pas quitté sa chambre, sa visite me surprit, son air m'effraya. Il me fixa quelques instants et jetant ensuite brusquement une lettre sur ma table :

— Vous avez beau vouloir me tromper par l'enveloppe à mademoiselle Kahn, je sais que vos intrigues passent par ses soins.

Et il jeta la porte sur lui en me lançant un regard qui m'eût atterrée si mon père, après ses anciennes promesses et sa permission bien prononcée d'écrire au général Klein, eût eu encore le droit de jeter feu et flammes sur ma correspondance. D'ailleurs elle ne passe pas par ma femme de chambre, je hais cette espèce de confidente. Le procédé de mon père m'a affligée, c'est une preuve de plus de l'inutilité de toutes les démarches que je pourrais tenter pour le ramener à ce qu'il m'avait promis. Enfin, je fis décacheter sur-le-champ la lettre à ma femme de chambre, le paquet n'était si volumineux que par un mémoire de quelques louis que mon père m'avait forcée de payer moi-même, quoique relatif à ma santé : dentiste, chirurgien, etc. Or, il ne me donne que 200 écus par an et si mes rentes se bornaient à ses bienfaits, je mourrais de faim. Mon père fut très étonné de la méprise que j'eus bien soin de lui faire sentir en plein; je lui remis le mémoire des 38 écus en souriant et en lui faisant entendre que c'était à lui de délier la bourse. Mais un ministre des Finances ne perd pas la tête dans les affaires privées, et il me remit son mémoire fort tranquillement en me recommandant assez sèchement plus d'économie, parce qu'il ne comptait pas payer mes dettes.

Le jeune Trips me parla toute la journée de son amour. Je lui répondis toujours en faisant les éloges du général Klein, en parlant de la constance que je lui ai vouée, de l'excès de mon

amour pour Klein, des obligations que je lui dois, enfin les deux Trips, père et fils, me dirent que certainement le général est marié. Dalbon l'a assuré, un Major de la place de Mayence adjoint aux adjudants généraux, qui se dit son oncle, l'a assuré, ce bruit court les rues de Dusseldorf. J'ai donné à cela le démenti le plus formel; le tour pourrait m'être indifférent, ayant d'ailleurs renoncé au bonheur de porter le nom d'un homme estimable et adoré; mais je ne veux pas que sa réputation souffre, elle m'est plus chère que la mienne. J'ai parlé avec emphase de la reconnaissance que je lui dois, de ses procédés envers moi, de la facilité que je lui offrais et dont il n'a point abusé, etc., etc. Je dis même au jeune Trips, en confidence, que le général m'avait trouvée coquette, légère, étourdie; qu'il m'avait corrigée de tous ces défauts, qu'il m'avait rendu les plus grands services, qu'il avait épuré ma morale et fait mon bonheur. Tout cela fait assez l'éloge du général et doit dégoûter de moi le jeune Trips qui continue à m'adorer. Je lui dis encore que j'avais été prête à te suivre, à tout oublier pour toi, mais que tu avais eu la générosité de te refuser à cette démarche et que cependant tu n'avais pas cessé de m'aimer.

Et pourquoi faut-il toujours que je parle ici par tu et toi, comme si le général devait un jour lire ce journal! Il ne lui est point adressé. Hélas, il ne doit plus l'intéresser. Mais l'amour, l'amour dont les douces illusions président encore à ma vie entière, me persuade que Klein lira un jour ces feuilles lorsque je ne serai plus. Ah! puissent-elles me réhabiliter à ses yeux! Puissent-elles lui peindre combien je l'adorais et me valoir ses regrets!

Le soir, je me trouvai seule avec mon père. J'avais à lui parler pour le jeune Trips qui m'avait priée de lui obtenir la protection de mon père dans ses arrangements de famille. Cela fait, je me trouvai vis-à-vis de mon père qui me considérait attentivement sans rompre le silence qui régnait depuis quelques instants. La scène de ce matin me revint, mes yeux se remplirent de larmes, mon cœur était oppressé. Sans songer à ce que je faisais, je me jetai sur la main de mon père que je baisais, que je baignais de pleurs.

— Vous m'avez fait bien du mal ce matin.

— Je ne vous voulais point de mal, mais je n'aime pas les intrigues.

— Les intrigues, mon père! Mon amour vous est-il si nouveau?

— Et je déteste encore plus les confidences de femmes de chambre.

— Vous ne pouvez les détester plus que moi et je vous donne ma parole que vous vous êtes trompé. Ce moyen n'entre nullement dans mes vues. D'ailleurs, que craignez-vous? Je crois vous avoir prouvé que le général ni moi ne sommes assez inconséquents pour faire un éclat ou des sottises.

— Oh! je n'en ai pas la crainte, car enfin vous seule en souffririez. Et puis vous n'auriez pas besoin de ces grands moyens, vous n'auriez qu'à me dire que vous voulez absolument me quitter et vous perdre, je ne m'y opposerais pas, c'est votre affaire; mais vous n'auriez dès lors plus à compter sur votre famille.

— Mon père, je suis bien malheureuse! Plus malheureuse que vous ne le pensez. Au reste, ne croyez point que je cherche jamais à forcer votre consentement...; tous mes projets sont détruits, mes espérances anéanties, il n'est plus de bonheur pour moi. Tout ce que je désire c'est de pouvoir au moins vivre en paix dans ma famille. Il me sera doux de vivre avec vous, avec ma mère, aussi longtemps qu'elle aura besoin de mes soins; mais daignez ne pas m'accabler chaque jour de vos soupçons, de votre colère. Je vous assure que tant de méfiance n'est pas fondée. J'ai eu des torts, des torts bien grands! Mais ils me rendent bien malheureuse, plus malheureuse que vous ne pouvez l'imaginer, et leur souvenir n'est pas la moindre de mes peines. Je me les reproche trop vivement pour que vous ayez à en craindre de nouveaux. Oh non! daignez m'assurer que vous me pardonnez! Je ne demande que cette seule preuve de vos bontés. Il m'est impossible de vivre ainsi dans la plus cruelle inquiétude, tremblant à chaque mot que vous prononcez. J'ai tout perdu, j'ai renoncé à tout, je ne désire que de pouvoir finir ma vie en paix dans ma famille. Je ne le puis si vous ne daignez me pardonner le passé.

Cette longue harangue qui dans le moment m'échappait sans savoir comment et interrompue par mes pleurs à chaque

instant, avait épuisé le peu de forces qui me restaient; je perdis entièrement la tête et je tombai presque en convulsions dans les bras de mon père. Je ne me souviens pas d'avoir en ma vie été agitée de tant de sentiments violents et divers; j'ai dû véritablement être en délire puisque j'ai pu parler ainsi à mon père, moi qui n'ose presque point ouvrir la bouche en sa présence.

Mon père, étonné, tâcha de me rendre un peu à la raison, il chercha à me calmer par quelques assurances tendres. Jamais peut-être il ne m'a connue telle que je suis, il ne s'est jamais douté de ce qui se passait dans mon âme. Ah! je la lui dévoilai trop bien en ce moment. Et enfin, me voyant insister toujours sur ce pardon que je demandais avec un repentir si profond et si vrai, il me l'accorda avec assez de tendresse. Il ne s'était pas attendu à cette tournure d'imagination; quelques torts qu'il me crût, il n'imaginait pas que leur souvenir pût m'affecter. Qu'on s'afflige des suites, à la bonne heure! Mais que le remords puisse empoisonner la vie, et cela uniquement pour quelques faiblesses de jolie femme, c'est ce qu'il ne concevait pas. Je vis qu'il me crut l'imagination malade, il me supposait des projets ridicules, extravagants, car il s'empressa de me dire :

— Je n'aime point ces repentirs outrés, qui, pour quelques fautes de jeunesse, engagent au suicide ou à la solitude du cloître. Croyez-en mon expérience, ce n'est qu'un moment d'humeur; ces mêmes personnes, rejetées dans le tourbillon, eussent recommencé de plus belle. Le vrai repentir, le seul qui soit raisonnable, c'est de tirer de justes conséquences du passé pour l'avenir, de n'agir que d'après des principes invariables et de chercher à se rendre utile. On ne l'est point en se séquestrant.

Il me parla avec la plus grande indulgence, m'excusa de mille manières et de tout cela me déduisit qu'il ne dépend que de moi d'être heureuse, utile, considérée, etc., etc. Et il parla mariage. Mariage! projets d'établissement! Le commencement de son discours m'avait rassurée, calmée; mais la fin me frappa désagréablement. Je lui répétai que je ne veux et ne puis former d'autre vœu que celui de consacrer le reste de ma vie à la piété filiale et je rejetai bien loin de moi toute

autre idée. Alors il me promit de me laisser toute liberté là-dessus, de me faire un sort indépendant qui ne m'obligeât point à vivre un jour avec mes frères. A ce mot, je m'écriai :

— Ah! je ne puis vivre avec Charles. Je préfère tous les autres malheurs imaginables à celui-là. Protégez-moi, mettez-moi à l'abri de ses persécutions.

Nouvel étonnement de mon père qui m'avait déjà vue effrayée du prochain retour de Charles en Allemagne, sans pouvoir s'expliquer ce contraste de mes affections passées et de mon aversion présente. Il me répéta ses assurances. Après avoir rêvé un moment, il ajouta :

— Je sais que les séductions de Charles vous ont entraînée à bien des fautes et des malheurs.

Ce mot de séduction, si équivoque, me rendit d'une fois les forces et la présence d'esprit. Mes larmes ne coulèrent plus, je me relevai. Je ne pus m'empêcher de lui dire du ton du reproche et de la douleur.

— Vous le saviez, mon père!

— Oui, la poursuite de son journal vous a entraînée à toute cette histoire qui me tracasse depuis si longtemps et Dieu sait jusqu'où.

Je vis qu'il parlait du général... et qu'il ne savait rien. Il continua sur le même ton et finit par me dire que Klein s'est vanté publiquement d'avoir en son pouvoir des preuves suffisantes pour forcer ma famille à me donner à lui et que si *l'on ne le voulait pas, l'on saurait au moins pourquoi*, et que ce serait alors à lui à faire les conditions, etc., etc. J'ai assuré fermement à mon père que Klein n'est pas homme à avoir un aussi mauvais procédé et encore moins à tenir un propos aussi indécent. Par différentes phrases échappées à mon père, je vis qu'il avait cru toute cette scène causée par quelque tort ou quelque infidélité de Klein. Il continua à me questionner sur le général; je répondis toujours avec le même enthousiasme; j'étais et je parus fière de mon amant.

Enfin, nous nous séparâmes; lui ne sachant trop à quoi s'en tenir dans ses conjectures à mon égard; moi, accablée de cette scène, mais charmée d'avoir au moins assuré en quelque manière mon repos par cette explication. Car je ne suppose pas que mon père puisse ou veuille de si tôt recommencer

à me tourmenter en détail et à me soupçonner injustement. Et c'était bien mon cœur qui avait parlé. J'aurais donné ma vie pour ne l'avoir jamais affligé ou offensé. Mon pauvre père! Il est à plaindre d'avoir des enfants tels que nous. Il est tout simple qu'il en prenne de l'humeur, et que j'en souffre le plus parce que, de tous, je suis le plus auprès de lui.

En rentrant chez moi le soir, je trouvai la lettre de mon ami. Ah grands Dieux! quel amant je perds! Fut-on jamais plus estimable? D'abord sa translation à l'armée d'Angleterre m'atterra. Je pensai devenir folle. Je relus vingt fois sa lettre. Enfin ces assurances si vraies, ces procédés si généreux, me calmèrent un peu. Je pensai que l'homme capable de sentir et d'agir ainsi ne peut ressembler au vulgaire et ne peut être frivole, inconstant comme la plus grande partie des mortels. L'espoir revint dans mon cœur; le bonheur de trouver mon ami si fort au-dessus même de l'estime que j'avais déjà vouée à ses procédés, m'éleva l'âme et me rendit à moi-même.

Non, je ne regrette pas ton départ. Je ne veux point le regretter. Ah! si j'avais eu des dédommagements à t'offrir, peut-être supporterais-je ce malheur avec moins de résignation. Mais à présent! Et qu'eusses-tu fait à Dillenbourg, dans un repos qui doit t'ennuyer, toi que la nature destina à de grandes actions, à une carrière glorieuse et toujours active! Ta gloire, ton avancement, des chances de fortune, tout cela me console de ton départ. Aurais-je pu désirer que mon amant préférât des chaînes de fleurs à la couronne de laurier qui l'attend? Ce n'est pas Renaud dans les bras d'Armide, c'est Renaud terrassant ses ennemis, que j'admire. Je cesserais d'aimer l'homme qui pourrait préférer l'amour à la gloire.

Le 9. — Le jeune Trips me parla tout le long du jour de sa passion, des bruits qui courent sur ton compte, etc., etc. J'eus moins de courage qu'hier. Chaque fois qu'il me parlait de toi, des larmes s'échappaient de mes yeux. Ni l'idée que tu remplis tes devoirs envers ta patrie, et moi les miens envers mon père, pas même l'idée de la gloire que tu dois acquérir, ne purent me rendre à la raison. Une sombre mélancolie s'empara de moi, je finis par ne plus sentir que ton éloignement, par ne songer à rien qu'aux dangers qui te menaceront. Et lorsqu'on

me répétait tant de calomnies sur ton compte, oh combien je souffrais! De longtemps je n'ai passé une journée aussi pénible. Mon âme n'était point avec moi, elle volait sur les traces, elle s'attachait à tes pas.

Enfin le jeune Trips auquel je répétais assez machinalement tes éloges, me demanda avec instances à voir une des lettres de cet homme, *selon moi, unique*. Il alla même jusqu'à me défier d'oser en montrer une seule de crainte de rabattre de la haute opinion que je voulais lui donner de ton mérite. Je ne suis pas femme à laisser des doutes sur mon amant, Trips avait piqué mon amour-propre, j'avais ta dernière lettre avec moi, je la donnai sur-le-champ et avec fierté.

Du 9 ventôse. — Le jeune Trips lut et relut cette lettre vingt fois. Il me la rendit enfin en disant :

— Je ne croyais pas qu'il écrivît aussi bien; je soupçonnais que vous vous étiez trompée à quelques avantages frivoles qui eussent pu cacher un être fort ordinaire sous des dehors brillants. Mais il y a là de l'âme, du sentiment et de l'esprit.

Je fus enchantée de te voir rendre justice. Trips, une fois convaincu de ton mérite, est trop parfaitement honnête homme pour ne pas prendre ta défense toutes les fois qu'on dira du mal de toi. Je lui détaillai donc bien toute la noblesse de ton procédé, toute ta générosité envers moi, j'expliquai, je commentai chaque passage de ta lettre, et enfin il convint avec moi que mon ami mérite les hommages de l'univers, que je serais un monstre si je pouvais oublier ou manquer à un homme aussi estimable.

Le 10. — J'eus encore à entendre mille bruits ridicules sur toi. Et des déclarations à perte de vue du jeune Trips. Tout cela a fini par m'obséder de telle manière qu'à peine la présence de mon père put-elle m'empêcher de me livrer à mon désespoir. Je calculais ton éloignement, je pensais que tu laisses ta malheureuse amie à la merci de toutes les persécutions et de toutes les horreurs du sort. Chaque pas qui semblait t'éloigner de moi m'arrachait le cœur.

Le 11. — Je fus enchantée de voir partir tout ce monde de Dusseldorf qui me faisait endêver. Mais je n'y gagnai rien.

Un tête-à-tête avec mon père me fit entrevoir un avenir qui lui paraît brillant, mais qui me fait frémir.

Nous causions de mon chapitre et je renouvelais mes instances pour une autre prébende. Il me confia à ce sujet qu'on lui avait offert pour moi une prébende à Munich et qu'il était tenté de l'accepter puisqu'il y a toute apparence que ma famille s'y établira bientôt. A Munich! Je pensai m'évanouir. Enfin mon père m'expliqua que le pays de Berg seul n'a besoin que d'un Chancelier et d'une demi-régence, que mon frère Guillaume aura cette direction, s'établira à Dusseldorf, aura la régie des terres de mon père et que lui-même allait bientôt recevoir l'ordre de reprendre à Munich le poste brillant qu'il y occupa dans sa jeunesse. Qu'en conséquence, il me serait agréable d'avoir une prébende là même où il comptait finir ses jours.

Ces chanoinesses de Munich sont à peu près ce qu'on nomme des Dames de cour ou de palais. Chaque jour est consacré à l'appartement, etc., etc... et moi qui adore la liberté! Non, je ne puis vivre ainsi. Je parlai de cette aversion; mon père me répéta que je suis folle. Et peu après il ajouta que je suis faite pour briller, pour faire sensation par mon esprit, que je suis formée tout exprès pour le très grand monde et les Cours. Et que bientôt cette conviction de mes talents et de ma supériorité finirait par m'amuser moi-même et me donnerait du goût pour un genre de vie qui me déplaît à présent.

Je ne le crois pas. Mais quand cela serait! Est-il possible de briller à la Cour sans renoncer aux vertus simples et modestes, aux principes d'une morale pure, à la philosophie naturelle enfin? Et qu'est-ce qu'une femme dénuée de ces attraits plus piquants sans doute que la beauté et l'esprit! Ah j'ai brillé! Mais il m'en a trop coûté pour que je puisse vouloir briller encore. Tu m'as ramené à la raison. Et je n'aurais été sage tout ce temps que pour me livrer de nouveau et avec plus d'éclat aux erreurs de la coquetterie et du bel esprit? Plutôt mourir mille fois.

Le 12. — Mon père reprit la conversation d'hier. Je lui représentai combien est ridicule le rôle d'une chanoinesse à la Cour. Elle n'a pas le brillant d'une femme qui y serait appelée

par son rang ou sa fortune, elle n'en a pas la considération; elle y est isolée et ne peut se soutenir que par l'intrigue, la complaisance ou l'oubli d'elle-même. Or, le rôle de complaisante, celui de politique femelle, me sont odieux et ridicules. Le troisième l'est autant. Et, dans toutes ces considérations, je n'ai point encore fait entrer mon amour pour toi et mes devoirs sacrés envers mon ami. Juge donc s'il me serait possible d'accepter les offres de mon père! Il m'a dit encore qu'il est fort aimé en Bavière, qu'une partie de cette considération rejaillira sur moi, qu'un grand nombre de partis brillants s'offriraient pour moi, qu'un mariage à Munich est la plus jolie chose du monde, que les maris y sont encore un peu plus bêtes que partout ailleurs, etc.

A d'autres. Moi, je ne désire qu'un asile champêtre où, loin de l'opulence et du besoin, l'heureuse médiocrité puisse assurer les jouissances de l'amour. Et fussé-je même au-dessous de la médiocrité, auprès de mon ami je serai toujours parfaitement heureuse. La raison et l'amour seront d'accord, puissé-je me rendre digne d'un aussi grand bonheur!

Le 13. — J'étais encore atterrée de tout ce que mon père m'a confié, lorsqu'une nouvelle confidence confirma mes craintes et me confirma que je n'ai en vérité qu'à me soumettre à mon sort. Mon père, qu'on a menacé de la confiscation de ses biens sur la rive gauche, les échange avec Spée par un contrat simulé et au nom de Guillaume. Mon beau-frère par conséquent en a l'administration et Guillaume a celle des biens de Spée de ce côté-ci. Les voilà donc perdus, tous les avantages que je me promettais de la réunion du pays de Juliers. Au reste, qu'importe! Tu n'es plus là pour m'en faire sentir le prix. Je n'ai plus qu'à me dévouer avec courage au malheur et à l'isolement. Je prouverai du moins par ma persévérance et ma fermeté que je ne suis point une femme ordinaire et que peut-être j'eusse été digne de toi.

Le 16. — Kux vint me voir. Il pleura comme un enfant; la réunion du pays de Juliers les tue. J'y perds ma petite fortune indépendante et un asile solitaire. Je les perds à regret. Mais je n'ai point de pleurs pour les événements, le sentiment seul

peut m'arracher des larmes. Je comprends les suites qu'aura la sécularisation générale : plus d'asile pour les célibataires, je serai dépendante toute ma vie, ma prébende de Neuss m'eût évité même le voyage de Munich. Mais à présent! Au reste, pleurer comme Kux, ou me lamenter comme tout ce qui m'entoure, ou me désoler, tout cela est au-dessous de moi. Il n'est donné qu'à l'amour de troubler mon âme, de l'agiter; la fortune ne peut rien sur moi.

Le 2 germinal, je revis mademoiselle Hendrichs que nous avons vue à Bolheim et que je rencontrai depuis à Barmen. Elle vient d'épouser le jeune Gryer. Ils sont fort aristocrates et s'amusèrent à conter tout plein d'histoires scandaleuses sur le compte des généraux. Ils ont surtout parlé de bigamie. Je jouais en attendant un rôle très pénible.

Le 3, 4, 5, 6 germinal, je m'occupai du mariage de Charles[1] et de sa belle. Elle m'a chargée de lui procurer une dot de ma mère; je n'ai pu y réussir encore, mais j'ai procuré à sa sœur un bail très avantageux, elle afferme une terre de ma mère. Quand Charles a cherché tes effets, Robens a fait un million de difficultés et enfin il a fait une longue tracasserie. Il est venu avec son *embarras* chez ma mère. Je me suis impatientée.

Jusqu'au *11 germinal*, mes jours se ressemblèrent. Des devoirs pénibles envers ma mère, son humeur à supporter, des propos aristocrates à endurer.

Le 12. — Dalbon vint prendre congé partant pour l'armée d'Angleterre. Mon père le plaça à mes côtés. Il eut la bêtise de me dire :

— Nous allons à Londres, vous viendrez nous y voir, n'est-ce pas?

Je ne pus m'empêcher de lui répondre :

— Demandez-moi plutôt si j'irai voir mes frères à Paris.

Sa suffisance me révolte. Et il est si plat! Il me proposa ensuite un arrangement au cas qu'il prît mes frères ou que mes frères le fissent prisonnier. Je m'impatientais de ces propos.

1. Il s'agit de l'ordonnance du général.

— A quoi bon, passe encore pour un militaire; mais vous ne vous battez pas, vous! vous suivez.

Mon père trouva cette réponse trop dure. Il est vrai que je me plais à dire au citoyen Dalbon des choses désagréables depuis que Trips et différentes personnes m'ont dit qu'il assure partout que tu es marié, que tu n'es point estimable, etc., etc. Je hais Dalbon de tout mon cœur. Il peste contre la République; pourquoi la sert-il? Il a vu des émigrés à Mulheim et s'en est fait un mérite auprès de mon père.

Le 13. — Nous eûmes un dîner scientifique. Mon père m'y fit briller. Il y avait entre autres un grand parleur qui confondait Sénèque avec Socrate. Il m'a amusée et j'ai remarqué que plusieurs personnes qui prétendent à la science et au bel esprit n'avaient pas le courage de le contredire; le premier important qui se donne un air de certitude leur ferme la bouche. Je leur en ai donné à garder, et au beau milieu de notre conversation, par un retour sur moi-même, je me demandai à quoi bon? L'étalage de l'instruction est ridicule.

Le 15. — Adolf m'écrit que Charles m'a laissé ton sabre. Je l'avais instamment demandé. Combien j'y attache de prix, mon ami peut-être, un jour, viendra le recevoir de mes mains.

Le 16. — La femme de chambre de ma mère me dit que son mariage est rompu, que Charles retourne en France. J'étais au désespoir de voir s'éloigner l'homme qui avait servi nos amours.

Le 18. — Ma mère était d'une humeur terrible. Elle me jeta une chaise à la figure, que je voulais lui avancer. Plus j'étais prévenante, plus elle devenait intraitable. Enfin, vers le soir, mes assiduités l'ont vaincue. Mon père loua ma patience; je suis assez récompensée.

Du 27 germinal au 17 floréal, je fus très occupée de mes frères. Mon père a fait demander à Charles et à Ferdinand une renonciation en faveur de Guillaume auquel il veut donner tous ses biens. Charles lui a répondu positivement qu'il n'en ferait rien et pour lui prouver qu'il a besoin de fortune, il lui envoie l'énumération de tous ses bâtards. Mon père s'est

fâché, mais il a dû rire. Ce qui est horrible à Charles, c'est qu'il se plaint de moi à mon père. Il prétend que j'ai négligé l'affaire de ses papiers, que je l'ai trahi, trompé. Lui qui m'a entraînée dans un abîme de maux, cela me révolte. Quelle ingratitude! Et ces maudits papiers qui m'ont entraînée à tant de choses! Quel homme!

Il dit à mon père qu'il viendra lui-même parler *affaires* avec lui, qu'il compte retourner bientôt dans sa patrie. Mon père craint excessivement son retour. Il ne peut le craindre autant que moi. O Dieux, avec une aussi mauvaise volonté que celle de Charles, que ne fera-t-il pas pour me rendre malheureuse s'il vient se fixer auprès de nous!

Va, je brave tout, je serai toujours digne du général Klein; j'aime mieux mourir que de mériter de perdre ton estime. Mais je souffre horriblement. La crainte, le remords, la honte, me déchirent tour à tour, et le mauvais procédé de Charles m'indigne. Au milieu de ces embarras, mon père fut appelé à Munich. J'ai pensé mourir de chagrin. Me laisser seule en tête à tête avec ma mère! En proie à tous les événements, sans protection! Et si Charles prend ce moment pour arriver!

Le 19. — Mon père fit des arrangements de famille, il cède tout à Guillaume et ma mère s'y engage aussi. *Le 20* il me parla très sérieusement de mon sort futur, me représenta tous les désagréments attachés à l'état de célibataire. Hélas, je sais aussi bien que lui que je serai isolée, abandonnée peut-être et à coup sûr malheureuse. Mais le devoir et l'amour s'accordent à me défendre tout autre engagement. Et si un jour, je puis vivre pour toi — ah! cet excès de félicité compensera tout ce que je pourrai avoir souffert jusqu'alors.

Mon père continuait de plaider sa cause; elle est bonne au fond, et ce ne sont que les circonstances qui la rendent mauvaise. Son éloquence, son ascendant furent près de triompher; je craignais de répondre et mon silence lui paraissait un consentement. Une caresse de plus et j'étais perdue, car mes regrets et mes remords eussent empoisonné toute mon existence. Heureusement il parla raison, et j'eus le temps de revenir à moi-même. Eût-il parlé à mon cœur, je n'aurais pu résister à un père. Mais il parla à mon esprit et je retrouvai des armes

contre lui. Pour ne plus m'exposer à pareil danger, je lui ai dit que tu avais ma *parole d'honneur*. Mon père tient fort à cela. Nous avons fini par nous arranger; j'ai promis de ne pas t'épouser sans son consentement, il a promis de ne plus me parler mariage, et de me procurer une prébende qui m'assure pour la vie un sort indépendant.

Le 21. — Nous allâmes ensemble à Dusseldorf. Je n'ai pas revu sans une extrême émotion cet appartement que tu as habité, ce lit où tu trouvas le sommeil loin des bras de ton amie. O que n'étais-tu donc là pour t'endormir sur mon sein, pour n'être réveillé que par mes baisers!

Le 22. — Mon père partit pour Munich en me laissant les ordres d'engager peu à peu ma mère à le suivre. Et c'est à moi qu'il s'adresse! Quelle cruauté! Il s'attendrit en me quittant; mais nous étions entourés. A-t-il joué l'attendrissement? L'a-t-il senti? Je n'en sais rien. J'étais morne plutôt que sensible; je songeais à l'avenir.

J'ai passé huit jours à Dusseldorf, je n'ai ouï parler que de calomnies répandues sur ton compte et sur le mien. J'ai beaucoup pleuré. Ma mère m'a parlé de toi, j'ai déclaré fort et ferme que je ne serai jamais qu'à toi. Elle a crié, grondé; je lui ai dit que j'abandonnerais à sa censure ma vie entière jusqu'au moment où je m'attachai pour toujours à toi; que depuis ce temps je n'avais rien à me reprocher et que je serais toujours fière d'être à toi. Elle a fini par s'y résigner.

On dit à Dusseldorf qu'il existe un fils de l'amour qui te doit son existence dans mon sein. J'ai commencé par rire et j'ai fini par pleurer en songeant que le doux nom de mère de tes enfants ne m'appartiendra peut-être jamais. Ah si j'avais près de moi un être qui te dût la vie! Fût-ce même un des enfants de madame Klein. On la dit jolie. Et tes deux enfants beaux comme leur père. Si j'étais indépendante, j'aimerais à vivre auprès d'eux, je les aimerais pour toi, j'oublierais qu'ils donnent à leur mère des droits que je n'ai pas.

Tout cela me fait bien souffrir. Ah! si tu pouvais lire dans mon cœur! Tu sais ce que je pense du divorce; mais des enfants, ces innocentes créatures qui doivent le jour à tes

plaisirs, ont des droits bien sacrés! Au reste, je m'abandonne à toi, ta volonté décide la mienne; mais pour tout au monde, je ne voudrais point avoir à me reprocher de leur avoir enlevé ton cœur.

On a dit mille horreurs sur toi, sur moi. Et j'ai été obligée de voir tous les jours ces êtres vils qui ne savent ni te comprendre, ni t'apprécier, et qui jugent nos cœurs d'après leurs intrigues avilissantes auxquelles ils osent aussi donner le nom d'amour! Madame de Nesselrode et madame de Trips surtout se plaisent à nous diffamer. Mais je suis assez vengée d'elles par le mépris public qui est leur partage.

Le 27. — Nous retournâmes à Mulheim et j'en fus bien aise. O! Nature, repos, simplicité, venez consoler mon cœur des biens que j'ai perdus! Ma solitude m'est chère, j'y jouis de ton image et de mes souvenirs. J'ai passé ainsi quinze jours ou trois semaines absolument seule avec ma mère. Je lui ai prodigué mes attentions, car enfin, il vaut mieux s'exécuter de bonne grâce. Et je ne veux pas qu'elle puisse se plaindre de moi à mon père lorsqu'il reviendra. La musique et la lecture m'ont consolée de tout l'ennui que j'ai eu à dévorer. J'ai eu beaucoup moins de loisirs et beaucoup plus de peines que lorsque mon père fut avec nous.

Le 10. — Madame Rubel vint chercher sa fille, notre séparation nous coûta bien des regrets. Je les accompagnai jusqu'à mi-chemin de Dusseldorf et retournai à cheval à Mulheim. J'ai rencontré des officiers français qui se sont amusés à me suivre et qui étaient très intrigués de savoir ce que c'était que cette petite femme qui monte à l'anglaise dans un pays où toutes les femmes vont en homme. J'ai appris depuis qu'ils se sont informés partout. Pour moi, la peur m'a prise lorsque je me vis suivie. Et je revins à Mulheim en pleine carrière. Pourquoi ai-je eu peur? En vérité, je n'en sais rien. Mais puisque je ne puis te voir, je voudrais ne pas voir un seul individu de ta nation.

Le 18. — J'appris qu'on va affermer Bolheim. Ces lieux où je passai mon enfance, où je te vis pour la première fois, où je

t'aimai! Il faudra donc me détacher de tous mes souvenirs, de toutes mes affections?

Le 20. — Mon père nous envoya l'ordre de nous rendre sur-le-champ à Dusseldorf et de partir de là pour Munich. J'étais atterrée. Je me suis consacrée au devoir, il faut le remplir; mais j'ai le cœur déchiré. Et toi, dont je n'apprends rien!

Le 22. — J'allai voir des houillières, je descendis sur la planche 226 pieds perpendiculairement; suspendue au-dessus du gouffre, à la lueur d'une torche presque éteinte, je formai le vœu de périr en cet instant, plutôt que de me revoir un jour moins digne de toi. J'invoquais le Ciel de terminer mon existence. Je n'avais pas le courage de la terminer moi-même. Peu à peu mes idées se calmèrent; je me figurai mon ami descendant avec moi dans le creux de la terre. Mon imagination se formait des palais de cristal toujours illuminés, une musique délicieuse, mon ami dans mes bras. Et le bonheur me souriait dans l'abîme.

Le 23. — J'allai prendre congé de ce bosquet chéri où ton nom et le mien se retrouvent partout entrelacés. Je le quittai avec un serrement de cœur inexprimable.

Le 24. — J'étais anéantie, l'avenir est affreux, le présent est cruel; ton silence, mon départ, tout cela me désespère.

Le 25. — Nous partîmes pour Dusseldorf; tout Mulheim — et surtout madame Mellinghof — fondait en larmes. L'affection de ces bonnes gens m'a sensiblement touchée. Les protestations d'un cercle brillant valent-elles un sentiment de la nature! Et cependant nous les échangeons!

J'eus beaucoup de peine à m'habituer au séjour de Dusseldorf. J'aimais Mulheim, les bords de la Roër et le calme de ma solitude. A Dusseldorf j'eus affaire à plus de personnes et par conséquent je fus plus tracassée. D'ailleurs, je n'osais pas quitter ma mère un seul instant afin de ne pas prêter à la médisance. De toute la journée, je n'ai pas eu une minute à moi, à mes livres, ou à mon piano. Ma mère qui gardait autrefois le lit jusqu'à midi, a commencé d'abord par se lever à

six heures du matin quelquefois, et toujours avant sept. Elle venait alors se planter dans ma chambre et je ne pouvais m'en délivrer jusqu'à l'heure de sa toilette. Depuis le dîner jusqu'au soir nous recevions des visites de *parents* ou *amis de la famille*, et il n'existe pas d'engeance plus ennuyeuse au monde.

Ainsi se passa le temps jusqu'au 15 thermidor. Mon oncle vint, l'humeur de ma mère s'adoucit un peu et, pour la première fois, j'osai me promener. Je vis une décade, je vis passer des troupes en revue, tout cela n'avait de prix que par le souvenir de mon amant. Je me disais : s'il était là! Je tâchais de deviner quelles pouvaient être pour le moment tes occupations. Ces uniformes ressemblent au costume de mon ami; tout le prestige militaire, cette fête du 10 août, ce serment de vaincre ou mourir pour la patrie, rehaussèrent encore l'enthousiasme qui anime mon sein. Je répétais dans une douce ivresse le serment d'être toujours à toi, uniquement à toi.

Ton silence me désespère. Je proposai aux Schnell de me faire avoir de tes nouvelles. Ch... est toujours bon diable, mais sa femme s'y est absolument refusée. Je suis d'une inquiétude affreuse.

Vers la fin de fructidor mes inquiétudes augmentèrent et devinrent insupportables. Pendant plusieurs jours chaque porte qui s'ouvrait me faisait tressaillir, je m'attendais à te voir je ne sais pourquoi.

Notre départ fut différé souvent, d'abord parce que ma mère était malade, ensuite pour affaires, etc. Je priai Schnell de prendre de nouveau des informations à ton sujet. Il me répondit le lendemain que personne n'en pouvait donner de nouvelles. O Dieux!

Mimi Rubel et sa famille vinrent prendre congé de nous; ils fondaient tous en larmes. Je les quitte à regret; ma douleur fut vive et je pensai qu'après avoir perdu mon amant, je perdais encore tous les êtres qui m'intéressent. Mon oncle m'avait un jour menée dîner à Barmen, nous étions revenus le même jour; j'ai déjà pour lors senti combien il est cruel de se détacher des personnes et des lieux qu'on a connus longtemps. Et à Barmen tout me rappelait ton image. Mimi me parlait toujours de toi. Hélas! qui me parlera de toi dorénavant,

toi-même ne me dis plus rien. Et je ne puis vivre sans t'adorer!

Mimi m'a demandé mon portrait avec tant d'instances que je n'ai pu le refuser. Je t'avais demandé ton avis, mais tu ne trouves pas que cette question mérite réponse. Je l'ai enfin envoyé la veille de mon départ. O Dieux! je suis bien malheureuse! Tu ne m'aimes plus. Il semble que d'autres s'attachent à moi d'autant plus. Lisette Lemmen fondait en larmes en prenant congé, elle revint deux ou trois fois à la charge. La pauvre enfant!

Hélas, toi seul, oubliant l'excès de mon amour et ne te rappelant que mes fautes, toi seul m'abandonnes, me désespères. Que ne puis-je mourir! Sans toi l'univers entier ne m'est rien. Ah! tu ne saurais jamais combien je suis à toi, combien je serai toujours à toi malgré ton oubli et ton inconstance.

LOUISE DE HOMPESCH

Ici s'arrête le *Journal* de Louise de Hompesch. Suivons-la encore grâce à sa correspondance. Le 2 vendémiaire an VII, elle écrit toujours de Dusseldorf : « Je ne quitte ma patrie qu'avec chagrin. Je ne regarde le Rhin qu'avec un serrement de cœur inexprimable. Ah! l'autre rive! C'est là qu'est mon ami, c'est là qu'est le bonheur. »

Mêmes accents le lendemain : « Le 3, à quatre heures du matin, tout le monde était sur pied, l'un pleurait, l'autre grondait, ma mère était d'une humeur horrible. Moi, je ne pensais presque point à ce que je quitte et à ce que je vais trouver; je n'étais occupée que de l'idée de te rencontrer en route. »

Et elle le rencontra.

Une lettre dont le début a été perdu, ou soustrait intentionnellement, relate cet épisode avec le lyrisme qu'on imagine. « Je ne croyais plus te voir avant mon exil en Bavière, et c'est toi qui as volé dans mes bras! Je t'ai vu, mon tendre ami, j'ai pu te serrer contre mon sein, ton cœur a palpité sur ce cœur fidèle dont le dernier soupir sera encore pour toi. »

Si l'on avait encore, malgré le peu de réserve du *Journal*,

de vertueuses illusions sur « l'amie » du général Klein, cette lettre et les suivantes, avec leurs débordements de reconnaissance et même leurs alarmes particulières, doivent les faire tomber. Albert Sorel a écrit des femmes qui accueillaient à l'étranger des soldats de la Révolution qu'il y avait chez elles des effusions à la Jean-Jacques et des réalités à la Diderot. C'est assurément vrai de Louise.

Mais ce fut la dernière ivresse de cette grande amoureuse. Dans les dix-huit lettres qui achèvent cette correspondance et qui vont du 16 vendémiaire an VII au 9 vendémiaire an VIII (1799-1800) on ne lit que des plaintes contre l'amant qui n'écrit plus, ou à peine, qui la presse d'accepter un parti[1]. Elle apprendra même un jour — est-ce la vérité ou une conspiration de son entourage? — que Klein cherche à se marier.

La dernière lettre, qui trahit une âme désabusée, mais non un cœur refroidi, se termine par ces mots : « Je ne puis être qu'à toi seul et pour la vie. »

Après ce serment suprême, il faut, pour suivre Louise, se contenter de dates. Son père, nommé ministre des Finances de Bavière, mourut à Munich le 1er août 1800. Son frère Guillaume reprit cette charge et mourut en 1809. Mais, depuis huit ans déjà, Louise de Hompesch n'était plus, car son décès est inscrit sur les registres paroissiaux du Chapitre de Neuss à la date du 4 juillet 1801.

Est-ce une simple indication d'état-civil? où est-ce au cours d'une visite? ou enfin la Chanoinesse repentie avait-elle demandé un asile définitif à son couvent? J'opterais pour la première hypothèse. En tout cas il est peu probable qu'elle ait de nouveau revu son amant, qui, en 1801, après un retour à Paris, faisait campagne en Suisse.

On sait que le général Klein se remaria en 1805 avec une jeune fille de dix-neuf ans plus jeune — c'était à peu près la différence qui le séparait de Louise — et qu'il vécut jusqu'en 1845.

Au spectacle d'une passion aussi vive et finalement malheu-

1. « Et que je ne retrouve jamais cette phrase : *Je voudrais te savoir heureuse, fût-ce même sans moi.* C'est la chose impossible. » Ce souhait enveloppé de délicatesse, dont elle fait un reproche à son amant, est l'ordinaire aveu de la lassitude masculine.

reuse, il se forme toujours deux jugements, deux camps. Et il est probable qu'après avoir lu ce journal, les uns verront en Louise de Hompesch une exaltée, dangereuse par ses inconséquences, tandis que les autres critiqueront Klein pour sa prudence ou sa froideur. Et ceux-ci seront peut-être les plus nombreux. Que n'accourt-il la prendre en croupe, ce dragon! Ou bien, si cet excès d'amour lui fait peur, qu'il ait la franchise de rompre. Et quel vilain jeu de dissimuler son mariage!

Qu'on se dise pourtant qu'un homme aimé avec autant de force et de constance ne peut avoir été indigne de l'être. Il arrive qu'une femme inspire à tort un grand amour; d'un homme la chose est beaucoup plus rare. Enfin qu'on se dise que Louise, si elle entendait ces accusations, se dresserait d'un bond pour défendre son amant.

J. DE L.

LE LIVRE FRANÇAIS AUX ÉTATS-UNIS

Combien de livres français lit-on aux États-Unis, et lesquels? Comment les lit-on?

Selon un préjugé très répandu, même en Amérique, on prétend, couramment, que l'Américain lit beaucoup moins que l'Européen. En réalité, si l'on considère la population dans son ensemble, on peut dire qu'on lit autant en Amérique qu'en Europe, sinon davantage, grâce surtout à l'énorme développement des bibliothèques publiques. Il n'est pas de ville de quelque importance qui ne possède la sienne, riche et très fréquentée, avec des succursales dans les quartiers éloignés; bien des villages même montrent avec orgueil leur coquette « public library », et nombreuses sont les « bibliothèques circulantes » organisées par les métropoles à l'usage des districts de campagne. Mettons de côté la Bibliothèque du Congrès, à Washington, que patronnent surtout lettrés et savants. Mais voici celle de New-York qui reçoit pour ses trois millions et demi de volumes, plus de quatre millions de visiteurs ces dernières années; dans ses salles de lecture deux millions de personnes y consultèrent quatre millions et demi de volumes, auxquels il convient d'ajouter trois millions et demi de volumes pour la section des enfants. Voici encore la bibliothèque de Philadelphie où, d'après un rapport officiel, cinquante mille volumes sont, chaque année, mis hors de service par l'usure.

On dit parfois que l'automobile a chassé le livre, que Ford a tué Gutenberg; cependant, loin de se ralentir, le développement des bibliothèques n'a fait que s'accroître.

On affirme encore que l'Américain consacre un temps considérable à la lecture des journaux et des revues. Cela est vrai; mais, si le livre était négligé pour cela, verrait-on les bibliothèques s'enrichir et se multiplier d'une telle façon?

Ce qui a pu tromper certains observateurs, c'est qu'en général, tout en lisant beaucoup, l'Américain, même parfois l'Américain intellectuel, semble n'avoir point de respect pour le livre; il le froisse, l'annote, le déchire sans vergogne; il le perd, tel un parapluie, sans l'ombre de regret ou de remords.

Une autre opinion courante, c'est qu'aux États-Unis la femme lit plus que l'homme. Cela n'est vrai que des classes aisées où la femme a plus de loisir, avantage qui d'ailleurs tend à disparaître. Pour se convaincre que la classe laborieuse aime les livres il suffit de visiter le soir les salles de lecture des bibliothèques. On y trouve autant d'hommes que de femmes, sinon davantage. Rappelons ici l'observation de l'éditeur Haldeman-Julius, dont tout le commerce se fait par correspondance; dans son livre, *Mes premiers cent millions* (New York, 1929), il constate que les lettres de commande sont le plus souvent signées par des hommes : 79,8 p. 100, contre 20,2 p. 100. Notons enfin que, si certains hommes lisent moins, il semblent lire mieux et des livres plus sérieux.

Mais arrivons au livre français. Il faut remarquer tout d'abord que l'on consacre beaucoup plus de temps en Amérique qu'en Europe à l'étude des langues étrangères, qu'il s'agisse des écoles libres, des lycées, ou même de l'enseignement supérieur. On exige de tous les candidats aux études supérieures une connaissance suffisante de deux langues étrangères, de préférence le français et l'allemand. Nous parlons ici de la langue écrite. Quant à la langue parlée, on s'y perfectionne de jour en jour : les professeurs sont mieux préparés, les livres de classe mieux faits et plus variés.

Ajoutons qu'un grand nombre d'ouvrages français ont été traduits en anglais et trouvent un public de lecteurs.

LA DEMANDE

On peut distinguer, *grosso modo*, trois espèces de lecteurs : les intellectuels, les gens de loisir et les gens de classe moyenne, c'est-à-dire ceux qui travaillent au bureau, au magasin, à la ferme ou à l'usine.

Les intellectuels et spécialement le public universitaire. — Le développement des universités américaines au cours de ces années permet d'affirmer que la ligne de démarcation d'avec la classe parallèle en Europe s'efface de jour en jour. Au fait, on lit en Amérique plus souvent qu'en Europe les livres étrangers dans leur texte original. Il n'est même pas rare qu'on y lise davantage, parce que les bibliothèques universitaires (Harvard, Yale, Columbia, Chicago, Michigan, Californie, etc.) offrent plus de ressources, et que ces ressources sont mises, avec quelle générosité! à la disposition des chercheurs : « Les millionnaires, écrivait récemment M. Champion, donnent maintenant pour les bibliothèques comme ils donnaient autrefois pour les missions. » Ce sont surtout les bibliothèques de science ou d'art qui bénéficient de ces dons. Aussi les travaux des intellectuels américains sont-ils d'une remarquable érudition : ils profitent de ce qui a déjà été publié en Amérique comme de ce qui a été écrit en Europe, et ce n'est pas une mince aubaine[1]. Peut-être, il est vrai, ne sont-ils pas encore assez affranchis de ce qu'on a appelé chez nous les « méthodes allemandes » et leur arrive-t-il parfois de confondre érudition et culture...

Un récent épisode de la vie intellectuelle aux États-Unis témoigne de la voracité des collectionneurs de livres. M. G. G. Champenois, qui représente à New-York les « Éditeurs de France réunis » (*United French Publishers*), a voulu favoriser ses clients d'Amérique; il leur a distribué, avant de l'expédier ailleurs, le catalogue de vente de la riche et fameuse bibliothèque Tourneux. En dix-huit jours cette splendide collection était à peu près écoulée; de toutes les parties de l'Amérique les commandes avaient afflué; maints amateurs

1. Signalons les travaux de H. C. Lancaster sur l'histoire du Théâtre en France, ceux de l'Université de Chicago sur Balzac, ceux de l'Université de Princeton sur le Roman d'Alexandre.

anglais et français se plaignirent d'avoir été frustrés. Tel ouvrage, le *Voltaire et Rousseau* de Desnoireterre, avait été demandé vingt-sept fois; un autre, le fameux Quérard, douze fois; *L'Année Littéraire*, de Fréron, quatre fois; le *Catalogue de la bibliothèque de Pixérécourt*, sept fois! et le reste à l'avenant. Tout ce qui concernait Baudelaire, Balzac, avait été enlevé sur l'heure. Stendhal fut moins demandé, sans doute, parce que la grande vogue dont il jouit depuis quelque temps avait déjà fait acheter tout ce qui se rapportait à lui. Il en fut de même pour les documents sur l'histoire de l'art : on possédait depuis longtemps nombre de numéros offerts.

Les gens de loisir. — Nous entendons par là la classe pour laquelle, comme pour la noblesse de jadis, la lecture constitue un agréable passe-temps. Et, parce que le stigmate qui marque les oisifs en Amérique vise surtout l'homme, c'est de la femme que nous parlerons principalement. Mais ici encore nous ferons observer que, si l'homme se livre au plaisir de la lecture, il le fait d'ordinaire avec plus de méthode et d'intelligence que la femme.

Les choses ont bien changé depuis quelques années parmi ces favorisés de la fortune. Le temps n'est pas très éloigné où l'on pouvait sourire des nouveaux riches qui achetaient les livres « à l'aune » pour garnir les rayons de leurs bibliothèques, ne les destinant qu'à être vus de dos. Ils y alignaient les Balzac, les Hugo, les Anatole France, parfois les Molière, les Racine, les Voltaire, à côté des Shakespeare, des Milton, des Scott, des Dickens, des Thackeray, etc. Cette catégorie de soi-disant lecteurs n'existe plus que dans l'imagination de certains touristes de parti pris. Le Babitt d'aujourd'hui est un tout autre type que le parvenu des anciens jours.

La plupart des femmes dont il est ici question ont fait leurs études dans les collèges, les lycées, ou dans ces écoles qu'on appelle pittoresquement *Finishing Schools* (écoles de finissage). Là, elles se sont familiarisées avec la littérature antérieure au xxe siècle. Après leurs études, il leur faut du moderne. Sur les rayons de leurs bibliothèques on voit, toujours avec de belles reliures, des histoires de l'art, des encyclopédies, des classiques; mais, sur la table du salon ou du

boudoir, s'entassent les derniers romans de Paris, à côté peut-être des Maeterlinck et des Dimnet. Il faut bien montrer qu'on est « à la page » et qu'on est éclectique.

Comment passer sous silence ces innombrables Clubs de Dames où les aspirations les plus saines côtoient trop souvent et de façon si déconcertante le pire snobisme et le plus franc ridicule? Il s'y manifeste presque toujours un appétit insatiable pour les débats et les conférences. Quelle aubaine pour les conférenciers étrangers ou indigènes! Quand on ne parle pas politique, soviétisme, dettes de guerre, c'est la littérature française qui est le plus souvent à l'honneur : à défaut d'un orateur compétent, ces dames n'hésitent pas à discuter elles-mêmes de Baudelaire ou de Rimbaud, de Marcel Proust ou d'André Gide : rien ne rebute leur inexpérience, elles veulent tout comprendre et tout savoir.

Les gens de classe moyenne désireux de s'instruire. — Nombreuse est la classe de gens aux revenus modestes qui s'adonnent à la lecture parce que les divertissements de la foule ne les attirent pas et que, d'autre part, ils ne peuvent se payer les plaisirs coûteux. Public ignoré, mais très important, public anonyme où se forme la nation de demain. Sans prétention à la culture, il se laisse guider dans le choix de ses livres par de vagues indications, titres et noms lus dans les journaux, cités par les orateurs, propagés par le théâtre et le cinéma. Là encore, nos auteur français brillent au premier rang, Molière, Voltaire, Balzac, Anatole France; on trouve jusque dans les annonces commerciales des allusions aux *Misérables*, aux *Trois Mousquetaires*, à *Cyrano de Bergerac*. Il en résulte une vive curiosité à l'égard de nos romanciers, d'abord; de là on passe aux Mémoires, pour arriver petit à petit à la littérature pure. Voici, par exemple, notre poète-vagabond, Villon, qui s'incarne au théâtre, à l'opéra, au cinéma. Comment douter que cette vogue ait contribué au succès du livre excellent de Lewis sur l'auteur de la *Ballade des Dames du temps jadis?* Le fameux acteur John Barrymore exhibe, en des films effarants, un Chevalier des Grieux dont l'acrobatie ferait frémir un spectateur français; ou bien, c'est Don Juan dont on révèle les amours extraordinaires pour... Lucrèce Borgia (*sic!*). Singuliers travestis de l'histoire; mais en revanche éveil,

chez le public peu lettré, d'une curiosité pour la vraie histoire qu'il cherchera à satisfaire dans les bibliothèques du voisinage. Qu'on ne s'y trompe pas : de l'histoire romancée naît facilement une tradition, un prestige. Alexandre Dumas père est un champion de la France dans le grand public américain au même titre que l'est Bergson dans le milieu restreint des intellectuels.

Une autre source d'indications pour le lecteur américain, c'est la rubrique littéraire des grands journaux. Le supplément hebdomadaire du *New York Times*, par exemple, offre des « Lettres de Paris » (signées jadis Paul Souday, aujourd'hui André Maurois) qui pénètrent dans les milieux dont nous parlons.

Les cours publics du soir, dits « d'extension universitaire » sont très suivis et apportent aussi un stimulant à l'étude d'ouvrages français. Il en est de même des « bureaux d'information » dans les bibliothèques où siège une personne chargée d'aider le public dans le choix des lectures.

L'OFFRE

Parlons d'abord des traductions. Celles de nos classiques sont peu demandées, surtout des intellectuels qui préfèrent lire le texte original; les Anglo-Saxons, d'ailleurs, n'entendent pas le classicisme comme nous. Leur grand classique, Shakespeare, n'a-t-il pas inspiré nos romantiques, Vigny, Hugo, Musset?

Cependant, d'intéressantes tentatives ont été faites aux États-Unis pour mettre nos vieux auteurs à la portée de tous. Si *Aucassin et Nicolette* est lu dans la traduction de l'Anglais Lang, c'est une maison de Boston qui a lancé récemment une traduction des *Lais de Marie de France*; c'est à Boston également qu'on a publié l'excellente traduction, par M. Holbrook, de la *Farce de Pathelin*. A l'ancienne traduction américaine de Villon par Nicolson, s'en est ajoutée une nouvelle par le professeur Atkinson. Rabelais et Montaigne viennent d'avoir leur tour. De Ronsard on connaît depuis longtemps l'alerte transposition de Curtis Page, qui avait déjà traduit

Molière. Enfin, nous connaissons un professeur américain qui s'évertue à mettre Racine en vers anglais.

Les grosses ventes de traductions d'auteurs français sont celles de nos plus fameux romanciers : Balzac, Hugo, Dumas, Flaubert, Maupassant, A. France, Daudet, Loti, figurent en première ligne, éditions de luxe, éditions populaires. Viennent ensuite ceux que réprouve la morale puritaine, mais qu'il faut bien lire si l'on a quelque prétention à la culture : Rousseau, Voltaire, Stendhal, Zola, Huysmans, etc., et, parmi les plus récents, Pierre Louys, V. Margueritte, Paul Reboux, etc.

Par ailleurs, on traduit les auteurs sages, Bourget, Bazin, Bordeaux, et les *Prix littéraires*. Après cela, des choix extraordinaires, difficiles à expliquer, c'est-à-dire dus soit à des égarements indiscutables, soit à des amitiés d'éditeurs.

Notons incidemment que Napoléon fascine toujours le public américain; aussi le *Napoléon* de Bainville voisine-t-il avec celui de Ludwig aux étalages des libraires. Les Mémoires jouissent d'ailleurs d'une vogue particulière : on a traduit presque tout, de Froissart à Poincaré, de madame de Sévigné aux duchesses d'Abrantès, de Clermont-Tonnerre et à madame Scheikevitch. Les livres de voyage trouvent peu de traducteurs; exceptons, dans les dernières années, le *New-York* de Paul Morand et *la Chine* de Marc Chadourne.

Tout Américain veut être « à la page ». Un auteur aux idées avancées est presque sûr de trouver un éditeur et des lecteurs, tels Sorel, Barbusse, Margueritte. Les « bolchévistes de salon » sont nombreux aux États-Unis; ils goûtent une certaine volupté à se laisser terroriser par des doctrines subversives comme les enfants par les ogres des contes de fées; c'est un frisson qui les pose devant le monde.

Au théâtre, Brieux, dont les idées ont perdu de leur nouveauté, semblait être l'auteur favori il y a quelque vingt ans : il n'avait guère de rival qu'Edmond Rostand. Aujourd'hui, le choix des pièces françaises paraît assez arbitraire. Malheureusement, les traducteurs prennent souvent avec les textes des libertés qui rappellent celles de nos adaptateurs de Shakespeare. Parfois, ce sont des pièces dont on pense, avec raison, qu'elles auront à New-York le même succès qu'à Paris, comme *Topaze* et *Marius*; ou bien des pièces hardies, comme *la Pri-*

sonnière, de Bourdet, interdite dès les premières représentations, et son *Sexe faible*, qui ne réussit pas, malgré l'excellente adaptation de Jane Hinton; ou encore des curiosités, comme le *Moi* d'Alfred Savoir, qui prennent fort bien; ce sont enfin de simples comédies du boulevard, telles que le *Prenez garde à la peinture*, de René Fauchois. Il est deux œuvres dont le public américain ne se lasse pas : *la Dame aux Camélias*, qu'on appelle *Camille*, et *Cyrano de Bergerac*, admirablement interprété par plusieurs acteurs américains.

On a plus d'une fois essayé d'établir une scène française à New-York, mais sans succès durable. Le public de langue française y est infiniment moins nombreux que celui de langue allemande ou italienne. La tentative la plus intéressante a été celle de Jacques Copeau pendant la guerre; elle était, malgré l'accueil enthousiaste du début, vouée à l'échec. Comment pouvait-il trouver à New-York un public d'élite assez nombreux, alors qu'il avait tant de peine à se maintenir à Paris? Il nous semble qu'Antoine (dont il avait été question) aurait mieux réussi, parce qu'il aurait atteint un public plus considérable.

Une expérience analogue à celle de Copeau fut plus éphémère encore : nous voulons dire l'aventure de la troupe du Grand Guignol à New-York. Beaucoup de gens s'abstinrent d'aller aux représentations par simple puritanisme; ceux qui y assistèrent s'aperçurent vite qu'on faisait bien plus morbide *chez eux*. Tant il est vrai que les Français devraient se méfier des opinions toutes faites sur la mentalité d'outre-mer!

Il existe aux États-Unis une censure des livres étrangers, dont il nous faut dire quelques mots.

L'Européen, naguère, enfermait volontiers l'Amérique et l'Angleterre dans une même accusation de pudibonderie et d'hypocrisie en matière de sexualité. Ce grief n'a plus sa raison d'être : la littérature, le théâtre, le cinéma américains sont parfois d'une licence effarante.

Mais alors, pourquoi cette censure souvent si tracassière dirigée contre la littérature importée d'autres pays?

On a vu interdire l'entrée en Amérique d'un Rabelais, édition française, destiné aux étudiants de l'Université Harvard.

Grand bruit dans la presse. La question fut portée au Sénat, à Washington. Le débat prit bientôt, d'ailleurs, un tour humoristique : des plaisanteries furent échangées. Enfin, grâce surtout au sénateur Cutting, le pauvre Rabelais eut son « laissez-passer ».

Mais la censure n'est pas abolie. Elle vise trois catégories de livres : ceux qui pèchent par immoralité, ceux qui prêchent des doctrines contraires à l'ordre établi, ceux qui font concurrence à l'industrie américaine du livre, tels les livres anglais imprimés dans l'Empire britannique.

Que d'étranges anomalies on est obligé de constater dans l'exercice de cette censure! Citons quelques faits.

L'édition française des *Confessions* de Rousseau est interdite; mais de nombreuses traductions de ces mêmes *Confessions*, imprimées aux États-Unis, ont leur place dans les bibliothèques et les librairies. L'édition française *complète* des Œuvres de Rousseau est d'ailleurs admise; seules les éditions *spéciales* des *Confessions* sont interdites! De même pour Rabelais : le *Pantagruel* et *Gargantua* est accessible partout en langue anglaise.

La liste des ouvrages prohibés est secrète. Il est défendu en principe de la communiquer à qui que ce soit, sauf aux collectionneurs, et encore! Nous avons pu la consulter, non sans peine. Le curieux document! Qui l'a composé? un clergyman, un douanier? Mystère. Noms d'auteurs et titres y sont jetés au hasard, tantôt l'un, tantôt l'autre servant d'index alphabétique. Plus souvent c'est le titre; parfois ce n'est ni l'un ni l'autre. Ainsi l'*Ars amandi* d'Ovide se trouve indiqué sous *L* : *L'Art de* (sic) *aimer*, puis sous *T* : *The Love Books*, mais pas sous *O* : *Ovide*; sous *T* aussi les *Contes drôlatiques* de Balzac (*Ten droll stories*); sous *T* encore — et deux fois — le *Decamerone* (*The Decamerone*), sans compter deux fois sous *B*, mais pas sous *D*; etc.

Parmi les noms d'auteurs français que nous avons relevés figurent pêle-mêle, pour tel ou tel ouvrage : Pierre Louys, six fois; Balzac et Rabelais, trois fois; Rousseau, deux fois; Gautier, quatre fois; Courteline, trois fois; Margueritte, trois fois; puis, incidemment, Musset, Michelet, Flaubert, Zola, Rachilde, Carco, Machard, etc., et beaucoup d'inconnus.

Un assez grand nombre d'œuvres espagnoles et italiennes y

voisinent avec les françaises. Et, chose étrange, tel écrivain français (Paul de Kock, par exemple) n'y est nommé que dans une traduction espagnole; d'autres, Théophile Gautier, Pierre Louys, Mirbeau, Margueritte, figurent sous les deux rubriques, espagnole et française. L'explication? On prétend que les livres français prohibés entrent surtout par l'Amérique du Sud, et on ajoute que la langue espagnole donne aux obscénités un caractère de crudité plus accentué que l'original, ce qui arrive souvent dans les traductions[1].

Les classiques grecs et latins n'ont pas échappé à l'œil vigilant de la censure : Lucien, Pétrone sont interdits, comme la *Lysistrata* d'Aristophane. Notez que cette *Lysistrata* a été lue et représentée, en 1931-32, avec un réalisme incroyable, à Philadelphie et à New-York, pas en grec, mais dans l'anglais le plus transparent.

On nous dit que ces livres prohibés risquent fort d'être arrêtés à la douane s'ils arrivent en ballots, mais qu'ils passent facilement inaperçus quand on les expédie séparément. Les peines prévues pour toute infraction sont très sévères : « Pas plus de cinq mille dollars d'amende, ou emprisonnement et travaux forcés pour pas plus de dix ans, ou tous les deux. » (Code, ch. 497, titre III, section 305.)

La copie de la liste noire que nous avons eue sous les yeux était du mois d'août 1928 avec supplément d'avril 1929.

Quels livres français offre-t-on dans les magasins d'Amérique?

Les librairies proprement dites sont trop rares aux États-Unis, même dans les grandes villes, dans les villes soi-disant intellectuelles. L'achat des livres se fait le plus souvent dans les « grands magasins », les *Department Stores*. On n'y trouve pas une grande variété d'ouvrages français. C'est, généralement, un assortiment de livres universellement connus, Molière, Voltaire, Hugo, Flaubert, etc.; puis une collection assez complète des éditions Nelson; des volumes de Mémoires; les récents « Prix littéraires »; quelques auteurs en vogue, Kessel, Dekobra, Morand, Duhamel, Gide, J. Romains, etc.

1. Une observation que confirmerait bien la traduction du roman de D. H. Lawrence, *l'Amant de lady Chatterley*, offerte au public français.

Et, au milieu de tout cela, la plus invraisemblable promiscuité des ouvrages les plus divers, comme si les petites boutiques de Paris avaient déversé là leurs vieux fonds.

Le grand défaut de ces rayons de grands magasins, c'est l'incompétence ordinaire du personnel attaché à la vente des livres français. Nous avons vu de nos propre yeux, à New-York, un employé recommander les *Contes de La Fontaine* à une dame qui désirait un livre intéressant pour sa fillette, une enfant de dix ans!

Rien d'étonnant à ce que les vrais amateurs de littérature française fassent leurs commandes directement à Paris, où ils ont souvent un compte ouvert chez un agent ou un grand libraire. Le feraient-ils s'ils étaient mieux servis et à des prix plus raisonnables en Amérique[1]?

Quant aux bibliothèques, il faut distinguer. Celles des universités sont bien pourvues de livres français et achètent régulièrement et intelligemment les nouveautés autant que leur budget le permet. En revanche, sauf de notables exceptions, Boston par exemple, les grandes bibliothèques municipales sont assez pauvres en œuvres françaises de mérite : elles semblent viser au nombre plus qu'à la qualité des livres étrangers. Les bibliothécaires pourraient faire meilleur usage des sommes mises à leur disposition. Le rayon français le plus intelligent garni, c'est souvent celui des périodiques : on y trouve la plupart des grandes revues françaises. Il en est de même dans les bibliothèques des clubs à la mode.

Peut-on espérer une diffusion plus rationnelle du livre français en Amérique?

Signalons d'abord l'effort très louable des professeurs de lycées et d'universités. Ils font des cours intéressants. Les plus suivis sont ceux sur le théâtre et sur le roman; la poésie lyrique, jadis dédaignée, attire nombre d'étudiants. Mais il faut donner la palme aux cours de littérature contempo-

1. L'abandon de l'étalon d'or par les États-Unis a fait un tort énorme au commerce du livre français en Amérique, doublant presque les prix. Ajoutez à cela les tarifs postaux devenus depuis deux ans tout simplement exorbitants. Les bibliothèques publiques et privées souffrent beaucoup, mais plus encore le prestige intellectuel de la France, osons le dire.

raine, nous sommes tenté de dire : de littérature de demain ; l'Américain, toujours pressé, ne veut pas attendre le recul du temps pour juger une œuvre; l'Européen a plus de patience.

Ces mêmes professeurs publient des thèses, des études, des éditions scolaires de textes français auxquelles il n'est que juste de rendre hommage.

L'Alliance française, très développée et très active aux États-Unis, y fait, par ses conférences et ses « prix de français », décernés à des écoliers ou à des étudiants méritants, une excellente propagande pour notre bonne littérature.

Il est difficile d'évaluer les services rendus par les revues américaines qui rendent compte des publications étrangères. Celles destinées aux érudits (*Modern Language Notes, Modern Philology, Romanic Review*) n'atteignent forcément qu'un public restreint. Les autres (*Saturday Review of Literature, New York Times Book Review, etc.*) se contentent trop souvent de fournir des titres et des noms, avec de brefs comptes rendus qui manquent de substance. Mais voici une publication dont la vogue est remarquable, *Books abroad*. C'est un organe bien américain. Il offre aux gens pressés, en un pittoresque désordre, des comptes rendus de huit à vingt-cinq lignes, où un Estaunié, un Bergson sont traités avec autant de démocratique désinvolture qu'un Dekobra. Le *Modern Language Journal*, qui s'adresse aux maîtres de l'enseignement secondaire, publie chaque hiver une « Année littéraire », guide précieux pour le choix et la lecture des nouveaux livres. Ce même article paraît, en anglais et avec plus de détails, dans le *New International Year Book*, à l'usage des lecteurs du soir dans les grandes bibliothèques.

Indiquons encore une heureuse initiative, de date assez récente, et qui est née en France. Nous voulons parler de ces divers *Clubs du Livre français* qui expédient chaque mois à leurs abonnés d'Amérique deux ou trois livres nouveaux choisis avec soin et recommandés par un Comité d'hommes et de femmes de lettres français d'une réputation solidement établie. C'est une œuvre à encourager.

Enfin, n'oublions pas ce grand facteur de progrès qu'on appelle le temps. Il travaille pour nous. Les efforts accomplis permettent de bien augurer de l'avenir du livre français en

Amérique. Mais il faudrait que la France elle-même les secondât avec l'activité que déploient d'autres pays, l'Italie jusqu'à présent et surtout l'Allemagne. Un meilleur service de librairie, des bourses de voyage à de plus nombreux étudiants, l'envoi gratuit de bons journaux aux grandes bibliothèques, le don de quelques collections de livres a des institutions bien placées pour les faire valoir, voilà, ce nous semble, les moyens à employer pour conserver et accroître le prestige de notre littérature aux États-Unis.

ALBERT SCHINZ

AUX ANTILLES

Après quelques décades d'oubli, la France s'est aperçue soudain qu'elle possédait, depuis trois cents ans exactement, deux terres très belles au seuil du Nouveau Monde. Et ce furent les Fêtes du Tricentenaire, présidées par un homme qui allait être président du Conseil : M. Sarraut; et par un autre, qui avait été ambassadeur de France : M. Bérenger.

Le *Colombie* emporta donc vers les Antilles, avec une pléiade d'hommes politiques, des délégués de tous les grands corps constitués de l'État et des Anciens Combattants; un contingent imposant représentait la presse. Partis par un frileux soir de décembre, il nous advint de débarquer dix jours plus tard en Guadeloupe, à Pointe-à-Pitre, sous un ciel éclatant, à sept heures du matin, en habit et décorations. En cette tenue, après quelques discours de bienvenue, quelques *Marseillaises* et quelques coupes, des autos promenèrent le cortège officiel à travers la Grande-Terre, tout entière pavoisée, depuis les mairies qui disparaissaient sous les banderoles tricolores, jusqu'aux plus humbles cases où un madras, trois bouts de papiers épinglés ensemble, un simple chiffon parfois, disaient la fervente joie populaire.

L'accueil de la Martinique fut plus réservé : peut-être à cause de ce politicien en vue qui avait dénoncé notre venue comme « une entreprise d'affaires pro-fascistes et pro-mussoliniennes ».

Pourtant l'énorme foule massée sur la Savane manifesta assez chaleureusement sa sympathie, et la ville offrit un soir

à ses visiteurs le spectacle d'un feu d'artifice radieux, tiré dans la baie où s'affrontèrent jadis Français, Hollandais, Espagnols, Anglais...

D'âpres dissentiments, exaltés par le climat même, nuisent àla paix de ces îles. La politique y est un agent de corruption meurtrier. On a dressé les créoles, les gens de couleur et les noirs les uns contre les autres. Je ne prétends pas discuter ici de leurs mérites ou de leurs torts. Au seuil de ces pages où j'ai tenté d'évoquer la douceur exquise des Iles, je désire pourtant transcrire ces paroles d'un homme de couleur qui fut mon condisciple :

« N'oublie jamais ceci — et dis-le en rentrant en France : Mes compatriotes de la Martinique ont partagé toutes les joies et toutes les peines de la grande famille française depuis 1635 : ces épreuves ont créé entre la France et la Martinique un lien familial indissoluble. Le vœu unanime de la population tend vers une assimilation complète de notre pays à un département français : c'est un hommage éclatant rendu aux méthodes colonisatrices de la France... »

Et je sais qu'il le pensait.

Les ondulations de terrain, baignées ce matin dans une lumière un peu brumeuse, ont une simplicité discrète de contours, un équilibre dans l'arrangement de leurs plans successifs, qui me transportent malgré moi jusqu'aux paysages familiers de France. La route sinueuse, blanchâtre, reste déserte : et cette solitude, ce silence accentuent encore l'illusion d'une de nos campagnes assoupies sous le soleil d'été. Mais il n'est que dix heures du matin, et c'est décembre; les graminées que je vois onduler très lentement, avec une langueur caressante, ne sont point, sous leur panache d'un gris soyeux à peine rosé, des tiges de sainfoin : mais bien les végétations géantes et dures de la canne à sucre, hautes de trois mètres et plus, que bientôt le tâcheron noir tranchera une à une avec son sabre de brousse.

Nous roulons sur les routes de Grande-Terre, aile orientale de la Guadeloupe, île en forme de papillon, posée entre la mer Caraïbe et l'Atlantique. C'est ici le royaume de la canne, du sucre et du rhum. La toute-puissance de ce roseau à la sève douce, que l'on a appelée le « sang des îles », fait un décor un

peu monotone; la terre entière semble envahie par la végétation drue, impénétrable, où volent seulement des merles noirs dont la livrée de deuil ne se rehausse d'aucun parement coloré : bec et pattes sont charbonnés comme le plumage.

Et l'on éprouve presque une déception. Dix jours de mer, sous un ciel toujours plus resplendissant; l'arrivée à Pointe-à-Pitre, posée dans la verdure de ses collines, et s'éveillant au flamboiement rose et soufre de son aurore chargée de nuages dramatiques; le spectacle de son marché où des négresses joyeuses et familières, cocassement coiffées du madras multicolore, vendent des fruits étranges, des corossols à la pulpe crémeuse, des pommes-cythère juteuses et fibreuses, des mangues aux couleurs maladives et des *ti-concommes* (petits concombres) hérissés... tout cet appareil d'exotisme a disparu. L'île d'Émeraude, l'Ile-Jardin ne vous apparaît plus que comme un immense champ de cannes dont les « flèches » se balancent paresseusement dans la brise.

Mais, dans les villages, le pittoresque renaît. Pour peu que ce soit jour de fête, les Guadeloupéennes ont revêtu les coûteux et magnifiques atours de la tradition ; ce n'est plus seulement le madras négligemment noué avec art sur une tête crêpue : c'est la douillette de coton ou de soie, bariolée de couleurs qui chantent, et relevée à la hanche sur un jupon brodé; c'est un fichu aux grâces désuètes; c'est une profusion de bijoux d'or, de *colliers-choux*, de chaînettes fixées au madras turban, de breloques, de *balillets* (barillets), de grandes boucles d'oreille Les maisons où habitent ces belles sont souvent de pauvres cases de planches mal jointes; mais tout autour poussent des crotons aux feuilles bariolées de jaune et de rouge, des sandragons lisses, vernissés, des hibiscus étoilés de rouge et de rose, ou des bananiers alourdis d'une immense fleur violette, à la fois magnifique et affreuse.

Seule touche de modernisme dans les villages, des églises claires, fraîches, recueillies, dues à un architecte de grand talent, M. Ali Tur, qui a concilié heureusement une tradition constructive séculaire, avec l'emploi du béton armé et la nécessité de défendre les nefs contre la chaleur excessive. Une lumière poudroyante d'or flotte dans la pénombre de ces temples, et c'est comme une transposition tropicale de la

grisaille pieuse qui sommeille dans les églises de France.

... Ou bien, quittant les villages, s'évadant de l'obsession des champs de cannes, la route longe la mer éclatante. Les Abymes, Morne-à-l'Eau, Grippon ne sont plus que des souvenirs de localités ensoleillées et banales : parce que, devant nous, éclate la magnificence de l'Océan tropical, de ces rivages où la végétation verdoyante descend au ras des dernières vagues, où les cocotiers éventent leur front penché sur le flot, où chaque anse est une plaque de jade bordée de nacre et sertie dans le lapis-lazuli de la mer.

Mais la Grande-Terre ne vit pas de cette beauté, que ses habitants noirs ne comprennent que lorsqu'ils en sont privés : elle prospère de la monotonie et de l'immensité même de ses plantations de canne, qui couvrent les deux tiers de la surface cultivée, et c'est dans une grande usine, sucrerie ou rhumerie, que l'on entend battre le pouls puissant de l'activité guadeloupéenne.

Nous avions, dans la journée, vu sévir bien des orateurs de banquet; l'un d'eux avait, durant une heure dix d'horloge, exalté des principes plus ou moins immortels, semblant croire que le sens même de la vie était contenu dans ses paroles. Lorsqu'il eut achevé, il devint enfin possible de visiter une de ces usines où se concrétise l'activité et la raison d'être de nos Antilles — l'usine Darboussier, aux portes de Pointe-à-Pitre.

Dans ces installations qui peuvent être un objet de fierté pour les colons français, on traite douze cents tonnes de canne par jour — soit près d'une tonne à la minute. Et on produit douze cents sacs de sucre en vingt-quatre heures. Si bien que l'île, malgré sa faible superficie, est en mesure d'exporter 45 000 tonnes de sucre en une année.

Puis il y a le rhum. La boisson nationale des Antilles, dont nous sommes, au vrai, d'assez médiocres amateurs, se prépare de bien des façons. Dans les sucreries, on y emploie les mélasses : on les dilue, on les fait fermenter, et le « vin » obtenu donne par distillation un *tafia* qui, coloré par addition de caramel et conservé en fût de chêne, devient du rhum vieux. Il existe une foule d'autres variétés du précieux breuvage : le rhum « blanc », c'est-à-dire tel qu'il provient de distillerie; le rhum *z'habitant* des plantations; la *grappe blanche*, issue

de la distillation directe du *vesou*; le *cœur de chauffe* obtenu à partir des « petites eaux », ou fin d'extraction du jus de canne.

Ce sont des alcools d'une saveur plus âpre, plus pure que celle du rhum auquel nous sommes habitués; ils s'apparentent singulièrement aux eaux-de-vie de marc ou au kirsch, dont ils ont la fluidité presque immatérielle. On s'étonne que les gastronomes ne leur prêtent pas plus d'attention : comme, aussi, l'on voudrait que fût plus populaire chez nous cette sorte de cocktail qu'est le punch créole : un tiers de sirop de canne, deux tiers de rhum, quelques gouttes de citron, et un morceau de glace. Le tout battu, si possible, avec ce petit bâton fourchu que les Martiniquais appellent *lélé*.

Ignorer le sucre et le rhum, ignorer l'influence des cours sur les îles, sur la politique, sur la vie même des créoles et des gens de couleur — c'est ignorer tout des Antilles. Aussi ai-je voulu, en tête de ces notes caraïbes, placer des impressions presque obsédantes de la Grande-Terre où la canne est non seulement reine mais omniprésente, depuis le fond des campagnes jusqu'aux faubourgs de Pointe-à-Pitre. Rien ne se fait aujourd'hui à la Martinique ou à la Guadeloupe, qui ne soit commandé par l'immensité des champs de cannes agitant leurs plumets sous le ciel blanc de chaleur.

JARDINS SOUS LA PLUIE

C'est sur l'aile gauche du papillon antillais, le long de ce versant abrupt qui dégringole depuis les hauts sommets de la chaîne guadeloupéenne jusqu'à l'étincelante mer caraïbe appelée par beaucoup la Méditerranée américaine. Tout près de l'extrémité méridionale de l'île, une cité s'étire au ras des eaux, sur un rivage raide et noir de laves et de basaltes : Basse-Terre. Derrière le chef-lieu guadeloupéen, les pentes de l'île d'Émeraude se coiffent d'étranges cônes volcaniques où, presque toujours, traînent des nuées lourdes. Là, à quelques centaines de mètres d'altitude, sous les grands arbres épais, et parmi les cascades, se cachent des villas de repos : Saint-Claude, la Rivière Rouge, où les créoles et les Européens

viennent chercher la fraîcheur, à l'exemple du Gouvernement même qui y a sa résidence d'été.

Plus que les belles villas modernes, j'aime la modeste maison créole où me reçut un homme qui a grandi et blanchi dans le constant amour de son île. Une demeure toute simple, presque un chalet, enfouie dans la verdure, et toujours ouverte au visiteur. On y mène dans la simplicité, la vie familiale d'autrefois. La vieille *dâ*, la nourrice noire, vous montre avec un orgueil amusé ses belles robes de parade, en indienne et en perse, et ses colliers de grains d'or que vous ne trouveriez pas en ville, même en y consacrant plusieurs billets de mille francs, parce qu'on ne sait plus les faire, et que les anciens ont une valeur sacrée pour leurs détentrices. Sur la pelouse, les roses françaises, qui embaument, avoisinent les hibiscus couleur de chair et les fougères arborescentes symétriques et légères comme des crinolines de verdure.

L'hôte, M. Thionville, voudrait vous retenir, vous faire goûter une pomme-cannelle ou une banane-figue, vous parler des beautés de son île... Mais non, partez sur cette *trace*, sur ce chemin ouvert pour vous, dans la forêt, et qui s'en va vers les hauteurs de la Soufrière. Si vous avez de la chance, il n'y aura pas de brouillard, le chemin sera presque sec, et vous découvrirez à vos pieds un panorama immense, le rivage guadeloupéen et des lieues de mer; vous reconnaîtrez la blancheur du paquebot *Colombie* qui vous amena d'Europe, et vous distinguerez sur l'azur marin la tache un peu triste du croiseur *Émile Bertin* embossé dans la rade franche de Basse-Terre... Si vous n'avez pas de chance, ce sera beaucoup plus beau.

Sous la pluie certains paysages prennent leur accent le plus pathétique. Cette grande forêt antillaise nous saisissait déjà, par sa grandeur, son jaillissement fou, son ivresse créatrice. Du sol, s'élancent les feuilles palmées des bananiers, et des balisiers presque semblables, qui ont d'effrayantes fleurs composées d'une douzaine de becs de perroquets, emboîtés l'un dans l'autre, et couleur de laque rouge bordé de jaune. Dans les creux des hautes branches se logent de fausses orchidées, que les gens du pays appellent des ananas. Les fougères arborescentes ont des troncs gros comme la cuisse, bruns, velus,

d'un aspect presque animal. D'autres recourbent leurs jeunes feuilles en crosses complètement enroulées sur elles-mêmes, couronne de spirales ramassées ainsi que le sont les pattes d'une araignée suspendue à son fil. Comme j'en demande le nom à notre guide, il sourit en voyant que je me suis profondément piqué aux épines enfouies dans la toison roussâtre des crosses :

« On les appelle des *attrape-sots*... »

Une piscine d'eaux sulfureuses tièdes — les Bains Jaunes — dort dans l'ombre glauque du sous-bois, comme un rappel des forces souterraines qui ont fait surgir ces terres hors des grands fonds... ou qui au contraire ont précipité des morceaux de continent dans le néant des abysses.

Le ciel s'est ouvert; la lumière s'est dissoute dans une grisaille de nuages et de brume. Et soudain la pluie s'abat, vernissant les feuilles lisses, ruisselant sur les bananiers et sur les cachibous aux palmes monstrueuses comme des oreilles d'éléphant; on entend l'eau courir partout sur les pentes, glisser entre les rochers, sourdre sous la mousse, dégoutter le long des lianes. La forêt boit, avidement. On se sent pris par l'impression d'être loin, infiniment loin, perdu dans le sein de la nature primitive. D'une échappée taillée dans la verdure dense comme une muraille, la vue devrait plonger jusqu'à la mer, mais le regard se noie à dix mètres dans la pluie et la brume que le vent chasse en rafales. Il fait presque froid.

Brusquement, comme un rideau d'étoffe terne, la brume se déchire, éclate : et là, au-dessous de nous, la mer d'un bleu immuable, les maisons blanches de Basse-Terre dans la joie exaltée du soleil matinal, les navires en rade, la plaine de cannes se chauffant voluptueusement, à quelques kilomètres de distance... Mais déjà la vision s'est effacée, et, le rideau refermé, nous reprenons notre marche lente dans le bois où crépite, murmure et fredonne l'averse.

Le temps est devenu affreux, et communique à ce paysage antillais une grandeur et une âpreté imprévues. Le vent chargé de vapeurs condensées se jette sur nous avec violence, avec hostilité, s'engouffre dans les vêtements, nous détrempe de sa pulvérisation acharnée; le sol manque sous les pas; les mousses, si on les presse, giclent. On grimpe des pieds et des mains dans la boue. Des formes aiguës de montagnes se pro-

filent dans le brouillard. Une seule embellie très courte nous permet de revoir un moment Basse-Terre, lumineuse et chaude. Puis la ville disparaît définitivement. Et alors on se demande si c'est encore la terre tiède des Antilles, la douceur des Tropiques — ou si quelque prodige ne nous a pas transportés brusquement par delà les mers vers quelque lande écossaise, vers quelque montagne suédoise hantée par les trolls.

Il ne reste pour témoignage de la fertilité caraïbe, que le somptueux manteau de mousse épais de deux pieds qui recouvre tous les rochers de la montagne, même les plus inaccessible, les plus verticaux. Mousses qui revêtent toute une gamme de tons exquis, depuis un vert éteint de vieux velours que le soleil a pâli, jusqu'aux dorures discrètes des feuilles de peuplier en automne.

Plus haut encore, l'enfer montagnard commence, semé de cendres, de soufre, de pierres calcinées, de minerais, de pierraille à jamais stérile où s'accrochent des lichens rouges comme un reflet d'incendie. Sur les crêtes, un vent nous saisit, nous secoue, fait claquer les manteaux. Et c'est une singulière antinomie, en face des langueurs nonchalantes que propose, à chacun de nos jours, le rivage antillais étendu sous nos pieds, invisible et présent — à portée de la main.

FORT-DE-FRANCE

Comment ne pas donner de cette cité une image un peu disparate? On ne sait comment en arranger les éléments. Vue depuis la mer, elle offre un croquis adroitement dessiné de collines qui s'étagent avec soin, avec ici une masse de bâtiments très modernes, là une basilique assez peu gracieuse, perchée au haut d'une colline, le Montmartre de la capitale martiniquaise. La baie arrondit ses promontoires dans un geste d'accueil, et l'on contourne une des presqu'îles pour aller s'y ranger à quai, dans le nouveau port du Carénage accostable même pour des unités comme le *Colombie*.

Le cœur de la cité, c'est la Savane. Des tamariniers au tronc noueux et aux feuilles larges et laquées, y font des allées un peu solennelles, dans le goût des parcs à la française. L'impératrice Joséphine supporte avec une souriante patience

l'ennui d'être perchée toute seule en haut de son socle : sa lassitude même est empreinte de la fameuse grâce créole qu'on ne saurait séparer de son nom. Des palmiers au tronc lisse, de la couleur des bœufs gris, tiennent très haut dans le ciel leurs palmes attachées comme un bouquet campagnard. La mer vient clapoter au bord de la promenade; les trois autres côtés se bordent de maisons inégalement modernes, dont un hôtel qui compte parmi les trop rares gîtes que nos Antilles peuvent offrir au tourisme. La bibliothèque publique est de style pré-Métropolitain, agrémenté de colorations rose-dragée et bleu-confetti. Un peu plus loin, le Palais de la Résidence aligne l'ordonnance blanc-cru de ses façades néo-versaillaises. Tout autour, c'est un salmigondis de maisons inégalement pittoresques, mais également en mal d'entretien : si l'on avait l'esprit chagrin et critique, on dirait que les peintres en bâtiments de Fort-de-France ne doivent pas gagner leur vie, à en juger par les peintures écaillées et les vantaux de bois nu. Il paraît qu'au contraire le soleil et les grandes pluies se conjuguent pour décaper les enduits les plus soignés, et n'en laisser que des écailles. Ce qui donne à cette ville plantée dans un site ravissant un aspect un peu négligé. Il y a, pour compensation, le pittoresque des quartiers pauvres, aux rues déclives et aux maisons de guinguois : et tout un quartier neuf, s'étendant sans cesse dans la verdure...

Alors, perdu entre tant de contrastes de demeures délabrées ou finies d'avant-hier, évoquant le port qui a de fort belles installations, le lycée situé face à la mer qui ferait envie à plus d'une grande cité de France et tels buildings ultra-modernes des alentours de la Savane, partagé entre les cris de misère des habitants, et l'opinion qui vous dit : « Tout va bien à la Martinique depuis quelques années à cause des gros crédits ouverts sur l'emprunt fait à la Métropole... », on est tenté de monter vers quelque belvédère, de se rappeler un peu son histoire, d'examiner tel cap, telle anse, et d'oublier les querelles et les contradictions du présent pour revivre les aventures du passé de la ville. Je n'en sais pas de plus belle que celle du siège par les soldats du hollandais Stirum, telle que la décrit le fameux Père Labat — le *Pé Labatt* qui se survit

aujourd'hui encore dans le folklore noir des Iles. Voici ce qu'il raconte dans son *Voyage aux Isles de l'Amérique* :

« Quand l'amiral de Hollande Ruyter vint attaquer la Martinique en 1674, cette motte de terre, qu'on appelait déjà le Fort-Royal, n'avait pour toutes fortifications qu'un double rang de palissades... Le terrain où est à présent la ville était un marais plein de roseaux. Il y avait seulement quelques mauvaises cases sur le bord de la mer qui servaient de magasins...

» Ces magasins étaient pleins de vin et d'eau-de-vie quand Ruyter fit descendre ses troupes sous la conduite du comte de Stirum; les soldats, ne trouvant aucune résistance à la descente, se mirent à piller les magasins, où, trouvant des liqueurs qui leur étaient si agréables, ils en burent de telle manière qu'ils n'étaient plus en état de se tenir sur leurs pieds lorsque le commandant les voulut mener à l'assaut... »

Tant et si bien que les troupes hollandaises, prises sous le feu d'une flûte de Saint-Malo et d'un vaisseau du Roi, sont décimées, Stirum est tué et Ruyter, étonné d'avoir perdu quinze cents hommes, fait rembarquer les survivants.

Mais les Français n'en savaient rien et, dans la crainte que le retranchement ne fût forcé quand les assaillants seraient *désenivrés*, ils occupèrent la nuit à enclouer les canons et à transporter les munitions. Le bruit qu'ils firent mit la terreur chez les Hollandais, qui s'embarquèrent en désordre et à grand fracas. Si bien que les Français crurent aussi au prélude d'une attaque : « Cette terreur panique fit fuir les assiégés et les assiégeants chacun de son côté, dit le Père Labat, et laissa le fort en la possession d'un Suisse qui, s'étant enivré le soir, dormait tranquillement et n'entendit rien de tout ce tintamarre; il fut fort étonné quand à son réveil sur les six heures du matin, il se vit possesseur de la forteresse, sans amis et sans ennemis... »

Et c'est seulement dans la journée que le gouverneur d'Amblimont, avisé de l'étrange aventure de la nuit, fit réoccuper le Fort. Les Hollandais étaient partis sans esprit de retour, et le tafia avait sauvé la Martinique.

LA MAISON DE YÉYETTE

Encore que la Martinique soit une seule terre, elle offre des aspects étrangement distincts. Si, sur la route qui va de Fort-de-France à Morne-Rouge, c'est-à-dire vers le nord, on s'arrête aux environs de Balata, on discerne deux paysages. L'un, fait de grandeur verticale, de falaises rocheuses habillées d'une végétation folle, de mornes d'une forme extraordinaire, comme les pitons du Carbet. Et c'est toute la partie septentrionale de l'île, avec ses gorges étroites, ses terres rouges, ses forêts impénétrables.

L'autre, au contraire, s'échappe vers l'infini sous les ondulations de ses cannes. On y peut suivre les contours capricieux du rivage; la dépression d'une rivière creuse mollement le sol entre des successions de collines un peu sèches, où poussent des cactées, et non plus des fougères arborescentes. La grande forêt a disparu. C'est la zone exploitée, un peu appauvrie, de Lamentin, de Saint-Esprit, du François, de Vauclin, de Marin, de Rivière-Salée, de Petit-Bourg, de Rivière-Pilote, de tous ces lieux faciles, aux noms charmants, et que gangrène, hélas, la politique. Car, comme dit le créole :

Ca ka fè voué gens qui vlé nui
Guiabe ka ba yo toujou lesprit
Et zott pas doué blié méfié
Gens qui tini parole doré.

« Ce qui fait voir que les gens qui veulent nuire, le Diable leur donne toujours de l'esprit, et vous autres ne devez pas oublier de vous méfier de ceux qui ont parole dorée. »

La route sinue entre les cannes; le ciel est gris et l'air très frais. La baie de Fort-de-France, que nous longeons sur le rivage opposé à la ville, prend des aspects presque bretons, et le Gros Ilet est un bloc noirâtre sur des eaux ternes. On passe le village de Trois Ilets, aux maisons de bois pareilles à celles de n'importe quel village martiniquais, avec les mêmes hommes, les mêmes femmes qui s'appuient nonchalamment à la balustrade de la véranda pour vous regarder passer. On continue sur une route toujours plus étroite et

plus resserrée entre les arbres. Et le chauffeur s'arrête et vous dit :

« C'est ici... »

Une jonchée de feuilles, sur le sol, amortit les pas; le sous-bois est peuplé de cacaoyers aux feuilles neuves teintées de rouge; des cabosses commencent à jaunir; au-dessus des arbustes, les grands arbres d'ombrage filent vers le ciel menaçant; oui, c'est ici que naquit Joséphine Tascher de la Pagerie, la petite Yéyette au destin fulgurant. Un incendie a détruit la maison : il n'en reste que quelques murs noirâtres. Ce devait être une jolie « habitation » — ainsi nommait-on les plantations — de forme longue et basse. Rien n'a subsisté du jardin, des dépendances. Les rares visiteurs s'en vont un peu déçus; ils auraient voulu une demeure conservée comme la Malmaison; peut-être y a-t-il plus de grandeur involontaire dans cet abandon. On pense à cet autre lieu, dans une autre île de l'Atlantique :

Ici gît... point de nom!

Nul n'a cru devoir poser, sur la ruine perdue des Trois Ilets, la plaque du souvenir. Dans le village, un petit musée conserve quelques lettres, quelques souvenirs puérils, touchants ou apocryphes. Mais ceux qui viennent à la maison de Yéyette n'ont pas besoin, après tout, de lire une inscription. Il leur suffit de penser que l'air qu'ils respirent est aussi celui que respira la petite fille créole; et que les fleurs, les plantes, les arbres, sont de la lignée des arbres, des plantes et des fleurs qui environnèrent son enfance nonchalante.

CHRISTIAN DE CATERS

LE NOUVEAU GOUVERNEMENT

Après avoir résisté pendant deux mois à des attaques répétées de l'opposition et après avoir obtenu de la Chambre le vote rapide d'un budget sans nulle démagogie, le cabinet Laval s'est retiré à la mi-janvier sans avoir été mis en minorité, par une dislocation interne. Il est, croyons-nous, sans intérêt, de revenir sur les circonstances de la démission de M. Herriot et des ministres radicaux : tout a été dit là-dessus, et il n'y a pas grand chose à glaner du point de vue de la petite histoire dans les coulisses du Congrès radical de l'Hôtel Continental. Ce Congrès a été de pure forme, il s'est borné à prendre acte des divergences de vues qui, dans le domaine de la politique extérieure, rendaient chaque jour plus difficile la collaboration entre M. Herriot et M. Pierre Laval. En fait, la démission collective du cabinet ou son large remaniement aurait dû logiquement se placer au lendemain du vote du budget, pendant les vacances de la Noël et c'est pour avoir trop tardé à prendre une décision que M. Pierre Laval a vu la crise évoluer dans un sens qu'il n'avait sans doute point prévu.

Depuis le mois de février 1934, la majorité de gauche élue en 1932 s'était brisée et le parti radical-socialiste s'était divisé en deux fractions, d'importance numérique variable selon les scrutins. Tandis que l'aile gauche des valoisiens rejoignait dans l'opposition les socialistes unifiés, le reste du groupe radical soutenait de ses votes les cabinets Doumergue, Flandin et Laval dont faisaient partie M. Herriot et d'autres ministres radicaux. Cette situation n'était que la reproduction exacte de

celle de 1926, lors du gouvernement d'Union Nationale de Raymond Poincaré. Si le président Poincaré, unissant à sa grande autorité une habileté tactique peu commune, avait réussi à prolonger pendant deux ans une coalition gouvernementale aussi différente des formations électorales dans le pays, c'est qu'il n'avait jamais négligé de donner des gages à la gauche et de ménager ses susceptibilités. La durée des trois cabinets d'Union Nationale de 1934 et 1935 a été plus courte pour des raisons diverses. M. Doumergue a été contraint de se retirer pour n'avoir pas voulu retirer un projet de revision de la Constitution, projet qui pouvait sans aucun doute attendre, tandis que M. Flandin a été renversé le jour où il a demandé des pleins pouvoirs que la crise financière exigeait, et que la Chambre devait accorder quelques jours plus tard à M. Pierre Laval, après l'expérience éphémère de M. Bouisson.

La retraite de M. Laval s'explique avant tout pour des raisons de politique étrangère. En effet, le Congrès de l'Hôtel Continental n'aurait pas été convoqué en janvier si M. Herriot n'avait pas résigné en décembre ses fonctions de président du parti radical, et M. Herriot n'aurait pas abandonné cette présidence si, d'accord avec M. Laval sur la politique financière, il n'avait été en opposition avec son président du Conseil sur la politique étrangère. Compte tenu de ce fait, l'opinion à peu près générale des milieux politiques au moment de la démission de M. Laval, c'est qu'une formation gouvernementale de caractère à peu près identique assurerait la succession, et que, seule, l'orientation de notre politique étrangère serait modifiée. C'est ainsi que l'on citait comme hôtes possibles du Quai d'Orsay, M. Albert Sarraut, ou M. Camille Chautemps, et que parmi les noms mis en avant pour la présidence du Conseil, c'était celui de M. Bouisson qui revenait le plus fréquemment.

Appelé en premier lieu par le Président de la République, M. Albert Sarraut ne paraissait pas au début de ses consultations décidé à constituer un ministère, coûte que coûte. Un des traits qui contribuent le plus à donner à M. Sarraut une physionomie originale parmi nos hommes politiques, c'est sa totale absence d'esprit d'intrigue. Certes, il aime le pouvoir, et, lorsqu'il parle d'une retraite dans un de ces pays d'Extrême-Orient dont il garde la nostalgie, ce n'est sans doute pas

pour un avenir immédiat qu'il y songe, mais il attend que le pouvoir vienne à lui, au lieu de le chercher, et il y a dans son calme je ne sais quel reflet de fatalisme. En 1926, après deux ans d'absence, M. Albert Sarraut rentrait de son ambassade de Turquie pour se présenter à une élection sénatoriale chez ses compatriotes de l'Aude. Le même dimanche, il était élu sénateur à midi et, à cinq heures, nommé ministre de l'Intérieur par Raymond Poincaré. Cette fois-ci, pendant que se préparait la crise ministérielle, M. Albert Sarraut voyageait aux Antilles, et c'est trois jours à peine après son retour que M. Lebrun le chargeait de former un cabinet. N'y a-t-il point là un joli thème pour les cartomanciennes : voyage lointain — réussite?

M. Albert Sarraut appartient à la tendance la plus modérée du parti radical. A l'époque où M. Herriot faisait le cartel avec les socialistes, que n'a-t-on pas dit sur l'opposition de tendances entre l'École de Toulouse et l'École de Lyon! En 1935, son premier gouvernement avait été renversé après trois semaines d'existence par les socialistes, sur un amendement démagogique; dans l'Aude, aux élections municipales, cantonales, législatives, l'effondrement des partis modérés circonscrit pratiquement la lutte entre les radicaux et les socialistes : ces deux raisons auraient déjà suffi à dissuader M. Sarraut de former un cabinet de front populaire, la troisième raison, plus forte encore, était tirée de l'examen de la situation financière. Il est curieux de constater que, finalement, la combinaison mise sur pied par M. Sarraut a pris un caractère très différent de celui du ministère Laval, et que le vote de la Chambre, au lendemain de la déclaration ministérielle, a accusé les différences jusqu'à l'opposition absolue.

L'idée première de M. Sarraut était de réaliser au Gouvernement la concentration républicaine qu'il avait déjà esquissée en 1933 en confiant à M. Piétri le portefeuille des colonies. Très vite il apparaissait que le résultat final ne correspondrait pas au dessein initial. En effet, malgré la présence de M. Flandin et de M. Mandel aux côtés de M. Sarraut, les sénateurs et députés modérés sollicités d'entrer dans le Gouvernement se récusaient les uns après les autres, si bien qu'on pouvait croire à la fin de la première journée de la crise que M. Sarraut

renoncerait à la mission qu'il avait acceptée plutôt par devoir que par enthousiasme. Cependant, les consultations continuaient dans la nuit, et, au matin, voyant que les refus de collaboration des députés modérés se succédaient au point de paraître systématiques, M. Sarraut se piquait au jeu et décidait d'aboutir coûte que coûte en embarquant sur la nef ministérielle comme représentants des groupes modérés des hommes fort estimables, mais de second plan. Ainsi le caractère de la nouvelle formation ministérielle apparaissait très différent de celui de la précédente et les gauches allaient pouvoir dire que si les ministres radicaux étaient prisonniers des droites dans le ministère Laval, ce serait au contraire les modérés qui joueraient le rôle d'otages dans le Cabinet Sarraut. Cette différence était encore soulignée par le fait que la fraction modérée du parti radical ne comptait au sein du Gouvernement aucun représentant en dehors du président du Conseil, et que seuls étaient appelés au pouvoir les radicaux qui avaient toujours voté contre M. Laval. Certains choix étaient particulièrement significatifs à cet égard : ceux de M. Delbos et de M. Guernut qui avaient mené l'attaque contre le cabinet précédent, l'un sur le problème extérieur, l'autre sur le problème des ligues, celui de M. Mazé, secrétaire de la délégation des gauches, qui prouvait que, pour obtenir un demi-portefeuille, il suffisait d'avoir harcelé le gouvernement, celui de M. Zay, dont le rapport au Congrès de l'Hôtel Continental avait conclu à la démission des collaborateurs radicaux de M. Laval.

A un tel changement d'orientation du gouvernement ne pouvait correspondre qu'un renversement de majorité. Après la série des cabinets appuyée par l'unanimité des groupes de droite et par une fraction variable des radicaux, la législature finissante allait revenir avec son onzième cabinet à la formule de ses débuts, le soutien socialiste, qui avait laissé M. Daladier vivre huit mois, dont quatre de session, M. Herriot sept mois, dont deux de session, M. Paul-Boncour un mois, M. Sarraut trois semaines. On comprend que le nouveau président du Conseil ait hésité à recommencer l'expérience.

Il n'y a pas grand-chose à retenir des deux séances consacrées à la déclaration ministérielle et à la discussion des inter-

pour un avenir immédiat qu'il y songe, mais il attend que le pouvoir vienne à lui, au lieu de le chercher, et il y a dans son calme je ne sais quel reflet de fatalisme. En 1926, après deux ans d'absence, M. Albert Sarraut rentrait de son ambassade de Turquie pour se présenter à une élection sénatoriale chez ses compatriotes de l'Aude. Le même dimanche, il était élu sénateur à midi et, à cinq heures, nommé ministre de l'Intérieur par Raymond Poincaré. Cette fois-ci, pendant que se préparait la crise ministérielle, M. Albert Sarraut voyageait aux Antilles, et c'est trois jours à peine après son retour que M. Lebrun le chargeait de former un cabinet. N'y a-t-il point là un joli thème pour les cartomanciennes : voyage lointain — réussite?

M. Albert Sarraut appartient à la tendance la plus modérée du parti radical. A l'époque où M. Herriot faisait le cartel avec les socialistes, que n'a-t-on pas dit sur l'opposition de tendances entre l'École de Toulouse et l'École de Lyon! En 1935, son premier gouvernement avait été renversé après trois semaines d'existence par les socialistes, sur un amendement démagogique; dans l'Aude, aux élections municipales, cantonales, législatives, l'effondrement des partis modérés circonscrit pratiquement la lutte entre les radicaux et les socialistes : ces deux raisons auraient déjà suffi à dissuader M. Sarraut de former un cabinet de front populaire, la troisième raison, plus forte encore, était tirée de l'examen de la situation financière. Il est curieux de constater que, finalement, la combinaison mise sur pied par M. Sarraut a pris un caractère très différent de celui du ministère Laval, et que le vote de la Chambre, au lendemain de la déclaration ministérielle, a accusé les différences jusqu'à l'opposition absolue.

L'idée première de M. Sarraut était de réaliser au Gouvernement la concentration républicaine qu'il avait déjà esquissée en 1933 en confiant à M. Piétri le portefeuille des colonies. Très vite il apparaissait que le résultat final ne correspondrait pas au dessein initial. En effet, malgré la présence de M. Flandin et de M. Mandel aux côtés de M. Sarraut, les sénateurs et députés modérés sollicités d'entrer dans le Gouvernement se récusaient les uns après les autres, si bien qu'on pouvait croire à la fin de la première journée de la crise que M. Sarraut

renoncerait à la mission qu'il avait acceptée plutôt par devoir que par enthousiasme. Cependant, les consultations continuaient dans la nuit, et, au matin, voyant que les refus de collaboration des députés modérés se succédaient au point de paraître systématiques, M. Sarraut se piquait au jeu et décidait d'aboutir coûte que coûte en embarquant sur la nef ministérielle comme représentants des groupes modérés des hommes fort estimables, mais de second plan. Ainsi le caractère de la nouvelle formation ministérielle apparaissait très différent de celui de la précédente et les gauches allaient pouvoir dire que si les ministres radicaux étaient prisonniers des droites dans le ministère Laval, ce serait au contraire les modérés qui joueraient le rôle d'otages dans le Cabinet Sarraut. Cette différence était encore soulignée par le fait que la fraction modérée du parti radical ne comptait au sein du Gouvernement aucun représentant en dehors du président du Conseil, et que seuls étaient appelés au pouvoir les radicaux qui avaient toujours voté contre M. Laval. Certains choix étaient particulièrement significatifs à cet égard : ceux de M. Delbos et de M. Guernut qui avaient mené l'attaque contre le cabinet précédent, l'un sur le problème extérieur, l'autre sur le problème des ligues, celui de M. Mazé, secrétaire de la délégation des gauches, qui prouvait que, pour obtenir un demi-portefeuille, il suffisait d'avoir harcelé le gouvernement, celui de M. Zay, dont le rapport au Congrès de l'Hôtel Continental avait conclu à la démission des collaborateurs radicaux de M. Laval.

A un tel changement d'orientation du gouvernement ne pouvait correspondre qu'un renversement de majorité. Après la série des cabinets appuyée par l'unanimité des groupes de droite et par une fraction variable des radicaux, la législature finissante allait revenir avec son onzième cabinet à la formule de ses débuts, le soutien socialiste, qui avait laissé M. Daladier vivre huit mois, dont quatre de session, M. Herriot sept mois, dont deux de session, M. Paul-Boncour un mois, M. Sarraut trois semaines. On comprend que le nouveau président du Conseil ait hésité à recommencer l'expérience.

Il n'y a pas grand-chose à retenir des deux séances consacrées à la déclaration ministérielle et à la discussion des inter-

pellations. L'opposition, qu'elle soit de droite ou de gauche, qu'elle prenne pour porte-parole M. Vallat ou M. Frossard, a tendance depuis quelques années à confondre la tribune avec la scène des cabarets montmartrois. Ce défilé de plaisanteries ou de rosseries sur les nouveaux ministres, auquel il ne manque que des rimes de mirliton et l'accompagnement d'un piano quinteux à la cantonade, remplace fâcheusement tout débat politique sérieux. Évidemment, pendant qu'on étrille M. X... qui a tourné casaque pour un portefeuille, M. Z... voisin de groupe de la nouvelle Excellence, et qui aurait tout aussi allègrement et au même prix renié son programme, goûte pendant quelques instants les plaisirs glacés de la vengeance. Mais qu'en reste-t-il huit jours après!

De ces deux journées de discussion, qui se sont déroulées dans un ordre parfait grâce au nouveau règlement, il n'y a à retenir que les déclarations du président du Conseil sur la politique intérieure et celles de M. Édouard Herriot sur la politique étrangère. A l'Intérieur, c'est une politique de gauche qui va recommencer, en ce sens que l'activité, déjà bien réduite des ligues, sera étroitement surveillée et que les lois nouvelles prévoyant leur dissolution seront appliquées à la première alerte. Nous ne pensons même pas que le gouvernement soit obligé d'en venir là, car l'espoir conçu par certains chefs de mouvements de transformer la France en un pays de régime totalitaire à l'image de l'Allemagne ou de l'Italie s'est évanoui depuis longtemps en fumée. Du point de vue financier, la présence de M. Marcel Régnier, qui ne passe pas pour changer souvent d'avis, implique qu'on ne changera pas de politique financière. Ce n'est que dans le domaine de la politique étrangère qu'il y aura quelque chose de changé, dans la mesure où M. Flandin, qui n'a pas parlé, suivra les lignes tracées par M. Herriot dans son discours, et qui convergent toutes vers Genève.

Y a-t-il dans cet ensemble assez de faits nouveaux pour expliquer la reconstitution d'une majorité de gauche à peu près égale à celle qui soutint il y a quatre ans le troisième cabinet Herriot? Une telle majorité peut-elle s'accommoder longtemps de la politique financière de déflation instituée par des décrets-lois auxquels M. Marcel Régnier n'entend pas que l'on touche?

La première question comporte une réponse positive, parce que l'on a beaucoup moins voté pour le nouveau gouvernement que contre l'ancien : à cet égard, les déclarations de MM. Blum et Péri, au nom des socialistes et des communistes, sont d'une parfaite clarté. Les gouvernements de trève qui se sont succédé pendant deux ans depuis février 1934 ont fait effort pour gouverner impartialement, mais l'agitation des ligueurs et les violences des journaux ont reconstitué la majorité qui était sortie des urnes en 1932 et qui s'était disloquée en face des nécessités gouvernementales dans une période de crise économique et de difficultés financières.

Quant à la seconde question, c'est le calendrier qui nous fournira la réponse. Si nous étions à un an des élections, les socialistes unifiés, sous la pression de leurs troupes, et notamment des syndicats de fonctionnaires, trouveraient bien l'occasion de faire naître un débat sur la réduction des traitements et des retraites, et la majorité de gauche se dissocierait comme elle l'a fait trois fois au cours de l'année 1933. Le président du Conseil le sait bien, aussi, sans réduire son rôle à la simple expédition des affaires courantes, a-t-il indiqué que sa tâche principale serait de présider correctement et impartialement à la consultation du pays.

Dans dix semaines la France votera, désormais l'attention de la Chambre se détournera de plus en plus du problème gouvernemental pour s'attacher aux questions électorales. Déjà le vieux débat sur la représentation proportionnelle a repris, la réforme projetée a bien peu de chances d'aboutir en temps utile, mais elle occupera l'ordre du jour jusqu'aux environs du premier mars. D'ici là, sauf un gros incident politique ou financier qu'il n'y a pas de raison de prévoir, on ne voit pas quels débats pourraient être dangereux pour la vie du ministère : le seul péril qui pourrait le menacer, ce serait que certains de ses membres aillent exiger, une fois au pouvoir, la réalisation de ce qu'ils réclamaient dans l'opposition ; mais est-ce leur faire injure que de croire que le portefeuille qu'ils ont obtenu constituait la plus urgente de leurs revendications et qu'ils ne reprendront les autres que plus tard, contre leurs successeurs?

FRANÇOIS LEUWEN

PHOTOGRAPHIES

Pour son centenaire, ou à peu près, la photographie obtient ce qu'elle n'avait jamais obtenu encore : son exposition particulière dans un grand musée. Adoptant une suggestion de M. Charles Peignot, le Musée des Arts Décoratifs montre, en ce moment, avec un choix d'épreuves anciennes datant de 1827 à 1900, un ensemble de photographies contemporaines venues de différentes parties du monde. C'est admettre, si l'on peut dire, officiellement que la photographie est un art. On l'a beaucoup contesté, on le conteste encore. Je crois qu'on a tort et je voudrais dire en quelques mots pourquoi. Par ailleurs la photographie n'a pas besoin d'être défendue : personne ne discute sa valeur documentaire; l'intérêt qu'on prend même aux plus médiocres images de la rétrospective, simplement parce qu'elles évoquent avec précision le passé, nous garantit le prix qu'on attachera dans l'avenir à celles de notre temps. Les services qu'elle rend dans l'étude de toutes choses sont évidents. Non seulement elle nous renseigne sur l'univers visible, mais elle nous aide à connaître ce qui dans l'univers est inaccessible à notre regard. Elle fixe le mouvant; elle nous fait pénétrer au cœur des deux infinis de Pascal, le monde stellaire, le monde des « atomes »; on peut s'en rendre compte d'un seul coup d'œil jeté à la salle de l'exposition qui contient les admirables clichés de l'Observatoire de Paris et de divers laboratoires scientifiques.

Ces résultats inappréciables, nous les devons au perfectionnement des moyens matériels. Sans parler du cinéma, qui ne

rentre pas dans notre cadre, quelle distance parcourue entre les premières images obtenues par Niepce en 1822, avec huit heures de pose au soleil, ou même par Daguerre en 1837, avec trente minutes, et celles qu'on obtient aujourd'hui au laboratoire en un quatre-millionième de seconde! Je ne puis retracer ici, même sommairement, l'histoire de la photographie, il y faudrait trop d'espace. Ceux qui visiteront au Pavillon de Marsan la section rétrospective après avoir lu l'étude, si claire en sa brièveté, écrite par M. Potonniée pour le catalogue, apprendront sur cette histoire une foule de détails passionnants pour tout esprit curieux de savoir[1].

Lorsque la photographie fut rendue publique en 1839, lorsqu'elle connut ses premiers perfectionnements, les artistes en furent d'abord extrêmement frappés, Ingres, entre autres, et Delacroix : ils avaient tout de suite aperçu qu'elle pouvait être un moyen d'analyse incomparable. Mais bientôt on devint plus attentif à ses limites qu'à ses possibilités; on lui reprocha d'être « incapable de synthèse », et Charles Blanc n'hésitait pas à écrire : « La photographie imite tout et n'exprime rien. Elle est aveugle dans le monde de l'esprit ». Qu'y a-t-il de fondé dans ces appréciations? C'est ce qu'il faut tâcher de démêler.

L'exposition du Pavillon de Marsan est, à mon sens, fort intéressante, amusante pour l'œil et pour l'esprit, et elle contient de belles choses : portraits, paysages, natures mortes. Le public en général est de cet avis. Il aime la photographie : le succès qu'obtiennent les albums édités chaque année par *Arts et métiers graphiques* le prouvent suffisamment. Le cinéma nous a appris à transposer sans effort le monde des couleurs en noir et en blanc, et cette limitation ne nous gêne pas.

Est-ce à dire que tout est pour le mieux dans le monde photographique? Certes non. Beaucoup de photographes ont peine à sortir des formules usées; et ils ne tirent pas de la vie qui nous entoure ce qu'ils en pourraient tirer. Je m'étonne que

1. Rappelons seulement que le principe de la photographie découvert par le Français Niepce avant 1822 fut perfectionné par Daguerre. En 1839, le Gouvernement français acquit de celui-ci son secret pour le rendre aussitôt public. Les photographies de Daguerre étaient prises directement sur une plaque de métal argenté : l'épreuve était unique. C'est l'Anglais Fox Tablot qui, en 1840, inventa le négatif, sur lequel on pouvait tirer de nombreuses épreuves. Ce procédé devait détrôner l'autre; il est à l'origine de la photographie moderne.

les sports, qui sont l'occasion de si beaux mouvements du corps humain, soient si mal exploités. A notre œil ces mouvements sont insaisissables; le cinéma au ralenti nous les fait connaître dans leur musicale continuité; mais il y a un grand intérêt à en immobiliser certaines phases. Qu'on regarde les images de Pierre Jamet ou de M. O. Smirnov, on sera convaincu. Je m'étonne aussi de trouver si peu de beaux nus; la raison de leur rareté vaudrait la peine d'être recherchée, mais cela nous mènerait trop loin. Passons.

Quand, au sortir des salles, j'entends un critique se plaindre que rien n'est plus monotone que ces photographies assemblées, je suis un peu surpris. Un panneau de photographies ne peut avoir — cela va de soi — la diversité d'un panneau de peinture; ni même de gravures : dans celles-ci les procédés d'exécution varient beaucoup et il y a toujours des oppositions de noir et de blanc, au lieu que l'épreuve photographique présente partout des demi-teintes. Mais si l'on se donne la peine d'y regarder de plus près, on découvre que ces épreuves se différencient beaucoup les unes des autres et même que tout photographe de quelque mérite a un « style » à lui.

C'est donc que, contrairement à une opinion encore trop répandue, l'auteur d'une photographie peut introduire quelque chose de lui-même dans son épreuve et qu'il fait ainsi œuvre d'artiste. Comment? Robert de la Sizeranne a publié, il y a une trentaine d'années, un court volume intitulé « La photographie est-elle un art? » Il y a dans cet ouvrage beaucoup de littérature et des vues contestables. Mais La Sizeranne a eu le mérite de voir comment la question se posait et il a marqué justement les trois moments où la personnalité du photographe peut intervenir : le choix du motif — le développement du cliché — le développement de l'épreuve.

Le choix du motif est peut-être ce qui importe le plus. Il y a, dans le monde, une infinité de choses que notre œil distingue imparfaitement ou pas du tout : nous regardons mal, notre esprit est ailleurs, nous sommes incapables d'isoler de son entourage un morceau de la réalité; ou bien le spectacle est trop fugitif pour que nous l'enregistrions de façon qu'il passe la frontière de notre inconscient. L'appareil peut faire ce que nous ne faisons pas. Et le photographe doué pour son

métier sait découvrir ce que nous laissons échapper. Il se gardera bien de prendre ce qui s'arrange « comme un tableau »; il prendra quelque chose qui, à première vue, peut sembler banal, mais qui, pendant un court instant où le mouvement, l'éclairage produisent un effet particulier, acquiert une valeur insoupçonnée. Devant *la Ruelle* d'Erno Vadas, *le Store* de Rémy Duval, les vues d'*Iviza* de Pierre Boucher (je pourrais citer d'autres noms), je ne doute pas que n'importe qui comprenne ce que je veux dire.

Les appareils dont dispose maintenant l'opérateur sont d'une qualité telle que ce choix heureux suffit, dans bien des cas, pour que naisse plus qu'une excellente photographie : une œuvre personnelle. J'attache, pour ma part, un prix particulier à cette faculté d'isoler un motif où l'agencement des lignes, le jeu des ombres, les gradations de la lumière composent une image digne d'être retenue, car c'est de la photographie débarrassée de ces souvenirs picturaux qui lui nuisent plus qu'ils ne la servent — qu'ils soient, d'ailleurs, de peinture classique, impressionniste ou même surréaliste. Un bon photographe, comme un bon cinéaste, apporte devant la nature une fraîcheur de regard qui saisit entre les choses des relations inaperçues.

On peut admettre cependant que l'auteur désire accomplir une œuvre plus volontaire, et qu'en accentuant certains traits, certaines valeurs, il s'efforce de nous communiquer avec plus d'évidence une sensation qu'il a éprouvée. Ici intervient encore son action personnelle. Il n'usera pas de retouches, mais de procédés purement photographiques : choix de l'objectif, temps de pose, réactifs, papier, exposition à la lumière. Je ne dis rien des superpositions ou juxtapositions d'images qui n'ont, à de rares exceptions près, qu'un intérêt de curiosité : la virtuosité pour elle-même ne me touche pas. L'auteur utilise sa connaissance des ressources dont il dispose pour développer de telle ou telle façon son cliché, puis son épreuve. S'il est tout à fait maître de ses moyens, il peut user de certains artifices de manipulation pour obtenir des effets singuliers. Le hasard, dira-t-on, a sa part dans ce travail. Croit-on qu'il ne joue pas un rôle dans la morsure et le tirage d'une eau-forte? même dans l'exécution d'une peinture?

Seuls les plus grands maîtres peuvent l'éliminer. Encore est-ce une sorte de maîtrise que de savoir l'utiliser.

Je ne pense pas qu'il soit utile d'insister davantage. On voit que pour faire une bonne photographie, il faut d'abord être sensible aux spectacles de la vie et posséder en outre pleinement sa « technique ». Cela est nécessaire dans tout art. La différence est qu'ici la technique s'impose avec plus de rigueur, étant d'ordre scientifique, et que, par suite, la marge laissée à la personnalité de l'auteur est plus étroite. Il ne peut y avoir, comme dans un ouvrage entièrement sorti de la main de l'artiste, transposition complète; il reste place toutefois pour une interprétation.

Un photographe de Shangaï, Shu Long Liu, expose un versant de colline boisée, que frôle une lumière indécise, et un coq debout à côté d'une haie dénudée : ces images portent la marque de son pays aussi fortement qu'un oiseau, un paysage, tracés au pinceau sur une bande de soie. Cela tient à la manière de sentir, non aux choses reproduites: car on peut voir près de là des vues de Chine prises par un Européen : elles n'ont de chinois que les monuments qu'elles représentent.

Cette faculté d'interpréter la nature, les meilleurs photographes la possèdent, à quelque pays qu'ils appartiennent. Chez ceux de l'Europe centrale, le don le plus frappant est la décision dans le choix de l'image; beaucoup d'Allemands, de Tchèques, de Suisses, de Hongrois ont ce qu'on pouvait appeler « l'œil photographique »; j'ai déjà nommé Vadas, je pourrais alléguer l'exemple de Gorny, de Mana Fisherova, de Froebel, de Reisz... Les Américains — du moins ceux qu'on voit ici — interprètent davantage. Comme au cinéma, ils possèdent à fond leur métier. L'habileté de Man Ray n'a plus besoin d'être louée; les paysages de Fraprie, tenus dans une gamme de gris pâles, voisins les uns des autres, ont une délicatesse ravissante; quelle élégance châtiée dans les portraits de Hurrell, quelle puissance expressive, quelle pénétration, dans ceux de Steichen! Anglais, Italiens, Français ont des qualités plus mêlées. Lorsqu'ils savent s'évader du « tableau » et qu'ils ne cherchent pas des arrangements trop artificiels, ils obtiennent un parfait équilibre. Nos compatriotes sont capables d'une technique sans défaut — je pense à Sougez et à quelques

autres; ils ont souvent aussi un sentiment poétique qui n'est qu'à ceux — je pense à Rémy Duval, qui nous rend sensible et ce qu'il sent et ce qu'il rêve; je pense à Laure Albin-Guillot, qui traduit les choses avec une subtilité toute féminine et qui a su orner un poème de Valéry de figures et de paysages qui s'y accordent : de combien d'illustrations dessinées et gravées peut-on en dire autant?

Il se trouve encore beaucoup de gens pour accuser ceux qui veulent ainsi exprimer ce qu'ils sentent de sortir de leur rôle de photographe. Chose curieuse, ce sont souvent les mêmes qui professent le plus d'admiration pour les portraits du milieu du XIXe siècle (il y a eu à cette époque peu de beaux paysages, à cause du temps de pose et des difficultés de manipulation des plaques). Or les anciens photographes voulaient précisément faire ce qu'on reproche à nos contemporains d'entreprendre. Ils le faisaient avec des moyens moins étendus et moins souples, — d'où une certaine simplicité dans le parti — mais l'intention était la même. Nadar a expliqué comment il étudiait les traits typiques de ses modèles et cherchait à les accuser : ce n'est pas par hasard que son Baudelaire, son Delacroix ou son Doré ont une valeur psychologique. On n'a qu'à regarder les magnifiques photographies de D. O. Hill, le plus artiste des précurseurs — il travaillait autour de 1845 — pour se rendre compte du souci qu'il avait de réaliser une composition plastique et de faire apparaître en même temps le caractère des personnages. Quant à Julia Cameron qui, vers 1860, a fait aussi de très beaux portraits, elle nous a confié dans ses souvenirs, son état d'esprit le jour où elle fit poser Carlyle : « Lorsque j'avais des hommes comme celui-là devant mon appareil, toute mon âme essayait de faire son devoir envers le modèle, en s'efforçant de retracer fidèlement la grandeur de l'homme intérieur aussi bien que les traits de l'homme extérieur. » Il n'y a rien que de légitime dans cet emploi de l'objectif : vouloir se servir de sa sensibilité et de son intelligence n'implique pas qu'on sorte du domaine de la photographie pour empiéter sur celui de la peinture.

Je comprends mal, du reste, qu'on s'obstine à les comparer. Privée de couleur, soumise à la rigueur d'un instrument d'optique, la photographie n'est pas comparable à la pein-

ture. Elle ne l'est même pas au dessin (s'il s'agit du dessin d'un grand artiste) : il y aura toujours un abîme entre les quelques traits jetés sur le papier par un Rembrandt et la plus belle épreuve photographique du monde. Mais la photographie peut nous donner ce que ni la peinture, ni le dessin n'ont le moyen de nous offrir. Grâce à la qualité des objectifs, des plaques, des papiers, elle peut nous restituer la matière des choses d'une façon très exacte — il y en a vingt exemples à l'exposition, — et elle est capable d'une précision miraculeuse qui souvent a son prix. Qui n'a joui du détail charmant d'un visage, du contact d'une onde de cheveux avec la peau d'une joue, de l'attache d'un poignet? Le cliché isole ce détail et nous le propose indéfiniment. Il en est de même pour toute la nature. J'ai passé autrefois l'hiver à Versailles; je me rappelle combien j'aimais un grand arbre placé dans un angle du Parterre d'eau et que le vent a depuis abattu; j'admirais sa belle structure, le tronc ferme, l'élan des maîtresses branches et le ravissant lacis que formaient les branchettes noires détachées sur le ciel pâle. Aucune gravure, aucune peinture ne peut me rendre à la fois la sensation d'ensemble et celle du plus menu détail, dont la réunion causait tout mon plaisir; seule une photographie ramène avec exactitude devant mes yeux cette image que mon esprit n'a pas oublié, mais dont le temps a un peu troublé la netteté. Simple exemple entre beaucoup d'autres. « Le moment est venu, écrit M. Abel Bonnard dans sa préface au catalogue, pour tous ceux qui aiment les beautés du monde, de se faire une collection de photographies comme on peut en avoir une de dessins ou d'estampes; ils rassembleront ainsi des images ingénieuses, imprévues, parfois admirables, comme un trésor qu'ils pourront posséder dans leurs heures de loisir ». On ne saurait mieux dire. La photographie est pour l'imagination un aliment merveilleux. Auxiliaire indispensable de la science et de l'histoire, elle est devenue de plus pour nous un motif d'étude et de réflexion, une source de poésie.

PAUL ALFASSA

INDICES DE REPRISE?

Il est d'usage, au début d'une année nouvelle, de passer en revue les événements de l'exercice écoulé. Les rapports établis par les institutions financières et les grandes entreprises industrielles dont les comptes sont clos en décembre contiennent souvent à cet égard des renseignements d'un haut intérêt.

Le compte rendu des opérations de la Banque de France, toujours établi à l'aide de documents de première main, souvent inédits, est, sans conteste, l'un des mieux informés et des plus complets.

Nul n'a perdu le souvenir des attaques violentes dont le franc a fait l'objet, au printemps et à la fin de l'automne dernier, et des importantes sorties d'or qu'elles ont entraînées.

« *L'inquiétude provoquée par la dévaluation du belga,* lisons-nous dans le rapport de la Banque, *l'aggravation persistante du déficit budgétaire, le développement de l'incertitude politique ont été à l'origine des sorties de métal enregistrées au printemps et qui ont atteint* :

1 702	*millions*	*en avril.*
9 154	—	*en mai.*
761	—	*en juin.*

L'existence de positions spéculatives à la baisse du franc a d'ailleurs été accusée à cette époque, par le renchérissement des reports à trois mois, dont le taux s'est élevé, sur la livre sterling, de 0 fr. 07 au début de l'année, à 7 francs en mai et, sur le dollar, de 0 fr. 0025 à 1 fr. 25.

En novembre, l'exode du métal a repris et l'encaisse de l'Institut d'émission a perdu 5 800 millions, tandis que le taux des reports à trois mois atteignait 3 francs sur la devise

britannique et 0 fr. 60 sur la monnaie américaine. Les exportations de capitaux ont d'ailleurs été, sans aucun doute, fortement encouragées, à cette époque, par la reprise économique aux États-Unis et par l'attrait qu'ont présenté de nouveau les opérations boursières à Wall Street.

L'Institut d'émission attire l'attention sur un phénomène trop souvent passé sous silence. La réduction de l'encaisse « ne résulte pas d'un exode *permanent* de métal ». Pendant sept mois sur douze, le solde net des mouvements d'or a éte favorable à la France. Des rentrées de métal ont été, en effet, enregistrées pendant le premier trimestre 1935 ainsi qu'en juillet, août, septembre, octobre et décembre; leur total dépasse 1 milliard 600 millions. « La contraction de la couverture métallique de notre monnaie n'a donc pas pour origine une faiblesse naturelle du franc. »

Indépendamment des phénomènes exceptionnels (dépréciation du belga, hausse des valeurs à New-York) qui ont pu les expliquer partiellement, les sorties d'or sont surtout la conséquence d'une crise de confiance dont on trouve la manifestation, par ailleurs, dans l'accentuation de la thésaurisation et la substitution de métal aux billets dans certaines trésoreries privées.

La Banque a dû défendre son encaisse et elle a élevé son taux d'escompte, suivant un procédé classique qui a, depuis longtemps fait ses preuves en France et à l'Étranger, de 2 1/2 p. 100 (depuis mai 1934), à 3 p. 100 le 23 mai 1935, à 4 p. 100 le 25 mai et à 6 p. 100 le 26 mai. Dès que les circonstances l'ont permis, elle s'est hâtée de ramener son taux à 5 p. 100, le 20 juin, puis à 4 p. 100, à 3 1/2 et à 3 p. 100 les 4 juillet, 18 juillet et 8 août. Contrainte de relever son taux à 4, puis 5 et 6 p. 100 en novembre, pour parer à de nouvelles attaques, elle revenait, dès le 31 décembre, au taux de 5 p. 100 et, en janvier même de cette année, au taux de 4 p. 100.

La Banque a témoigné ainsi de son souci constant de faire retrouver aussitôt que possible à l'économie nationale les conditions avantageuses de crédit auxquelles elle l'a accoutumée. Désireuse de ne pas laisser détourner de leur destination normale les prêts qu'elle consentait à l'occasion d'opérations

commerciales, elle s'est efforcée, par ailleurs, d'accord avec les établissements de crédits privés, d'éviter, grâce à une surveillance étroite des demandes de crédits, que les créations de francs auxquels elle était amenée à procéder puissent servir à faciliter le maintien de positions spéculatives. Dans le même ordre d'idées, elle a décidé de ne plus consentir de nouvelles avances sur lingots.

Tout en assouplissant le mécanisme de crédit, grâce au régime nouveau des avances à trente jours sur effets publics à échéance déterminée, elle a développé son aide à l'agriculture et apporté notamment des facilités supplémentaires au financement du blé et du vin. Elle a également élargi son concours aux opérations de mobilisation des créances de nos exportateurs sur les divers « offices de compensation » institués entre la France et les pays étrangers.

« *Mais, les influences défavorables qui, au cours de l'année, se sont, sans cesse, manifestées dans le domaine monétaire, ont également compromis les heureuses répercussions que l'œuvre de redressement financier, accomplie sous l'énergique impulsion des Pouvoirs publics, aurait dû normalement entraîner.* »

On regrette de devoir constater que le vigoureux effort financier de ces derniers mois et la reprise des affaires dont les signes précurseurs ne manquent pas, ont pu être compromis par des agitations que trop de fâcheuses controverses doctrinales ont alimentées au cours de l'année écoulée.

L'assainissement des marchés mondiaux des principales matières est en bonne voie, mais si les stocks sont, dans l'ensemble, revenus à des niveaux normaux, les *capacités* de production restent considérables et l'on peut craindre notamment, que la hausse des prix conduise les fermiers et les industriels du Nouveau Monde, à reprendre trop rapidement un rythme de production que le développement nécessairement lent et progressif, de la consommation, serait sans doute incapable de suivre.

L'incertitude qui grève encore l'avenir de la livre, toujours « errante », et du dollar, susceptible d'une dépréciation supplémentaire de 10 p. 100 pèse également sur le commerce international.

Enfin, l'étroit compartimentage douanier qui est devenu de règle de peuple à peuple, ne s'atténuera, il va de soi, que peu à peu et le retour à la liberté des échanges ne peut être que le résultat d'un long travail de réadaptation. Cependant, il est légitime de penser que la solidarité internationale, dont a pâti la France au moment de la dépression, « jouera » en faveur de notre pays, maintenant que se dessine la reprise. On peut déjà noter la diminution sensible de l'écart entre les prix de gros français, anglais et américains.

L'indice des prix de détail français ne fait plus apparaître qu'une disparité de 12 points par rapport aux prix anglais et de 18 points par rapport aux prix américains, alors qu'il y a deux ans, la différence était respectivement, de 19 points et de 43 points. D'autre part, l'écart entre nos prix de détail et nos prix de gros a été réduit, de novembre 1934 à novembre 1935, de 64 p. 100.

Une reprise d'activité a été observée dans l'industrie des transports et le nombre des wagons chargés sur les grands réseaux n'a pas cessé de croître d'août à novembre dernier.

	JANVIER	JUILLET	AOUT	SEPTEMBRE	OCTOBRE	NOVEMBRE
Nombre de wagons chargés.	37 230	38 248	37 461	41 899	43 271	43 704

On enregistre une amélioration des affaires dans le textile et dans la métallurgie. D'une façon générale l'indice de la production industrielle est en hausse :

JUILLET	AOUT	SEPTEMBRE	OCTOBRE	NOVEMBRE
93	93	94	95	95

La consommation de la houille progresse également :

Consommation de la houille en milliers de tonnes.

	JUIN	JUILLET	AOUT	SEPTEMBRE	OCTOBRE	NOVEMBRE	DÉCEMBRE
1934 .	5 695	5 378	5 529	5 561	5 870	5 776	5 605
1935. .	5 677	5 895	5 513	5 618	6 350	non publiés	

La baisse de produits agricoles importants, le vin et le blé notamment, a été enrayée. Grâce aux mesures de stockage

adoptées par les Pouvoirs publics et aux facilités de trésorerie accordées par l'Institut d'émission, le marché du vin s'est assaini et les cours de l'hectolitre (rouge, 9°, à la propriété) ont remonté de 49 fr. 50 (janvier 1935) à 59 fr. 60 (15 janvier 1936), tandis que le prix du blé, influencé, au surplus, par une récolte déficitaire, se relevait en fin d'année et atteignait, au milieu du mois de janvier 1936, le niveau de 86 francs le quintal, contre 78 en janvier 1935.

La reconstitution du pouvoir d'achat des populations rurales, qui doit s'ensuivre, peut être grosse de conséquences favorables pour l'ensemble de l'activité économique et son importance ne doit pas être mésestimée.

Enfin, les recouvrements fiscaux de décembre sont nettement plus satisfaisants que ceux des mois précédents. Leur montant, il est vrai, reste inférieur aux évaluations budgétaires mais il ne faut pas oublier que le projet de budget de 1935 avait été établi d'après les recouvrements de l'année 1933.

A cet égard, on peut espérer que les résultats du budget de 1936 ne laissera pas place aux mêmes désillusions que ceux de ses prédécesseurs, puisque M. Marcel Régnier en a établi les bases sur les résultats de l'année écoulée.

La marge entre les recettes de 1934 et celles de 1935 n'a pas cessé, en effet, de diminuer; elle était de 8 p. 100 pour le premier trimestre 1935, de 6 p. 100 pour le second, de 4 p. 100 pour le troisième et de moins de 2 p. 100 pour le quatrième.

Les produits de la taxe sur le chiffre d'affaires et de l'impôt de bourse ont même été supérieurs, en décembre 1935, à ceux de décembre 1934. Pour peu que ce mouvement de reprise se consolide, il sera permis, enfin! de compter que le budget de 1936 ne se clôturera par aucun déficit d'exécution.

Encore faudra-t-il que les forces de reconstruction ne voient pas leur jeu contrarié par les agitations de toutes sortes dont l'année 1935 a été si prodigue et que, surtout, le statut monétaire ne soit pas, à toutes occasions, sans cesse remis en cause.

Il est plus opportun que jamais, semble-t-il, de le rappeler : les destinées de notre pays dépendent avant tout de nous-mêmes et le « Franc reste entre les mains des Français ».

RAYMOND LOUIS

TABLEAUX DE PARIS ET DE LONDRES

Comédie. Cérémonie. — J'ai longtemps éprouvé pour la Comédie-Française des sentiments d'admiration qui s'environnaient de cette atmosphère de respect quasi-religieux que cause une personnalité dont le génie a fourni des preuves éclatantes et sans cesse renouvelées.

Vivants ou morts, les auteurs qu'on y représentait faisaient partie de cette sorte de grande famille intellectuelle, morale, qui en imposait et à l'ombre de laquelle la jeunesse se plaisait à grandir, protégée, ennoblie.

Les comédiens eux-mêmes, — nos parents en parlaient entre eux, — étaient de la meilleure qualité; des maîtres les avaient préparés de longtemps. Une hiérarchie, dont on n'aurait su transgresser les lois, régissait dès l'entrée dans la Maison l'existence des artistes appartenant à cette corporation exceptionnelle. La tradition et les privilèges s'y nouaient et se confondaient avec ceux que la France avait établis, au cours des règnes pendant lesquels elle s'était formée, et dont nous environnaient de tous côtés les témoignages de sa grandeur.

Un acteur qui jouait le *Malade* ou Alceste nous semblait dîner encore des miettes du fameux en-cas que le roi Louis XIV avait fait servir à Molière, pendant une répétition, dans un salon de Versailles.

Ce dîner, auquel — pour l'honorer de façon éclatante autant que par appétit bourbonien et dans l'incapacité de résister à la vue d'un mets — Louis XIV avait daigné faire ajouter pour soi-même un couvert — ce dîner projetait encore son lustre sur le dernier reçu des pensionnaires.

Le rideau peint gardait, semblait-il, dans la somptuosité de ses franges, la poussière soulevée par les jupes de mademoiselle Mars et des Brohan, tandis que la profondeur des plis recélait, sans doute, le rire de Delaunay et le claironnement de Coquelin.

Il y avait une manière de frapper les trois coups, d'un lourd bâton qui évoquait la troupe de l'hôtel de Bourgogne, comme existait, pour les comédiennes, une manière élégante, respectueuse (et émue, à peine, mais autant que le justifiait la reconnaissance), de faire une profonde révérence au public. Les hommes, eux, s'inclinaient, avec cette sorte d'excès de zèle timoré qui est la politesse même.

L'ensemble d'une représentation, enfin, dans son armature quasi immuable, laissait le sentiment d'une société inébranlablement instituée, gardienne d'un patrimoine qui échappait à toutes considérations de politique et de conflits de partis éphémères.

Au foyer du public, les spectateurs retrouvaient d'autres chefs-d'œuvre. Les plus célèbres étaient de Houdon et de Caffiéri. La patine du temps ajoutait à ce que leur conféraient de noblesse perruques, jabots, draperies. Un spectateur nouveau venu gardait une impression de dignité, de grandeur comme aussi de chaleur dans les yeux, causée par cette pourpre sombre du velours des loges, des fauteuils, du rideau et de l'or qui sertissait un tel écrin.

Le jeudi et le mardi, les abonnements réunissaient une société choisie. Les premières représentations groupaient une part des illustrations du moment, dans toutes les élites : il n'était pour ainsi dire pas de baignoire, de loge, de fauteuil, anonymement occupés, ces soirs-là.

Pour commémorer l'anniversaire de Molière, de Corneille, de Racine, une pièce de circonstance était représentée, d'un jeune poète, presque toujours, et qui jouait là une de ses

premières cartes, ou, alors, d'un de ceux qui sont restés en arrière sans que parfois l'on sache pourquoi ou qui ont blanchi, et qui meurent au ralenti, — encore auréolés d'un premier ouvrage couronné par l'Académie Française, mais dont personne ne sait plus le titre, hors eux! Il va sans dire que cette pièce était montée avec un certain soin, les chefs d'emploi donnant eux-mêmes l'exemple de ce qui devait être accordé d'hommage aux maîtres de la Maison et au public.

Une « cérémonie » suivait, à laquelle prenait part ce que la Maison comptait de pensionnaires de tous rangs et de sociétaires, jusqu'aux doyens, lesquels étaient acclamés, après que leurs cadets eussent été fêtés tour à tour.

J'ai le souvenir de quelques-unes de ces soirées, entre mes quinze et vingt-cinq ans. Une majestueuse lenteur en rythmait le cours. Hommes et femmes avaient choisi le costume de leur rôle préféré, revu, rafraîchi pour la circonstance. Les perruquiers étaient sur les dents, les habilleuses mortes à demi, car, depuis le commencement de l'après-midi, les moins favorisés par le rang devaient hâter leurs préparatifs, afin de laisser le personnel à la disposition des grands devanciers.

Le décor était immuable, mais somptueux. Les comédiens descendaient un escalier comme, depuis, mademoiselle Mistinguett en a tant descendus, mais ils y apportaient moins de plumes, sous des projecteurs moins resplendissants. Les plus jeunes s'efforçaient de témoigner qu'ils étaient dignes de leurs aînés; quant à ceux-ci, nous les voyions, superbes, le menton levé, sûrs de leur importance et de leur effet, pareils aux personnages des portraits anciens qui seraient descendus de leur cadre, sur la cimaise d'un musée.

J'ai assisté, depuis, à certaines revues passées par le roi George V, derrière lequel se tenaient à cheval quelques-uns de ses fils, la fameuse *revue des couleurs*, parmi lesquelles dominaient le rouge et noir. Les hommes qui défilaient devant le Roi ne prenaient pas moins le sentiment de leur dignité et de la portée de l'acte accompli que M. Le Bargy, pendant cette cérémonie. Nous en sortions avec la certitude de posséder le premier théâtre, les premiers et les plus anciens acteurs du monde, et cette assurance n'était pas pour déplaire à des Français.

« Vous aurez ce soir une bonne représentation de *Tartufe* », m'avait dit M. Édouard Champion, historiographe de la Comédie-Française, lettré, Parisien de père en fils, — ce que nous ne sommes guère à pouvoir revendiquer — et maire du Touquet.

Je pris donc place dans un fauteuil, avec la conviction de voir représenter « un bon Tartufe ».

M. Édouard Champion avait dit vrai.

Laissons de côté les scories, comme on néglige à la T. S. F. ce qu'on nomme *parasites*. Venons à l'essentiel, laissons les « parasites », écoutons le concert. M. Denis d'Inès et M. Ledoux en sont les deux exécutants de premier plan, avec mademoiselle Béatrice Bretty, remarquable Dorine.

M. Ledoux éloigne Tartufe de cette noire image, de cette face blême et mal rasée, à laquelle trop d'acteurs ont facilement cédé. Tartufe, ce n'est point Basile. Il a le teint fleuri, aime la bonne chère, il est prodigieusement habile et la sensualité déborde de ce calice souillé. C'est un faux dévot qui vit dans le monde, autrement Orgon songerait-il à lui pour sa fille? C'est un pique-assiette d'envergure, et la famille dans laquelle nous le trouvons installé n'est pas la première qu'il ait essayé de mettre en coupe réglée. S'il ne se servait que de sa fausse dévotion pour faire sa guerre à la Société, et mettre de l'or à l'abri, sa réussite serait aléatoire. Il faut donc qu'il puisse tenir un rang qui ne soit pas celui d'un mauvais sacristain, en rupture de ban.

M. Ledoux l'a compris, il a mêlé le comique au tragique, avec l'adresse d'un acteur japonais. Il s'est taillé un vêtement plus ample que nombre de ses devanciers. Il a des sourires épanouis, mais louches, inoubliables, et il a joué ses deux scènes avec Elmire dans un de ces mouvements sans cesse nuancés qui semblent suivre les battements du cœur et que seuls connaissent les comédiens qui restituent à un rôle sa personnalité en lui apportant l'afflux de la leur.

M. Denis d'Inès — Orgon, — cherche à ne ressentir et à n'exprimer que des réflexes qui marquent les effets de la vérité sur un individu. Il se tient, il se campe, il marche, il s'assied, il écoute, il riposte avec une tendance continue à nous donner, le plus près possible, non pas une illusion, mais la vision du réel.

J'imagine que Molière eût aimé cette représentation, à laquelle il eût même pardonné à mademoiselle Robinne de n'être, dans sa belle robe verte, qu'une jolie image en couleur, avec les attitudes d'une reine de calendrier; à M. Lehmann, il eût pardonné moins aisément sa perruque platinée et son absence totale de naturel. Les écervelés de Molière n'ont point forcément cette voix nasillarde, ces airs de poupée costumée pour la mi-carême.

En réalité, M. Dullin, M. Baty, M. Copeau, présenteraient dans leurs théâtres bâtards, sur leurs scènes défectueuses, le *Tartufe* que nous offre le Théâtre Français ce soir, en l'accommodant de leurs secrètes épices, que la salle serait remplie pendant un mois. Ce sont les épices qui manquent, en effet, à cet excellent plat. D'abord, le décor est trop nu. La Comédie-Française se figure que si l'un des acteurs n'utilise pas un des sièges pendant une scène, ce siège est inutile. Il arrive donc que cinq sièges suffisent, croit-on, pour rendre habitable à nos yeux une salle de seize à dix-huit mètres de côté.

L'entr'acte venu, la salle s'illumina. Non point comme il viendrait à l'esprit de penser qu'après plusieurs mois de clôture consacrés à des réparations (un rajeunissement!), le Théâtre Français fût *illuminé*, selon ce que nous serions en droit d'attendre.

L'installation de la lumière électrique eût été faite vers 1905 qu'elle ne l'eût pas été différemment. Parmi des cristaux, les ampoules resplendissantes nous aveuglent. Une centaine pendent au cœur du plafond, d'autres encadrent les avant-scènes, comme des faisceaux destinés, sur quelque place publique, à préserver un refuge, dans le brouillard de février.

Peut-être installera-t-on, — dans trente ans, — l'éclairage indirect au Théâtre Français?

Un velours rouge, profond de ton, recouvrait les fauteuils, le rebord des balcons et des loges. Hélas! on a *modernisé* cette salle qui avait sa noblesse, en remplaçant le rubis par du corail. Le rose n'est point franc, — on ne l'eût pas osé! — de sorte que nous n'avons plus la belle salle, qui faisait valoir visages et robes, mais une nuance fade, hésitant entre la glace

à la fraise et le garance qui aurait passé au soleil. C'est proprement écœurant.

Le plafond circulaire n'est plus apparemment soutenu par rien. Le soubassement trop clair qui le termine souligne davantage cette faute d'architecture ou, plutôt, cette licence que les architectes prennent avec les traditions d'un art qui, dans ses innovations les plus surprenantes, doit tenir compte, avant tout, des lois de la pesanteur, aux yeux de celui qui se livre à quelque investigation et ne réclame que logique de la part de ceux qui prétendent « améliorer ».

A l'instant où les décorateurs reviennent à l'emploi du velours rouge, si longtemps adopté, à l'instant où les salles sont éclairées sans fatigue pour les yeux, — et tout à l'avantage des spectateurs! — à une époque de transition, où l'on commence à fixer de nouvelles règles du goût, il est plaisant de voir la Comédie-Française s'en aller tout à trac, par des chemins abandonnés, vers le théâtre de province.

Au foyer du public, se trouve l'un des chefs-d'œuvre de la sculpture française : le Voltaire, de Houdon. La Maison en fait grand cas, lorsqu'il s'agit de le protéger. Elle a raison. Mais qui obligeait, derrière ce marbre, à remplir le panneau d'un damas (soie et coton, plus coton que soie!) d'un ton neutre beige qui, au lieu de faire valoir l'œuvre de Houdon, l'absorbe. Remplir ce panneau d'une glace, qui eût reflété la face postérieure de la statue et doublé la profondeur de cette pièce autour de laquelle les spectateurs tournent en rond, semblait indiqué.

Les bustes de Caffiéri et de Lemoyne ont été soigneusement lessivés : puis, comme on craignait qu'ils ne parussent trop blancs dans ce gracieux arrangement, on les a patinés, « genre marbre », comme s'ils n'étaient que plâtre! Enfin, toute cette remise à neuf, grâce à laquelle nous avons passé deux entr'actes édifiants, témoigne de ce que peuvent réussir à la perfection les excellents fonctionnaires auxquels le Gouvernement de la République, l'Administration Française, s'en remettent, — les yeux fermés!

La « Cérémonie » qui termina le spectacle n'offrit point le relief qu'avait pris la représentation de *Tartufe*. Certes, aucun

de ces théâtres « à côté » — pour lesquels le public a témoigné d'un si durable empressement, — ne s'en fût satisfait.

Il paraissait visible qu'aucune répétition n'avait été accordée à cette mise en scène. Pensionnaires, puis sociétaires mêmes, — en petit nombre — palme en mains ou sans palme, — vinrent saluer le public, sans attacher beaucoup d'importance à cette politesse, puis s'incliner devant le buste du Maître de la Maison, en agitant une palme avec désinvolture et parfois même familièrement, ou d'une manière aussi protectrice que cavalière.

Aucun souci d'assembler costumes et couleurs, — précipitation, point d'attitudes. Je souhaitais que quelqu'un de ces chansonniers de Montmartre dont la verve est intarissable fût dans la salle, pour donner au public qui aime le théâtre, une juste satire de cette sortie de bureau des pupazzi, un jour de mardi-gras.

Quelques restrictions doivent être apportées à nos regrets sincères de voir s'éclipser si volontairement, dans un passé de plus en plus éloigné, le prestige d'une Maison si longtemps resplendissante. Quelques sociétaires et pensionnaires s'étaient mis en frais et descendirent, dans le rythme voulu, les cinq petites marches de l'escalier placé derrière le buste de Molière; les comédiens qui avaient joué *Tartufe*, comme aussi M. Alexandre, mademoiselle Berthe Bovy, si simple, si menue et qui semblait sous un sombre capuchon une hirondelle fuyant l'orage, ou, encore, madame Mary Marquet qui, avec éclat, vêtue de velours vert sombre dans la robe de madame de Pompadour, parut se rapprocher moins, cependant, de l'élégante et subtile marquise que de la Grande Mademoiselle.

***

La fête des Rois. — Le grand salon de M. et Madame Étienne de Beaumont dépasse en dimensions à peu près ce que l'on peut connaître, à Paris. Salle de bal, construite, boisée, dorée par un grand-père prodigue, mais en réalité doué d'une sorte de clairvoyance bien surprenante, si l'on songe à ce que fût devenue, sans ce salon, toute une partie resplendissante de la « carrière » du comte Étienne de Beau-

mont. Quelle position offrirait dans son monde, aujourd'hui, plus de romantisme, des nuances plus diverses; en connaissons-nous de plus fastueuse dans la conception, de plus imprévue, de plus fertile en tant d'épisodes qui ont préoccupé, accaparé l'attention et le temps de ses pairs?

Les parterres de la société française, éternellement recommencés d'après Le Nostre et à jamais dessinés à la règle et au compas, il les a fait traverser par le flot tumultueux, irrésistible de l'art moderne. Ce torrent chargé de pépites d'or et rouge d'un limon venu de toutes les terres, sauvages et cultivées, passe, rue Masseran, au milieu des buis taillés, des parterres limités par les ifs du faubourg Saint-Germain. L'Olympe du XVIIe siècle y dresse encore, dans une pierre à peine moisie, ses Apollons et ses Dianes, sur des socles aux proportions définitives. Ce torrent, ce fleuve, cet Amazone, irrésistiblement porté vers l'horizon, dans un Versailles qui garde sa géométrie, sa mesure et son silence même : voilà, j'imagine, ce qui me semble le mieux expliquer cette série de fêtes, ce théâtre à domicile, ces exploits qui se transportent à *la Cigale*, à grands frais, comme l'Irène de La Bruyère s'en allant, en Épidaure, consulter Esculape, ces exploits qui vont illuminer les planches de Monte-Carlo pour revenir au Châtelet, ce ballet russe quasi endémique, ce corso international à domicile, ce pittoresque intime et princier carnaval qui dure, comme jadis à Venise, six mois l'an.

Le Guardi en est tour à tour Picasso ou Braque, Jean Cocteau ou Valentine Hugo, puis Christian Bérard ou Francis Laglenne, ou Dali, maintenant, comme aussi bien Drian, qui semble arriver toujours un peu de Louveciennes ou Marly, attendu à la fois par Lady Mendl et madame du Barry, — tandis que le « cannibale surréaliste », Dali, a l'air d'un oriental d'Hollywood, qui déjeunerait chez la brillante Sybille de la place des États-Unis[1] avant de s'en aller consulter l'Ermite de la place du Palais-Bourbon[2].

Au milieu de ce faste de tarlatane, de carton peint, d'audaces de marouflages, camouflages, escamotages, avec une intelligence jamais engourdie, un courage jamais lassé, des initia-

1. La Vicomtesse de ...
2. M. E. T.

tives destinées à faire parler, mais qui servent ceux qu'elles veulent aider et qui rapportent à ceux qu'elles s'efforcent de servir, entre une lampe à pétrole et une rampe de théâtre, des ténors et des princes, des déesses cosmopolites, des reines de Saint-Moritz et le gratin du gratin, des ministres, des ambassadeurs, des génies d'après-demain et des gloires déjà d'avant-hier, environné d'une nuée d'électriciens, de décorateurs, d'exposants, de créateurs et de famille et d'amis, Étienne de Beaumont réussit tout, à sa manière, et trouve ce soir, en exhibant des nuées d'anges et des théories de vierges d'après le Quattrocento, dans des costumes de tarlatane, devant des rideaux d'or, de velours ou de percale, — trouve le moyen de rassembler quatre cent cinquante personnes, d'en avoir refusé deux cent cinquante, de leur avoir fait payer cent francs — et de servir à Mgr Chaptal, pour ses œuvres, une somme qui eût été dispersée sans plaisir, ailleurs, et fût demeurée stérile.

***

Photographies. — L'Exposition internationale de la photographie contemporaine et, surtout, ses quelques salles de rétrospective, depuis le daguerréotype, exige, — exigerait! — si nous vivions en des temps moins déchirés par les luttes intestines, — exige d'ores et déjà la création d'un Musée de la Photographie. Il serait indispensable, en effet, qu'une institution de ce genre existât pour recueillir des legs et démontrer la nécessité de conserver précieusement ce qui subsiste encore de photographies, entre 1835 et 1900, et qui pourrait être détruit, paraissant indigne d'intérêt à quelques-uns.

Je voyais avec curiosité, tout à l'heure, les visiteurs du pavillon de Marsan se pencher sur les collections de Dignimont, sur les envois de *la Société Royale de Photographie*, de Londres, ou celles de M. Watelin, de M. le duc d'Audiffret-Pasquier ou de M. Victor Barthélémy, l'une des plus complètes et qui nous montre des vues de Paris, il y a quatre-vingt-deux ans, — déjà! — d'un rare intérêt documentaire et historique et l'on peut sans crainte ajouter « artistique », aujourd'hui.

— Il est bien curieux de remarquer, me disait, en substance l'une des jeunes femmes les plus personnelles de ce temps,

qui en compte d'ailleurs infiniment plus qu'on ne veut le penser, et d'une qualité rare, madame le duchesse d'Ayen, — combien les visages fixés par Nadar, vers 1860, nous ressemblent davantage que les photographies contemporaines, qui ne sont que des nébuleuses et n'expriment rien!

Ainsi avons-nous vu, de Van Eyck à Breughel, à *l'Exposition des peintres flamands*, des visages qui nous paraissent actuels, alors qu'un certain nombre de « génies 36 » nous livrent des images de l'Apocalypse qui, vers 2036, ne seront représentatives en rien de notre époque.

Avant l'*instantané*, au temps de la pose, la photographie apparaît, comme le cinéma de « l'âge du muet » : une beauté qui a donné sa mesure. Cependant, le progrès la dépasse, puis l'abandonne, mais en lui laissant un éclat, des formes qui offriront indéfiniment l'exemple d'une évolution et d'une réalisation accomplie.

Nos contemporains livrent à notre insatiabilité des épreuves qui ne semblent destinées qu'à lutter de moyens avec la peinture, — alors que celle-ci, malgré d'impitoyables menottes mises aux poignets par la photographie, tentait, par *l'impressionnisme*, de s'évader précisément des règles établies.

Vouloir remplacer la peinture, n'est-ce pas aussi que, passée de la pose à l'instantané, de Daguerre à Nadar, de Nadar à Kodak, n'est-ce pas que la photographie va bientôt se muer, du gris, du noir et des roux du pigeon, dans les plus éclatants et imprévus rapprochements de couleur de l'oiseau des îles et du papillon? Quelques pas lui restent à franchir. Mais ce n'est pas servir l'art de la photographie que de lui retirer l'essentiel de ses apanages. Elle est une sorte de rétine non vivante, mais possédant le don de rendre indélébiles, multipliables, d'exactes images enregistrées par l'objectif, et que la mémoire, qui les conserve aussi, ne peut transmettre et traduire — adapter — qu'avec l'aide de la parole, de l'écriture, du crayon et du pinceau.

Laissons à la photographie sa précision, sa netteté ou son brouillard, mais sans l'obtenir par des bains, des acides, des préparations qui la sensualisent, mais en l'insexuant, — ce qui ne se conçoit que difficilement.

Que de personnes ne pouvant ou n'osant encore se livrer

aux surprenantes réussites de madame Paulette Duval ou d'autres rajeunisseurs, demandent aux photographes de noyer sous des flots de lumières contrariées et de tulles superposés, le sceau impérieux qu'impriment les années, passe encore. Que les épreuves ainsi obtenues n'offrent plus *aucune* ressemblance avec l'original, c'est affaire de goût et de mode. Mais que, par trop de tripotages, des tentatives de perspectives insolites, les photographes finissent par ne plus nous donner du monde dans lequel nous vivons qu'une impression aussi déguisée, — réagissons!

Il est aisé de se rendre compte dans une exposition de l'intérêt que pourront y prendre les visiteurs, à la manière dont ils se penchent vers les objets accrochés et s'y maintiennent comme suspendus par un fil invisible.

J'étais arrivé de bonne heure au Pavillon de Marsan, par une pluie battante. Les salles étaient à peu près désertes, et je me réjouissais de pouvoir regarder sans trop de gêne, dans tous les cadres, ces nombreux et irrécusables témoignages d'un temps qui paraîtra si proche du nôtre et que nous en sentons si éloigné.

Moins d'un quart d'heure plus tard, je me vis flanqué de gens, penchés, comme moi, vers tous ces morts, dont l'objectif avait fixé, — dans un silence de quelques instants, avec la complaisance de tous leurs nerfs, de leurs paupières qui s'efforçaient de ne pas ciller, — la forme périssable, les vêtements éphémères et le regard de ces yeux aujourd'hui dissous dans leurs orbites à jamais remplies de néant. Pendant une minute, ils s'étaient immobilisés dans une sorte de mort passagère pour nous donner ici leur apparence d'éternité.

... L'impératrice Eugénie, la princesse Mathilde, mais, avant elles, les princes d'Orléans, les fils du roi Louis-Philippe, des personnages que l'Histoire a déjà fondus dans le bronze ou polis dans le marbre et qui sont saisis là pour toujours, dans le plus de chances d'exactitude, de science, de prétention et de naïveté.

Plus près de ce temps-ci, des comédiennes comme Réjane ou Jane Hading, des héros éphémères, comme le général Boulanger ou Félix Faure, prennent un air d'histoire et rejoignent déjà ceux qui les avaient précédés d'un demi-siècle ou davantage.

Dans le moderne, les épreuves nous offrent cet art modifié, cuisiné, — nouveau, qui cherche une attitude, une expression, un effet, mais qui n'a plus la sévère beauté des portraits d'Alfred de Vigny ou d'Eugène Delacroix, par Nadar. Les manteaux y montrent des plis dont l'ombre rejoint celle des maîtres de la peinture. Tout finit par sembler illusion ou tricherie dans la nouvelle formule. Mais, la photographie a eu aussi ses Giotto sur verre et ses Vermeer sur *carte-album*.

***

Un souffle de printemps passe sur Bagatelle. — Un ciel léger, d'un bleu si pâle, un soleil si frais d'après-midi si fugitif, des arbres sans feuillage, mais éclairés si brillamment qu'ils semblent flous, déjà chargés d'ombres claires, des arbres aperçus à une heure et dans un temps pour les peintres. Sur des pastels ébauchés, de Boudin, nous avons vu ce ciel d'hiver qui se travestit pour quelques heures en empruntant à avril ses éclairages et ses écharpes. Il va pleuvoir ce soir, à nouveau, le ciel de demain projettera sur les vitres dépolies de la nue des fumées opaques. Les chaussées seront luisantes, les arbres noirs, les parapluies ouverts.

Mais cette fin d'après-midi, devant les deux pavillons fermés de Bagatelle, puis devant cette vaste pelouse que sir Richard Wallace peupla de biches et qui évoque le Surrey, et enfin, après des rocailles, parmi des eaux amenées et qui stagnent promptement, la roseraie sans roses que M. Forestier, grand maître des jardins de la République, ordonna.

Que de fantômes différents m'apparaissent. D'abord, le créateur : le comte d'Artois, puis sir Richard Wallace, et, enfin, ce petit bonhomme acharné dans ses entreprises, qui s'appelait Forestier, ce qui l'avait peut-être destiné aux jardins, comme M. Duchêne.

Le futur Charles X, le grand seigneur anglais, le jardinier-administratif, voici, en bloc, ce qu'un siècle et demi nous laisse de souvenirs à Bagatelle. Qui donc cherche à les faire revivre? Mais, pour qui, d'ailleurs?

Le médaillon de M. Forestier orne modestement le mur, dans le jardin réservé aux iris, où il faisait courir un fil d'eau

qui imprégnait et recouvrait la terre. Il avait séjourné en Espagne, au Maroc, et s'inspirait du Généraliffe et de l'Alcazar ou de Fez. Le duc d'Albe l'avait ensuite appelé. Mais tout ceci est toujours assez mesquin, taillé à l'étroit, adapté, rempli de plus d'intentions que reflétant véritablement quelque génie.

La tête dans les épaules, assez petit, le crâne en forme d'œuf, M. Forestier était appelé pour les jardins comme on fait venir un médecin en consultation. Il se montrait décidé, acharné, actif, désintéressé, — mais adaptait plus, en réalité, qu'il ne créait. Il brouillait le jardin anglais dans les réminiscences espagnoles, aimait l'herbe et Le Nostre, ce qui n'est guère conciliable, dans un cœur de jardinier, moins que dans tout autre. Lorsque M. Forestier avait donné son avis, rien plus n'était à risquer. Je me suis promené avec lui le long de ces mêmes allées, devant ces mêmes trous ménagés dans le gazon pour des iris, des lupins ou des delphiniums, afin de donner l'impression de la libre nature et ne parvenir qu'à évoquer le jardin botanique désordonné. Il mâchait ses mots nerveusement et je me taisais parce que j'observais autant le jardinier que ses jardinages et qu'en dépit de mes souhaits, je ne parvenais pas à m'enthousiasmer pour ces trop modestes tentatives, ces médiocres résultats qui ne pouvaient lutter dans mes souvenirs ni avec Hampton Court ou Kew, ni avec l'Italie ou l'Espagne. Et puis, le petit M. Forestier aimait faire peindre de couleurs vives, d'un bleu de blanchisseur, d'un rouge de tuile industrielle, d'un jaune de chrome sans alliage et d'un vert malachite injurieux pour les verdures environnantes, des pots de terre remplis de fleurs et disséminés le long des marches ou des allées. Mais leur violence rendait pâles les fleurs et l'azur indécis. Le pot de terre cuite doit garder sa couleur naturelle et s'harmoniser en vieillissant avec le jardin, mais M. Forestier tenait à son innovation, à laquelle il attribuait le pouvoir d'*égayer*, ce qui me semble saugrenu dans un jardin où les fleurs, les oiseaux, le soleil, l'imprévu, l'eau, que sais-je? — doivent jouer — *d'abord* et *seulement*. Ces vases, s'ils avaient figuré dans la cour d'une usine du nord et qu'on y eût cultivé du lierre, destiné à grimper après un bâton, peut-être eussent-ils *égayé*, en effet. Mais à Bagatelle, comme dans tout jardin

où s'étendait la vigilance de M. Forestier, la vulgarité, l'inopportunité m'en semblaient outrageantes.

Hélas! c'est l'hiver, en dépit d'un dernier reflet de soleil. Et c'est aussi sur ces morts, le souffle plus frais qui devance la nuit.

LONDRES

Reprise. — Les funérailles du roi George V ont eu lieu. Leur cortège gravite désormais dans le temps et l'espace, — et sur l'écran des cinémas. Les foules d'hier se sont écoulées. Jamais le *Mall* n'avait vu tant de chaises renversées, tant de papiers froissés sur ses pelouses abreuvées d'eau. Les bannières violettes ont disparu de leurs mâts et ceux-ci ont été emportés avant le jour. De pareilles funérailles dans Londres, moins de vingt-quatre heures plus tôt? Qui voudrait le croire?

Les correspondants de journaux du monde entier dorment pour la première fois depuis plusieurs nuits. Ils ont télégraphié, téléphoné, le vrai et le faux, ce qu'ils ont vu, ce qu'ils n'ont pu voir, ce qu'on leur a dit et ce qu'ils ont ajouté, pêle-mêle, dans toutes les directions, à prix d'or. Les photographes, les cinéastes ont opéré partout, avec difficulté, avec une émulation d'heure en heure accrue. Les six millions d'habitants de Londres, coagulés le long de la Tamise attendaient de pouvoir pénétrer dans *Westminster Hall* afin de défiler un instant devant le catafalque.

Pendant la dernière nuit de ces longues veillées, ont-ils remarqué, vers minuit, ces passants, ces pèlerins exténués, ont-ils remarqué, aux quatre angles des marches, les quatre officiers immobiles, derrière leur épée?

Non. Cependant, de minuit à minuit et demi, les quatre fils du roi mort: Galles, York, Kent, Gloucester, sont venus, après tant de fatigue, monter la garde aux extrémités du cercueil sur lequel étaient placés la couronne, le globe et le sceptre symboliques.

Je ne sais si les journaux de Paris l'auront même appris à leurs lecteurs dans le courant de tant de nouvelles. Le désir des princes d'avoir veillé, eux aussi, la dépouille de leur père, ayant été tenu secret.

Ce fut l'une des plus émouvantes et des plus symboliques visions de ces cérémonies quasi géométriques, comme tracées au compas, mesurées à quelques pouces près et qui ont offert l'image la plus parfaite de ce que peut l'ordre secondant la tradition et l'unanimité dans l'effort d'un peuple pour la glorification d'un pays.

L'observateur noterait bien des choses, qui ont été peu remarquées dans ces funérailles, aussi glorieuses et même plus glorieuses pour la nation qui les réalisa que pour celui qui en était l'insensible et théorique héros.

***

Palladium. — Le temps accordé aux funérailles du Roi n'a point dépassé dans la masse de la population la fin de journée de la mise au tombeau. Ce soir, mercredi, les illuminations de la publicité qui couvrent les immeubles, recommencent autour de *Piccadilly Circus*, dans *Shaftsburry Avenue* et *Leicester Square*. Cette féerie, brutale, certes, discutable esthétiquement, dépare une place, une voie, lorsqu'il n'en est qu'une seule, mais, en nombre, en quantité, elle crée dans le peuple, cette sorte d'ivresse sans alcool que les médecins traitent d'euphorie. Cette féerie lumineuse est aux immeubles des cités modernes, aux places nocturnes de capitales vivantes, ce que les jets d'eau et cascades des parcs italiens et français sont aux perspectives invariables des charmilles et des parterres anciens que leurs créateurs ont abandonnés de longtemps.

Ce soir, mercredi, la salle du *Palladium*, le plus vaste music-hall de Londres, est bondée d'une foule joyeuse dont le rire fait explosion et se propage fréquemment, avec une spontanéité juvénile et des nuances de classe enfantine, qui sont si frappantes dans ces salles populaires. Je vois des chapeaux qui n'évoquent déjà plus le deuil. Oh! bien évidemment, ce ne sont point ceux de *ladies*, comme nous en avons rencontrées, qui

portent un voile « fin de veuvage », léger, de mousseline noire, — je dis mousseline, ignorant les mots congrus, — qui flotte derrière la tête, tout frais, tout neuf, comme un petit nuage orgueilleux.

Sur la scène, le spectacle se déroule dans un mouvement que nous ignorons en France. A peine le rideau a-t-il glissé devant le décor, qu'il s'ouvre sur un nouveau et que des personnages différents, déjà, bondissent. Point de lacune, jamais un faux départ. Cette succession, ce bruit, cette perfection dans la recherche du nouveau donnent à la représentation un « fini », auquel le spectateur prend un plaisir sans interruption ni mélange. On ne lui laisse point le temps de se ressaisir : ses comiques préférés reparaissent devant lui différemment accommodés, si bien grimés, qu'il lui faut attendre qu'ils aient parlé pour les reconnaître. Alors, le rire franc semble rouler d'une extrémité à l'autre des travées. Les fameux Teddy Knox et son inséparable Jimmy Nervo renouvellent indéfiniment leurs procédés et improvisent en scène, à la joie du public et aux rires de leurs partenaires.

Une de ces scènes les plus fines a pour titre : *The Window dresser takes a holiday*, autrement dit : l'arrangeur de vitrines prend un jour de congé. La scène représente des rochers sur une plage. L'employé de magasin de nouveautés, qui est spécialisé dans l'arrangement des vitrines, est accompagné de son amie, une ravissante personne, élégamment vêtue. Ils vont se déshabiller en scène avant le bain. Et, tout en se livrant avec grâce, décence et humour à ces évolutions, à ces formalités, l'arrangeur de vitrines dispose, une à une, chaque pièce de l'habillement quitté par sa compagne, puis les différentes parties du sien, avec tant de goût et de désinvolture, de soin et d'originalité que lorsque les deux comparses ne portent plus, enfin, qu'un costume de bain, ils sont flanqués de deux « étalages » qui feraient concurrence à *Fortnum and Mason!*

Alors, le commis fait s'étendre sa compagne sur le sol, ouvre une ombrelle au-dessus de son front, lui fait plier le bras, lui arrange les doigts, comme il ferait d'un mannequin articulé, prend lui-même une de ces poses conventionnelles qui passent pour réaliser dans l'artificiel l'exagération d'un gracieux

laisser-aller. Le fameux Knox, qui est une sorte de Le Gallo retouché par Victor Boucher, conduit cette scène dans un mouvement irrésistible.

Mais quelle prodigalité dans le luxe des costumes, le nombre des figurants dans un tableau, un véritable ballet : *les jardins de Vauxhall, en 1750.* Affirmerai-je que les costumes sont d'une exactitude rigoureuse? Le charmant Georges Barbier qui dans les maquettes qu'il dessinait pour les Folies-Bergère même, demeurait soucieux de tant de conscience dans la fantaisie, eût souffert, sans doute; mais, quelle animation dans cet *à la manière de Debucourt*, dans ces danses, ce feu d'artifice, ces jets d'eau véritables. La Famille Royale était venue assister il y a deux mois à ces « Variétés », qui avaient fort diverti le roi George V.

A la fin du spectacle, lorsque l'orchestre joue le *God Save the King*, devant les spectateurs debout, il me semble que la pensée de ce roi si estimé, qu'on enterrait hier même, dans un deuil si universel, est présente à tous. Les acteurs qui se sont avancés jusque derrière l'orchestre, sur une sorte de rampe disposée à cet effet, entonnent l'hymne national. Mais, déjà, les visages vivent. La double loge surmontée des armes royales est vide. Mais la dalle de Windsor est retombée sur le cercueil. Et le peuple, qu'il soit anglais ou autre, est à peu près le même aujourd'hui, partout. Il a perdu l'art de feindre, donc les possibilités de se contraindre.

D'ailleurs, que dure dans les capitales, désormais, un deuil de famille? Avec quel scrupule est-il porté par les générations nouvelles? Ceci n'est pas une critique, moins encore un blâme. Les morts ont suivi le mouvement général, ils vont vite, beaucoup plus vite qu'autrefois — comme les vivants. Mais je ne sais si les uns et les autres y gagnent. En tout cas, les morts moins encore que les vivants. Et cela ne semble plus qu'un privilège bien aléatoire dû à des causes fortuites, lorsqu'un nom survit encore à celui qui l'a porté.

***

Dans l'ombre de Bouddha. — Au mois de décembre, par un après-midi brumeux, une première visite à l'Exposition

Chinoise m'avait causé une déception que de nombreux visiteurs éprouvaient d'ailleurs pareillement. La disproportion existant entre les objets rassemblés, la diversité de leurs matières nuisaient à cette sorte d'homogénéité dans l'ensemble que les visiteurs attendent tout d'abord de ces manifestations. La grandeur de certaines statues, destinées à des salles ou des péristyles immenses, réduisaient les objets non seulement alentour, mais, — au delà des cloisons, par les portes ouvertes, — ceux que les organisateurs ont ingénieusement disposés sur des suites d'étagères.

Ce matin de février, le jour a la clarté fraîche et bleue du printemps. Notre voyage de décembre nous a familiarisés avec la place occupée par les objets. Si nous allons retrouver certains amis, nous savons ce qu'il faut négliger d'un tel ensemble. Nous nous sentons enclins à moins de parti pris, plus d'éclectisme. Nous sommes moins exigeants, puisque nous avions été déçus et il se trouve que nous sommes comblés.

Dans cette lumière dont les vitrages des plafonds n'ont pas intercepté les vibrations, les coloris retrouvent leur intensité. Le brouillard empêchait, par exemple, d'apprécier certaines de ces peintures à l'encre, sur soie, à peine rehaussées d'aquarelle et destinées à être conservées roulées, montrées à deux ou trois amateurs seulement à la fois, peut-être consacrées au plaisir exclusif de leur propriétaire, qui les déroulait pour se délecter ensuite à leur contemplation.

Lorsque nous ouvrons un volume d'essais, de poèmes, de voyages, pour relire quelques impressions plus particulièrement pénétrantes, une formule, une maxime, quelque « air » sans musique, dont nous avons été touchés, nous n'agissons pas autrement que faisait, vers l'an 1220 de l'ère chrétienne, l'asiatique de race qui dans le silence de sa chambre préférée, sortait d'une armoire de laque le rouleau de ce *Boating by Moonlight* (n° 1163 du catalogue de la *Royal Academy*) attribué à Ma Yûan. Nous n'encadrons guère un sonnet ou une page choisie; aussi, les Chinois ont-ils fait effort pour concevoir notre goût pour l'accrochage sur les murs de ces poèmes peints à l'encre et légèrement rehaussés d'aquarelle. Cette barque, à peine indiquée, glissant sur l'eau, devant une colline dressée à pic dans les demi-ténèbres d'un clair de

lune, évoque ce qui semble insaisissable dans la nature, ce qui est le plus fugitif, le moins livré d'elle-même et qui devrait, par conséquent, n'être regardé qu'avec l'impression que nous cause ce qui s'efface aussitôt aperçu.

Tout cet art chinois, depuis ses vases de bronze, jusqu'à ses merveilleux paravents, dont le plus étrange est celui que madame Langweil a prêté, — qui représente deux pins de taille véritable et des grues, — et encore, ces vases à fond noir, ces tapis bordés d'une impeccable et sévère géométrie, — tout cet art est d'une imagination qui se réserve pour quelques-uns. Il ne se galvaude pas dans la fabrication en série, destinée à donner à la masse l'illusion de posséder quelque chose dont, en réalité, elle n'éprouve point la nécessité.

L'artiste chinois peut se livrer à sa rêverie, comme l'artisan à des fabrications compliquées et coûteuses : ils savent être appréciés par des altesses du goût et des princes du songe. C'est l'hermétisme et l'aristocratie de cet art qui en font la grandeur. La Révolution française a détruit dans l'œuvre d'art ce qu'elle conservait en Europe de spécialisé, pour une élite qui l'appréciait en l'inspirant. Il suffit de voir où nous sommes tombés dans ce qu'on appelle *œuvres*, encore et dont rien ou presque, ne paraît devoir survivre au temps qui l'a produit.

Les statues des dieux asiatiques offrent une image à demi hermétique, à demi souriante qui incite au nirvana. Nous sommes bien éloignés de l'inexpression des Grecs, mais combien plus encore des maigres christs espagnols, aux plaies saignantes, aux traits révulsés. S'il revenait, Jésus écarterait d'une main légère des évocations si peu conformes aux propos que ses disciples ont retenus de lui. Jésus ne se rapprocherait-il pas davantage de ce *Seated Lohan* (n° 789) dont l'expression dans le bois laqué, or et rose, est celle d'un dieu qui baisse les paupières, pour ne pas revoir ce qu'il a créé, mais dont le sourire promet l'absolution à ceux qui ne sont point toujours responsables de leurs fautes et que la fréquentation de leurs pareils rend coupables, mais non la volonté du Créateur.

D'autres, qui emplissent ce qu'on nomme *le Salon de Lecture*, perpétuent dans la pierre cette quiétude, cette sécurité dans l'au-delà. Mais on devine que l'immobilité de ces dieux vivants les condamne à l'amollissement de

la chair. Ils sont trop gras pour notre esthétique. Les Vénus et les athlètes grecs, les discoboles et les Apollons latins nous ont imposé le goût des formes pures. L'attente de cette mort si douce dont rêve Bouddha donne à ces dieux un air de mollesse gavée de sucreries qui ne nous est point plaisante.

Le sculpteur chinois pressent que la véritable beauté n'est pas dans ces chairs qui noient le muscle, mais il ne peut que difficilement enfreindre l'esthétique de la liturgie. — ... Comme, sans doute, le sculpteur espagnol du xve siècle rêvait parfois d'Apollon, devant le cadavre exsangue aux côtes crevant la peau, qu'il clouait prudemment sur une croix, en redoutant de voir paraître un envoyé de Torquemada.

***

Clartés. — Une fin d'après-midi. Pluie légère. L'envie nous a pris de courir à la *National Gallery* pour y voir un Rembrandt et deux Vermeer. Il y a vingt-cinq ans, nous nous précipitions vers les Reynolds, les Gainsborough et les Thomas Lawrence... Il est souhaitable d'évoluer, l'homme a, comme les années, des saisons : heureux, s'il en profite. Le Rembrandt est l'un des plus vieux *Rembrandt par lui-même*. Il fait pendant à un Rembrandt qui fut déjà son propre portraitiste, vers la quarantième année, à l'époque des succès et de la fortune. Nous possédons quelque chose d'analogue au Louvre, — en plus réduit.

Le Rembrandt vieux — et pauvre — qui a connu les déconvenues, les déceptions, les descentes, ce Rembrandt presque septuagénaire, qui vit dans un taudis voisin du ghetto, ne peut cesser de peindre. Au seuil des ténèbres éternelles, cet artisan de génie s'efforce de fixer encore parmi des ombres le jaillissement de la clarté. Jamais il n'y est parvenu avec tant de grandeur et de simplicité. Ce vieux front ridé, cet épiderme épais reçoivent dans leur cave fétide, la plus rayonnante, la plus légère, la plus argentée, la plus vibrante des lumières. Jamais les Danaës de Corrège et de Titien, jamais les baigneuses de Fragonard n'ont reçu l'effleurement ou l'éclat d'un rayon de jour plus radieux. Je me plais, je m'enthousiasme à

le contempler, toujours davantage. Belle affaire de s'extasier sur les formes offertes d'une beauté d'atelier. Nous ne saurons jamais qui est le plus suave de la peinture ou du modèle, qu'approximativement. Ici, rien à craindre de semblable. Qui donc imaginerait baiser sans haut-le-cœur un tel front? Pourtant, il rayonne. Je ne veux démordre que ce soit le printemps qui entre, parfumé de jacinthe, et s'épanouisse comme un rayon de soleil sur un pré d'avril, entre ces rides, sur ce front dénudé.

De quel au-delà anticipé l'œil de Rembrandt contemple sa déchéance. Mais, de sa vieillesse misérable, l'homme ne saurait être accablé, car il progresse au pays des merveilles, ce vieil enfant; il vient de faire encore un pas en avant, il le sait et en demeure saisi. Le pinceau doit trembler d'amour entre ses doigts et l'ombre qui remplit les orbites dissimule ces approches de larmes que donne la conscience d'un miracle en train de s'accomplir, au delà de nos volontés et de nos efforts.

La *National Gallery* ne s'encombre point comme le Louvre, où nous éprouvons toujours l'impression de pénétrer chez un de ces châtelains dont la demeure est remplie de ce que les générations antérieures y ont accumulé, sans prédilection, et que le dernier survivant conserve sans choix. La lumière est maintenant installée. Un appareil au centre du plafond suffit à toute une salle.

Comme je demeurais assis à contempler mon Rembrandt et que le jour baissait, le gardien me demanda si je désirais qu'il allumât. J'aurais préféré suivre jusqu'à la dernière lueur de jour le glissement du chef-d'œuvre dans la nuit. J'acceptai cependant l'offre du brave type. La salle s'éclaira brusquement, sans que les colorations, d'ailleurs, en eussent subi trop vivement le contraste. Et j'entendais en moi la résonnance du brutal : — « On ferme... ferme! » qui, huit jours plus tôt, achevait si mélodramatiquement à travers les galeries du Louvre, une visite que j'y avais faite pour montrer les heureux arrangements du rez-de-chaussée à des Anglais, lesquels avaient souhaité, contre mon gré, « faire un tour à la peinture ». Je savais ce qui nous attendait. Ce que je n'aurais osé prévoir, c'est la manière dont un des gardiens-chefs nous

fit rebrousser chemin à mi-route, après la salle des Poussin et des Lebrun, pour nous condamner à refaire, en sens inverse, tout le trajet parcouru, alors qu'à cinq mètres de nous des visiteurs, qui sortaient de la salle des Delacroix, s'en allaient dans le sens que nous suivions précisément. — Sortez! Sortez!... Par là... dit une voix rude de chiourme. Je me gardai de répliquer quoi que ce fût, même que j'étais membre de la Société des Amis du Louvre... Mais je n'ai pu m'empêcher de revoir cette « *rafle* » brutale qui termina de façon si intempestive une visite paisible à des chefs-d'œuvre, lorsque le gardien de la *National Gallery* me demanda si je désirais qu'il donnât la lumière et accomplît ce geste avec la bonne grâce d'un maître de maison.

Dans cette même salle de Rembrandt, j'allais, — puisque la lumière *était*, — regarder une de ces cours de briques et de pierres maussades, par Pieter de Hooch, dans lesquelles un couloir à la porte ouverte nous montre le dos d'une femme qui attend. Qu'attendent ces femmes? La Vérité? La Fatalité? Le Hasard? J'y demeure chaque fois attaché comme à une fin d'acte sur laquelle le rideau resterait levé, devant un acteur immobile. Ces toiles sont encore un peu trop anecdotiques, sans doute, à mon goût. C'est ce que me disait récemment ce *fauve* Dali, qui n'est point si fauve, avec on ne sait quoi emprunté par ce Catalan au visage de Velasquez, mais qui fait penser peut-être davantage à Artagnan qu'à Philippe IV.

Avant de partir, arrêtons-nous devant les deux petits Vermeer, qui n'ont rien d'anecdotique, ceux-là, et nous communiquent, à notre gré, terreur ou sérénité, dans le silence de leurs demi-teintes, leur froide pénombre, leur douce lumière qui fait penser à ce que donne déjà de chaleur le soleil de février, vers midi, à un rideau de satin. Ah! cher M. Dali, conférencier cannibalesque, mais peintre de talent. Vous placez Vermeer au-dessus de tous les maîtres. Au-dessus?

Au-dessus d'un artiste ou tout simplement d'une créature, je n'imagine que Dieu. Mettons à *côté*, à côté des plus grands. Vous avez raison. C'est en restant sur le plan même de leur art que les peintres doués ont réalisé le chef-d'œuvre.

Ces femmes parées et solitaires de Vermeer, dont les perles du collier luisent sur la nuque, dans leurs chambres où tant

d'ordre ne semble installé que pour rendre la place nette au Destin, elles nous paraissent plus effrayantes que les mégères grimaçantes des sabbats, mannequins pour fourvoyer dévotes avares et vicaires bilieux. Nul accessoire n'est nécessaire pour faire battre le cœur de celui qui regarde l'œuvre de Vermeer. La perfection de son *métier* en fait, à l'instant, une énigme, sans l'accompagnement d'aucun fétiche.

Il est cinq heures et demie. Partons, nous sommes en retard pour le thé où nous sommes attendus. Les salles sont toutes éclairées. Peu de visiteurs, dirait un économiste. Sans doute, mais comme ils rêvent bien devant leurs toiles préférées! En haut des degrés de la *National Gallery*, nous retrouvons l'immense place de *Trafalgar Square*, sous une fine pluie anglaise et les réclames lumineuses sur les façades, pour des cigarettes, des alcools et des voyages : le rêve n'est pas moins nécessaire à l'homme, aujourd'hui qu'hier.

Au sommet de sa colonne, dans la brume du soir, le vainqueur d'Aboukir n'a peut-être gardé que le souvenir des poses plastiques et des danses de lady Hamilton? Et j'apprends, en arrivant à mon thé, que la chienne fidèle du roi George V vient de mourir de chagrin, après avoir fait, pendant huit jours, la grève de la faim.

ALBERT FLAMENT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

LES VALEURS DE MÉTALLURGIE

Il convient de noter, tout d'abord, que la plupart de nos plus importantes valeurs de grande métallurgie, dont nous parlions dans un précédent article, ont vu leurs cours se relever sensiblement ces temps derniers. Cette hausse n'est pas due à des considérations les intéressant particulièrement; elle était liée au mouvement général qui englobait une large partie de nos titres industriels. Il n'en demeure pas moins que la hausse des cours ainsi acquise semble parfaitement justifiée, tant les cours antérieurs paraissaient bien souvent dépréciés à l'excès.

La fonte *et l'*acier *sont évidemment les principaux éléments qui permettent de juger l'activité de l'industrie métallurgique.*

*Le tableau suivant donne la position respective des principaux pays producteurs d'*acier *en confrontant les chiffres de 1929, année de la production record, avec ceux de 1932 qui traduisent l'intensité de la crise, et également avec ceux de 1935, lesquels permettent de se rendre compte de la valeur relative de la reprise enregistrée depuis trois ans.*

PAYS	1929	1932	1935
	(milliers de tonnes)		
États-Unis	54 312	13 105	34 400
Allemagne et Sarre	18 455	7 210	16 400
Grande-Bretagne	9 636	5 257	10 200
France	9 699	5 604	6 200
Belgique	4 013	2 758	3 000
Luxembourg	2 703	1 956	1 800

On ne peut manquer d'être frappé du fait que la Grande-Bretagne a produit plus d'acier l'année dernière qu'en 1929.

Certes, il est possible que la dévaluation de la livre sterling ait eu dans cette augmentation un rôle appréciable. Cependant les États-Unis malgré la dévaluation du dollar demeurent encore bien au-dessous de leur production d'il y a cinq ans. En fait, nous pensons que les raisons du relèvement qui se poursuit depuis trois ans sont infiniment plus complexes que

ne l'expliquerait le simple rattachement à une question monétaire. Quoi qu'il en soit, si la France ne joue qu'un rôle assez modeste dans cette statistique, elle paraît en mesure de ne pas se laisser distancer et même de renforcer sa position après les accords que nous signalions il y a quinze jours.

Nous ne méconnaissons pas les grandes difficultés auxquelles se heurte notre métallurgie. Mais si nos groupes français n'ont ni la puissance ni les appuis de leurs compétiteurs allemands et américains, et même anglais, ils disposent, par contre, d'une organisation plus souple qui leur permettrait de mieux s'adapter aux circonstances économiques, de conserver, en un mot, un équilibre plus régulier, s'il n'y avait pas à compter, malheureusement, avec les excès de la fiscalité. En général, un groupe métallurgique français ne contrôle pas plus de 1,5 à 2,5 millions de tonnes de fer et d'acier, conjointement aux matières premières. minerais, charbon et coke servant à la fabrication de ces tonnages. Par ailleurs, ils sont organisés à une échelle suffisamment importante pour répartir dans les conditions les plus avantageuses leur production métallurgique conformément aux besoins des marchés français et étrangers. Enfin ces groupes, dont les chefs de file peuvent être ainsi classés par ordre approximatif d'importance : De Wendel, Schneider, Marine, Senelle, Longwy, disposent de moyens financiers appropriés à leur développement ainsi que d'une organisation commerciale adéquate.

Évidemment, on doit envisager la concurrence qui menace de venir de nouvelles régions productrices telles que la Russie et l'Asie. Cependant, le péril n'est pas immédiat et l'on pourrait encore le conjurer, ne serait-ce qu'en vertu de la vitesse acquise dans une partie particulièrement délicate.

Malheureusement ce sont nos prix de revient trop élevés, que nous devons pour une très large part à la multiplicité et à l'excès des impôts, qui mettent notre métallurgie en mauvaise posture vis-à-vis de ses concurrents.

C'est la raison pour laquelle, sans désespérer de l'avenir de cette importante et primordiale industrie française et en restant convaincu que la majeure partie de nos grandes sociétés pourront se redresser, il devient nécessaire de les étudier individuellement avec la plus grande attention quand on y a des capitaux engagés.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février

LIVRAISON DU 1er JANVIER 1936

		Pages.
S. M. LA REINE MARIE DE ROUMANIE.	Souvenirs. — I	5
FERNAND DE BRINON	France, Allemagne, Russie	26
MATILA C. GHYKA	Hamlet en Arabie	48
JACQUES CHARDONNE	Porcelaine de Limoges. — (fin)	72
OLIVIER LA FARGE	Ils campaient sur mes traces	105
GEORGES SALLES	L'Iran au Musée de l'Ermitage	127
LOUISE DE HOMPESCH	Journal d'Amour. — II	146
FRANCK L. SCHOELL	Le français en Amérique latine	170
LOUIS ROUGIER	Une philosophie nouvelle	182
FRANÇOIS LEUWEN	La Situation politique	196
ROBERT BRASILLACH	Chansonniers de Paris	204
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	222
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	231

LIVRAISON DU 15 JANVIER 1936

S. M. LA REINE MARIE DE ROUMANIE.	Souvenirs. — II	241
IGNOTUS	Pierre Laval négociateur	269
KAY BOYLE	Avant-hier. — I	276
P.-LOUIS RIVIÈRE	L'Autre Guerre	300
DANIEL-ROPS	L'Ombre de la Douleur	338
LOUISE DE HOMPESCH	Journal d'Amour. III	369
JEAN MASSIP	La Situation politique anglaise	395
Dr PAUL HALBRON	La Grippe	411
R.-ÉDOUARD AN	Le Château de Chanteloup	426
A. ALBERT-PETIT	L'Histoire	447
HENRY BIDOU	Paul Bourget	457
COLONEL KOELTZ	Légendes militaires	466

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER 1936

		Pages.
WICKHAM STEED	L'Avenir des Indes	481
IGNOTUS	Georges Mandel	500
MARTHE DE FELS	Jean Racine. — I.	515
RENÉ GROUSSET	L'étrange Croisade de Frédéric II	536
PIERRE MÉLON	Le Tableau perdu	565
LOUISE DE HOMPESCH	Journal d'Amour. — IV	574
ALFRED COLLING	Aux Halles	605
KAY BOYLE	Avant-hier. — II.	636
ED. GISCARD D'ESTAING	Fiscologie	667
PAUL ALFASSA	L'Art chinois à Londres	680
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	699
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	707

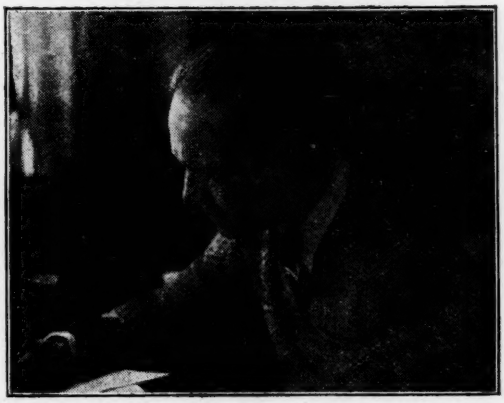
LIVRAISON DU 15 FÉVRIER 1936

ANDRÉ MAUROIS	Hommage au Roi George V	721
ROLAND DE MARÈS	La Crise politique en Espagne	725
KAY BOYLE	Avant-hier. — III	737
PIERRE D'ESPEZEL	Le Palais-Royal au XVIIe siècle	762
ROBERT DEBRÉ	Tuberculose et Hérédité	797
MARTHE DE FELS	Jean Racine (fin)	814
MARGUERITE YOURCENAR	Comment Wang-Fo fut sauvé	848
LOUISE DE HOMPESCH	Journal d'Amour (fin)	860
ALBERT SCHINZ	Le Livre français aux États-Unis	893
CHRISTIAN DE CATERS	Aux Antilles	906
FRANÇOIS LEUWEN	La Situation politique	918
PAUL ALFASSA	Photographies	924
RAYMOND LOUIS	Indices de reprise?	931
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris et de Londres	936

aux Éditions

GRASSET

JACQUES CHARDONNE



PORCELAINE DE LIMOGES

roman

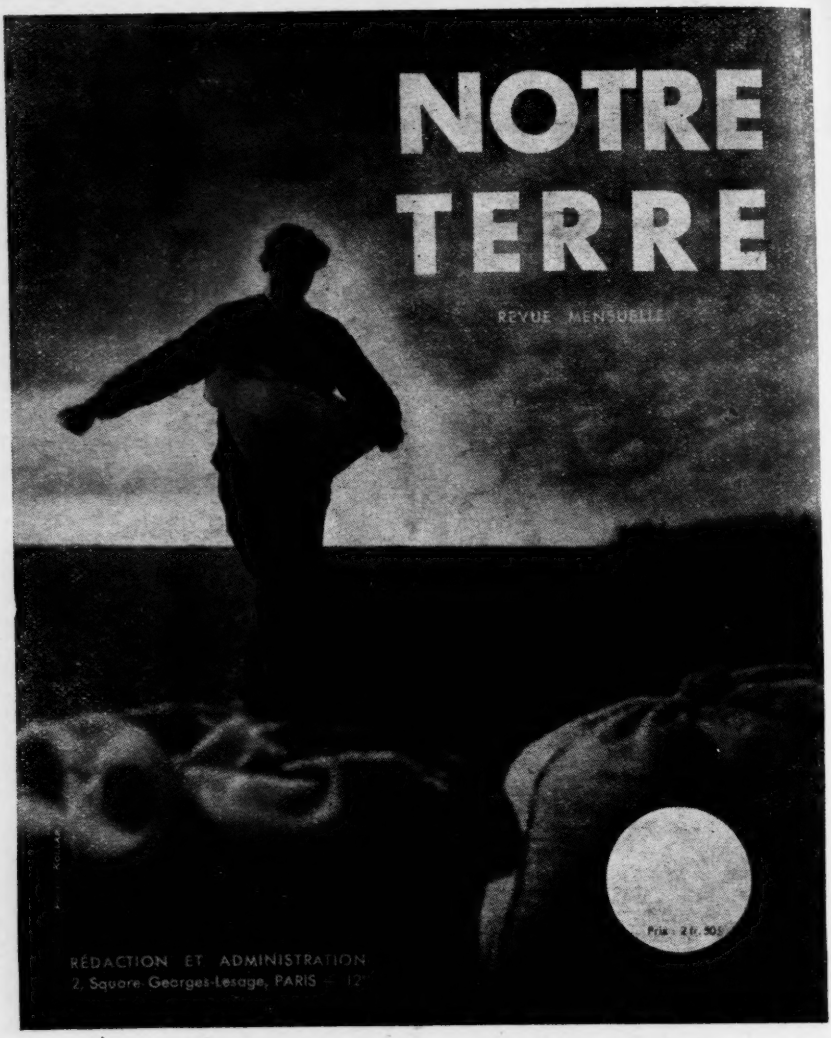
Ce roman est la troisième et dernière partie de la belle trilogie des Destinées Sentimentales *dont on sait quel accueil enthousiaste elle reçoit du public.*

rappel :

LES DESTINÉES SENTIMENTALES (I. La femme de Jean Barnery).
PAULINE (Les Destinées Sentimentales. II)

" Pour mon Plaisir " Chaque volume **15 fr.**

GRASSET



NOTRE TERRE

anciennement FORÊTS, CHAMPS, VIGNES

traite toutes les questions intéressant la vie rurale et défend l'Agriculture française.

Paraît le 1er de chaque mois
sur 40 pages grand in-4° — abondamment illustrées.

ABONNEMENT : 1 an ..... 25 frs
6 mois ..... 15 frs

Le N° : 2 fr. 50

Un numéro spécimen est envoyé gratuitement sur demande à NOTRE TERRE, 2, Square Georges-Lesage, Paris-XII° — Tél. : DID. 08-71.

CHEZ PLON

ALIA RACHMANOVA

LA FABRIQUE DES HOMMES NOUVEAUX

Roman traduit par Henri Bloch

12 fr.

DUSSANE

UN COMÉDIEN NOMMÉ MOLIÈRE

La vie passionnante de Molière par Dussane, comédienne

15 fr.

EUGÈNE DELACROIX

CORRESPONDANCE GÉNÉRALE

publiée en trois volumes par André Joubin

TOME I (1804-1837)

In-8° carré de 482 pages. **40 fr.**

PIERRE FRONDAIE

LE LIEUTENANT DE GIBRALTAR

Roman entièrement inédit, aussi passionnant, aussi surprenant, aussi neuf que

L'HOMME A L'HISPANO

12 fr.

IOURI OLECHA

L'ENVIE

Roman traduit du russe par Henri Mongault et Louise Désormonts

Collection "FEUX CROISÉS"

12 fr.

FRANÇOIS CHARLES-ROUX

Ambassadeur de France

BONAPARTE GOUVERNEUR D'ÉGYPTE

In-8 carré avec 25 gravures hors texte et une carte..... **30 fr.**

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

le nouveau livre de

COLETTE

Mes apprentissages

Ce que CLAUDINE n'a pas dit

un volume illustré

15 fr. FERENCZI éditeurs

LES CHAMPS DE NEIGE
DES
PYRÉNÉES
SONT
A UNE NUIT DE PARIS

DEMANDEZ
L'HORAIRE JAUNE
P.-O.-MIDI

QUI DONNE TOUTES INDICATIONS PRATIQUES

VOUS TROUVEREZ **L'HORAIRE JAUNE** aux gares de Paris-Quai d'Orsay et d'Austerlitz; aux Agences P.-O.-MIDI, 16, Bd des Capucines et 126, Bd Raspail; à la Maison du Tourisme, 127, Avenue des Champs-Élysées; aux Agences de Voyages.

LE CHEMIN DE FER DU NORD
ASSURE DES
RELATIONS RAPIDES

vers
L'ANGLETERRE
SERVICE DE JOUR
PAR BOULOGNE OU CALAIS 1 HEURE DE TRAVERSÉE
SERVICE DE NUIT PAR DUNKERQUE

VITESSE. LUXE. CONFORT.

vers
LA HOLLANDE
DE PARIS À AMSTERDAM
TRAIN DE LUXE ÉTOILE DU NORD ET 3 SERVICES JOURNALIERS DANS CHAQUE SENS

CHEMIN DE FER DU NORD

CHEMIN DE FER DU NORD

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
FASQUELLE ÉDITEURS
11, rue de Grenelle, PARIS

ANDRÉ JOSSET

ELIZABETH

La femme sans homme

Pièce en deux parties (5 tableaux)

Le plus grand succès de la saison théâtrale.

Un volume in-16, avec les portraits des personnages, d'après les tableaux de l'époque . . . . . 12 fr.

Il a été tiré de cet ouvrage :

10 exemplaires sur Japon Impérial, numérotés. . . . . 150 fr.
et 30 exemplaires sur Hollande Van Gelder, numérotés. . . . . 60 fr.

MARCEL GARNIER

SOUS NOTRE TOIT

— POÈMES —

Le grand succès de **Marie-Claire,** *le " roman " de la Couturière, est resté dans toutes les mémoires. Voici cette fois les " poèmes " du Couvreur-Plombier, poète original et délicat.*

Un volume in-18 . . . . . 12 fr.

Il a été tiré de cet ouvrage :

25 exemplaires sur Hollande Van Gelder, numérotés. . . . . 60 fr.

MAURICE MAETERLINCK

LE SABLIER

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier*. . . . . 12 fr.

Il a été tiré de cet ouvrage :

30 exemplaires sur Japon Impérial, numérotés . . . . . 150 fr.
et 100 exemplaires sur Hollande Van Gelder, numérotés. . . . . 60 fr.

Édition Originale *sur Vélin-Bibliophile.* . 30 fr.

Le Temps

PARIS — 5, Rue des Italiens, 5 — PARIS

Registre du Commerce Paris n° 70,722

6 ou 8 PAGES GRAND FORMAT

TÉLÉPHONE (CINQ LIGNES)

Taitbout 76.60 - 76-61 - 76-62 - 76-63 - 76-64

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : **TEMPS-PARIS**

Directeurs : JACQUES CHASTENET et ÉMILE MIREAUX

Le plus grand journal d'information
Rend compte de toute l'activité politique, intellectuelle, artistique et économique du monde entier

Services Télégraphiques et Téléphoniques
POLITIQUES, COMMERCIAUX, ET FINANCIERS PARTICULIERS
DE TOUTES LES CAPITALES
ET DE TOUS LES DEPARTEMENTS FRANÇAIS

		Trois mois	Six mois	Un an
PARIS, DÉPARTEMENTS et COLONIES FRANÇAISES		30 fr.	58 fr.	110 fr.
ÉTRANGER	Pays accordant une réduction de 50 0/0 sur les tarifs postaux.	52 fr.	102 fr.	200 fr.
	Autres pays	75 fr.	147 fr.	290 fr.

LES ABONNEMENTS DATENT DES 1er ET 16 DE CHAQUE MOIS

Par abonnement le numéro ne coûte pas même 33 centimes

Pour la publicité, le " Temps " s'impose par sa diffusion, sa présentation et la qualité de ses lecteurs

FERNAND AUBIER, ÉDITIONS MONTAIGNE, 13, QUAI DE CONTI, PARIS

NOUVEAUTÉS DE FÉVRIER

C. G. JUNG

CONFLITS
DE L'AME ENFANTINE

Comment l'adulte, parent ou éducateur, doit se comporter en présence des réactions des jeunes. Un volume. 12 fr.

Collection " VIE INTÉRIEURE "

A. D. SERTILLANGES O. P.

AFFINITÉS

DIX MINUTES DE CULTURE SPIRITUELLE PAR JOUR

C'est le second volume de ces *dix minutes* si nécessaires à chacun de nous. Le premier volume était paru sous le titre *Recueillement*. Il en sera publié un troisième intitulé : *Devoirs*. L'ensemble formera un magnifique traité de culture spirituelle. Un volume. 15 fr.

V. REDLICH O. S. B.

LE DIMANCHE

Pourquoi à tant de gens les dimanches sont-ils non seulement sans plaisir mais si mortellement ennuyeux et difficiles à utiliser? Un volume. 12 fr.

E. BŒMINGHAUS S. J.

L'ASCÈSE

DES EXERCICES SPIRITUELS DE SAINT IGNACE

Face à l'inquiétude des esprits, l'esprit Saint Ignace exerce son influence bienfaisante. Jamais ses exercices spirituels n'on été plus actuels. Un volume. 12 fr.

CALMANN-LÉVY, Editeurs, 3, rue Auber, PARIS-IX

ŒUVRES
de
PIERRE de NOLHAC
de l'Académie Française

LOUIS XV et MADAME de POMPADOUR
LOUIS XV et MARIE LECZINSKA
MADAME de POMPADOUR et la POLITIQUE
MARIE-ANTOINETTE DAUPHINE
LA REINE MARIE-ANTOINETTE
LE TRIANON de MARIE-ANTOINETTE

Chaque volume : **12** fr.

André CHEVRILLON
de l'Académie Française

SANCTUAIRES
ET
PAYSAGES D'ASIE

CEYLAN BOUDDHIQUE
LE BRAHMANISME A BÉNARÈS
LE BOUDDHA BIRMAN

Un volume : **15** fr.

DU MÊME AUTEUR :

MARRAKECH DANS LES PALMES

Un volume : **12** fr.

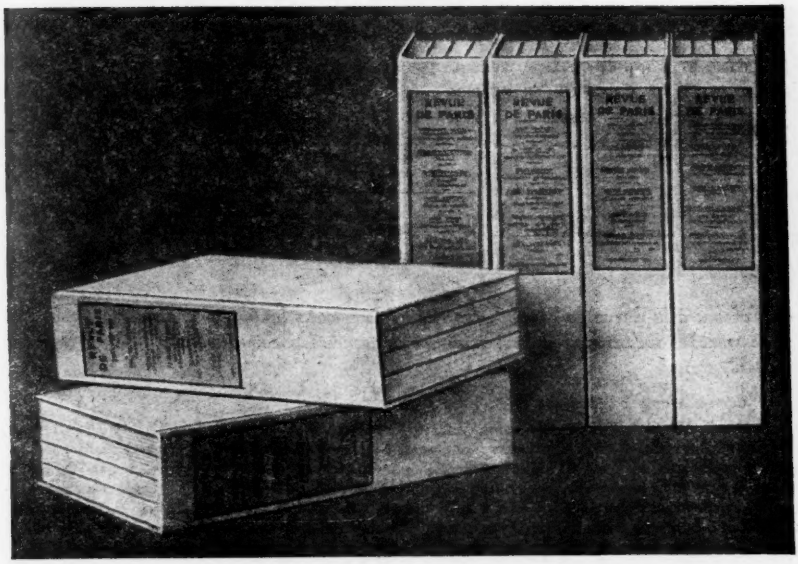
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Imprimerie BRODARD ET TAUPIN, Coulommiers-Paris.

REVUE DE PARIS, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

Pour classer vos livraisons de la Revue de Paris

Achetez nos cartonnages spéciaux



Plats et dos de la même couleur que la couverture de la Revue.
Étiquettes rouges collées sur le dos du cartonnage.

Chaque carton-classeur permet de réunir quatre livraisons **rognées.**

L'étiquette collée indique les principales publications contenues dans les quatre numéros ainsi rassemblés.

Grâce à ces classeurs vous pourrez facilement retrouver dans votre bibliothèque les romans, mémoires, études, etc..., publiés par la *Revue de Paris* et les collections de livraisons se présenteront, sur vos rayons, sous l'aspect de véritables volumes.

Prix du cartonnage, permettant de réunir 4 numéros : **5 francs.**

Les abonnés qui en feront la demande recevront dorénavant six fois par an le classeur bimensuel pour la somme globale de **30 francs.**

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

—:—

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *Paris.*

Correspondants à l'étranger :

Alep : Djanji, 24, Bd de France; *Alexandrie* : Librairie Hachette, S. A. 16, Bd de Ramleh; *Amsterdam* : Meulenhoff et C°; Feikema, Caarelsen et Cie; *Anvers* : La Grande Librairie; *Athènes* : Eleftheroudakis; *Barcelone* : Librairie Française, 8, Rambla del Centro; *Belgrade* : Henri Soubre; *Berlin* : Asher et C°, Behrenstrasse 17; *Beyrouth* : Bugnard, 5, Av. des Français; *Bruxelles* : Agence Dechenne; Office de Publicité; Lebègue; *Bucarest* : Cartea Romaneasca S. A.; *Budapest* : Cserepfalvi, Vaci-Utca 10; *Buenos-Ayres* : Libreria Hachette S. A., 49, Maipù; *Cologne* : Ausland Zeitungshandel, Disch Haus; *Copenhague* : Vilhelm Tryde; *Damas* : Makki, rue Salhie; *Elisabethville* : Desclée, Av. Royale; *Florence* : B. Seeber; *Genève* : Naville et C°, Agence des Journaux; Charles Dürr; *Irun* : Sociedad Gal Española de Libreria, 20, Calle de Los Martires de Jaca; *La Havane* : La Casa Belga, René de Smedt, O'Reilly; *Lausanne* : Payot et Cie; *Le Caire* : Librairie Hachette S. A., rue du Télégraphe; *Liége* : V. Bourguignon; *Lisbonne* : Torrès et Cie; *Londres* : Librairie Hachette, 34, Maiden Lane Bedford Street, W. C. 2; *Madrid* : Libreria internacional de Romo, Alcala 5; *Milan* : Bocca; *Montevideo* : Libreria « El Correo », Maximino Garcia; *Montréal* : Déom Frères; *Neuchâtel* : Delachaux et Niestlé S. A.; *New-York* : G. E. Stechert et C°, 31 East 10 th. Street; *Port-Saïd* : Librairie Hachette; *Rio de Janeiro* : Soria et Boffoni, 157, Avenida Rio Branco; *Rome* : Modernissima; *Salonique* : Molho, 19, rue Tsimiski; *Shang Haï* : Librairie Extrême-Orient, 2, route de Vallon; *Sofia* : J. Carasso et C°; *Stamboul* : Librairie Hachette, succursale de Turquie; B. P. 2219; *Tirana* : Guga et C°; *Turin* : Fratelli Bocca, S. Lattès et C° ; *Varsovie*: Jean Nowicki, 17, Krakowskie-Przedmiescie; *Zagreb* : Soubre, Juriciseva ulica 6; *Zurich*: Paul Morisse.

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de **1** *franc et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Tables décennales : (1894-1903); (1904-1913). — *Chaque livraison* . . . . . **10** fr.
Tables (1914-1933) . . . . . **20** »

BRODARD et TAUPIN, Coulommiers-Paris.